

HOMÉLIES
SUR LES
PARABOLES
DE
N.-S. JÉSUS-CHRIST

PRÊCHÉES AU VATICAN

PAR LE

R. P. VENTURA DE RAULICA

ANCIEN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES THÉATINS

traduites de l'italien

PAR M. L'ABBÉ FALCIMAGNE

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

I



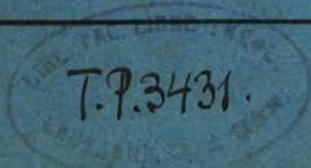
PARIS

A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION

DE A. VATON, ÉDITEUR

50, RUE DU BAC, 50

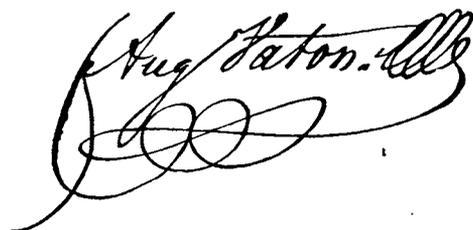
1866



HOMÉLIES
SUR LES
PARABOLES DE N. S. JÉSUS-CHRIST

I

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma signature sera
réputé contrefait et poursuivi conformément à la loi.



AUTRES OUVRAGES DU R. P. VENTURA.

CONFÉRENCES, SERMONS ET HOMÉLIES sur divers sujets. 1 vol. in-8, broché.	5 »
LES FEMMES DE L'ÉVANGILE , Homélie prêchée à Paris, à Saint-Louis-d'Antin, 3 ^e édit. augmentée de <i>Nouvelles Homélie</i> s. 2 vol. in-8 br.	10 »
APOSTOLAT DE LA FEMME CATHOLIQUE , faisant suite aux <i>Homélie</i> s sur les femmes de l'Évangile. 2 ^e édit., revue et augmentée. 2 vol. in-8.	10 »
ESSAI SUR L'ORIGINE DES IDÉES ET SUR LE FONDEMENT DE LA CERTITUDE , 1 vol. in-8, broché.	4 »
LA VRAIE ET LA FAUSSE PHILOSOPHIE . In-8, broché.	1 50

Paris. — Imp. de P.-A. BORDIER et C^e, rue des Poitevins, 6.

HOMÉLIES
SUR LES
PARABOLES

DE
N.-S. JÉSUS-CHRIST

PRÊCHÉES AU VATICAN

PAR LE

R. P. VENTURA DE RAULICA

ANCIEN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES THÉATINS

traduites de l'italien

PAR M. L'ABBÉ FALCIMAGNE

DEUXIÈME ÉDITION

I



PARIS

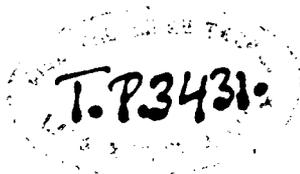
A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION

DE A. VATON, ÉDITEUR

50, RUE DU BAC, 50

1866

Réserve de tous droits.



• 1842 •

LE TRADUCTEUR AU LECTEUR

Le dix-huitième siècle, à tout prendre, fut pour notre pays le siècle des décadences. Mœurs, politique, éloquence, poésie, beaux arts, tout glissa sur la pente du déclin. Rien d'étonnant ; on se laissait aller insensiblement aux insinuations d'une fausse sagesse ; peu à peu l'on devenait moins attentif et moins docile à l'admonition divine : « Gardez-vous de vous laisser séduire par une vaine philosophie (1). »

Sous le drapeau de la philosophie cartésienne, on sembla vouloir réaliser dans le monde intellectuel la fiction du solitaire Robinson Crusoe. Chaque intelligence individuelle osa vouloir se suffire pleinement pour tout reconstruire et se reconstruire elle-même. On oubliait tout simplement cette recommandation préservatrice : « Interrogez les anciens, et ils vous diront la vérité (2). » On oubliait jusqu'au langage du bon sens. Au nom du progrès, on s'encourageait au mépris du passé, comme si tout *progrès* n'était pas l'acte de celui qui marche en avant de quelque chose et ne supposait pas pour point de départ quelque réalité ; comme si celui qui marche pouvait mettre un pied en avant sans appuyer en arrière l'autre pied. Il arriva donc ce qui devait rationnellement arriver. Au lieu de progrès réel, il y eut reculade ; il y eut dépérissement général.

L'éloquence de la chaire ne devait pas échapper à la décadence commune. Ici même le dépérissement dut être et plus

(1) Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam (Coloss. 11, 18).

(2) Memento dierum antiquorum ; cogita generationes singulas ; interroga patrem tuum et annuntiabit tibi ; majores tuos et dicent tibi (Deuter. xxxii, 7).

sensible et plus prompt. Tout ce qui appartient au christianisme doit vivre de tradition et d'unité. Toute institution catholique qui oublie le passé ou s'isole du centre de vie ne peut que languir et dépérir.

Or, il faut bien l'avouer, et ne pas se laisser aveugler par un patriotisme excessif. Une malheureuse tendance s'était successivement manifestée en France, en matière de religion, tendance à l'isolement, en regard du passé et en regard du centre de vie. Casuistique, liturgie, droit canon, histoire ecclésiastique, rien ne sut échapper à la fatale contagion. L'étude des saints Pères fut peu à peu négligée, abandonnée; et c'est à cet abandon qu'il faut attribuer la principale cause de la dégénération dans l'éloquence de la chaire.

Prenons bien garde : cette haute importance que nous attachons à l'étude des Pères, il ne faut pas la faire reposer précisément sur la prépondérance naturelle que devra toujours leur assurer leur grand génie; encore moins sur la pureté de leur goût et sur les types du beau qu'ils peuvent présenter à l'imitation. Sous ce dernier rapport, il y aurait certes quelque chose à dire; car, comme l'a remarqué Fénelon, « les Pères élevés par les mauvais rhéteurs de leur temps, furent souvent entraînés, sous le rapport du goût, dans le préjugé universel (1). » Mais c'est comme témoins vivants de la doctrine de l'Eglise, en chaque siècle; c'est comme dépositaires incorruptibles et de ses méthodes et de son esprit, qu'ils sont pour nous des maîtres indispensables.

On oublia trop, au dix-huitième siècle, tout ce qu'avaient dû à l'étude des saints Pères les grands maîtres du dix-septième. Avec un peu d'attention l'on aurait vu que Bossuet, par exemple, après quelques essais de sa première jeunesse sacerdotale, s'éloigna de la capitale pour vaquer à une profonde étude des Pères. L'on aurait vu que Bourdaloue, pendant dix-huit années de professorat en théologie à Bourges, avait eu tout le temps d'étudier à fond les sources ecclésiastiques. Il ne faut d'ailleurs qu'examiner la contexture de leurs discours, pour voir à quel point ils se sont approprié la substance des Pères.

On devra donc bien se garder, dans l'élan d'une admiration exagérée, de ne voir dans nos grands prédicateurs français que des génies créateurs, ou les produits immédiats d'une

(1) *Lettre sur l'éloquence.*

école nationale. Qui ne serait tenté de sourire des singulières hyperboles de l'abbé Maury, quand il s'écrie : « Voulez-vous « connaître et mesurer la révolution que Bossuet opéra dans « la chaire ? Lisez les sermons de Bourdaloue, dont il fut le « précurseur et le modèle. Un génie original et créateur se « signale ainsi dans chaque genre par son école plus que par « ses productions (1). »

Pour nous, quelque générale que puisse être, sous l'influence du cartésianisme, la manie d'assigner ainsi dans tous les genres les génies créateurs, et d'imaginer que le monde intellectuel doit progresser à coups de révolutions, nous pensons que le véritable esprit catholique saura toujours donner moins à l'œuvre de l'homme et plus à l'œuvre de Dieu, roi immortel des siècles. Sans avoir à nous occuper de tant de prétendus créateurs dans l'ordre des sciences profanes, et pour nous en tenir à notre objet, nous pensons que l'éloquence sacrée vit surtout de tradition, parce qu'il faut qu'elle remonte toujours à sa véritable source, à la prédication des apôtres, lesquels se sont bien gardés de prêcher comme d'eux-mêmes, et ne se sont présentés à l'univers que comme les témoins, les échos, les voix du Christ (2). Telle est la raison première et capitale de la nécessité pour l'orateur chrétien d'étudier les écrits des Pères.

Étudier l'un des grands maîtres dans les temps modernes ne saurait suffire. D'abord, parce que, du point de vue même purement rationnel et artistique, c'est s'appauvrir, ou du moins négliger de grandes richesses, que de se borner à étudier les copies sans remonter aux originaux. L'art a constaté que les copies vont toujours en pâlisant et perdant de la beauté primitive. Combien cela est-il plus vrai dans l'éloquence sacrée ! Les grands maîtres modernes doivent nous servir de guides pour remonter aux Pères, comme ceux-ci pour remonter à la véritable source sacrée, à l'Écriture sainte. Mais l'Écriture seule ne peut nous suffire elle-même ; sous peine de tomber dans toutes les aberrations du sens privé ou dans toutes les hallucinations de la Gnose et du Piétisme. Étude de l'Écriture au flambeau de la tradition, voilà la seule école, la seule méthode catholique.

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, chap. xviii.

(2) *Cujus nos testes sumus (Act. iii)*. *In Christo loquimur (II Cor. ii)*.
Qui in me loquitur Christus (II Cor. xiii).

C'est en ce sens que nous souscrivons sans réserve à ces sages conseils de l'abbé Maury : « Vous ne prêcherez qu'une morale vague ou purement humaine, et vous ne donnerez jamais à votre style la précision et l'énergie du mot propre en traitant les mystères, tant que vous n'aurez point acquis à l'école des Pères cette sûreté de principes, cette netteté d'enseignement et cette fermeté d'expression dont ils ont été les organes et les modèles (1). »

Voyez, en effet, ce qui est advenu au dix-huitième siècle, à mesure que l'on voulut se borner à l'étude des modèles du siècle précédent. Comme les grands maîtres du dix-septième siècle avaient donné une forme plus systématique à leurs discours que les anciens; comme ils avaient plus que les Pères isolé chaque sujet, et ne s'étaient pas bornés à n'être comme eux généralement que les commentateurs éloquents des livres de l'Écriture, peu à peu l'on sentit moins que ces grands maîtres l'étroite liaison qui existe entre la morale et le dogme, entre les mystères et les conséquences qui en découlent. Bourdaloue n'avait jamais compris que la morale pût être disjointe des mystères, même des panégyriques; et l'on a eu grand tort de l'en blâmer (2). Bossuet avait profondément compris tout le danger qu'il y aurait, dans l'intérêt de la morale chrétienne, à la séparer trop de l'enseignement des mystères : « On veut de la morale dans les sermons, disait-il, et on a raison; pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme (3). »

Ces grands principes échappèrent à leurs imitateurs. Peu à peu, en cessant de se nourrir aussi substantiellement de l'Écriture commentée par les Pères, on crut pouvoir se jeter dans des voies nouvelles.

Sans doute, nous n'attribuerons pas au *Petit Carême* de Massillon une aussi grande influence que l'ont prétendu quelques-uns touchant la dégénération de l'éloquence sacrée. Il faut d'ordinaire à une grande déviation une plus grande cause que l'exemple d'un seul. Toujours est-il qu'il donna un fâcheux exemple dans la composition de son *Petit Carême*. Toujours est-il que son succès ne pouvait qu'inspirer une émulation dangereuse et porter à désapprendre le chemin qui conduit aux véritables sources de l'éloquence sacrée. Tou-

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, chap. LXX.

(2) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, ch. XVIII, Panégyriques de Bourdaloue.

(3) Sermon sur l'unité de l'Église.

jours est-il que parmi les successeurs de Massillon un grand nombre ne méritèrent que trop la censure que leur a infligée l'abbé Maury, sans que peut-être il ait assez fait ressortir la véritable cause du mal :

« On ne put sanctifier la philosophie ; on sécularisa pour « ainsi dire la religion. L'ancienne et belle méthode des « grands maîtres..... fut remplacée par le bel esprit, par le « philosophisme, par le mauvais goût, par le jargon de la « métaphysique, par la manie de réduire toute la morale « à la *bienfaisance*, mot nouveau dont on fait, pour ainsi « dire, le sobriquet de *charité*. On s'efforça de traiter phi- « losophiquement les sujets chrétiens et chrétiennement les « sujets philosophiques, en les ralliant et les suspendant, « du mieux que l'on put, à l'étendard de la religion. On « prêchait alors, je m'en souviens avec douleur, sur les « petites vertus, sur le demi-chrétien, sur le luxe, sur l'hu- « meur, sur l'égoïsme, sur l'antipathie, sur l'amitié, sur « l'amour paternel, sur la société conjugale, sur la pudeur, « sur les vertus sociales, sur la compassion, sur les vertus « domestiques, sur la dispensation des bienfaits, enfin sur la « sainte agriculture, etc., etc., etc., et on aurait pu suivre « un carême tout entier des prédicateurs à la mode, sans en- « tendre parler des quatre fins de l'homme, du délai de la « conversion, d'aucune homélie, d'aucun sacrement, d'au- « cun précepte du décalogue, d'aucune loi de l'Église, d'au- « cun mystère et d'aucun péché mortel (1). »

Il y eut pourtant une école au sein de laquelle se soutint avec plus de persévérance la culture des antiquités ecclésiastiques, nous voulons dire l'école de Port-Royal, continuée par celle de l'Oratoire. Mais à ces écoles manqua le véritable élément de vie, l'union avec le centre de l'unité catholique, ou pour mieux dire ces écoles n'existèrent que pour professer un antagonisme passionné contre l'unité essentielle. Quelle riche moisson n'auraient pas léguée à la postérité les Nicole, les Quesnel, les Duguet, s'ils avaient étudié les Pères, et en particulier saint Augustin, avec cet amour de l'unité qu'ils auraient dû puiser dans tous ces saints écrits ! Mais, bien que les compositions de Port-Royal et de l'Oratoire ne semblent être que la mise en œuvre de tous ces joyaux antiques, partout se fait sentir le froid glacial de la mort. Malheur

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, chap. xxiv.

à l'orateur sacré qui ira chercher là ses inspirations ! On peut comparer les écrits de cette école à ces engrais mal choisis qui brûlent le terrain qu'ils devaient féconder. Ou bien encore, c'est la torpille qui paralyse et engourdit tout être vivant que son contact peut atteindre. Cette remarque, au surplus, est applicable à tout ce qui sort des creusets du schisme ou de l'hérésie. L'Esprit de Dieu, par un secret jugement, leur a refusé sa fécondité. Au frontispice de toutes leurs œuvres, on peut graver l'éternelle parole : « Sans moi vous ne pouvez rien faire (1). »

À toutes les autres causes de décadence vint se surajouter l'influence des encyclopédistes. Les orateurs sacrés ne surent pas se prémunir assez contre les éloges ou le blâme partis des rangs de l'incrédulité rationaliste de toute nuance. Nous trouvons, en vérité, par trop modestes les appréhensions d'un écrivain de nos jours qui croit nécessaire de brûler quelque encens à l'adresse du philosophisme, avant d'oser formuler les appréciations d'une juste critique : « Qui s'aviserait, dit-il, de ne pas trouver bons des sermons recommandés par Voltaire (2) ? » C'est justement cette recommandation qui nous fait nous tenir en garde contre les sermons qui en sont l'objet. Oh ! pour sûr, M. de Voltaire ne se laissait prendre à aucune magie de style, ni même précisément à aucun attrait de vertu, alors qu'il écrivait : « J'aime les livres qui exhortent à la vertu, depuis Confucius jusqu'à Massillon. » Il servait précisément en cela ses passions les plus antichrétiennes, enchanté qu'il était de voir l'éloquence de la chaire s'engager dans une fausse voie. Pouvait-il ne pas entrevoir le triomphe du rationalisme, quand il voyait la chaire catholique ne plus connaître la puissance de ses meilleures ressources, rougir en quelque sorte de la révélation, et, sous prétexte de se faire toute à tous, renoncer spontanément à ses armes propres pour revêtir l'armure brillante, autant que peu solide, d'une raison parée d'ornements profanes ? Aussi ne se refusait-il pas le malin plaisir de placer sur une même ligne les orateurs chrétiens et le Théosophe Chinois, qui lui semblait parler tout aussi bien au nom du bon sens que les prédicateurs contemporains.

Le dix-neuvième siècle, qui n'eut à recueillir que des

(1) *Sine me nihil potestis facere* (Jo. xv).

(2) M. Nisard, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1857.

débris, ne pouvait de longtemps édifier ni restaurer. Les discours officiels et les éloges de commande étaient peu favorables au retour de la saine et mâle éloquence qui doit caractériser la chaire. Ce n'est pas en *saupoudrant* de quelques textes bibliques des dissertations purement rationnelles (1), que l'on pouvait retrouver les inspirations de l'éloquence sacrée. Une œuvre entre toutes mérite d'être remarquée : ce sont les homélies du cardinal de la Luzerne, et cette œuvre doit plutôt être considérée comme un produit du dix-huitième siècle. Sans doute, la Luzerne n'a eu garde de séculariser l'éloquence ou de trop la *philosophiser*. Mais une remarque doit être faite par tout lecteur attentif : on jurerait au premier abord que ces homélies n'ont jamais été prêchées, tant elles manquent de cette vie et de ce mouvement nécessaires au discours parlé. Aussi la Luzerne ne laisse-t-il voir nulle part qu'il ait été familier avec l'étude des saints Pères, bien qu'il invoque çà et là leur autorité, sur la foi sans doute des commentateurs. Accoutumé au genre des dissertations apologétiques dans la controverse contre les philosophes contemporains, il n'a guère changé de ton ni adopté une autre marche, pas plus qu'un autre style dans ses homélies. Ce sont d'autres dissertations, mais toujours des dissertations.

Vers 1830, le romantisme, qui avait un moment faussé le goût dans tous les genres d'éloquence, sembla vouloir faire son apparition dans la chaire. Mais la sève vigoureuse qui vivifie partout l'arbre de l'Église n'a pas permis, ne permettra pas l'invasion générale et durable des caprices de la mode. On dut promptement comprendre qu'il y avait dans le romantisme beaucoup de sensualisme, très-peu de gravité, et encore moins de facilité à formuler exactement les dogmes et les préceptes de la vérité évangélique. Aussi ce genre bâtard fut-il presque aussitôt abandonné qu'essayé.

La génération présente et celle qui va suivre, aura certainement de grandes facilités pour se tenir dans la bonne voie. Les écrits des saints Pères et des grands commentateurs de l'Écriture sainte, mis par la presse à la portée du grand nombre, donneront toute aisance pour recourir aux sources. Les bibliothèques des presbytères cesseront de se meubler uniquement des recueils de sermonnaires et de prônes légués

(1) On raconte que le cardinal Maury, quand il avait à peu près terminé la rédaction d'un mandement, disait avec une aimable désinvolture à son secrétaire intime : « Maintenant, *saupoudrons* un peu tout cela d'Écriture sainte. »

par le dix-huitième siècle. Les cours de patrologie établis dans les facultés de théologie et dans les séminaires révéleront aux jeunes ecclésiastiques les trésors qui semblaient perdus, tant ils étaient oubliés. L'exemple des esprits d'élite sait déjà prouver combien il est facile d'appropriier à notre temps, et pour le fond et pour la forme, les richesses de l'antiquité ecclésiastique.

On devra rendre cette justice au P. Ventura, qu'il ne s'est pas mis en retard pour ouvrir la voie, non pas à une révolution, mais à une heureuse restauration de l'éloquence de la chaire. Il avait compris ce qui fit la force et le triomphe de l'éloquence de la chaire dans les beaux siècles de l'Église. Certes ce n'avait pas été par impuissance, ni à défaut de culture littéraire, que les saints Pères s'étaient bornés la plupart du temps à n'être autre chose que les commentateurs du texte sacré. Dans ces simples commentaires, ils trouvèrent toujours sous leurs mains toutes les ressources de l'éloquence, profondeur, fécondité, variété, savantes analyses du cœur humain, puissante autorité contre les mauvaises mœurs et contre les fausses doctrines. Partout dans leurs discours, le dogme et la morale s'entrelaçant, ou plutôt sortant l'un de l'autre, montraient que le Christianisme a tout embrassé et l'esprit et le cœur, et qu'il a porté partout l'unité de vie, de cette vie qui est éternellement en Dieu.

Nous devons savoir d'autant plus gré au P. Ventura d'être entré résolument et de s'être tenu dans la bonne voie, que les traditions et les habitudes locales pouvaient bien ne pas agir toutes dans le même sens. C'est effectivement une question assez curieuse et difficile à résoudre de prime abord que d'expliquer pourquoi la catholique Italie, avec toutes ses saines traditions, s'est trouvée parfois en retard quant à l'éloquence de la chaire, ou même, à certaines époques, sembla être plus promptement arrivée au déclin. Le dix-septième siècle qui fut, dans notre pays, le siècle d'or de l'éloquence de la chaire, avait été pour l'Italie une époque de décadence et d'éclipse. Les Italiens eux-mêmes ont noté d'une épithète mal sonnante les écrivains, littérateurs et orateurs appartenant à cette époque. *Secentista* (1) veut dire pour eux tout orateur infecté du mauvais goût qui régnait alors, et qui consistait à se complaire dans la recherche du faux bel esprit, des jeux de mots, des métaphores outrées, des

(1) C'est-à-dire écrivain appartenant à la période de 1600 à 1700.

idées disparates et bizarres, des comparaisons tirées à tort et à travers de tous les arts, de toutes les sciences. Le Père Segneri, dont on a dit quelquefois et trop de bien et trop de mal, le Père Segneri, malgré d'éminentes qualités, malgré la fécondité de son imagination et la vigueur de son éloquence, paya quelque peu tribut aux défauts de son siècle. Si, pour se consoler, ses nationaux l'ont appelé le Bourdaloue de son pays, il faut leur pardonner cette hyperbole du patriotisme. L'un de ses principaux mérites fut certainement sa supériorité à manier l'idiome national. D'autre part, il ne faudrait pas récriminer contre les traditions religieuses de ce pays aimé du ciel. Il faut, en toute loyauté, reconnaître que quelle que soit la puissance du catholicisme, il paye partout un tribut plus ou moins onéreux aux préjugés, aux déviations, aux mauvaises tendances des divers pays. La véritable source du mal ce fut d'abord la Renaissance, cette invasion des corruptèles païennes qui tomba tout d'abord sur l'Italie. Ensuite les sociétés littéraires et artistiques, en s'attachant trop à ce qui est pure forme dans les beaux-arts, furent loin de remédier au mal. Bien qu'une certaine réaction se prononçât au dix-huitième siècle contre les *Secentisti*, on peut dire que le mal persista, en partie du moins, jusqu'au siècle présent, en ce sens que les natures italiennes ont eu presque toujours une grande tendance à donner trop de prépondérance à la forme. Les Homélies de Turchi, dignes d'attention pour l'onction et la piété qui y règnent, ont eu en Italie un succès qu'elles n'auraient peut-être pas eu en France, du moins au même degré. Car, malgré l'élégance et le bon goût qui distinguent ces homélies, on ne saurait s'empêcher d'avouer qu'elles sonnent un peu le creux, et ne présentent pas cette solidité, cette abondance de pensées que nous exigeons en France de l'orateur sacré.

Un génie aussi mâle que celui du P. Ventura ne pouvait s'arrêter à toutes les vaines amusettes de l'oreille, de l'imagination et des pointilleries de l'esprit. Et toutefois nous n'aurons garde de vouloir trop faire honneur de ses succès à son intelligence et à son goût. Sa grande ombre se lèverait contre nous, et elle répéterait ces mots de sa dernière homélie (1) : « Vous avez applaudi à une parole sans ornement
« mais sincère, inculte mais pure, simple mais fidèle, qui n'a
« d'autre mérite que celui qu'elle tire de la doctrine évangé-

(1) Tome II, page 418.

« lique, de l'exposition des Pères, du sentiment de l'Église
« et d'une religieuse conviction. »

Appelé à prêcher le carême de 1846, dans la basilique du Vatican, le P. Ventura résolut de fournir la station entière par une suite d'Homélies empruntées aux seules paraboles de l'Évangile. L'entreprise, au premier aspect, pouvait sembler téméraire; d'autant plus qu'à Rome, pendant la station quadragesimale, on prêche presque tous les jours de la semaine. On pouvait craindre de deux choses l'une : ou que les sujets traités n'eussent que peu de liaison avec le texte des paraboles, ou que les développements ne fussent pas assez en harmonie avec les pensées qui doivent surtout préoccuper un auditoire chrétien pendant la sainte quarantaine. La difficulté fut vaincue sur tous les points; et ce qui à l'avance pouvait sembler un tour de force, parut à l'exécution la chose du monde la plus simple. Rien ne fut sacrifié, rien ne fut écourté, rien ne fut laissé à désirer de ce qui doit entrer dans le plan d'un carême complet : ni les fins dernières de l'homme, ni les plus puissants motifs de conversion et de pénitence, ni les plus salutaires directions pour la vie pratique, ni les expositions des plus hauts mystères, propres à éclairer et à raffermir la foi. Partout la parabole lui fournit, dès l'ouverture du discours, une exposition du sujet également claire et saisissante. Partout le développement du sens mystique fut également facile, instructif, riche d'applications. En un mot, il demeura prouvé une fois de plus, que l'Évangile, mais l'Évangile expliqué par la tradition vivante, suffit à tout; et que dans cette riche minière du texte sacré, l'orateur chrétien, s'appuyant sur nos véritables ancêtres, trouvera de quoi rassasier, en chaque siècle, les cœurs affamés de vérité et de sainteté.

Il est certainement à regretter que le puissant orateur n'ait pu vivre assez pour veiller lui-même à l'impression de ces homélies. Outre qu'il en manque, je crois, quelques-unes à la collection, il a été par-ci par-là impossible de reconstruire le texte en entier, au moyen de lambeaux épars et quelquefois illisibles. D'assez considérables lacunes ont dû être indiquées çà et là par les éditeurs italiens. En plus d'un endroit, il est évident que le P. Ventura ne nous a laissé que le croquis à peine ébauché de sa pensée. On sait d'ailleurs que le P. Ventura, malgré sa prodigieuse mémoire, se livrait assez souvent à une inspiration subite et toujours heureuse. Ceux qui, en France, ont pu sténographier certains passages de ses discours imprimés, ont pu maintes fois constater les heureuses

variantes entre le discours prononcé et le discours imprimé.

Nous ne voulons pas être partial au point de nier absolument la réalité de certains défauts qui pourront être reprochés au P. Ventura; défauts qu'il sut plus tard atténuer notablement dans les discours prononcés en France, par exemple certaines oppositions antithétiques, qui sentiraient la recherche, et dont il avait pu contracter l'habitude dans la familiarité même avec les écrits des saints Pères; par exemple encore, certaines énumérations qui seraient fatigantes si elles n'étaient rachetées par une abondance d'idées toujours soutenue et prévenant toujours la satiété. Il avait obtenu, par la méditation de l'Écriture et des Pères, ce précieux avantage que partout sa diction, comme sa pensée, est pleine et substantielle; jamais fade et amaigrie. Ce sont partout des muscles et une charpente osseuse, comme taillés dans le marbre. La sévérité même d'un BAVRUS, n'aurait pu lui reprocher, comme à Cicéron, que son éloquence manquait de *reins*.

Des lecteurs délicats trouveront à dire que le P. Ventura ait porté en chaire certains aperçus trop mystiques, certaines pensées et certains rapprochements par trop ingénieux, et qui demandent plus de sagacité et de haute instruction religieuse que n'en possèdent le commun des auditeurs, même dans une grande ville. On pourrait opposer pour apologie l'exemple des saints Pères, auxquels l'illustre orateur a généralement emprunté ces passages.

Mais nous ne prétendons pas tout justifier, tout proposer à l'imitation. L'essentiel est qu'il y ait partout matière à édifier et tendance à élever les cœurs à Dieu. Si parfois, trop fidèle au texte des saints Pères, le P. Ventura vient à se trouver en désaccord en quelque point avec les sciences naturelles, nous pensons qu'on y verra simplement de légères taches et non des crimes irrémissibles. On pourra, par exemple, jeter un coup d'œil sur les notes placées au bas des pages 135 et 229 du tome II.

Les lecteurs français pourront aussi parfois, et de prime abord, être choqués de certaine crudité d'expression, de certaine virulence de diatribe, toujours cependant fortement imprégnée de zèle vraiment apostolique. Mais il sera bon de remarquer que la chaire italienne est en général plus franche et plus libre, je dirais presque plus audacieuse dans ses allures, que ne l'est la prédication dans les autres contrées catholiques. Il faut remarquer aussi que les auditoires romains, tels surtout qu'ils se formaient autour du P. Ventura, beaucoup plus complets et plus variés dans leur composition que

ne le sont, par exemple, nos auditoires français, à Paris, offrent bien plus de prise au zèle, je dirais presque à la fougue du missionnaire.

Au surplus, il est bon que les Français sachent bien que dans les États pontificaux, et en particulier à Rome, il y a eu toujours une large part faite à la liberté. L'Église, pour y être libre, n'a pas besoin d'attendre qu'elle ait passé sous un État plus libre.

Nous croyons pouvoir affirmer que ces homélies sur les paraboles trouveront place dans toutes les bibliothèques. Le clergé y puisera une sainte émulation et un saint zèle pour approprier sans cesse notre ministère aux temps et aux mœurs au milieu desquels nous vivons, tout en demeurant fidèles aux saines traditions de l'antiquité catholique. Les hommes du monde qui cultivent les lettres, viendront aussi y faire des études dont les résultats tourneront au profit de la doctrine chrétienne, autant qu'au profit des saines traditions de l'art sacré. Les personnes qui font profession de piété, trouveront dans ces homélies, cette nourriture complète de l'âme, qui se fait regretter dans un assez grand nombre de productions contemporaines, cette nourriture substantielle qui ne s'affadit point par une fausse sentimentalité, et qui nourrit en même mesure l'esprit par la doctrine, le cœur par les élans de la foi et de la charité, la vie pratique par une sage correction de tous les travers, de tous les abus.

Nous ne saurions nous flatter d'avoir fait passer dans notre langue ni la mâle énergie de l'original, laquelle ne nuit jamais à la lucidité, ni une certaine naïveté non dépourvue d'atticisme, ni une majesté toujours simple, qui caractérisent le style de l'éloquent Théatin. Mais les beautés que nous avons eu à reproduire sont trop substantielles et trop persistantes, pour avoir pu complètement s'évanouir dans une traduction qui s'efforce au moins d'être fidèle. Les amateurs chrétiens de l'éloquence sacrée, quels qu'ils soient, pourront se convaincre que la foi sincère qui fit de l'illustre Théatin un flambeau également capable d'éclairer et de réchauffer, était au fond le grand secret de sa puissante éloquence.

L'ABBÉ FALCIMAGNE

De l'Académie de la religion catholique de Rome.

HOMÉLIES

SUR LES

PARABOLES DE N. S. JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE HOMÉLIE

POUR LE MERCREDI DES CENDRES

LE TRÉSOR ENFOUI

OU LE PRIX ET L'IMPORTANCE DU SERVICE DE DIEU
ET DE NOTRE SALUT.

Aperiam os meum in parabolis. Eructabo abscondita a constitutione mundi.
(Matth., c. xiii.)

J'ouvrirai ma bouche pour raconter des paraboles. Je révélerai les choses cachées depuis la création du monde.

Avec autant d'élégance et de grâce que de profondeur, le Prophète avait dit autrefois : « Seigneur, la splendeur de votre face radieuse s'est réfléchi sur nous (1). » Et par là le Prophète nous montrait ce qu'est la connaissance produite en nous par la foi ; elle n'est qu'un reflet de la lumière de l'intelligence divine, illuminant l'intelligence humaine. Mais comme l'intelligence humaine occupe le rang le plus bas dans la série des intelligences, comme elle est débile, infirme et emprisonnée dans un corps, il était nécessaire, selon saint Denis l'Aréopagiste, que le rayon divin qui vient la réveiller, l'illuminer, la vivifier, lui arrivât recouvert d'une forme et d'une enveloppe corporelle. Il fallait que la divine

(1) Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine (Ps. iv).

sagesse, avec une bonté tout affectueuse et toute paternelle, descendit jusqu'à nous, se rapetissât en nous et pour nous, et que, par le moyen des choses sensibles et humaines qui nous sont familières, elle nous instruisit des choses spirituelles et divines (1).

Or c'est là justement, ajoute saint Grégoire, ce qu'a fait notre divin Maître, qui est venu au monde pour nous éclairer par la manifestation de sa céleste doctrine, aussi bien que pour nous racheter par l'effusion de son précieux sang. Il nous a présenté les choses célestes dans des paraboles, des similitudes, des allégories empruntées aux choses de la terre; et par là il nous a, pour ainsi dire, tendu une main affectueuse, afin que notre intelligence encore enfantine, par une sentier facile et uni, sans effort et sans fatigue, parvint à s'élever des choses de l'ordre naturel et visible jusqu'aux choses de l'ordre surnaturel qui échappent à la vue (2).

D'ailleurs, comme les choses sensibles sont continuellement sous nos yeux et que leur nom est continuellement sur nos lèvres, nous ne pouvons les voir ou en parler sans nous ressouvenir des choses spirituelles dont Jésus-Christ a trouvé en elles la figure et l'image. Ainsi lorsqu'il daignait par des paraboles, par des allégories, par des figures, nous donner ses sublimes leçons, il voulait, dit saint Jérôme, nous les rendre plus faciles, non-seulement à concevoir, mais encore à retenir (3).

(1) Neque enim aliter fas erat infirmitati nostræ lucere divinum radium, nisi his quæ nobis familiaria sunt providentia paterna naturæ mortali sese accommodante vestitum (*S. Dion.*).

(2) Cælorum regnum ideo terrenis rebus simile dicitur, ut ex his quæ animus novit surgat ad incognita quæ non novit (*Id.*).

(3) Ut quod per simplex præceptum non potest, per similitudinem et exempla teneatur (*S. Hieron.*).

Voici donc, ainsi que le Prophète l'avait prédit, voici le grand dessein qu'avait en vue le Seigneur, lorsqu'il parlait aux hommes le simple langage des paraboles et des figures : il voulut par ce moyen rendre intelligibles à l'esprit et mieux imprimer dans le cœur les grands secrets de sa sagesse et de son tendre amour qui étaient restés inconnus aux hommes depuis l'origine du monde : « J'ouvrirai ma bouche par le récit des paraboles ; je révélerai les secrets tenus cachés depuis la création de l'univers (1). »

Tel sera donc l'intéressant programme de nos prédications pour cette année : après avoir jadis commenté les principaux miracles opérés par Notre-Seigneur, je me propose cette année d'interpréter les principales allégories et paraboles de ses discours.

En commençant aujourd'hui par l'allégorie du Trésor enfoui, et rapprochant de cette allégorie ce que le Seigneur dit dans l'évangile de ce jour sur l'acquisition des richesses, je veux vous montrer que servir Dieu et se sauver est le véritable trésor caché, le véritable trésor que nous devons faire en sorte de retrouver dans le ciel, au prix du sacrifice de tous les biens de la terre (2).

Père éternel, qui vous plaisez à révéler les mystères et les doctrines de votre Fils aux intelligences humbles, aux volontés dociles, aux cœurs sincères, aux désirs fervents ; et qui les cachez à la curiosité présomptueuse, à la vaine science, à la duplicité, à l'orgueil (3), ah ! nous vous en supplions, par les mérites de ce même Fils, par l'intercession de Marie

(1) *Aperiam in parabolis os meum, eructabo abscondita a constitutione mundi (Matth. XIII. Ps. 77).*

(2) *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra; thesaurizate autem vobis thesauros in celo (Matth. vi.)*

(3) *Abscondisti hæc a sapientibus et revelasti ea parvulis (Matth. x1).*

sa mère, et du prince des apôtres, dans ce temps de lumière, de miséricorde et de pardon, accordez à nous tous cette intelligence pratique des grandes vérités que votre Fils a reçues dans votre sein, et qu'il nous a révélées dans son Évangile : vérités si indispensables pour la règle de notre vie, pour notre consolation à la mort et pour l'acquisition de la bienheureuse éternité.

Donc, ô Esprit-Saint, daignez vous-même parler pour moi et par moi à ces auditeurs, afin que leurs dispositions et votre grâce me tiennent lieu des talents et de l'onction qui me manquent, et que mon ministère devenant la continuation du vôtre, tourne à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

PREMIER POINT. — Le Seigneur avait en ce jour recommandé la prière pour humilier l'esprit ; le jeûne pour mortifier la chair ; l'aumône pour triompher de l'attache aux biens extérieurs ; et il avait eu soin de recommander dans toutes ces œuvres le secret, afin que la vanité ne vint point en altérer les fruits et nous en faire perdre le mérite et la récompense. Puis voulant nous indiquer l'intention et le but que nous devons toujours avoir devant les yeux dans la pratique de ces œuvres, il se prit à dire d'un ton solennel et en même temps triste et sévère : Croyez-moi ; ne prenez pas tant de peine à entasser des trésors sur cette terre, où ils sont toujours exposés à l'action de la rouille et à la rapacité des voleurs (1). Mais au contraire ayez soin d'amasser, pour le ciel, des trésors que les vers ne peuvent ronger, que la rouille ne peut décomposer, que nul voleur ne peut vous ravir (2). Parce que, ajoute encore le Seigneur, tu dois savoir,

(1) Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur et ubi fures effodiunt et furantur (*Math.* VI).

(2) Thesaurizate autem vobis thesauros in cælo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt nec furantur (*Ibid.*).

ô homme, que là où est ton trésor, là aussi est toujours fixé ton cœur (1).

Or, tout ce discours parabolique et figuré a une relation manifeste avec la parabole dans laquelle, selon le même saint Matthieu, le Seigneur a dit : Le royaume des cieux est semblable à un trésor enfoui dans un champ, qu'un homme vient à découvrir et qu'il enfouit de nouveau avec soin, jusqu'à ce qu'il ait joyeusement vendu tout ce qu'il possédait et qu'au prix de tout son avoir il ait acquis le champ et le trésor qu'il renferme (2).

O discours ! ô allégorie ! l'un comme l'autre sont pour nous le champ précieux qui recèle le riche trésor des plus salutaires doctrines. Ne séparons donc pas le discours d'avec la parabole, et interprétons l'une à l'aide de l'autre.

Dans le sens mystique et spirituel, le véritable royaume des cieux est Jésus-Christ lui-même, qui par sa présence dans les cieux produit la gloire et la félicité des saints. Ce royaume des cieux est comparé à un trésor caché, parce que, dit saint Jérôme, le Verbe éternel par son incarnation s'est caché dans notre humanité (3), et c'est pour cela que tant de siècles auparavant, le Prophète l'avait salué comme le Dieu profondément caché (4).

Mais dans le sens moral et anagogique le royaume des cieux est encore autre chose. Servir Dieu, c'est dès maintenant régner avec Dieu et en Dieu (5). Le royaume des cieux, dont Notre-Seigneur parle si souvent dans son Évangile, n'est

(1) Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum (*Ibid.*).

(2) Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro quem qui invenit homo abscondit, et præ gaudio illius vadit et vendit universa que habet et emit agrum illum (*Matth. xvii*).

(3) Thesaurus absconditus est Verbum in carne (*S. Hieron.*).

(4) Vere tu es Deus absconditus (*Is. xlv*).

(5) Servire Deo regnare est (*Liturg. Eccl.*).

donc pas seulement l'éternelle béatitude ; c'est encore l'ensemble des moyens nécessaires pour l'obtenir ; ce n'est pas seulement la possession et la jouissance de Dieu dans la vie à venir, mais c'est aussi le service de Dieu et le bonheur de le posséder par la grâce au sein de la véritable Église, dans la vie présente (1).

Or, cela présupposé, considérez d'abord qu'un trésor est pour les avares ce qu'ils aiment le plus, ce qu'ils mettent au-dessus de tout, qu'ils ne confient à qui que ce soit, qu'ils veulent avoir toujours avec eux. Qu'a donc voulu dire le Seigneur, lorsqu'il a dit que servir Dieu et se sauver, c'est un trésor (2) ? Il a voulu, dit Haymon, nous inculquer par une figure sensible que notre pensée la plus sérieuse et la plus fixe, notre affaire la plus importante, notre occupation la plus assidue, l'objet le plus précieux pour nous et le plus cher à notre cœur, devait être le service de Dieu, le bon plaisir de Dieu, l'espoir d'obtenir sa grâce et de le posséder un jour dans la gloire (3).

En second lieu on ne cherche pas, on ne désire pas un trésor pour lui-même, mais parce que dans l'ordre des choses corporelles et humaines, avec l'or on peut tout acheter, et qu'avec l'or on a tout (4). De même aussi dans l'ordre spirituel et divin, l'acquisition et la possession de tous les biens dépendent uniquement du zèle à servir Dieu et à se sauver.

Jésus-Christ nous l'a dit en ce jour : Là où est le trésor de l'homme, là aussi doit se trouver son cœur : il y est captif

(1) *Cœlorum regnum presentis temporis Ecclesia dicitur.*

(2) *Simile est regnum cœlorum thesauro.*

(3) *Illarum rerum similitudinem adhibuit quas homines plurimum diligere solent ; ut cœlestem Dei gloriam adamandam doceret.*

(4) *In pecunia continentur omnia.*

et pour ainsi dire cloué. Donc si le cœur de ceux qui aspirent à la possession des richesses, des honneurs, des plaisirs d'ici-bas est enseveli dans la terre, dans la fange et dans l'ordure; d'autre part ces heureux chrétiens qui ne respirent que pour le service de Dieu, pour leur salut et pour l'acquisition du ciel, ont leur cœur toujours fixé en Dieu et avec Dieu, toujours retiré dans les hauteurs du ciel. Là où est votre trésor, là est votre cœur (1).

Or, qui pourrait imaginer et encore moins expliquer les richesses ineffables qu'ils y trouvent? Heureux celui qui, las des vains bruits du monde, détrompé de ses plaisirs funestes, s'enfuit aux champs, court chercher dans la solitude du cœur, dans le silence des passions les richesses de la grâce, le doux repos que procurent les conversations divines, le bonheur de goûter combien le Seigneur est doux! La foi l'inonde de ses lumières, l'espérance l'élève au-dessus des objets créés, la grâce le nourrit, l'onction divine le console, l'amour divin qui remplit son cœur le tient étroitement uni au souverain bien; il se fait alors un grand calme dans son esprit; un profond recueillement absorbe tout son être intellectuel et sensitif; il semblerait que le ciel s'abaisse, l'homme devient semblable à un ange terrestre ou à un élu du ciel; Dieu s'abaisse jusqu'à converser familièrement avec sa créature; Dieu se montre à elle sous un voile; mais un voile diaphane au travers duquel l'âme l'aperçoit sans le voir clairement, le reconnaît et entend sa voix suave, qui lui dit dans le secret du cœur: « Viens, touche-moi, mets tes doigts dans mes plaies, ta main dans mon côté; approche tes lèvres; goûte les délices ineffables, qui ont leur source dans ces marques de ma douleur. Je me suis fait petit pour que tu me

(1) Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum (*Matth. vi*).

prennes dans tes bras ; je me suis fait homme pour que tu puisses me voir. » Et en parlant ainsi, il se donne à elle tout entier, il s'unit à elle, il s'abandonne à elle pour en être possédé, aussi pleinement qu'il la possède : mon bien-aimé est à moi et je suis à lui (1). Imaginez, si vous pouvez, cette richesse, cette affluence de tout bien ! L'être intelligent créé, l'homme charnel, l'homme misérable et chétif, peut-il être plus riche, plus fortuné, plus heureux ? Ah ! tel est le trésor céleste de ceux qui ne cherchent que Dieu sur la terre, dont le cœur est tout en Dieu, de Dieu et avec Dieu !

Mais en troisième lieu Jésus-Christ nous dit que ce riche trésor est enfoui dans un champ (2), parce que, dit saint Hilaire, les richesses de l'espérance et de la grâce, qui forment toute la consolation et la richesse du juste, sont déposées dans son cœur avec le Dieu qui en est le principe (3). Et c'est pour cela que Jésus-Christ a dit ailleurs : le règne de Dieu, celui de sa grâce est en vous et avec vous (4).

Ce trésor est caché, ajoute le vénérable Bède, parce que, à la différence des trésors terrestres qui laissent voir ce qu'ils ont d'attrayant et de précieux, tandis qu'ils cachent ce qu'ils ont de vain, d'ignoble, d'inquiétant et d'amer, le trésor céleste, au contraire, ne montre au dehors que la solitude où il se trouve, les épines qui le recouvrent, les privations, les peines, les sacrifices nécessaires pour le trouver et pour le conserver après l'avoir trouvé, mais il cache tout ce qu'il recèle de grand, de précieux, de doux et d'attrayant (5).

(1) *Dilectus meus mihi et ego illi (Cantic. II).*

(2) *Thesaurò abscondito in agro.*

(3) *Per similitudinem thesauri absconditi in agro spei nostræ opes intra se positas ostendit (S. Hilar.).*

(4) *Regnum Dei intra vos est (Luc XVII).*

(5) *Regnum cælorum thesaurò abscondito comparatur; quia ejus divitiarum nondum omnibus manifeste apparent (Vener. Bed.).*

Voilà pourquoi aussi dans l'Apocalypse il est appelé une manne cachée, dont la douceur spirituelle n'est connue et n'est comprise que par l'âme qui la possède cachée dans son sein (1). L'apôtre saint Paul a dit dans le même sens : L'homme terrestre, l'homme animal, l'homme *bête*, ne comprend ni ne connaît les secrètes richesses, les opérations ineffables de l'esprit de Dieu dans l'homme; à ses yeux la vie triste, solitaire, humble, obscure, pauvre, mortifiée, pénitente des vrais chrétiens ne semble que sottise et absurdité (2).

Aussi entendons-nous chaque jour ces hommes terrestres, ces hommes qui ne sont qu'une masse de matière, ces hommes dont l'âme est, pour ainsi dire, toute concentrée dans le ventre, s'écrier : Quel dommage! une jeune personne si belle! Quelle stupidité! un jeune homme aussi distingué, aussi riche, d'un si brillant avenir, aller s'ensevelir dans la poussière d'un cloître! Il n'y a là pour eux que stupidité, ils n'y comprennent rien : *Stultitia enim est illi, neque intelligit.*

En attendant, ces vrais chrétiens, pour être pauvres, abjects, désolés, malheureux aux yeux du monde, n'en sont pas pour cela moins riches, moins grands, moins contents et heureux devant Dieu; leur union avec Dieu, pour être un trésor caché dans le champ de leur cœur, n'en est pas moins un trésor très-riche et par les prémices de la récompense céleste qu'il leur assure, et par la paix profonde qu'il leur apporte, et par le secret contentement qu'il leur inspire. *Simile est regnum caelorum thesauro abscondito in agro.*

Nous avons à faire une quatrième réflexion. Le Seigneur dit que celui qui a trouvé un trésor le cache, afin que

(1) *Manna absconditum quod nemo scit nisi qui accipit (Apoc. 11).*

(2) *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei; stultitia enim est illi, neque intelligit (1 Cor. 11).*

personne ne le lui enlève (1). Et par là, dit saint Grégoire, il a voulu insinuer avec quelle sollicitude, quel soin jaloux nous devons cacher les grâces et les dons célestes du précieux trésor qui nous assure le salut éternel. Hélas! dit saint Grégoire, durant la vie présente qui n'est qu'un voyage vers la patrie céleste, les malins esprits de toute sorte, visibles et invisibles, plus rusés et plus malicieux les uns que les autres, nous épient le long du chemin comme des voleurs avides pour nous dépouiller de nos biens spirituels (2).

Certes, celui qui, en voyage, porte à découvert un trésor et le montre à tout le monde, a tout l'air de vouloir se le faire enlever (3). Voilà pourquoi la sainte Écriture nous dit de garder avec un soin jaloux notre propre cœur, dans lequel est renfermé le trésor de la grâce divine, avec l'espérance de la gloire (4). Et saint Paul nous avertit qu'autant est précieux ce trésor, autant sont fragiles les vases dans lesquels nous le portons, nous le portons dans des vases d'argile (5). Donc si nous voulons conserver la grâce acquise, ou retrouver la grâce perdue, il faut nous séparer du monde corrompé et corrompu; il faut éviter les spectacles et les réunions profanes, la compagnie des hommes impies et libertins, celle des femmes vaines et sans modestie. Certes exposer en public, dans ces réunions, avec de telles personnes, le trésor de la grâce, ce serait s'exposer à perdre l'esprit de recueillement, le goût de la prière, les pratiques de la dévotion, le goût de la modestie chrétienne, le zèle pour notre

(1) Quem qui invenit homo abscondit.

(2) In presenti etenim vita quasi in via sumus qua ad patriam pergimus : maligni autem spiritus iter nostrum quasi quidam latrunculi obsident. (S. Gregor.).

(3) Depradari ergo desiderat qui thesaurum publice portat in via (S. Gr.).

(4) Omni custodia serva cor tuum (Prov. iv).

(5) Habentes thesaurum in vasis fictilibus (II Cor. iv).

sanctification ; ce serait s'exposer à perdre le trésor inestimable de la grâce pour le temps, et du salut pour l'éternité ; celui-là veut être pillé, qui porte ostensiblement son trésor en voyage (1). Hélas ! notre cœur est trop faible, notre volonté est trop inconstante, notre chair trop rebelle, nos forces trop débiles, et le vase dans lequel nous gardons le trésor des biens spirituels trop fragile ! Il n'y a d'autre ressource que de prendre le sentier étroit et solitaire, que de se cacher derrière la porte étroite et désolée qui conduit au ciel, c'est-à-dire la fuite du monde et des occasions, l'amitié concentrée dans un petit nombre, la fréquentation des églises, l'usage fréquent des sacrements, la conversation des saints, la retraite, le silence et la prière ; non, il n'y a pas d'autre moyen que de cacher ce trésor avec une précaution égale à la joie que nous cause sa découverte.

Enfin, ajoute encore le Seigneur, celui qui sait qu'un trésor est caché dans un champ n'hésite pas un seul instant, mais il court joyeusement vendre tout ce qu'il a, tout ce qu'il possède, pour acheter ce champ, et avec le champ le trésor qui y est caché.

Or voici, dit saint Grégoire, la condition nécessaire et unique pour acquérir le trésor céleste de la grâce et de la gloire de Dieu : il faut fouler aux pieds toutes les voluptés charnelles, toutes les dignités et toutes les ambitions de la terre, en se passionnant vivement pour les choses du ciel et pour la discipline qui y conduit (2). Or, remarquez bien que Jésus-Christ a dit que celui qui ambitionne le trésor a vendu tout, *universa*, et que rien n'est excepté. Oh ! la grande pa-

(1) *Deprædari desiderat qui thesaurum publice portat in via (S. Greg.).*

(2) *Quando profecto agrum venditis omnibus comparat qui, voluptatibus carnis renuntians, cuncta sua terrena desideria disciplina studii cœlestis calcat (S. Greg.).*

role que ce mot tout! *universa*, employé ici par le Seigneur. Il veut nous faire entendre qu'il faut tout abdiquer, renoncer à tout et sacrifier tout l'homme, tous les biens de l'homme. Nul intérêt mondain, nulle affection terrestre, nul respect humain, nul égard humain, nul vice, nulle passion n'est exclue de ce renoncement, de cette abdication, de ce sacrifice, pour entrer dans le champ de l'Église catholique, s'il s'agit de ceux qui sont encore dehors, et pour jouir du riche trésor de la grâce divine qui s'y trouve, s'il s'agit de nous qui avons le bonheur d'être dans le berceau.

Ah! il nous semble que par là le Seigneur a voulu dire : Pour acquérir un trésor terrestre, les hommes n'épargnent rien, ils sacrifient tout : *Vendit universa*. Considérez, en effet, quels travaux ils entreprennent, quelles fatigues ils endurent, que de sueurs ils répandent, que d'affronts, d'humiliations, de rebuts ils dévorent! comme ils veillent la nuit, comme ils se livrent à une continuelle activité pendant le jour, comme ils étudient, comme ils spéculent, comme ils s'excèdent de fatigues, comme ils sacrifient tout sans rien épargner! *Universa quæ habet*. Or si vous faites tant pour n'aboutir qu'à vous vautrer et vous souiller dans la fange des biens terrestres, pourquoi ne faire absolument rien pour vous orner et vous embellir de l'or pur des biens spirituels? Si vous faites tant pour l'acquisition des richesses terrestres qui périssent avant vous ou tout au moins avec vous, pourquoi ne vouloir rien faire pour les richesses du ciel, qui, une fois possédées, ne périssent plus jamais? Si vous faites tant pour vous perdre, pourquoi êtes-vous si négligents, si paresseux, si délicats, si pusillanimes, si difficiles, quand il s'agit de faire le plus petit effort pour vous sauver?

C'est pour cela encore que d'un ton tout à la fois sévère et plein de commisération, le Seigneur nous a dit aujourd'hui : Ne soyez pas assez stupides et insensés pour chercher les

trésors terrestres qui ne peuvent sans diminution servir à notre usage, ou qui périssent avec le temps, ou qui du moins un peu plus tard nous seront arrachés des mains par le grand spoliateur, la mort (1). Mais appliquez-vous à amasser des mérites pour le ciel, à vous ménager la grâce et à vous assurer la possession de Dieu, ce vrai trésor inépuisable, incorruptible, inamissible, éternel. Thésaurisez pour les cieux !

C'est donc la même doctrine que le Seigneur voulut nous inculquer une autre fois par ces graves et sentencieuses paroles : Que sert-il à l'homme d'accaparer toutes les richesses, tous les honneurs, toutes les délices du monde; si ensuite il perd son âme et consomme sa propre ruine pour toujours (2)? Hélas ! de tout le bien qu'il aura acquis en ce monde, il ne lui restera pas même une obole pour se racheter et se libérer dans l'autre (3)! Que servit-il à Salomon d'avoir été si heureux et à Nabuchodonosor d'avoir été si redouté ; à Assuérus d'avoir été si riche, à Alexandre d'avoir été si grand conquérant ? Que sert-il à tant d'ecclésiastiques d'être parvenus aux premières dignités de l'Église, à tant de citoyens de s'être élevés aux premiers postes de l'État ? *Quid prodest?* Le temps avec son ver rongeur, la jouissance qui dévore et consume, la mort, ce voleur avide, se sont mis à leur œuvre de destruction, ils ont tout enlevé, délices et grandeurs terrestres ; et pour ceux qui se seront damnés, le souvenir de leur grandeur et de leurs beaux jours en ce monde pourra-t-il peut-être leur offrir quelque misérable dédomma-

(1) *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur et ubi fures effodiunt et furantur (Matth. vi).*

(2) *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur (Matth. xvi).*

(3) *Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua (Ibid.).*

gement et quelque soulagement passager dans les tourments de l'enfer? Pourra-t-il faire réformer le jugement qui les a condamnés pour une éternité? Quelle rançon pourra offrir l'homme en échange de son âme (1)? Ou bien à quoi nous servira-t-il que tout en cette vie nous réussisse au gré de nos désirs et de nos caprices? Que nous parvenions à ce poste, que nous obtenions cet héritage, que nous possédions ce titre après lequel notre ambition et notre convoitise aspirent si ardemment depuis tant d'années? A quoi bon tout cela, si nous avons le malheur de nous perdre nous-mêmes? *Quid prodest?* Peut-être que nos titres, notre dignité, nos richesses, notre orgueil, notre luxe qui nous attirent plus d'envie que d'hommages, plus de mépris que d'amour de la part des peuples; peut-être que tous ces avantages de fortune et de condition, dont nous jouissons maintenant ou dont nous pourrions plus tard jouir en ce monde, serviront de quelque chose pour nous soustraire à l'épouvantable désastre qui nous attend dans le monde à venir? Peut-être qu'il y aura là un motif d'indulgence, ou une garantie de sécurité, ou un gage de rédemption, ou un moyen de salut pour l'autre vie? *Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua?*

Hélas! tout passe, tout fuit, tout s'évanouit, tout se perd ici-bas! Toute vie s'envole, toute jeunesse tend à la décrépitude, tout honneur s'éclipse, toute grandeur décline. Semblables, dit Origène, aux courtisanes qui prodiguent à tous un amour simulé, sans être fidèles à aucun, les biens de la terre passant de l'un à l'autre et flattant tout le monde, ne rendent qui que ce soit vraiment riche et heureux (2).

(1) *Quam dabit homo commutationem pro anima sua? (Matth. xvi).*

(2) *Divitiæ ab alio in alium transeunt, meretricio opere, amorem fingentes et nemini fidem servantem (Origines).*

L'acquisition de tous les biens de la terre ne saurait compenser la perte des biens du ciel; au contraire, l'acquisition de la grâce, la possession de Dieu dans le temps par la grâce, et dans l'éternité par la gloire, compensera toutes les pertes, toutes les privations, toutes les injustices, toutes les peines, que nous aurons souffertes dans le monde; parce que servir Dieu et se sauver, c'est un trésor caché, il est vrai, mais aussi un trésor seul réel, seul riche, seul précieux, seul important, seul tenant lieu de tout. *Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito.*

Gardons-nous donc, si nous sommes sages, de prostituer notre talent, nos affections, nos forces, notre vie pour accumuler sur cette terre des biens si incertains, si trompeurs, si vains, si fugitifs : *Nolite thesaurizare vobis thesauros super terram.* Mais appliquons-nous, dans le service de Dieu, à nous enrichir de grâces et de mérites, et à nous assurer la possession du ciel; ce sont là les seuls biens vrais et durables; aucun laps de temps ne les consume, aucun accident ne les altère; aucun voleur ne peut nous les ravir : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur et ubi fures non effodiunt nec furantur.*

SECOND POINT. Le grand saint Augustin expliquant, lui aussi, la belle allégorie du trésor caché, nous dit que le champ dans lequel on peut trouver le céleste trésor, n'est autre que la vraie Église; et cela, dit-il, parce que dans l'Église seule nous pouvons trouver dans toute leur pureté et les dogmes révélés de Dieu, et les lois qu'il nous a imposées et le culte qu'il exige. Tout cela l'Église le possède dans les deux testaments; et il n'y a pas autrement moyen de plaire à Dieu et de parvenir au salut éternel (1). Dans ce

(1) *Thesaurus in agro absconditus duo testaments in Ecclesia (S. Aug.).*

champ se trouvent les hommes expérimentés qui savent le lieu précis où ce trésor est déposé et qui peuvent soit l'indiquer, soit aussi suggérer les moyens et les secours nécessaires pour le déterrer, le recueillir et s'approprier chacun personnellement ce dont il a besoin. En d'autres termes, c'est dans la véritable Église seule que se trouvent le véritable successeur de saint Pierre, les vrais successeurs des apôtres, les vrais prêtres qui annoncent la véritable doctrine, qui préparent les véritables secours de la grâce, qui peuvent guider les âmes dans les droits sentiers du ciel. Hors de ce champ élu de Dieu, hors de cette terre privilégiée de Jacob et que le Seigneur a bénie, que la rosée céleste humecte assidûment, que protège le mur de l'assistance divine, que cultive par sa grâce et féconde par sa parole Dieu le Père, véritable agriculteur ; hors de ce champ élu et béni, les champs de l'infidélité, du schisme, de l'hérésie, ne nous offrent que des dogmes discordants, contradictoires, inconstants, variables, comme toutes les opinions des hommes qui les ont forgés : la morale y est sans consistance, sans force, dépourvue de sanction, parce qu'elle y est diversement étendue ou restreinte, dans ses obligations les plus essentielles, selon la volonté, le caprice, les passions de l'homme. Le culte y est absolument arbitraire, vain et inefficace, parce qu'il est privé du sacrifice qui est l'âme de la liturgie ; le ministère ecclésiastique y est stérile, la prédication sans fruit. Or bien que dans le dogme, dans la morale et dans le culte des hérétiques, il puisse y avoir certaines choses fondées sur la sainte Écriture, qui est parole de Dieu ; toutefois, comme cette parole de Dieu y est arbitrairement interprétée par l'homme, et qu'en passant ainsi par l'intelligence et par la bouche de l'homme, elle est devenue chose tout humaine, il n'en résulte aussi qu'une religion tout humaine, politique et terrestre. Ce n'est pas d'ailleurs avec la religion de

l'homme que l'on peut servir Dieu, plaire à Dieu, s'unir à Dieu par la grâce et le posséder dans la gloire. Hélas ! C'est chose pénible à penser, et plus encore à dire, mais pourtant c'est une vérité également réelle et triste, que dans le champ de l'hérésie on ne trouve pas Jésus-Christ, mais l'Antechrist; non pas Dieu, mais le démon; non pas des trésors, non pas de l'or, mais de la fange; et si l'on y trouve de l'or, ce n'est plus l'or pur du vrai christianisme, du christianisme primitif; mais un or altéré par l'alliage des scories de la terre; ce n'est plus que l'apparence de l'or; ce n'est plus qu'un or décevant et faux qui se convertit en une boue impure. Non, vous n'y trouverez point le trésor céleste; hors de l'unique Église de Jésus-Christ, il n'y a ni vraie religion, ni salut éternel.

Félicitons-nous donc, nous qui avons l'avantage d'appartenir à l'Église catholique, à cette Église en laquelle se trouve la vraie religion, la voie qui conduit sûrement au salut, le véritable trésor de Dieu ! Félicitons-nous d'y posséder tout ce qui nous est nécessaire : la vérité qui nous illumine, la grâce qui nous sanctifie, la nourriture qui nous sustente, la filiation divine qui nous ennoblit, la force qui nous soutient, les mérites de Jésus-Christ qui sont notre ornement, la mère qui nous enfante et nous nourrit de son lait, le médiateur qui nous réconcilie, le rédempteur qui donne pour nous la rançon, l'ami qui nous console, le père qui nous lègue son héritage, le rémunérateur qui nous prépare la couronne. Oui, nous sommes riches en toute sorte de richesses spirituelles : *In omnibus divites facti estis* (1) ! Nous avons trouvé le vrai, l'unique trésor du ciel, qui, caché dans le champ de l'Église catholique, ne se trouve que là et nulle part ailleurs.

(1) I Cor. IV.

Mais pour participer à tous ces biens, il ne suffit pas d'appartenir à l'Église par le corps, il faut lui appartenir aussi par l'esprit; il ne suffit pas de porter le nom de catholique, il faut en avoir les œuvres. De même que beaucoup d'âmes simples et sans instruction, dans les pays où règne soit l'hérésie, soit le schisme, excusées qu'elles sont par une ignorance invincible, ne sont séparées qu'extérieurement du corps de la véritable Église et ne laissent pas d'appartenir à son esprit, de même aussi beaucoup de catholiques qui ont la foi de l'Église sans en avoir les œuvres, demeurent étrangers à l'Église, bien qu'ils appartiennent à son corps. Tout ainsi donc que ceux qui sont en apparence dehors, sont en réalité dedans; ceux aussi qui sont en apparence dedans, sont en réalité hors du champ de la véritable Église, du champ qui recèle le céleste trésor. Hélas! près de la source de la véritable richesse, ils demeurent pauvres; voisins du véritable trésor, ils n'y participent nullement, ils n'en retirent ni jouissance ni profit.

Faisons donc en sorte non-seulement de conserver intact le dépôt de la vraie foi, par lequel nous appartenons au corps de l'Église; mais aussi d'en pratiquer les œuvres, par le sacrifice de toutes les passions, indispensable et unique condition pour appartenir à l'esprit de l'Église et pour acquérir et posséder ce trésor de richesse et de félicité; alors, riches sur la terre, nous aurons dans les cieus le trésor vraiment impérissable: *et habebitis thesaurum in caelo* (Matth. XIX). Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE

POUR LE JEUDI APRÈS LES CENDRES

L'INVITATION AU BANQUET DÉDAIGNÉE

OU LES CAUSES DE L'INCRÉDULITÉ

Noluit intelligere ut bene ageret (Ps. xxxiv).

Il n'a pas voulu comprendre, pour n'être pas amené à faire le bien.

IL faut dire que la foi d'Abraham devait être devenue bien rare, bien faible et bien imparfaite parmi le peuple élu, pour que le Seigneur ait pu affirmer qu'il n'avait nulle part trouvé même dans les prêtres juifs une foi aussi vive, aussi pure que celle d'un centurion étranger et Gentil : « Non, je n'ai pas trouvé une aussi grande foi en Israël (1) ! »

Et en effet, sauf un bien petit nombre d'âmes d'élite, qui, ayant conservé intact le dépôt de la foi, attendaient avec une ferme confiance, sollicitaient par d'incessantes prières, par leurs désirs embrasés, le règne de Dieu et la rédemption du monde, on ne trouvait presque plus, parmi tout le reste du peuple juif aucun vestige ni de la foi pure des anciens patriarches, ni de la connaissance du sens spirituel des Écritures, ni de l'idée d'une vie à venir, ou d'un médiateur divin. Quelques-uns croyaient mal, d'autres ne croyaient plus du tout. La reli-

(1) Non inveni tantam fidem in Israël (*Matth. viii*).

gion avait dégénéré en superstition, le culte en un vain appareil de cérémonies traditionnelles, l'observance de la loi en un zèle hypocrite pour les pratiques extérieures qui ne gênent nullement les passions. Maîtres et disciples, laïques et prêtres, peuple et magistrats travaillaient à l'envi comme pour donner le coup de grâce à la religion divine, les uns par les séductions de doctrines erronées, les autres par le scandale de mœurs corrompues.

Mais d'où pouvait provenir, parmi le peuple saint, une apostasie si honteuse, si universelle? Le Prophète l'avait prédit : un jour viendrait où Israël ne voudrait plus de la règle de la foi, parce qu'il ne voudrait plus de la règle du bien vivre : *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Or ce que le Prophète n'avait indiqué qu'en deux mots, Jésus-Christ l'a pleinement développé dans la parabole des conviés au festin qui ne voulurent pas répondre à l'invitation. Il est donc utile, il est important de faire bien comprendre cette parabole, ainsi que je me propose de le faire aujourd'hui, parce que les causes honteuses de l'apostasie des Juifs étant les mêmes que celles qui conduisent à l'incrédulité ou à l'hérésie un grand nombre de chrétiens, nous devons nous garder de marcher par les mêmes voies, si nous ne voulons pas aboutir au même terme, c'est-à-dire, si nous ne voulons pas perdre la foi en perdant la charité : *Noluit intelligere ut bene ageret.*

PREMIER POINT : Comme Notre-Seigneur parlait de la gloire et de la félicité des saints, il arriva qu'un des auditeurs fit entendre cette exclamation : Heureux celui qui aura le bonheur de manger du pain dans le royaume de Dieu (1) ! Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ voulant montrer que ceux-là seuls mangeraient le pain de Dieu dans le ciel, qui sur la

(1) *Beatus qui manducabit panem in regno Dei (Luc xiv).*

terre seraient dociles aux invitations de la grâce divine, proposa la parabole suivante : Un homme fit un jour préparer un splendide festin avec l'intention d'y inviter un grand nombre de convives (1). Or l'*homme* dont parle Jésus-Christ, c'est, selon Eusèbe d'Emèse, son divin Père, qui dans les Écritures prend, par exemple, le titre de Lion, quand il veut faire connaître la sévérité de sa redoutable justice, mais qui prend le titre modeste, humble et tout affectueux d'*homme* semblable à l'un de nous, quand il veut manifester sa miséricorde (2). Nous remarquerons ensuite que les grands festins ont lieu au déclin du jour. Le banquet préparé par cet homme généreux et charitable, c'est donc, selon saint Cyrille, le grand banquet spirituel qu'au sixième âge du monde, à la fin des siècles, le Dieu de bonté et d'amour nous a préparé en Jésus-Christ et par Jésus-Christ son Fils, et ce banquet n'est autre que le propre corps de ce Dieu Sauveur (3).

Il est dit que ce fut un grand festin, *cœnam magnam*, soit à cause du grand nombre d'invités qui sont tous les hommes, car dans la sainte Écriture *beaucoup* est souvent synonyme de tous, et ici tous les hommes sont invités; soit encore, dit Eusèbe d'Emèse, parce que dans le grand festin que Dieu, par la Rédemption, nous a préparé dans sa maison qui est l'Église, sa bonté a réuni en abondance tout ce qu'on pourra jamais désirer de plus noble, de plus délicieux, de plus exquis, de plus délicat (4). De fait, on y trouve en abondance le pain choisi et l'eau très-pure de la parole divine, de la doc-

(1) Homo quidam fecit cœnam magnam et invitavit multos.

(2) Quoties suam punitivam virtutem indicare vult, leo nuncupatur; quando vero vult exprimere misericordiam, dicitur homo (*Euseb. Emyss.*).

(3) In novissimis diebus et quasi in occasu sæculi, Dei Filius dabit nobis proprium corpus. Merito ergo cœna dictum est paratum in Christo convivium (*S. Cyrill.*).

(4) Magna quidem hæc cœna est cunctisque deliciis plena (*Euseb. Emyss.*).

trine évangélique qui restaure l'intelligence et procure le salut et la vie. Il les nourrira, dit l'Écriture, du pain de vie et d'intelligence, il les abreuvera de l'eau de la sagesse qui sauve (1). On y trouve à profusion le vin exquis du sang de Jésus-Christ qui apaise et réjouit le cœur de Dieu, en même temps qu'il console et fortifie l'homme (2). On y trouve la chair délicate et suave de l'Agneau divin, qui, préparée au feu de sa Passion, devient notre aliment spirituel, qui ranime sans cesse la foi en ses mystères, soutient l'espérance du pardon et donne sans cesse une nouvelle activité à son tendre amour. On y trouve la manne délicieuse de l'Eucharistie, dans laquelle le corps réel et véritable du fils de Dieu nous est donné en aliment miraculeux, aliment qui a tous les goûts, parce qu'il apaise tous les désirs et guérit toutes les infirmités (3). On y trouve les fruits les plus rares, c'est-à-dire les règles, les exemples des plus parfaites vertus; le bain de la rémission des péchés; la chaleur de la communication des grâces par le Saint-Esprit; on y trouve un rang honorable par l'adoption des enfants de Dieu. On y trouve, en un mot, un banquet unique pour l'abondance des viandes, pour leur qualité exquise, pour leur variété, dans tant de sacrements, d'instructions, d'indulgences, de grâces intérieures et extérieures, de secours et de soutiens pour toutes les faiblesses de l'âme et pour les misères du corps; grâces, soutiens et secours qui ne se trouvent que dans la véritable Église, à la table du père de la grande famille. O bonté! ô générosité! ô amour de ce Dieu qui, par amour pour l'homme, est descendu jusqu'à la tendresse et à la familiarité de l'homme,

(1) Cibabit illum pane vitæ et intellectus et aqua sapientiæ salutaris potabit illum (*Eccli.* xv, 3).

(2) Vinum quod lætificat Deum et homines (*Jud.* ix, 13).

(3) Omne delectamentum in se habentem (*Sap.* xvi, 20).

et qui nous a préparé à tous cet abondant, ce magnifique, ce somptueux festin : *Homo quidam fecit cœnam magnam et vocavit multos.*

Mais entre les délices corporelles et les délices spirituelles, il y a, dit saint Grégoire, cette différence profonde (1) : les plaisirs du corps, on les désire ardemment tant qu'on ne les a pas, et ils produisent satiété, dégoût et nausée dès qu'on en est en possession ; au contraire, les délices spirituelles ne se présentent à nous que comme choses fastidieuses et insipides, tant qu'on n'en a pas goûté ; mais à mesure qu'on y goûte, elles éveillent un désir, un appétit, qui ne dit jamais c'est assez (2) !

Que fait donc la divine bonté ? Elle rappelle sans cesse à notre mémoire, elle nous met continuellement sous les yeux ces mets, ces délices du cœur dont nous n'avons nul souci, parce que nous ne les connaissons pas. Et avec la plus indicible tendresse elle nous convie à les goûter, afin de vaincre le dégoût qu'elles inspirent à première vue (3).

Or tel est notre aveuglement, telle est notre misère et notre faiblesse que, laissés à nous-mêmes, nous ne soupçonnerions même pas l'existence, et nous redoutons l'accès de cette table qui seule peut nous offrir un aliment de salut et de vie. Nous avons donc besoin que Dieu pense d'abord à nous, afin que nous pensions à lui, qu'il fasse les premiers pas, qu'il nous révèle les délices de sa table, qu'il nous invite affectueusement, qu'il nous fasse une douce violence ;

(1) Hoc distare inter delicias corporis et cordis solet (*S. Greg.*).

(2) At contra spirituales deliciae, cum non habentur, in fastidio sunt, cum habentur, in desiderio (*Id.*).

(3) Sed superna pietas nec se deserentes deserit; contemptas illas delicias nobis proponit, atque ut fastidium nostrum repellere debeamus invitât (*Id.*).

sans cela l'homme ne saurait se résoudre à se présenter (1). C'est ce mystère d'insigne bonté que le Seigneur a voulu nous dépeindre dans l'homme de l'Évangile : cet homme, après qu'il eut tout disposé pour un grand banquet, envoya son serviteur de toute part dire aux invités que l'heure du repas était arrivée, qu'ils eussent hâte de venir (2).

Ce serviteur, selon saint Grégoire, représente l'ordre des apôtres et des prédicateurs (3). Et en effet, selon saint Augustin, Jésus-Christ ayant été immolé, l'œuvre de la rédemption étant accomplie, les apôtres furent envoyés pour inviter d'abord le peuple Juif au grand banquet, déjà annoncé par les prophètes (4).

Mais hélas ! comme le raconte la parabole, les premiers invités furent aussi les premiers à refuser avec de feintes excuses, sous des prétextes simulés (5). Par là Jésus-Christ prophétisait ce qui ne s'est que trop réalisé. Saint Pierre, le serviteur fidèle, fut envoyé pour inviter les Juifs, de la part de Dieu, à reconnaître dans Jésus-Christ le Messie, à faire pénitence pour l'avoir crucifié, à recevoir le baptême et à s'asseoir à la table divine nouvellement servie. Or, à l'exception d'un petit nombre, ils répondirent à cette affectueuse invitation par un superbe dédain, par un insultant mépris.

Le maître de l'Évangile, justement indigné du refus des invités, dit à son serviteur : Eh bien ! ils n'ont pas voulu venir. Peu m'importe ! Je n'ai nul besoin d'eux. Va-t'en à la ronde, le long des rues et des places publiques, et tous les malheu-

(1) *Noverit anima se præventam ; nisi quæsitâ, non quæreret (S. Greg.).*

(2) *Et misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent quia jam parata sunt omnia (Luc XIV).*

(3) *Per hunc servum prædicatorum ordo significatur (S. Greg.).*

(4) *Immolato Christo, missi sunt Apostoli ad quos missi fuerant prophetæ (S. Aug.).*

(5) *Et cœperunt simul omnes excusare (Luc XIV).*

reux que tu rencontreras, infirmes, estropiés, aveugles, tu les conduiras tous chez moi (1). Or le serviteur étant revenu rapporter qu'il avait fidèlement exécuté les ordres et qu'il y avait encore de la place pour d'autres convives (2) : — Va, reprit le maître, sors encore une fois, visite les rues et les quartiers les plus ignorés, amène de gré ou de force tous ceux que tu rencontreras; je ne serai satisfait que lorsque je verrai la salle pleine et la table au complet (3).

Ceci fut encore une prophétie de Notre-Seigneur, et cette prophétie encore s'est réalisée de point en point. Lorsque les Juifs eurent repoussé l'invitation divine, Jésus-Christ envoya les Apôtres vers les parties du monde les plus reculées, pour inviter nos pères les Gentils à participer au bienfait de la Rédemption, et à s'asseoir à la table que son amour avait préparée. Aussi lorsque les princes des Apôtres partirent de Jérusalem pour se transporter à Rome, ils ne manquèrent pas de dire aux Juifs : « La première invitation d'entrer dans le royaume de Dieu a dû vous être faite à vous, les fils de la promesse (4), mais puisque vous rejetez la parole d'amour, l'invitation privilégiée que nous vous avons faite de la part de Dieu, voici que nous vous abandonnons, et nous allons porter la même invitation aux Gentils (5).

Mais remarquez que, d'après le récit de la parabole, les seconds invités furent tous des pauvres, des infirmes, des estropiés, des aveugles (6). Or les défauts corporels de ces invités signifient, selon saint Grégoire, les vices qui défor-

(1) Exi cito in plateas et vicos civitatis, et pauperes et debiles et cæcos et claudos introduc huc (*Luc xiv*).

(2) Domine, factum est ut imperasti et adhuc locus est (*Ib.*).

(3) Exi in vias et sepes; compelle intrare ut impicatur domus mea (*Ib.*).

(4) Vobis oportebat primum loqui Verbum Dei (*Act. xiii*).

(5) Sed quoniam repellitis illud, ecce convertimur ad gentes (*Ib.*).

(6) Pauperes, debiles, cæcos et claudos introduc huc (*Luc xiv*).

maient les âmes des Gentils (1). En effet les Juifs, grâce à la connaissance et au culte du vrai Dieu que seuls ils possédaient, grâce au dépôt des saintes Écritures qu'ils avaient entre les mains, grâce à la révélation de la religion véritable qu'ils avaient reçue de Dieu et de son divin Fils, possédaient par là même dans l'ordre spirituel les sources de la santé, de la lumière, et auraient pu facilement marcher libres et en toute sécurité dans les voies qui conduisent au salut éternel ; mais les Gentils qui avaient laissé se perdre presque toutes les traditions primitives, et qui n'avaient d'autre doctrine, d'autre religion que celle d'une abominable idolâtrie, ou des systèmes philosophiques plus ou moins contradictoires, licencieux et absurdes, étaient réellement pauvres, débiles, en proie à toute sorte de maladies spirituelles ; et non-seulement ils n'avaient même pas la force de faire un seul pas, mais ensevelis dans les ténèbres d'une profonde cécité, dans les ombres de la mort, ils ignoraient complètement le sentier qui mène à la vie : *Pauperes, debiles, cæci, et claudi*. Pourtant ces pauvres infirmes connaissaient leur misère, leur maladie, ils en cherchaient le remède, et ils appelaient de tous leurs désirs la nourriture, la guérison, la vérité et la grâce qui viennent de Dieu. Aussi se rendirent-ils à l'invitation céleste, et c'est à cette docilité de nos pères que nous sommes redevables de l'avantage d'être aujourd'hui chrétiens. Alors, selon la prophétie de la très-sainte Vierge, ils furent guéris et rassasiés au banquet divin ; tandis que les Juifs avec santé, richesses, force et lumière, ont mérité par leurs refus opiniâtres d'être délaissés et réduits au dénûment et à l'indigence de tout bien. Dieu ainsi a comblé de ses biens les indigents, et a laissé les riches s'en aller les mains vides (2).

(1) *Morum vitia in membrorum debilitate signantur (S. Greg.)*.

(2) *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes (Luc 1)*.

Toutefois, non content de cette première conquête, le bon père de famille n'a cessé depuis d'envoyer de nouveau ses serviteurs dans les villages les plus obscurs, pour forcer les peuples à venir dans sa maison, dans son Église : tant est vive l'ardeur de son zèle à répandre ses dons et à réunir de nombreux convives à sa table ; aussi ni dans le passé, ni même de nos jours, ne voit-on jamais défailir la sainte hardiesse des prédicateurs et des vrais missionnaires évangéliques, qui, héritiers de la mission et de l'esprit des premiers apôtres, s'en vont parcourir les contrées les plus inhospitalières et les plus barbares, les régions du monde les plus reculées ; et qui par leurs exhortations, par leurs prières, par les pieux artifices de leur zèle et par les industries de leur charité, par la prédication et surtout par la sainteté de leur vie, par leurs prodiges et par leurs vertus, par leur constance à supporter toute espèce de travaux, de fatigues, de peines, de tourments, et la mort même, justifient la divinité de leur mission, et ne se bornent pas à inviter, mais encore font une douce violence à l'esprit et au cœur des Gentils, et les contraignent en quelque sorte d'entrer dans l'Église. Nous sommes, dit saint Paul, les ambassadeurs de Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche (1). Cette invitation n'est pas faite seulement aux infidèles afin qu'ils viennent au christianisme ; elle est faite aussi aux hérétiques et aux schismatiques, afin qu'ils rentrent dans le sein de l'Église ; elle est faite enfin aux catholiques eux-mêmes, afin que les pécheurs viennent à la pénitence et au pardon. Toujours et partout, dit saint Grégoire, le Seigneur invite les âmes à sa table divine. Il les invite par des voix

(1) Pro Christo ergo legatione fungimur tanquam Deo exhortante per nos (II Cor. v, 20).

intérieures, et par des grâces extérieures, ou par les sollicitations de ses apôtres, ou par les bienfaits de sa miséricorde, ou par des fléaux qui sont les menaces de sa justice. Moi-même, à l'instant où je vous parle, tout indigne que j'en suis, je ne laisse pas, et comme prêtre, et comme prédicateur, et comme ministre de la sainte parole de Jésus-Christ, je ne laisse pas d'être son serviteur qui viens vous porter l'invitation de vous asseoir au banquet de la foi, de la grâce, de la réconciliation et du pardon : *Pro Christo legatione fungimur.*

Mais hélas ! disait saint Grégoire avec gémissement, si un pauvre est invité à la table d'un riche de la terre, il s'estime heureux et s'empresse de se rendre à l'invitation. Le grand monarque des cieus nous invite à sa table divine, et nous dédaignons une invitation pour nous si avantageuse et si honorable (1). Or d'où peut provenir cette répugnance et ce dédain pour la table divine ? C'est ce que Jésus-Christ nous révèle dans sa parabole.

Le premier des invités dit au serviteur envoyé vers lui : J'ai acheté une propriété ; il faut que j'aille aujourd'hui la voir ; je vous prie de présenter à votre maître mes excuses (2). Un autre répondit : Je suis en marché pour l'acquisition de cinq paires de bœufs ; aujourd'hui même est le jour fixé pour en faire l'essai ; dites à votre maître qu'il veuille bien m'excuser, si pour cette fois je ne viens pas (3). Un troisième et dernier répondit : J'ai pris femme ;

(1) *Ecce homo dives invitavit et pauperes accurrunt ; ad Dei convivium invitamur et excusamur (S. Greg.).*

(2) *Villam emi et necesse habeo videre illam ; rogo te, habe me excusatum (Luc XIV).*

(3) *Juga boum emi quinque, et eo probare illa : rogo te, habe me excusatum (Ibid.).*

et ainsi dites à votre maître qu'il y a pour moi impossibilité absolue de venir (1).

Or l'homme qui a acheté une maison de campagne, dit saint Augustin, c'est l'homme possédé par la superbe et l'ambition, l'homme qui aspire et se complait à dominer au-dessus des autres (2). Les bœufs attelés à la charrue retournent la terre sens dessus dessous. L'homme qui a acheté les cinq paires de bœufs et s'en va les essayer, c'est, dit encore saint Augustin, tout homme qui emploie ses cinq sens et toutes ses facultés à tout remuer, bouleverser en ce monde pour s'enrichir, et qui n'a d'autre règle de ses volontés et de ses actions que l'intérêt et la cupidité (3). La jeune épouse est, dit saint Grégoire, le symbole des voluptés charnelles (4); car, bien que le mariage en lui-même soit chose bonne et légitime, toutefois comme un grand nombre n'y cherchent que la satisfaction des désirs charnels, rien n'empêche de se servir d'une chose en soi innocente et légitime, pour signifier ce qui est mauvais et criminel (5).

Cette parabole met donc à découvert les trois causes funestes et honteuses de l'apostasie des Juifs, savoir : l'ambition, l'avarice et la volupté. Le voilà donc révélé ce grand mystère d'iniquité, consommé par les Juifs du vivant même de Notre-Seigneur, alors qu'ils repoussèrent ses invitations affectueuses, qu'ils refusèrent de croire à ses enseignements,

(1) *Uxorem duxi, et ideo non possum venire (Luc xiv).*

(2) *In villa empta dominatio notatur et castigatur superbia (S. Aug.).*

(3) *Sunt homines terrenis dediti qui in quinque sensibus solius voluntatis sibi regulas ponunt : boves enim versant (Id.).*

(4) *Per uxorem voluptas carnis accipitur (S. Greg.).*

(5) *Nam quamvis conjugium sit bonum, nonnulli tamen per hoc desideria expetunt voluptatis; et ideo non incongrue per rem justam res injusta potest significari (S. Greg.).*

d'accepter sa doctrine, et de s'associer au banquet de son amour; ils le persécutèrent, le calomnièrent, et le mirent en croix. Après sa mort encore, ils dédaignèrent les invitations que leur fit sa miséricorde par l'organe de ses apôtres, ses fidèles serviteurs. C'est-à-dire que la corruption de leur cœur forma de si épaisses ténèbres dans leur esprit, qu'à force de violer la loi de Dieu, ce peuple infortuné en vint jusqu'à nier son Fils, à combattre ceux qui y croyaient, et à rejeter tous les mystères de la rédemption; ils ne voulurent pas comprendre, de peur d'être obligés de bien agir (1).

Mais hélas! combien n'y a-t-il pas de chrétiens dont l'histoire a été par avance écrite dans celle des Juifs? Jésus-Christ, en nous révélant la cause pour laquelle les Juifs sont demeurés dans le judaïsme, nous a révélé aussi la véritable cause pourquoi beaucoup de Chrétiens, au grand scandale et à la grande désolation de l'Église, perdent tous les jours la véritable foi dans le sein même du christianisme et tombent dans l'abîme de l'incrédulité. Ah! ne nous faisons pas illusion sur leur compte: s'ils ont cessé de croire à la religion catholique, ce n'est pas qu'à force d'examen et d'études ils se soient sérieusement convaincus de sa fausseté; c'est parce qu'à force d'asservissement à tous les vices, avec un cœur misérablement affaibli, ils n'ont plus le courage de pratiquer leur religion. Ce n'est pas qu'ils aient découvert de nouvelles raisons de douter; c'est uniquement parce qu'ils ont contracté une habitude invétérée de pécher; ce n'est pas qu'ils aient trouvé que la religion est fausse, c'est parce qu'elle leur est devenue insupportable.

Quiconque après avoir cru cesse de croire, ne croit plus qu'à l'intérêt de ses passions; s'il est un petit nombre de

(1) Noluit intelligere, ut bene ageret (*Ps.* xxxv).

gens que les erreurs conduisent au vice, dans le plus grand nombre ce sont les vices qui engendrent les erreurs. La corruption du cœur traîne à sa suite les délires de l'intelligence; et l'on ne cesse de croire, que pour n'être plus obligé à bien vivre : *Noluerunt intelligere, ut bene agerent.*

De fait, si Jésus-Christ eût borné sa doctrine à la sublime théorie de quelques vérités incompréhensibles; s'il n'y avait pas joint la sévérité des principes; s'il n'avait été que le docteur des nations, sans en être le législateur; s'il s'était contenté d'exiger l'hommage de l'esprit, sans enchaîner le cœur; si, content de la soumission de l'intelligence, il avait dispensé les hommes de la pratique des vertus, l'univers entier se serait accordé à reconnaître en lui les caractères de Fils de Dieu et de sauveur des hommes; la terre entière serait son temple; le genre humain, tout entier devenu chrétien, formerait son Église et son peuple, et il aurait autant de disciples et d'adorateurs qu'il y a d'hommes au monde.

Mais le sauveur de l'homme devant diriger, réformer tout l'homme, n'a pas séparé la règle de la foi d'avec la règle des mœurs; et il commande non-seulement d'observer ses dogmes, mais encore de pratiquer ses lois; c'est pour cela que sa religion trouve dans le monde tant d'indifférents qui la négligent, tant d'adversaires qui la combattent, tant de détracteurs qui la discréditent, tant de tyrans qui la persécutent, tant d'apostats qui l'abandonnent. Hélas! c'est parce que la morale chrétienne est gênante, que la foi devient suspecte à un grand nombre. C'est parce que le Décalogue est insupportable aux passions, que la raison trouve le symbole absurde. C'est parce que le joug des devoirs est trop pesant, que l'on rejette le joug des croyances. C'est parce que l'homme s'irrite contre la sainteté de la loi divine, qu'il se soulève contre la vérité de la foi : *Noluerunt intelligere ut bene agerent.*

Chaque homme est dominé par une passion, et toute passion est toujours en lutte contre la foi. La passion et la foi se heurtent, se combattent, et aspirent à la destruction l'une de l'autre, dans le cœur de l'homme. Le triomphe de la foi dans une âme est la défaite de la passion ; et par contre le triomphe de la passion est à son tour l'assoupissement, et, à la longue, la destruction de la foi.

Ainsi, et c'est la sainte Écriture qui l'affirme, les habitudes vicieuses corrompent le cœur. La corruption du cœur, à laquelle on ne résiste pas d'abord, conduit bientôt le chrétien de désordre en désordre, d'excès en excès à un état de conscience qui le rend abominable, non-seulement aux yeux du souverain juge, mais à ses propres yeux, « ils se sont corrompus en suivant leurs penchants, et ils sont devenus abominables (1). » Ensuite, d'au milieu du cloaque de toutes ces passions et de tous ces vices, commencent à s'exhaler de funestes vapeurs qui s'en vont obscurcir jusques à la croyance en Dieu, et le cœur devient ainsi le berceau de l'irréligion : « L'homme que ses passions ont rendu insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas (2)! »

Remarquez enfin que les deux invités qui avaient acheté l'un une maison de campagne, l'autre des bœufs, firent présenter leurs excuses, avec prière de vouloir bien les agréer : *Rogo te, habe me excusatum*. Seul celui qui avait pris femme, répondit avec insolence à l'invitation : « Je ne puis absolument venir. » *Non possum venire*. Or cela signifie qu'entre toutes les industries inventées par le génie du mal pour affaiblir la foi dans le cœur de l'homme, entre toutes les passions qui empêchent les hommes de se rendre aux invita-

(1) *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis (Ps. xliii).*

(2) *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus (Ib.).*

tions de la grâce, quand elle les appelle à la véritable Église, ou qui les entraînent hors de son sein, l'impudicité est la plus puissante et la plus funeste. Oui, le démon de la chair est le plus terrible adversaire de la religion chrétienne, qui est une loi de chasteté.

De fait, l'histoire sacrée et l'histoire profane n'ont qu'un cri pour attester qu'avec le venin de l'impureté entre toujours le venin de l'erreur ; que la pudeur et l'impiété tendent à s'éliminer mutuellement ; que les vices opposés à la religion et à la pudeur marchent d'un pas égal ; et que ce double phénomène est contemporain dans toute âme, aussi bien que dans toute société.

Salomon qui avait dit que « le vin et les femmes conduisent à l'apostasie les hommes les plus sages (1), » fut lui-même une confirmation terrible de la vérité qu'il avait proclamée (2). Oui, les passions sensuelles conduisirent aux sacrilèges extravagances de l'idolâtrie cet homme si sage, et comblé de la part de Dieu de tant de bienfaits. Sur toute la surface de la terre aussi l'impudicité avait été l'une des plus puissantes causes d'idolâtrie. Les dieux de bois et de pierre ne commencèrent parmi les hommes qu'à l'époque où leur cœur se fut prostitué à des divinités charnelles. On n'aurait jamais adoré un Jupiter incestueux, si déjà les incestes n'eussent été connus parmi les hommes ; et si déjà l'impureté n'eût été un vice assez commun, on n'aurait pas adoré une Vénus impudique.

Aux premiers siècles du christianisme ce fut aussi l'impureté qui produisit les désertions publiques de la foi. Tertulien observe que comme les martyrs les plus courageux ont été les plus purs dans leurs mœurs, et que comme les vierges les plus pures ont été les héroïnes les plus fermes et les

(1) Vinum et mulieres apostatare faciunt sapientes (*Eccl.* xix).

(2) Les critiques modernes n'attribuent pas à Salomon le livre de l'Écclesiastique. (*Note du Traducteur.*)

plus courageuses, ainsi les apostats les plus vils qui aux jours de la persécution abjurèrent le christianisme, furent des hommes corrompus ; des corps livrés à la mollesse, à la volupté n'étaient plus aptes à souffrir les tourments et le martyre ; les esclaves de la luxure étaient indignes de l'honneur d'être prisonniers de Jésus-Christ ; les adorateurs de la chair passaient facilement à l'adoration de l'esprit impur qui est le Dieu de la chair.

Dans tous les siècles on a toujours observé que comme la plupart des athées déclarés ont été au moins en secret impudiques, aussi la plupart des impudiques consommés ont été athées, du moins en pratique et dans le cœur.

Sous le masque de tous les systèmes d'incrédulité, au fond de toutes les hérésies, vous trouvez l'impureté. Elle en est le premier mobile, le soutien, le principe commun et la fin. Ce que l'orgueil commence, ce que la cupidité continue, c'est la luxure qui le propage et le couronne.

Quel est l'hérésiarque qui n'ait recherché ou subi l'avisant concours de l'impudicité ? Qui ne sait ce que furent les Nicolaites, les Gnostiques, les Manichéens, et dans quelle fange se vautrèrent les impurs Donatistes ? Arius, le grand ennemi de Jésus-Christ, en dépit de certains dehors d'austérité, s'appuya dès le principe sur le désordre des mœurs. Mahomet attira les peuples à lui, bien moins encore par la gloire que par la facilité à permettre, comme choses légitimes ou indifférentes, les excès contre nature, et par l'appât de la volupté présentée comme un honnête passe-temps en cette vie et comme la plus belle récompense après la mort. Les Albigeois, bien moins par les prédications que par la licence de leurs mœurs, groupèrent autour d'eux ces hordes cruelles qui saccagèrent l'Europe. En ces derniers temps les nouvelles hérésies, sous le titre spécieux de réforme, ne se sont produites que du sein de la corruption. C'est des lieux

de débauche que sont sorties les erreurs. C'est un moine incestueux, c'est un chanoine débauché, c'est un roi concubinaire et adultère qui ont donné naissance aux monstrueuses erreurs du Luthéranisme, du Calvinisme, de l'Anglicanisme. Les mêmes armes qui attaquèrent l'indissolubilité du mariage et la profession du célibat attaquèrent aussi la vérité des saints mystères (1).

L'extrême corruption du dix-septième siècle enfanta l'incrédulité du dix-huitième. Le philosophisme du même siècle, alors qu'en 1793 il triompha d'avoir pu placer une prostituée sur les autels, ne fit qu'arborer son propre symbole, et confesser à la face du monde épouvanté, que l'athéisme, proclamé une religion, était fils de l'impudicité devenue loi morale. Vous avez peut-être connu de ces chrétiens avilis qui, dans Rome même, à cette époque d'inferral vertige de 1797, voulurent se débaptiser et abjurèrent publiquement le Christianisme. Or, quelles étaient les mœurs de ces apostats éhontés? Il est inutile de le demander : l'impiété même fut réduite à rougir de pareilles conquêtes. Ronge et Czerchi, ces nouveaux satellites de l'enfer, ces nouveaux

(1) Luther ne consolida son hérésie qu'en permettant la polygamie et le divorce. Il dut pour cela proclamer l'adultère chose indifférente, et donner lui-même l'exemple d'un sacrilège inceste. Le jour où lui, moine, il épousa publiquement Catherine Bora, religieuse cloîtrée, il assura et fixa ses redoutables succès. Luther, disait Calvin, est réellement vicieux. Fasse le ciel qu'il puisse maîtriser l'intempérance qui chez lui déborde de toute part ! Ce que Calvin disait de Luther, Luther le disait ingénument et de lui-même et de ses sectateurs. Nobles et plébéiens, disait-il, mes sectateurs vivent comme ils croient. Ils ne croient pas plus que des porcs ; ils vivent et meurent comme de véritables porcs. A quoi ses sectateurs osaient répondre : C'est vrai ; mais sache, ô Luther, qu'en vivant ainsi, nous vivons comme toi ; nous vivons à la luthérienne ; *hodie lutheranice vivimus*. Est-il nécessaire, après cela, de rappeler les impudicités sacrilèges de Calvin, qui se montrait si sévère ? Faut-il dire ce que devint Genève quand il y eut fixé son séjour ? Qui ne sait pour quel honteux motif Henri VIII se fit pape ? Voilà les puissantes séductions des nouvelles doctrines !

fabricateurs du schisme germanique, se trouvant pères deux mois après s'être sacrilègement mariés, tout prêtres qu'ils étaient, ont bien fait voir qu'ils n'étaient devenus docteurs orgueilleux de l'erreur qu'après avoir été les esclaves avilis de la volupté. Aussi, quand on voit que tous ceux qui franchissent les barrières du catholicisme se jettent dans la voie des plaisirs charnels, est-il facile de reconnaître quel est le feu qui les dévore, quel est l'appât qui les attire, quel est le honteux intérêt qui les fascine et les traîne après lui. De nos jours pareillement et dans notre pays, c'est auprès des riches, c'est auprès des grands, c'est dans les cours, c'est dans les armées, c'est parmi la fleur de la jeunesse, c'est-à-dire là où l'impudicité et le libertinage règnent avec plus de licence, que l'incrédulité est plus fréquente, et se montre avec plus d'effronterie et d'impudeur. C'est donc une triste vérité, confirmée par l'expérience universelle et constante, que l'impudicité ouvre les portes de l'erreur, en aplanit les voies et ferme toute issue dès qu'une fois on y est tombé : *Uxorem duxi et non possum venire.*

On ne comprend pas à première vue, on ne voit pas d'abord facilement qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre le désordre des mœurs et l'incrédulité; et pourtant la chose n'est que trop réelle : il y a entre ces deux aberrations de l'esprit et du cœur des relations nécessaires, des liens essentiels. Voilà le fait; en voici les raisons.

La première raison en est que le libertinage inspire le dégoût des choses de Dieu, et rend l'âme incapable soit de saisir l'importance, soit de goûter les délices de la foi. Dieu dit un jour à Osée : Prophète, tu as beau prêcher à ce peuple mes promesses et mes menaces, les récompenses et les châtiements qu'il peut attendre, il n'y comprendra jamais rien (1).

(1) Non dabunt cogitationes suas ad Dominum (Os. v).

Et quelle est la raison de cette stupidité? C'est, ajoute le Seigneur, que l'esprit de fornication domine et règne au milieu de ce peuple; et les habitudes charnelles leur font oublier et méconnaître leur Dieu (1). De fait, l'homme chair cesse d'être l'homme esprit; l'esprit devient en lui grossier, pesant; il ne s'occupe que de ce qui est matériel et sensible; il lui devient presque impossible de réfléchir sur les choses sérieuses, de s'appliquer aux choses spirituelles. En cela rien qui doive étonner: l'habitude transforme l'homme. L'âme, selon la profonde doctrine des saints livres, par ses actes réitérés, se transporte, pour ainsi dire, vers l'objet qui l'occupe, qui l'attire; elle y fait sa demeure; bien plus, elle se transforme en lui; elle en prend en quelque sorte la nature; si elle s'occupe des choses spirituelles; si elle en fait ses délices, elle devient spirituelle, si elle s'attache à la chair, elle devient charnelle: « Ils sont devenus, dit le prophète, comme ce qu'ils ont aimé (2). »

Horribles métamorphoses, mes chers frères. Nous lisons avec horreur les métamorphoses que les poètes païens font subir à leurs dieux, lorsque, par exemple, ils les dépeignent changés en bêtes à cause de leurs impudicités. Mais ces infâmes fictions, selon la belle remarque de Clément d'Alexandrie, expriment une vérité qui, hélas! n'est que trop commune. Elles nous enseignent que le vice de la chair offusque dans les plus grandes âmes les plus brillantes empreintes de la divinité, il les obscurcit, les éclipse, les efface et les rend tout à fait méconnaissables.

« Tout homme charnel, dit conséquemment saint Paul, devient, dans toute la force du terme, une brute en tout ce

(1) Quia spiritus fornicationis in medio eorum est et Dominum non cognoverunt (*Os.*).

(2) Facili sunt sicut ea quæ dilexerunt (*Ibid.*).

qui se rapporte aux choses de l'esprit de Dieu (1). » Ces saintes et sublimes choses deviennent trop sublimes pour lui ; elles lui sont supérieures, étrangères, antipathiques ; elles lui paraissent difformes, extravagantes ; elles ne sont plus de sa compétence. Il lui est impossible de les comprendre, parce qu'elles sont esprit et qu'il est chair (2). Aussi la foi elle-même, la foi qui rend accessibles les plus sublimes vérités aux âmes les plus ignorantes et les plus grossières, pourvu qu'elles soient pures, parce que Jésus-Christ garantit à la pureté le privilège de voir Dieu dès cette vie, de le goûter, de l'aimer, la foi elle-même n'a-t-elle plus pour l'âme impure aucun attrait, aucun prix, aucune importance ; et tout ce que la foi lui présente de vérités, de grâces, d'avantages, de récompenses, ne la touche ni ne l'intéresse, parce que tout cela ne se voit ni ne se sent ; tout cela lui paraît chimère et sottise (3). Aussi peu à peu le voluptueux s'éloigne-t-il de tout ce qui a trait aux enseignements divins ; et il finit par y renoncer absolument : *Uxorem duxi et non possum venire.*

En second lieu la foi domine le cœur, elle incline la volonté vers le bien ; et c'est là justement son mérite, sa victoire, son triomphe (4). Pour croire, il faut vouloir croire. La foi n'est pas seulement un assentiment de l'intelligence ; elle est encore un hommage de la volonté. Or le libertinage plie la volonté dans le sens opposé, lui crée une honteuse nécessité de ne pas croire, et lui inspire non pas seulement le dégoût, mais encore l'aversion et la haine secrète de la religion.

(1) *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei (I Cor. II).*

(2) *Non potest intelligere ; quia spiritualiter examinatur (Ibid.).*

(3) *Stultitia enim est illi (Ibid.).*

(4) *Corde enim creditur ad justitiam (Rom. X).*

Voyez ce jeune homme dans lequel vous remarquez avec douleur l'esprit d'indifférence et le mépris pour les enseignements de la foi. Les premières impressions d'une éducation toute chrétienne parurent l'incliner à la vertu ; dès ses plus tendres années, il fut conduit au pied des autels et il adora d'un cœur affectueux le Dieu de ses pères ; peut-être les prémices de sa piété naissante firent-elles concevoir à ses parents le doux espoir de voir bientôt se développer en lui l'amour de la sagesse avec celui de la religion. Mais, hélas ! les lectures obscènes, les spectacles corrupteurs, les compagnons pervers, les exemples, causes encore plus terribles de corruption, l'entraînèrent dans les voies de l'impudicité. Les premiers assauts de la passion ne firent qu'ébranler son cœur ; mais l'attrait des plaisirs l'emporta bientôt sur les appréhensions d'une conscience encore timide et non suffisamment affermie contre la tentation. Il tomba donc ; mais la multiplicité des chutes vint multiplier ses tourments ; son cœur devint le théâtre et la proie des secrets épouvantements, des cruelles angoisses réservées à quiconque s'éloigne de Dieu et brave la rigueur de ses jugements. Mais ces remords, ces terreurs, ces angoisses ne naissent que de la croyance à une révélation divine, à un jugement universel, à l'éternité des peines, à l'immortalité de l'âme. Or voici que du fond du cœur esclave de la luxure et désireux de porter sans trouble le joug de ce honteux servage, commence à poindre et s'élève jusqu'aux hautes régions de l'intelligence cette pensée : Eh ! qui sait après tout, si ces choses sont bien vraies ?

Dans le principe, ces doutes ne sont accueillis qu'avec une secrète horreur. Mais à mesure que le cœur se corrompt davantage, ces doutes deviennent nécessaires à son repos. Son intérêt le porte à chercher sa paix dans le sacrifice de sa foi. La morale chrétienne lui devient un poids insupportable, la

foi un système odieux, la religion l'ennemie de son bonheur. Dès lors il n'a plus pour la religion que les yeux d'un censeur intéressé à la discréditer ; il lui faut terrasser cette ennemie inquiétante, irréconciliable, qui bannit loin de lui la paix et répand l'amertume sur tous ses plaisirs. Le voilà enfin arrivé à une crise décisive. Les passions l'attirent par le mirage des plus séduisantes voluptés ; la religion l'épouvante par ses plus terribles menaces ; il se sent plus que jamais entraîné à pécher, et la religion vient se placer importune entre son péché et son cœur. Que fera-t-il parmi ces agitations de sa conscience, qui suffisent pour troubler et empoisonner tous les plaisirs auxquels il s'abandonne ? Comment sortir de cet état violent, dans lequel il ne peut ni goûter les chastes délices de la vertu, ni empêcher de se convertir en tourments les plaisirs qu'il se promettait parmi les habitudes vicieuses ? Il faut nécessairement renoncer aux plaisirs, ou détruire la cause des remords qui les empoisonnent ; se déclarer contre les passions, ou apaiser par tous les moyens possibles les aboiements de la conscience importune qui ne cesse de condamner les passions.

Le moyen de s'arracher à tant de peines et de déchirements de cœur, serait de retourner au Seigneur qu'on a abandonné ; mais on n'en a plus le courage, ni la force, ni même le désir. L'incrédulité promet impunité pour l'avenir, paix pour le présent, si le jeune homme parvient à secouer le joug de la foi ; il croit avoir assuré à sa passion un règne paisible ; le voilà donc qui prend hardiment son parti. Son souverain délice est de discréditer complètement les ministres de Jésus-Christ ; de découvrir leurs faiblesses sans aucune retenue ; de généraliser les imputations sans preuve comme sans discernement, de les amplifier sans mesure, ou le plus souvent de les inventer d'un bout à l'autre sans aucune pudeur ; aussi l'habitude de censurer insolemment la

conduite des prêtres est-elle le signe certain d'un cœur corrompu qui couve contre la religion une haine secrète. De là mépris des vérités chrétiennes ; plaisanteries sacrilèges sur les choses saintes, sur les personnes honnêtes, sur les âmes pieuses consacrées à Dieu ; allusions sacrilèges aux paroles, aux faits de la sainte Écriture ; railleries froides mais pleines d'impiété sur les peines de l'enfer et sur les récompenses du ciel. Les livres impies, les discours des *philosophastres* athées ou déistes ; commencent à l'intéresser et bientôt à faire ses délices intimes. Une ombre de difficulté sur les mystères chrétiens, quelque raillerie d'un bouffon sacrilège, une contradiction seulement apparente font sur lui une bien autre impression que toutes les démonstrations évangéliques. Il se forge des difficultés imaginaires, et il évite d'en écouter la solution ; il s'appuie sur les plus légères conjectures, et sur les plus vains sophismes ; il embrasse des opinions téméraires, et il se défie des plus solides preuves. A la fin il déposera tout scrupule, il foulera aux pieds toute convenance ; et pour secouer le joug de la morale du Christianisme, il en niera ouvertement les dogmes ; pour se jouer des menaces de Jésus-Christ, il lui disputera sa divinité ; pour se persuader que la religion ne l'oblige pas, il déclarera n'y voir qu'une invention humaine.

Ainsi, dogmes sacrés du Christianisme, l'impie ne vous attaque, ne vous combat, que parce que vous êtes étroitement liés aux préceptes, qui lui sont devenus insupportables ! Sainte religion, il n'est votre ennemi que parce que vous êtes ennemie de ses vices ! Supplices éternels, il ne s'obstine à vous traiter de chimères que parce que vous vous présentez à son âme épouvantée comme le châtement réservé à toutes les turpitudes de son cœur ! Et vous, la portion la plus noble de l'être humain, ô âme, esprit immortel, l'impie ne s'obstine à dire que vous périrez avec le corps que parce qu'il

trouve un honteux intérêt à ne pas être immortel ! Vainement il s'en ira dire mille et mille fois qu'il changerait à l'instant de vie et de conduite, s'il pouvait se résoudre à admettre les croyances du Christianisme. La vérité est qu'il croirait à l'instant même, s'il pouvait se résoudre à bien vivre. L'illusion diabolique qui lui fait espérer de trouver dans l'irréligion la paix du cœur, et dans la licence des passions l'exemption de remords, voilà le seul, le honteux intérêt qui a fait naître et consommé en lui l'impiété.

Nous ne devons donc pas regarder comme de vrais incrédules ceux qui en prennent orgueilleusement le masque. Ces gens-là dans l'aveuglement de leurs passions confondent au dedans d'eux-mêmes la haine de la religion avec l'incrédulité, dont ils n'ont fait qu'emprunter les apparences et parler le langage. Oh ! si vous saviez comme ils tremblent sur l'état et le sort de leur âme ! Ils se disent mécréants, et ils ne sont que vicieux ; ils n'ont embrassé l'impiété que comme moyen sûr de pécher sans trouble ; ce n'est que dans le fol espoir de se rendre heureux qu'ils s'efforcent de devenir incrédules ; et enfin après qu'ils se sont bien saturés de toutes les doctrines de l'impiété, ils ne sont que de vrais misérables et de faux impies. Non, ils ne sont pas incrédules ; peut-être se persuadent-ils qu'ils le sont à force de le dire et de le désirer ; mais en réalité, ils ne le sont nullement. Il n'est pas nécessaire de les réfuter, il suffit de les faire rougir ; ce n'est pas l'analyse des preuves de la religion, c'est l'analyse de leur propre cœur qu'il faut leur présenter. Pour combattre leurs doutes imaginaires, il n'est besoin que d'en mettre à jour la source honteuse. Au lieu de leur présenter une série de principes solides, de conséquences non contestables, il suffit de leur rappeler l'origine de leurs égarements et l'état présent de leur âme ; pour rougir de leur incrédulité, ils n'ont besoin que de se connaître eux-mêmes. Il est

raconté du fameux Théodore Bèze, que, combattu, subjugué par le zèle, l'éloquence et le savoir de saint François de Sales, il s'avoua vaincu, confessant que sa doctrine était erronée et que seule la doctrine de l'Église catholique était vérité. Mais pressé par le saint évêque d'abjurer l'une et de retourner à l'autre, il fit venir la malheureuse femme avec laquelle, lui prêtre, il vivait dans des liens sacrilèges et, la montrant, il dit avec un soupir profond : Voilà ce qui m'empêche de retourner à l'Église catholique. Il persévéra et mourut dans son apostasie. *Uxorem duxi et non possum venire.*

Oh ! si pareille sincérité pouvait se trouver dans le cœur de tous ceux qui de catholiques se font hérétiques, ou de chrétiens deviennent incroyables, eux aussi confesseraient tous qu'avec le venin de l'impudicité est entré dans leur cœur celui de l'incrédulité et de l'erreur ! Oui, ils confesseraient que, comme la chasteté les avait faits pieux, de même l'impudicité seule a pu les rendre impies ; que la perte de la chasteté a été le prélude et le signal de leur apostasie ; que la ruine de la pudeur a précédé celle de la foi ; et qu'après leur ruine, la difficulté d'être purs les retient dans la honteuse nécessité de demeurer incroyables ; *Uxorem duxi et non possum venire.*

Mais, hélas ! les malheureux !... Jésus-Christ conclut sa parabole par cette terrible menace : En vérité, je vous le dis, aucun de ceux qui, invités par moi, ont dédaigné l'invitation, ne goûtera de mon festin dans l'éternité (1). Or si cela est vrai de ceux qui, invités par la grâce de la prédication à sortir de l'infidélité et de l'hérésie dans laquelle ils sont nés

(1) Amen dico vobis, quia nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cenam meam.

et à se convertir au christianisme, ou à reconnaître l'Église, opposent à cette invitation une résistance diabolique; combien cela sera-t-il plus vrai, pour ceux qui, nés dans le Christianisme et dans l'Église, en sont sortis par une horrible apostasie! Saint Paul l'a dit : Ceux qui, éclairés d'abord par la lumière de la véritable foi, l'ont ensuite abandonnée, sont dans une sorte d'impossibilité de revenir à elle par une sincère pénitence (1). C'est pour cela encore, d'après la remarque de saint Grégoire, que le festin de Dieu est appelé le *souper* et non pas le *dîner*; parce que, de même que si l'on manque le dîner, il reste encore le souper, mais si l'on manque le souper, il ne reste plus rien; de même ceux qui étant nés dans l'infidélité ou l'hérésie, ont passé leur premier âge hors de l'Église, peuvent en y entrant y passer leurs dernières années; mais ceux qui nés dans la véritable Église, dans la véritable foi, l'abandonnent dans la dernière période de leur vie, s'exposent à perdre pour toujours et l'occasion et la grâce qui les y eût fait rentrer (2). De fait, que voyons-nous, même de nos jours? Nous voyons que d'une part c'est par milliers, c'est par provinces entières que du sein de l'hérésie et du paganisme on vient à l'Église, tandis que ceux qui se détachent de l'Église n'y rentrent plus jamais. Les infidèles et les hérétiques se convertissent et persévèrent; mais les apostats s'endurcissent et périssent finalement. Oh! condition désespérée! oh! châtement épouvantable réservé à quiconque repousse la règle de la foi, parce qu'il ne veut pas de la règle des mœurs! *Nohit intelligere ut bene ageret*. Pour s'être éloigné volon-

(1) Impossibile est eos qui semel sunt illuminati et prolapsi sunt rursus renovari ad pœnitentiam (*Hebr. vi*).

(2) Idcirco hoc convivium Dei cœna, non prandium nominatur. Quia post prandium restat cœna; post cœnam nihil est quod restat, et pertimescere debemus ne tempus gratiæ quod præsto est pereat (*S. Greg.*).

tairement de la table du Seigneur dans le temps, on en sera pour toujours exclu dans l'éternité : « En vérité je vous le dis, aucun des invités ne goûtera de mon festin (1). »

DEUXIÈME POINT. — L'exemple de tant de malheureux, qui en perdant la charité et la grâce ont perdu la foi, doit être un motif qui nous pénètre en même temps et de gratitude envers Dieu et de crainte pour nous-mêmes. De gratitude envers Dieu, parce que parmi nous il pourra se trouver de ceux qui ont acheté une maison de campagne et veulent la visiter ; qui ont acheté des bœufs et veulent les essayer ; qui se sont mariés, et ne veulent prendre souci de quelque autre chose que ce soit ; c'est-à-dire, qu'il peut bien y avoir parmi nous des chrétiens qui ont été et sont peut-être encore dominés par l'orgueil, l'avarice, la luxure ; et qui sous l'empire de ces passions se sont portés à de honteux excès, à d'énormes scandales, sans que pour cela ils aient opposé un refus formel de s'asseoir au divin banquet ; c'est-à-dire que dans le naufrage et la ruine de toutes les vertus, ils ont cependant conservé la foi. Or, comment ces chrétiens n'apprécieraient-ils pas cet insigne bienfait de la divine bonté, qui non-seulement les a fait naître dans le sein de la véritable Église, mais les y a conservés jusqu'à cette heure, comme malgré eux ; et les a préservés de ce fatal aveuglement, de cette avilissante et sacrilège apostasie, conséquence ordinaire de la corruption des mœurs ?

Mais je dis encore que l'exemple de tous ces apostats doit être un motif de crainte salutaire pour nous-mêmes ; parce que, hélas ! ce qui ne nous est pas encore arrivé dans le passé peut facilement nous arriver dans l'avenir. La faible lueur de vérité catholique qui subsiste encore dans notre

(1) *Nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cenam meam (Luc XIV).*

cœur peut s'éteindre en nous par l'effet du souffle infernal de tant de vices. En continuant de courir sans retenue après nos passions, nous pourrions bien, nous aussi, être entraînés jusque dans l'abîme de l'impiété. Ne nous flattons pas, mes Très-Chers Frères, de pouvoir perpétuellement vivre partagés entre la religion et le libertinage, et de retenir toujours l'esprit soumis aux vérités de la foi, en même temps que le cœur serait toujours rebelle aux obligations de la loi. Combien d'impies, parmi ceux que peut-être nous connaissons, qui, au commencement de leurs désordres, se flattèrent de cet espoir ! Ah ! ils ne soupçonnèrent même pas alors, encore moins crurent-ils que leurs inclinations dussent exercer une si funeste influence sur leurs jugements, et que leur foi pût dépendre à ce point de leurs mœurs. Ils ne crurent point qu'à force d'offenser le Seigneur, ils pourraient arriver à le méconnaître ; qu'à force de violer les préceptes du Christianisme, ils en viendraient à attaquer même ses dogmes ; et qu'à force de mériter l'enfer, ils en seraient réduits à le nier. La foi est une fleur aussi délicate que la pudeur ; ces deux vertus sont fragiles à l'excès ; de même que l'une à la moindre tache s'altère, ainsi l'autre au premier doute délibéré, n'existe plus : « Doubter en matière de foi, c'est déjà être infidèle (1) ; » et comme la foi sainte ne tient pas longtemps contre une vie perverse, à force de brèches faites au devoir, nous en viendrons aussi à faire brèche au symbole de foi.

Mais que dis-je ? nous en viendrons !... Hélas ! combien qui en grande partie en sont déjà venus à ce point ! En effet, je ne parlerai pas de ces doutes sur les vérités de la foi, qui de temps en temps s'élèvent dans votre esprit, ou de ces

(1) *Dubtus in fide est infidelis corde.*

désirs infernaux qui s'agitent au fond de votre cœur, tels que : « Plût au ciel qu'il n'y eût ni loi, ni foi, ni enfer, ni éternité, ni religion, ni Dieu!... » Je ne parle pas des répugnances, des dégoûts, des dédains, des terreurs que vous inspirent les ministres de Dieu, les temples de Dieu, la parole de Dieu. Je ne parle pas de l'horrible sympathie que vous avez pour les livres des incrédules, pour leurs personnes, pour leur société. Je ne parle pas enfin de l'indifférence avec laquelle vous écoutez les blasphèmes de l'incrédule, et du zèle avec lequel vous réclamez une tolérance politique, en faveur de l'hérésie et de l'irréligion. Je ne parle pas de toutes ces preuves manifestes de l'affaiblissement et de la prochaine extinction en vous de la foi combattue ainsi par les œuvres, car cette foi n'est pas seulement mourante, elle est morte ; et vous-mêmes vous la considérez comme telle ; aussi ne suivez-vous point ses lumières ; vous n'écoutez aucune de ses inspirations ; vous ne demandez ni ses consolations, ni son appui ; et il ne vous reste qu'à jeter dehors son cadavre, en vous déclarant hautement incrédules : encore un pas dans les voies du libertinage et peut-être que votre apostasie sera consommée ! Oh ! arrière, âmes inconsidérées que je vois en un tel péril ! arrière, arrière ! Peut-être, hélas ! qu'un pas de plus dans le désordre sera le dernier, et vous serez du nombre de ceux qu'une sentence irrévocable exclut du banquet céleste : *Nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam*. Ah ! tandis qu'il en est encore temps, renoncez à vos vices ; rompez vos attaches ; ayez soin de raviver avec l'huile des bonnes œuvres la lampe de la foi qui est sur le point de s'éteindre. Tournez vos regards languissants vers la chasteté qui vous laissa de si doux souvenirs de calme et de bonheur. Elle seule rouvrira devant vous les portes de la foi vivante que vous ferma l'impudicité. Alors cesseront vos doutes sur la religion ; alors elle vous paraîtra

divinement vraie, parce que vous vous serez mis de nouveau à la pratiquer comme sainte. Alors vous ne serez plus le secret ennemi de la foi que vous professez et de l'Église dans laquelle vous vivez. Cherchez la paix du cœur dans l'humble adhésion aux vérités de la foi, et dans la constante soumission aux prescriptions de la loi divine. Pour rentrer dans la maison de Dieu dont vous êtes sur le point de vous exiler, pour vous asseoir de nouveau au divin banquet que vous allez désertier, profitez des dégoûts, des remords, des tourments que Dieu lui-même vous suscite. Ce sont là les invitations, les stimulants, les pieux efforts de sa tendresse qui veut doucement vous contraindre : *Compelle intrare*. Je veux, dit le Seigneur, que toujours assis à la même table ici-bas sur la terre, en ma compagnie et en celle de tant de frères bien-aimés, vous puissiez tous aussi vous trouver associés à mon banquet éternel dans mon royaume des cieux (1). Ainsi soit-il !

(1) Ut edatis et bibatis super mensam meam in regno (Luc XII).

TROISIÈME HOMÉLIE

LE MÉCHANT SERVITEUR

OU LE PARDON DES OFFENSES

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt eos ; orate pro persecutibus et calumniantibus vos (Matth. v).

Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomniaient.

IL ne doit pas en être du vrai chrétien comme des pharisiens juifs, qui faisaient consister toute leur sainteté dans les observances extérieures ; le vrai chrétien, dit Jésus-Christ dans l'Évangile, doit s'élever plus haut : il doit à la sainteté des œuvres ajouter la pureté d'intention et la droiture du cœur. A cette seule condition, nous pouvons espérer la possession des cieux : « Si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (1). » Ainsi selon les prescriptions et l'esprit de la loi évangélique, de même que l'on est adultère non-seulement pour avoir outragé l'épouse d'autrui, mais encore pour l'avoir seulement désirée ; de même que l'on est voleur non-seulement pour avoir ravi le bien d'autrui, mais encore pour l'avoir uniquement convoité ; ainsi, selon la parole expresse de saint Jean, on devient

(1) *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum et Phariseorum, non intrabitis in regnum caelorum (Matth. v).*

homicide, non-seulement en ôtant la vie au prochain, mais encore par le seul fait que l'on a de la haine contre lui (1).

C'est pour cela que le Seigneur, se posant aujourd'hui comme maître, comme docteur, comme législateur, comme Dieu, nous a dit : Je vous ordonne d'aimer quiconque vous hait, de faire du bien à qui vous fait tort ; de recommander à Dieu et de bénir quiconque vous persécute, vous calomnie et vous outrage (2).

Grand et difficile devoir, qu'un Dieu seul a pu imposer, et que seul il peut par sa grâce nous faire accomplir ! Devoir sublime et parfait non pratiqué des Juifs, inconnu aux Gentils, et tout à fait propre à nous chrétiens ! Mais néanmoins devoir important, obligatoire, rigoureux et indispensable : puisque de ce devoir dépend la paix de l'âme, l'union fraternelle, la paix dans la famille, l'ordre dans la société. Aussi le divin Sauveur ne s'est-il pas contenté de nous en donner le précepte en termes clairs et précis, il a voulu encore dans la parabole du mauvais serviteur, avec une admirable sagesse, nous en découvrir l'onction, la convenance, le mérite, et nous le montrer comme en action, pour mieux l'imprimer dans nos esprits et dans nos cœurs.

Étudions donc aujourd'hui ensemble ce précepte dans la parabole du méchant serviteur, et que la parabole nous porte à aimer cordialement ceux qui nous offensent, à pardonner sincèrement aux hommes, afin d'obtenir, nous aussi, notre pardon auprès de Dieu.

PREMIER POINT. L'apôtre saint Pierre avait dit à Jésus-Christ : « Seigneur, si mon frère m'offense, combien de fois devrai-je lui pardonner ? suffira-t-il que je lui pardonne

(1) Qui odit fratrem suum homicida est (1 Jo. III).

(2) Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt vos ; orate pro persequentibus et calumniantibus vos (Matth. v).

jusqu'à sept fois (1)? — Non, répondit le Seigneur, sept fois ce n'est pas assez; mais tu dois pardonner à ton frère en tout et toujours (2).

Vous devez savoir, continua le Seigneur, vous devez savoir que dans mon Église, qui est le règne des cieux sur la terre, a lieu continuellement ce qui eut lieu une fois entre un roi et ses serviteurs et ministres appelés à lui rendre leurs comptes (3). Oh! comme c'est avec raison que tout d'abord le Seigneur nous dit que celui qui appelle ses serviteurs à la reddition des comptes, est un roi : *Homini regi!* Par là Jésus-Christ nous donne à entendre que la grande loi du pardon des offenses et de l'amour des offenseurs, dont il est traité dans cette parabole, est une loi qu'il a intimée comme maître absolu à ses serviteurs, comme universel monarque à ses sujets. Et voilà pourquoi encore dans l'Évangile de ce jour, lui-même en personne, de sa propre bouche, d'un ton solennel et avec une autorité infinie, il vient nous dire : Et moi je vous intime, je vous ordonne, je vous commande absolument d'aimer vos ennemis, non-seulement ceux qui vous ont fait du mal une seule fois; mais encore ceux qui actuellement vous persécutent; non-seulement ceux qui vous louent, mais encore ceux qui vous calomnient; et je vous commande de répondre aux injures par des actes de courtoisie; aux vexations par des bienfaits; aux imprécations par des prières, à la haine par l'amour (4).

Remarquez bien cette opposition : et moi, *ego autem*.

(1) Domine, quotiescumque peccabit in me frater meus et dimittam ei? usque septies? (*Matth. xviii*).

(2) Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies (*Matth. xviii*).

(3) Ideo assimilatum est regnum cœlorum homini regi qui voluit rationem ponere cum servis suis (*Matth. xviii*).

(4) Ego autem dico vobis; Diligite inimicos vestros; benefacite his qui oderunt vos; orate pro persequentibus et calumniantibus vos (*Matth. v*).

Ailleurs par condescendance pour notre faiblesse, ce divin législateur se contente d'exhorter ; ses plus graves préceptes ont l'air d'une invitation et d'une prière. Mais ici, comme il s'agissait d'imposer à la plus violente de toutes les passions, il parle en souverain : *Homo rex!* Il emploie le ton de son autorité sans bornes, de son absolu pouvoir, de son éternel empire ; il exprime tous les titres auxquels il peut nous commander et comme Dieu et comme Sauveur : *Ego autem dico vobis*. Ainsi nous pouvons dire de ce seul mot, *et moi*, ce que l'Écclésiaste a dit de la loi, que c'est un discours plein d'autorité et d'empire : *Sermo illius potestate plenus* (1). Et en effet, c'était la même chose que de dire : Moi, votre créateur, votre Seigneur, votre Dieu, moi l'auteur de votre existence, le conservateur de votre vie, le maître de votre intelligence et de votre cœur ; moi qui ai à ma disposition une éternité de peines pour venger vos désobéissances et une éternité de contentement pour récompenser votre fidélité, c'est moi qui l'ordonne ainsi, qui le veut ainsi : *Ego dico vobis*. Or comme c'était encore peu, il a appelé ce précepte un commandement nouveau, parce que lui seul l'a proclamé le premier dans le monde : *Mandatum novum* ; il l'a appelé le précepte de sa prédilection, le précepte de son amour et de son cœur (2). Le précepte dont l'observation devra distinguer de tous les autres hommes ses vrais disciples, ses véritables sectateurs (3) ; le précepte qui élève les enfants des hommes à la haute dignité d'enfants de Dieu (4) ; le précepte que lui seul a inséré dans la formule de

(1) *Eccles.* VIII.

(2) *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem (Jo. xv).*

(3) *In hoc cognoscent homines si discipuli mei eritis, si dilectionem habueritis ad invicem (Jo. xv).*

(4) *Ut sitis filii Patris vestri (Matth. v).*

la prière, comme le grand pacte entre les cieux et la terre; comme le véritable contrat social et la grande charte de l'humanité : « pardonnez-nous, comme nous pardonnons (1). » Le précepte enfin qu'il a laissé comme sa dernière volonté et son testament, en l'accomplissant lui-même le premier, lorsque du haut de la croix il demanda paix et pardon pour ses bourreaux eux-mêmes : « Mon Père, pardonnez-leur (2). » Oui, ce précepte, il l'a sanctionné par son exemple; il l'a écrit de son sang; il l'a scellé de sa mort; il l'a consacré par son amour.

Or, en présence d'un précepte si clair, si précis, promulgué de Dieu même avec tant de magnificence, avec tant de fermeté, avec tant d'autorité, il ne s'agit plus de raisonner curieusement, dit saint Augustin. Le tonnerre de la voix divine a éclaté; il n'y a plus qu'à obéir à l'aveugle (3).

Mais revenons à la parabole : Le premier, dit le Seigneur, qui se présenta à la liquidation générale intimée par le roi de l'Évangile à ses serviteurs, fut un ministre de son palais qui tout bien calculé fut convaincu de prévarication, c'est-à-dire d'avoir dérobé au prince dix mille talents; somme qui, selon le chiffre le plus bas, d'après les commentateurs, correspondrait à dix millions de notre monnaie (4).

Or, où et comment trouver un tel capital pour combler un si grand déficit? Le malheureux se trouvant donc hors d'état de restituer, le roi ordonna à l'instant, que non-seulement tout son avoir fût mis en vente pour compte de sa dette, mais encore qu'il fût lui-même vendu comme esclave

(1) *Dimitte nobis debita nostra (Matth. vi).*

(2) *Pater, dimitte illis (Luc xxiii).*

(3) *Divino intonante præcepto obediendum est, non disputandum (S. Aug.).*

(4) *Cum cœpisset rationem ponere, oblatu est ei unus, qui debebat ei decem millia talenta (Matth. xviii).*

avec sa femme et ses enfants, ainsi qu'il se pratiquait alors à l'égard des débiteurs insolvables, d'après les lois romaines introduites en Judée (1).

En entendant cette sentence, le malheureux consterné, couvert de honte et de confusion, et voyant qu'il avait contre lui la justice, songea à implorer la miséricorde de son maître. Il se jeta donc à ses pieds, et la face contre terre, éclatant en sanglots : Sire, lui dit-il, vous avez grandement raison de me traiter ainsi; j'eus tous les torts en détournant votre bien et je mérite toute sorte de châtement; mais, de grâce, prenez pitié d'un ancien serviteur et de sa famille. J'implore merci, et je ne demande pas que vous me remettiez ma dette; je ne vous demande seulement qu'un peu de temps parce que je veux vous restituer jusqu'à la dernière obole tout ce que je vous dois (2).

Le prince était aussi bon que puissant, et aussi miséricordieux qu'il était juste. Touché de ce repentir dont la sincérité semblait attestée par tant de larmes et de prières, non-seulement il laissa le ministre infidèle s'en aller libre, mais il lui fit encore remise de toute sa dette (3).

Or à peine était-il sorti de l'audience royale, qu'il trouva sur ses pas un des serviteurs ou employés subalternes du palais, lequel lui devait la misérable somme de cent deniers (moins de cent francs). A la vue de son débiteur, l'impitoyable créancier est emporté par son indignation, il se jette sur lui, il le saisit par le cou, il le serre presque jusqu'au point de l'étouffer. Allons! lui dit-il, allons! coquin! paye-

(1) Cum autem non haberet unde redderet, jussit eum Dominus ejus venundari, et uxorem ejus et filios ejus et omnia quæ habebat, et reddi (*Matth. xviii*).

(2) Procidens autem servus ille, rogabat eum dicens : patientiam habe in me et omnia reddam tibi (*Matth. xviii*).

(3) Misertus autem Dominus dimisit eam et debitum dimisit et (*Ibid.*).

moi sur l'heure ce que tu me dois (1). Vainement le débiteur s'humilie, se prosterne, prie son créancier avec la même humilité, avec les mêmes expressions que celui-ci avait employées auprès de leur commun maître peu d'instants auparavant : « Prenez patience et je vous restituerai le tout (2). »

Le barbare créancier n'admet pas d'excuses, n'écoute pas de supplications, n'a nul souci des larmes versées. Quoi! de la patience! Ah! j'en ai bien eu assez jusqu'à présent; et à cette heure je ne puis ni ne veux plus attendre. Allons donc! tout de suite, ou de l'argent ou la prison; plus de pitié! Ainsi cette même prière qui lui avait servi à attendrir et à émouvoir le prince, jusqu'à obtenir la remise de l'énorme dette de dix millions, le trouve implacable au point qu'il refuse, à son propre camarade, tout délai pour la misérable somme de cent deniers. Avec le souvenir encore tout récent de l'insigne miséricorde avec laquelle il a été traité lui-même rien que pour avoir prié, il n'a que rigueur et dureté pour celui qui le prie à son tour; pardonné lui-même, non-seulement il ne pardonne point, mais encore il persécute, il traîne et jette en prison son pauvre débiteur, jusqu'à ce qu'il l'ait satisfait (3).

O homme brutal! ô homme détestable et inique!... Mais doucement, chrétiens; pas tant de colère, pas tant d'indignation contre ce méchant serviteur. C'est nous-mêmes qui sommes ce méchant serviteur : *Tu es ille vir* (4). Jésus-Christ, selon saint Jean-Chrysostome, a voulu, dans l'histoire de cet

(1) *Egressus autem invenit unum de conservis suis qui debebat et centum denarios, et tenens suffocabat eum dicens : redde quod debes (Matth. xviii).*

(2) *Et proci dens conservus ejus rogabat eum, dicens : Patientiam habe, et omnia reddam tibi (Ibid.).*

(3) *Ille autem noxat, sed abilit et misit eum in carcerem, donec redderet debitum (Ibid.).*

(4) *Il Reg. xii.*

homme dur, injuste et cruel, retracer notre dureté, notre injustice, notre cruauté (1).

Ce serviteur impitoyable, ce débiteur de dix mille talents, c'est, dit Alcuin, le pécheur coupable devant Dieu d'innombrables péchés (2); parce que, selon la remarque d'Haymon, dans la sainte Écriture, les pécheurs sont appelés débiteurs, et les péchés des dettes (3). Or remarquez, dit encore Alcuin, le nombre de dix mille talents. Le nombre *dix* signifie le pécheur qui a violé les dix commandements du Décalogue; le mot *mille* est employé pour indiquer l'habitude et la persévérance dans le même péché; le mot *talents* exprime la malice et l'horreur du péché, parce que le talent, dans la numération antique, était la plus haute somme, l'expression de la plus haute valeur (4).

En effet, comme l'offense croît à proportion de la dignité de l'offensé, et comme par le péché nous offensons un Dieu d'infinie majesté, en conséquence, dit Cornélius à Lapidé, le péché mortel est une dette exorbitante, une dette infinie (5).

Il est dit du méchant serviteur, qu'il avait bien pu contracter une dette aussi exorbitante, mais qu'il n'avait pu la payer (6); or voici justement, comme le dit Haymon, notre condition à tous tant que nous sommes pécheurs. Nous avons

(1) Hæc nobis dicuntur, qui crudelitate occupati, nemini miseremur (S. Jo. Chrys.).

(2) Debitor plurium talentorum est homo reus multorum peccatorum (Alcuin.).

(3) Debitores in sacro eloquio dicuntur peccatores (Haymon.).

(4) Decem millia talenta habet, qui omnia Decalogi præcepta iniqua consuetudine violavit. Talenti nomine apte gravissima peccata designantur, sicut hoc genus ponderis gravis simul est (Alcuin.).

(5) Peccatum mortale est debitum infinitum, summum debitum (Corn. à Lap.).

(6) Cum non haberet unde redderet (Math., xviii).

pu, avec notre volonté perverse, offenser Dieu ; mais avec nos seules forces nous ne pouvons lui offrir une satisfaction suffisante (1). La condamnation que nous partageons avec notre épouse et nos fils, c'est-à-dire comme l'explique le vénérable Bède, avec notre chair et nos mauvaises œuvres, était une condamnation à la prison éternelle de l'enfer ; elle nous avait été intimée et était inévitable. Épouvantés d'avoir à comparaître au tribunal de Dieu, nous l'avons mainte et mainte fois prié d'user de patience envers nous, de nous prendre en pitié : *patientiam habe in me*. Nous l'avons supplié de nous pardonner nos péchés : *dimitte nobis debita nostra*. Et lui, ce maître miséricordieux, attendri par nos prières, ému de nos larmes, compatissant à notre misère, il nous a mainte et mainte fois pardonné toutes nos fautes dans le sacrement de pénitence, il nous a épargné la peine éternelle : *et omne debitum dimisit ei*. Mais, hélas ! ingrats, insensibles, égoïstes, orgueilleux que nous avons été ! A peine peut-être sortis de l'Église, et encore tout pénétrés de la bonté avec laquelle le maître souverain nous avait déliés de toute dette, nous avait pardonné toute offense, voilà que, parce que l'un de nos frères a eu le malheur de nous offenser par un mot sans conséquence, souvent imaginaire, ou inventé par la calomnie, ou exagéré par la malignité d'un semeur de zizanie, il nous est devenu affreusement antipathique, insupportable, odieux. Nous nous sommes laissé emporter à la colère ; nous n'avons voulu admettre aucune excuse, écouter aucune prière. Nous avons revendiqué une satisfaction complète, une compensation rigoureuse : *redde quod debes*. Et en attendant, nous lui avons juré une haine implacable, une inimitié éternelle. A sa vue nous tournons les épaules, nous regardons de

(1) Quia voluntate nostra peccare possumus, sed nostris viribus Deo satisfacere non possumus (Haym.).

travers, nous lui refusons un salut. Puis sans aucun égard ni pour la personne, ni pour la famille, nous nous sommes hâtés de lui intenter procès, d'ourdir des fraudes, de forger des calomnies, pour lui faire perdre son emploi, le faire déchoir de son crédit, le traverser dans la voie de l'avancement, lui susciter des querelles et des inimitiés. Non contents de l'injurier, d'être envers lui maussades, dédaigneux, de nous échapper contre lui en murmures, en satires, en critiques partout, et dans les lieux publics, et dans les sociétés intimes, dans les conversations et les repas nous nous plaisons à ramener sans cesse le discours sur lui afin d'avoir occasion d'en dire du mal.

Remarquez, dit saint Jérôme, que s'il y a une énorme différence entre quelques deniers et dix mille talents (dix millions), il y en a une bien plus grande entre les offenses que nous pouvons avoir reçues de la part des hommes et celles dont nous sommes coupables envers Dieu (1).

Le prochain vis-à-vis de nous n'est peut-être coupable que de quelque maladresse irréfléchie, d'une raillerie innocente, d'un manque de quelques égards d'étiquette que, dans notre orgueil, nous revendiquons rigoureusement pour notre maison, pour notre magasin, pour notre livrée, pour notre nom, pour notre famille ; peut-être même n'est-il coupable que d'avoir fait son devoir, de n'avoir pas voulu seconder, au préjudice d'autrui, nos vues ambitieuses, nos injustes et extravagantes prétentions. Enfin peut-être n'est-il coupable que de n'avoir pas voulu prostituer à nos passions l'honneur, la probité, la conscience, la pudeur. Et quand bien même il nous aurait fait tort dans nos biens, notre réputation, notre

(1) Quantum decem denarii distant a decem talentis, tantum, Immo vero multo plus peccata in hominem distant ab his quæ contra Deum committuntur (S. Hieron.).

personne, nouveau Séméï, il n'a été, dans son injustice que l'aveugle instrument de la justice divine, qui a voulu par ce moyen punir dans de nouveaux Davids leurs adultères et leurs prévarications occultes.

Mais nous, en présence de Dieu, nous sommes coupables, nous sommes débiteurs de fautes dont le nombre est incalculable, la malice monstrueuse, l'obstination horrible. Nous sommes coupables, nous sommes débiteurs envers Dieu de tant de bienfaits non payés de retour, de tant de lois transgressées, de tant d'églises profanées, de tant de scandales donnés, de tant d'injustices consommées, de tant de sacrilèges, de tant d'impiétés commises en dépit de toutes les dictées de la raison, de tous les remords de la conscience, de toutes les lumières de la foi !

Ah ! le prochain ne nous doit comparativement que des centimes, et nous, nous devons à Dieu par millions les écus, les louis, les *talents* ! Et chose *étonnante* ! après que Dieu nous a remis les énormes dettes contractées envers sa justice, nous avons encore nos susceptibilités, nos airs hautains ; nous ne pouvons consentir à remettre au prochain les dettes minimales contractées envers nous. On nous verra encore nourrir des antipathies opiniâtres ; nous refuserons de faire cesser le scandale des inimitiés qui nous divisent et qui sautent aux yeux de tout le monde ; nous ne voudrons jamais céder ; nous craindrons de nous abaisser en accordant la paix que le prochain sollicite et que Dieu même sollicite pour lui ! *Redde quod debes ! Redde quod debes !*

Mais, malheureux ! combien sera terrible le traitement que devra nous attirer une si grande injustice et une si grande cruauté ! Nous pouvons le voir dans ce qui arrive au serviteur de l'Évangile.

Témoins de la barbarie avec laquelle il avait traité son infortuné confrère, les autres serviteurs, frémissant d'indigna-

tion, vont aussitôt raconter au prince ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux (1). Le monarque lui-même en frémit aussi d'indignation et d'horreur. Il fait venir à ses pieds le ministre inhumain. Homme indigne, lui dit-il, vous étiez resté mon débiteur pour une somme énorme, par suite de votre mauvaise foi et de vos dilapidations. Or à peine m'en êtes vous prié, je vous fis remise de la totalité de la dette, et je ne vous fis pas attendre un seul instant le pardon. Et maintenant prévenu par un tel acte de bonté, ne deviez-vous pas aussi vous montrer bon envers un camarade (2)? Arrière donc, ce monstre d'iniquité et de barbarie! qu'il y ait une nouvelle reddition de comptes. Qu'il soit livré aux mains des exécuteurs, qui ne cesseront de le tourmenter, jusqu'à ce qu'il ait payé une dette qu'il ne pourra jamais solder (3).

Or sachez, dit le Seigneur en concluant ce récit allégorique, sachez, vous aussi, que mon Père céleste procédera de la même manière avec chacun de vous, si après avoir reçu de lui le pardon, vous le refusez à ceux qui vous auront offensés vous-mêmes (4).

Il est donc de foi que, si nous ne pardonnons au prochain ses torts envers nous, tout en voulant trouver grâce pour nous-mêmes auprès de Dieu, nous sommes, nous aussi, des serviteurs méchants, injustes et pervers. *Servi nequam!* Car nous manquons à un devoir de justice, en refusant au prochain une miséricorde qui est pour nous d'étroite obli-

(1) *Videntes autem conservi quæ flebant, contristati sunt valde; et narra-
verunt domino suo omnia quæ facta fuerant (Math. xviii).*

(2) *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me; nonne
ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum (Ib.).*

(3) *Tradidit illum tortoribus, quoad usque redderet universum debitum (Ib.).*

(4) *Sic Pater vester cælestis faciet vobis si non remisieritis unicuique fratrem
suo de cordibus vestris (Ib.).*

gation, après que Dieu l'a déployée si grande envers nous (1). Oh ! la grande parole que celle-ci : « C'était pour vous un indispensable devoir d'user de miséricorde envers votre confrère. » Dans cette parole est renfermé le principe fondamental, la raison, l'équité de la loi du pardon des offenses. Cette parole signifie évidemment que la société humaine est une grande famille, un grand État qui subsiste et ne peut subsister qu'appuyé sur la loi de la charité réciproque ; loi en vertu de laquelle les membres qui la composent doivent se pardonner mutuellement l'un à l'autre leurs offenses.

De fait, où trouver jamais un homme tellement réservé dans ses jugements, si mesuré dans ses paroles, si irrépréhensible dans sa conduite, qu'il n'offense jamais personne ? Ici même, dans ce vaste auditoire, où est le chrétien à qui sa conscience ne reproche, sinon des machinations iniques, des inventions malignes, d'injustes dédains, des calomnies étudiées, de manifestes médisances, du moins des censures peu équitables, des manières hautaines, de grossières invectives, des procédés peu courtois, et des jugements pour le moins précipités, ou enfin quelques paroles indiscrettes contre le prochain ? Où est l'homme qui peut avec vérité soutenir qu'il n'a jamais nui, ou ne peut jamais nuire à autrui dans sa réputation, dans ses biens, dans sa personne même, sinon d'une manière directe et positive, au moins par omission ; sinon par malice réfléchie, au moins par inconsideration et par légèreté ? Si vous êtes quelquefois les offensés, vous êtes aussi d'autres fois les offenseurs. Si donc il était permis à chacun de nous de haïr quiconque nous a offensés, et d'en tirer nous-mêmes vengeance ; par la même raison que nous aurions contre les autres un droit de haïr et de nous venger,

(1) Oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui miserius sum (Matth. xviii).

de même aussi ils auraient contre nous un droit tout semblable. Par la même raison que nous pourrions impunément attenter à la vie, à la propriété, à l'honneur d'autrui, de même les autres à leur tour pourraient impunément attenter à notre honneur, à nos biens, à notre vie. Ceux qui nous auraient offensés devraient à tout instant redouter les effets de notre haine ; mais, nous aussi, nous devrions à tout instant trembler par l'appréhension des effets de leur haine ; nul d'entre les autres n'aurait de sécurité en notre compagnie ; et nul de nous n'en aurait dans la compagnie d'autrui.

Chacun devenu juge des torts que l'on peut avoir envers lui, et exécuter de sa propre sentence, étendrait sa rigueur jusqu'au point où il conviendrait à sa passion. Chacun aurait à tout instant à redouter ou des embûches occultes, ou des insultes ouvertes, ou le poison dans l'enceinte des murs domestiques, ou le poignard d'un sicaire sur la voie publique ; et dès lors chacun, pour prévenir les coups de son ennemi, devrait lui ôter la vie pour garantir la sienne propre. Le plus fort, le plus fourbe serait le plus heureux à se soustraire à la vengeance d'autrui. Il faudrait se réfugier dans les forêts ; nul ne serait en sûreté même près de son foyer, même au milieu des siens. Chacun devrait trembler de trouver un assassin même dans un parent. Et pendant que les uns se tournant contre les autres ne seraient attentifs qu'à s'entre-détruire, la famille deviendrait une geôle ; la société, non pas une réunion de citoyens, mais une arène de gladiateurs ; non pas une assemblée d'êtres humains, mais un repaire de bêtes féroces ; tout lien de nature et de société serait brisé, toute confiance bannie, toute sécurité impossible, tout commerce à chaque instant interrompu, tout ordre détruit et la société dissoute. Hélas ! Dieu pouvait-il ne pas faire une loi du pardon des offenses ? Oui, cette loi est une loi naturelle, une loi sociale, une loi nécessaire ; elle est le fondement, le

lien de toute société : *Oportuit, oportuit misereri conservi tui!* Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est juste, qu'elle est simple, qu'elle est nécessaire cette loi ! oh ! cette loi, loin d'être contre nous, est toute pour nous : les avantages en sont universels comme le devoir.

O vous donc, dit saint Pierre Chrysologue, vous qui vous plaignez de la rigueur du précepte qui vous oblige à pardonner, songez que cette loi oblige aussi les autres à vous pardonner à vous-mêmes (1). Le même Dieu qui vous ordonne de pardonner les offenses reçues ordonne aussi à vos frères de vous pardonner celles qu'ils ont reçues de vous. Tandis que par mon organe ce Dieu plaide la cause de vos ennemis auprès de vous, il plaide aussi la vôtre auprès d'eux. Tandis qu'il s'efforce de mettre à l'abri des attaques de votre haine et de votre ressentiment, la réputation, la vie, la fortune d'autrui, il en fait autant pour vous. Vous ne savez nullement ce qui se passe dans le secret de la conscience. Combien y en a-t-il que vous ne connaissez pas, et qui par esprit de religion, par le conseil d'un confesseur, à la suite d'une prédication sur l'amour des ennemis, ont déposé la pensée de vous nuire ; ont mis au feu certaines preuves, certaines satires, certaines accusations, certaines calomnies, qui auraient pu vous perdre à jamais ! Si vous êtes aujourd'hui tranquille, heureux, généralement honoré, si vous avez conservé votre emploi, ou si vous avez amélioré votre position, vous le devez à la loi que Dieu a faite aux autres de vous pardonner. Ah ! si les autres en obéissant à cette loi ont tout fait pour votre propre avantage, pourquoi ne feriez-vous rien à l'avantage des autres, en vous y soumettant vous-même ? Vous prétendriez donc qu'il y ait une loi pour lier leur langue, arrêter leur bras prêt à vous frapper ; et

(1) *Andis quia remittere debes, et quod tibi remitti debeat non audis?*

vous prétendriez pouvoir impunément contre les autres aiguiser les traits de votre langue et armer votre bras ! Vous voulez donc être pardonné, sans pardonner aux autres ! Vous voulez qu'on fasse justice des torts d'autrui envers vous ; mais vous voudriez que vos propres torts fussent oubliés, effacés et à jamais pardonnés. Vous voulez justice entière contre les autres, et pour vous seul la miséricorde. Puisque les autres, supérieurs, inférieurs, égaux, vous ont pardonné, vous deviez en faire autant de votre part. Vous ne le faites pas ? consentez donc à n'être que le serviteur injuste, inique, méchant : *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi.*

Le serviteur mauvais fut en punition de son injuste conduite livré aux bourreaux, pour être torturé (1). Et telle est aussi la peine que nous avons à subir, nous aussi, dès l'instant que mille et mille fois pardonnés de Dieu, nous nous obstinons à refuser à nos frères leur pardon.

Oui, celui qui ne pardonne point commence même dès cette vie à subir une torture morale, punition bien juste et bien convenable de son incroyable dureté. La loi qui nous prescrit de nous réconcilier avec notre ennemi est, comme toutes les lois de Dieu, une loi médicinale ; en même temps qu'elle est sévère, elle est aussi consolante ; elle est amère, mais elle est salutaire en même temps. Cette loi, dûment observée, devra éteindre en nous la haine et tous ses ressentiments ; elle nous délivrera des noirs soupçons, des inquiétudes importunes, des désirs impatients, des perplexités embarrassantes, des accès furieux, des cruels dépits qui accompagnent toujours cette passion. En nous réconciliant avec notre frère, elle nous réconciliera avec nous-mêmes. La paix accordée à un ennemi est un bien dont jouit celui qui le donne plus que celui qui le reçoit ; en sorte, dit saint Jean Chrysostome, que Dieu en

(1) Tradidit illum tortoribus.

nous commandant le pardon des offenses, a pourvu bien plus à nos propres intérêts qu'à ceux de notre ennemi (1).

Mais en nous révoltant contre un commandement et si juste et si sage, nous nous sentons aussitôt condamnés à d'horribles tortures ; et dans ces tortures, le bourreau est la passion même de la haine qui ne connaît pas de modération : *Tradidit illum tortoribus*. Hélas ! que la vengeance est préjudiciable à celui qui la prépare, plus qu'à celui contre lequel elle est dirigée ! Dans l'exécution, la vengeance est souvent difficile et le plus souvent sans effet. Notre malignité, ni notre envie ne change rien à la condition de notre ennemi. Lui vouloir du mal n'est pas lui en faire. Le plus souvent nos machinations n'aboutissent pas. Les médisances ne lui ôtent pas toujours son crédit ; les intrigues ne lui causent souvent aucun dommage ; les imprécations ne lui portent pas malheur. Si notre ennemi est honoré, quel dépit pour nous ! S'il est bien vu, quelle rage ! S'il monte en dignité, quel tourment ! S'il devient riche, quel crève-cœur ! S'il est mis à l'abri de toute attaque, quel désespoir ! S'il devient assez puissant pour nous nuire, et si nous tombons entre ses mains, quelle consternation ! Quelle épouvante ! Hélas ! comme il est vrai que la haine est un venin qui empoisonne toutes les innocentes douceurs de la vie ! Oui, c'est un serpent qui dévore ; c'est un chevalet qui tiraille et déchire ; c'est un bourreau qui tourmente avec acharnement ; c'est une furie qui flagelle et fait éprouver un enfer anticipé ; et tous ces tourments qu'on ne s'est imposés que pour nuire à autrui, bien souvent finissent par ne nuire qu'à nous-mêmes : *Tradidit illum tortoribus*.

Mais le méchant serviteur fut condamné à la prison et aux

(1) *Puto quod non tam pro inimicis nostris ista mandavit quam pro nobis (S. Jo. Chrys.).*

tortures pour un temps indéterminé, indéfini, jusqu'à paiement total de sa dette, c'est-à-dire pour toujours, puisqu'il lui était impossible de s'acquitter (1). Or c'est ainsi, conclut le Seigneur, c'est ainsi que vous traitera mon Père céleste. C'est-à-dire qu'outre les tourments et les tortures de la vie présente, vous aurez à subir tout ce qui vous est réservé après cette vie : vous serez condamnés à la prison et à l'éternelle torture de l'enfer, si vous ne pardonnez de cœur à vos frères (2). *Sic Pater meus faciet vobis. Sic ! Sic !* L'oracle est clair ; il est précis ; il est juste ; il est immuable. La mesure avec laquelle nous aurons mesuré les autres, Dieu saura nous l'appliquer à nous-mêmes. Si nous ne pardonnons pas les offenses reçues de la part des hommes, le Père céleste ne nous pardonnera pas non plus les offenses bien autrement graves qu'il a reçues de nous (3).

Si nous sommes durs envers les serviteurs, nous ne pourrions pas trouver faveur auprès du maître. Si nous sommes sans pitié pour l'homme, Dieu n'en aura pas non plus pour nous. S'il est un seul homme avec qui nous ne soyons pas en paix, nous ne le serons pas avec Dieu. S'il est un seul homme sur la terre que nous n'aimions pas comme un frère, nous n'aurons point Dieu comme notre père dans le ciel. Si l'offenseur dans ses besoins présents ne trouve pas auprès de nous un appui charitable, nous ne pourrions espérer de trouver grâce auprès de Dieu. Si nous ne voulons plus avoir de rapports avec notre ennemi, si nous ne voulons plus

(1) Tradidit in carcerem tortoribus quoad usque solveret universum debitum (*Matth. xviii*).

(2) Sic Pater meus faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris (*Ib.*).

(3) Si non dimiseritis hominibus peccata eorum, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra (*Matth. vi*).

le voir, Dieu non plus ne voudra plus nous voir et nous garder en sa compagnie. Enfin si votre ennemi n'occupe aucune place dans votre cœur, vous aussi vous serez étranger au cœur et à l'amour de votre Dieu. « On se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servi pour les autres (1). »

Tant que vous aurez dans le cœur de la haine et du ressentiment, la religion n'aura pour vous que des anathèmes; les chaires de vérité n'auront pour vous que des menaces; les tribunaux de la pénitence que des arrêts de condamnation; même sur le lit de mort vous ne pourrez participer au bienfait de l'absolution sacramentelle. Ni la longueur de vos prières, ni la profusion de vos aumônes, ni l'austérité de vos jeûnes, ni les rigueurs de vos pénitences ne pourront vous réconcilier avec Dieu. Le sacrifice de Jésus-Christ ne vous est nullement propice; sa grâce ne vous soutient pas; sa miséricorde ne plaide pas pour vous; son sang ne vous purifie pas; sa rédemption ne vous sauve pas; parce qu'il n'y a point de pardon dans le ciel pour quiconque ne veut point pardonner sur la terre. Mourant dans cet état, vous serez condamné par le maître du ciel à l'éternelle torture, à l'éternelle prison : *Misit eum in carcerem, tradidit illum tortoribus*. Bien plus, dit saint Jean Chrysostome, ce sera moins le souverain juge qui au moment de la mort, dans la suprême reddition de comptes, vous condamnera, que vous-même qui vous serez condamné dès maintenant. En effet, lorsqu'en récitant l'Oraison dominicale, vous dites : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs; » vous êtes censé dire alors : « J'y consens, je le veux et je vous en supplie; traitez-moi comme je traite les

(1) *Eadem mensura qua mensi fueritis remittatur vobis (Luc, vi).*

autres ; » ou bien : « Pardonnez-moi, comme je pardonne aux autres. » De sorte que, ne pardonnant pas, ou pardonnant mal, vous dites à Dieu par cette prière : « Si je ne pardonne pas à ceux qui m'offensent, je vous en prie, ne me pardonnez pas à moi-même. Si le pardon des offenses est de ma part équivoque, si mon amour n'est qu'apparent, je consens à ce que tel soit de votre part et le pardon et l'amour : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

Ainsi lorsque le cœur plein de haine, d'envie, de ressentiment contre le prochain, vous récitez cette prière, vous défiez Dieu et vous le provoquez à vous déclarer guerre pour guerre, haine pour haine. Vous vous résignez à ce qu'il n'ait pour vous ni pardon, ni amour ; vous acceptez votre réprobation. Votre prière alors se change en imprécation, la bénédiction en excommunication ; ce qui devrait vous obtenir le pardon provoque le châtement. Vous-même alors, dit saint Jean Chrysostome, vous invoquez la loi sévère que devra observer la divine justice ; vous-même vous signez votre sentence ; vous-même vous déterminez votre châtement (1).

Mais par ces mêmes paroles : « Ainsi vous traitera mon Père, si chacun de vous ne pardonne du fond du cœur à son frère, » Jésus-Christ, en même temps qu'il intime leur condamnation à ceux qui refusent le pardon, promet récompense à quiconque pardonne. Car de même qu'il est vrai que nos dettes envers Dieu revivent, si nous ne remettons au prochain ses dettes envers nous ; ainsi, et pour la même raison, si nous faisons remise au prochain de ses dettes envers nous, dès lors s'évanouiront et seront effacées nos dettes

(1) Tu legem scribis de venia et pœna ; tu in tui causa fers sententiam (S. Jo. Chrys.).

envers Dieu. Aussi, d'après saint Augustin, semble-t-il que Dieu par ces graves paroles, dit à l'homme : « Tu me demandes, ô homme, que je te fasse remise de tes dettes? Eh bien! je t'en fais remise. Mais je veux de toi quelque chose. Allons, que me donneras-tu (1)? »

Hélas! nous n'avons de nous-mêmes rien qui soit digne d'être agréé de Dieu et qui tienne lieu de satisfaction et de payement : nous sommes ce débiteur qui n'avait rien pour s'acquitter (2). Nous sommes en effet pauvres et mendiants comme hommes, et bien plus encore pauvres et mendiants comme pécheurs (3).

Et pourtant, dit le Seigneur, quelque pauvre que tu sois, tu as une chose que tu peux me donner, et dont je me déclarerai très-satisfait. Tu es mon débiteur pour les nombreuses offenses commises contre moi; mais ton frère est aussi ton débiteur à son tour, peut-être pour quelque manque d'égard, peut-être pour quelque dommage qu'il t'a causé (4); maintenant je m'engage à faire avec toi, mon débiteur, ce que tu feras avec l'homme, ton débiteur à toi (5). Le pardon que tu accorderas aux autres pour les offenses commises contre toi, je l'accepte pour satisfaction des offenses dont tu es coupable envers moi. Offre-moi ce pardon et soyons amis. La paix donnée à ton frère est la seule condition que je mets pour te donner la mienne (6).

O bonté! ô condescendance de Dieu! ô échange! ô contrat, qu'il nous propose dans sa miséricorde! Les offenses

(1) Quid mihi das ut ego dimittam tibi (*S. August.*)?

(2) Cum non haberet unde redderet (*Matth. xviii*).

(3) Omnes mendicij Dei sumus (*S. August.*). Ego vero egenus et pauper sum (*Ps. lxiix*).

(4) Tu debitor meus es, sed ille tuus (*S. August.*).

(5) Facio ego tibi debitori meo quod tu facis debitori tuo (*Ib.*).

(6) Hoc mihi offer munus unde pepercero debitori (*Ib.*)

dont nous nous plaignons sont souvent plus imaginaires que réelles; souvent elles sont plutôt appréhendées de nous que réellement commises. Souvent elles ont eu lieu sans malignité ni intention de nuire; souvent elles ont été provoquées et méritées de notre part; mais les offenses contre Dieu ont été réellement commises par nous, avec malice réfléchie, avec excès de monstrueuse ingratitude, pour tous les biens dont il nous avait comblés. Pour nous, l'offenseur est un homme qui en nous a offensé un autre homme; c'est un serviteur qui a offensé un autre serviteur. Au fond, il n'y a eu qu'une affaire entre deux créatures misérables, également dignes de mépris. Nous, nous avons offensé un Dieu d'infinie majesté et d'infinie grandeur, le créateur de toutes choses, notre Père, notre seigneur et maître, le monarque de tout l'univers, digne d'infini respect, d'amour infini.

Et pourtant ce Dieu veut être compris dans la loi qu'il a faite pour les hommes; il s'assimile à eux comme l'un d'eux; il se place dans la même condition, dans le même rang, sur la même ligne, dans le même état; il égale aux droits du Très-Haut les droits de la créature; il s'impose comme un devoir, il s'oblige, il s'engage par serment à nous pardonner, si nous pardonnons à nos frères : *Amen, dico vobis : si dimiseritis hominibus peccata eorum, et Pater meus cœlestis dimittet et vobis delicta vestra.*

Heureux donc le chrétien qui pardonne généreusement les offenses reçues de l'homme, parce que lui-même il s'assure avec certitude le pardon des offenses commises contre Dieu; et il peut de sa propre main, avec le sang de Jésus-Christ, inscrire son nom dans le livre des élus. L'amour des ennemis est un sacrifice plus agréable à Dieu que le martyre lui-même; et saint Grégoire de Nazianze ne craint pas de dire de saint Étienne qu'il mérita plus pour avoir prié pour ses bourreaux, que pour avoir donné sa vie pour la cause de

Jésus-Christ (1). C'est en effet l'acte le plus sublime, le plus héroïque, l'acte auquel la nature répugne le plus, et qui ne peut s'accomplir qu'avec la grâce de Dieu, laquelle, du reste, ne manque jamais ; c'est un sacrifice dont le fruit est d'autant plus certain, la récompense d'autant plus ample, qu'il coûte davantage à consommer. Saint Jean Gualbert après avoir pardonné de cœur au meurtrier de son frère, après lui avoir accordé et la vie sauve et la facilité de s'échapper, parce qu'il l'en avait supplié au nom de Jésus-Christ, entra dans une église pour demander à Dieu pardon de ses propres fautes, et il mérita de voir le crucifix devant lequel il pria, incliner vers lui la tête avec une expression de tendre amour, comme s'il lui eût dit : « De même que tu as pardonné, de même aussi je te pardonne. » Oh ! en sortant de ce temple, courons ensevelir dans la plaie du côté de Jésus-Christ, le souvenir des offenses reçues. Renonçons à tout dessein de nuire à nos ennemis. Rendons-leur notre amitié, notre amour ; et si ce n'est des oreilles du corps, ce sera du moins, au plus intime de notre cœur, que nous entendrons le Saint-Esprit nous répéter des paroles d'amour qui nous garantiront notre pardon et nous feront goûter les douceurs de la charité et de l'onction céleste. Nous commencerons dès lors à goûter la récompense temporelle de notre générosité, avec l'expectative de la récompense éternelle.

DEUXIÈME POINT. C'est encore une grande parole que Notre-Seigneur a prononcée, quand il a dit que le pardon des offenses devait sortir du fond de notre cœur : *Ex cordibus vestris*. Par cette parole, il a condamné non-seulement les discordes manifestes, les inimitiés publiques, les haines brutales qui se produisent au dehors par de honteuses tra-

(1) *Majus aliquid morte offerens, dilectionem inimicorum (S. Greg. Nazianz.).*

hisons, par de cruels homicides, et que la civilisation a reléguées dans les rangs des plus basses classes de la société ; mais il a condamné encore ces haines, pour ainsi dire, adoucies, ces inimitiés timides, ces secrets ressentiments, qui, s'ils n'arment pas la main de l'offensé jusqu'à verser le sang de l'offenseur, arment toutefois son esprit et sa langue suffisamment pour déchirer la réputation et l'honneur auquel souvent on tient plus qu'à la vie : haines, inimitiés, rancunes, qui se rencontrent même entre personnes bien nées, entre personnes qui se piquent de culture intellectuelle et même de religion.

En effet, on entend dire : « Moi, je ne hais pas mon ennemi, mais je ne puis oublier le mal qu'il m'a fait. Je ne lui en veux pas, mais je ne veux plus avoir affaire à lui ; je n'ai pas de rancune dans le cœur, mais je ne veux pas le voir en face. » Voilà une manière de pardonner qui est bien plus dans les paroles que dans les effets. Et certes, dit saint Jean Chrysostome, seriez-vous bien aise que Dieu vous pardonnât de la sorte ? Seriez-vous bien aise que Dieu vous dit : « Va ! je te pardonne les offenses commises envers moi ; mais je n'en déposerai point le souvenir ; je ne t'en veux pas, mais je ne veux ni te voir, ni t'avoir pour voisin. » Seriez-vous bien aise que Dieu vous faisant absoudre en apparence par son ministre sur la terre, refusât ensuite de vous pardonner lui-même dans le ciel (1) ? Serait-ce bien là un pardon véritable de la part de Dieu ? Eh bien ! votre pardon n'est non plus qu'un pardon tout d'apparence, d'intérêt, de politique, et non un véritable et sincère pardon, parce qu'il ne part pas du cœur : *Si non dimiseritis ex cordibus vestris.*

(1) Numquid ita tibi vis fieri propitium Deum, ut non quidem te lædat; avertat tamen se, peccatorum tuorum memoriam gerens et te videre nolit (S. Jo. Chrysost.) ?

Après cela, d'autres plus politiques, ou, pour mieux dire, plus hypocrites, ne se refusent pas à visiter celui qui les a offensés ou à le recevoir chez eux ; ils le saluent, l'invitent, le comblent en sa présence de politesses et de louanges ; mais en même temps ils ne cesseront en arrière de rabaisser son mérite, d'en atténuer l'éloge, de discréditer son talent, de révoquer en doute sa pudeur, sa probité, sa religion ; de censurer sa conduite, de calomnier jusqu'à ses intentions. Ils ne cesseront, par de secrètes intrigues, de diminuer ses profits, de détourner ses chalands, de traverser ses entreprises. Ils ne cesseront de le constituer en suspicion avec ses amis, en défiance avec ses supérieurs, en hostilité avec ses proches. Or tout cela aussi n'est que véritable haine, véritable envie, véritable esprit de vengeance d'autant plus damnable, qu'au péché d'inimitié réelle se joint celui de la dissimulation, de la perfidie et de l'hypocrisie : *Non dimiseritis ex cordibus vestris.*

Et aussi nonobstant cette fausse générosité de parade, ces manières de politesse affectée, nous n'en serons pas moins punis comme de mauvais serviteurs : *Sic Pater meus cœlestis faciet vobis, si non dimiseritis ex cordibus vestris.*

Je n'entends pas dire toutefois qu'il faille regarder comme la marque d'une haine damnable, de se sentir monter le rouge au visage, de sentir son sang bouillonner et son cœur s'émouvoir, d'éprouver certaine répugnance, certaine antipathie, rien qu'à la rencontre d'un ennemi personnel, rien qu'au son de sa voix, rien qu'à entendre parler de lui, surtout si la plaie est fraîchement ouverte, et l'offense toute récente. Ces mouvements subits, instantanés (appelés *primo-primi*) d'impatience et de colère, qui précèdent la raison, qui surgissent en nous sans nous, sont des mouvements de la nature irascible, qui ne nous rendent pas par eux-mêmes coupables devant Dieu, et qui même peuvent devenir matière

de mérite, lorsqu'on a soin de les refouler et de les réprimer. Ce n'est pas un péché que d'éprouver certaine répugnance pour ceux qui nous ont fait du mal. Le péché consisterait à fomenter cette répugnance, à la manifester par des actes réfléchis et par les discours. Mais si malgré l'aversion que vous inspire votre ennemi, vous vous abtenez de donner cours à aucun acte de vengeance contre lui, si vous vous évertuez à lui faire du bien, c'est là vraiment ce pardon du fond du cœur qui assure le divin pardon : *Sic Pater vester cœlestis dimittet vobis delicta vestra.*

Rappelez-vous le grand martyr saint Christophe. Il avait reçu en pleine place publique un soufflet de la part d'un vaurien. Son cœur bouillonne de colère. Il court sus à l'offenseur, le terrasse, et dégainant son glaive, il va le transpercer. Mais à l'instant, se rappelant le précepte évangélique du pardon des offenses, il réprime sa colère, il remet son glaive dans le fourreau, et se tournant vers le peuple qui criait : Mort à l'insolent ! il répond : Je le ferais, si je n'étais chrétien ! *Facerem, si non essem christianus !...* Après cet acte de générosité, il devint un grand saint, et plus tard un grand martyr, généreux sur la terre, glorieux dans le ciel. C'est ainsi que nous devons répondre à la passion qui nous aiguillonne, au monde qui nous excite à la vengeance. Ne sommes-nous pas chrétiens ? Et le chrétien, c'est l'homme qui pardonne : *Facerem, si non essem christianus !*

Que notre pardon soit donc surnaturel dans ses motifs, sincère dans ses déterminations, efficace dans les œuvres, s'étendant à tous les devoirs, embrassant toutes les offenses ; et tel aussi sera le pardon que nous obtiendrons de Dieu, qui nous consolera dans la vie, nous fortifiera à l'heure de la mort, et nous ouvrira les portes de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il !

QUATRIÈME HOMÉLIE

LA DISTRIBUTION DES TALENTS

OU LA FIN DE L'HOMME

Servi facti Deo habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam
(S. Paul aux Rom. vi).

Afranchis du péché et faits esclaves de Dieu, vous recueilliez pour fruit la sanctification de vos âmes, et la fin qui vous est proposée, c'est la vie éternelle.

DE toutes les questions qui, avant la prédication de l'Évangile, furent vivement agitées dans Athènes et dans Rome, et profondément discutées, la plus grave, la plus sérieuse, la plus importante, fut certainement celle du souverain bien ; ou, en d'autres termes, la question de la fin pour laquelle l'homme existe en ce monde et dont la réalisation peut assurer son parfait bonheur.

Mais, hélas ! quelle est et quelle sera jamais, en ce qui touche l'homme, la question que pourra définir et résoudre la raison de l'homme abandonnée à elle-même ? Varron compte sur cette seule question plus de quatre-vingt quatre opinions diverses des philosophes, qui partagèrent la philosophie païenne en autant d'écoles et de sectes contradictoires. Effectivement, il y eut des philosophes qui placèrent la fin et le bonheur de l'homme dans l'affluence de tous les plaisirs (Aristippe) ; d'autres dans la fuite de la douleur (Hiéronyme). L'un la plaça dans la science et tel autre dans la force ; celui-ci dans la pénétration du génie, celui-là dans la beauté

du corps ; tel dans le commandement exercé sur les hommes , tel dans le dévouement à les servir ; celui-ci dans la possession de toutes choses, celui-là dans l'exonération de toute propriété ; l'un dans les joies intimes de l'âme, l'autre dans les plus sales jouissances du corps ; un autre dans l'insensibilité et un autre encore dans la frénésie ; qui dans le sommeil et qui dans l'ivresse ; qui dans l'abandonnement sans frein à tous les vices et qui dans la pratique de toutes les vertus sans mérite et sans compensation. Les uns firent de l'homme une bête, les autres une divinité ; et après tant de questions et de discussions, la fin de l'homme, le souverain bien, demeura chose indéfinie et incertaine ; l'homme continua d'être pour l'homme une énigme obscure, un incompréhensible mystère.

A Dieu, créateur de l'homme, il était réservé de révéler à l'homme le mystère de son existence et de sa souveraine félicité. De même que l'homme n'a dû l'existence qu'à la toute-puissance de Dieu, ainsi, sans la lumière de Dieu, il ne saurait connaître sa propre nature et sa destination. Or cette importante doctrine, dans laquelle se résume toute la vie et tout l'être de l'homme, Dieu nous l'a clairement notifiée par ces simples mais profondes paroles de son apôtre : « Vous avez été créés pour vivre en vrais serviteurs de Dieu, pour vous sanctifier par là en ce monde, et obtenir dans l'autre la vie éternelle : » *Servi facti Deo, habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.*

Or comme il est pour nous du plus haut intérêt d'avoir toujours devant les yeux cette vérité capitale, Jésus-Christ, sagesse infinie, a voulu nous la présenter d'une manière sensible dans la belle parabole de la distribution des talents ; parabole qui retentit souvent aux oreilles, et ne va guère jusqu'au cœur ; parabole que l'on entend souvent, que l'on comprend très-peu, et que l'on pratique moins encore. Nous l'expliquerons donc aujourd'hui, et nous y verrons re-

tracée l'économie entière de notre existence et de notre vie. La conclusion logique sera que nous prendrons la résolution d'être tout à Dieu et pour Dieu, en ce jour où le Fils de Dieu, de sa voix magistrale, nous intime le commandement « d'adorer Dieu seul et de ne servir que lui seul (1). »

PREMIER POINT. « Un homme riche, dit Jésus-Christ en saint Matthieu, voulant partir pour des pays lointains, fit venir devant lui ses serviteurs et leur distribua tout ce qu'il possédait : à l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, à un troisième un seul, à chacun selon qu'il avait plus ou moins d'aptitude ; et cela fait il partit (2). »

Cet homme riche, c'est Dieu, qui prend ici la qualification d'homme, *homo quidam*, parce que, nous dit saint Jean Chrysostome, il est descendu jusqu'à l'homme non par nécessité de nature, mais par excès de miséricorde (3) : ses serviteurs, dit encore Haymon, ce sont tous les hommes, que Dieu a tout exprès créés intelligents et libres, afin qu'ils puissent le connaître, le servir et le louer (4).

Il est dit du maître de la parabole que devant voyager, il commença par distribuer tous ses biens (5). Ce qui signifie que Dieu avant de rentrer, pour ainsi dire en lui-même après la création, avant de retourner au ciel après la rédemption, distribua aux hommes, comme l'a dit le Prophète, tout ce qu'il avait de plus précieux tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce (6).

(1) Dominum tuum adorabis et illi soli servies (*Matth. iv*).

(2) Homo quidam peregre proficiscens vocavit servos et dedit illis omnia bona sua, et uni dedit quinque talenta, alii duo, alii vero commisit unum, unicuique secundum propriam virtutem, et profectus est statim (*Matth. xxv*).

(3) Voluntate misericordiæ homo, non necessitate naturæ (*S. Jo. Chrys.*).

(4) Hujus hominis servi homines sunt, quos ad serviendum sibi et laudandum rationabiles condidit (*Haym.*).

(5) Peregre proficiscens dedit illis omnia bona sua (*Matth. xxv*).

(6) Ascendens in altum dedit dona hominibus (*Ecclesia ex Ps. LVII, 19*).

En effet, de même qu'en Dieu, le Père ou l'intellect infini, se contemplant lui-même engendre le Fils ou le Verbe, la parole, le discours infini, et de même que le Père et le Fils se complaisant l'un dans l'autre, produisent l'Esprit-Saint, ou l'amour infini; de même aussi dans l'homme l'intellect fini, se repliant sur lui-même, engendre sa pensée, son verbe, sa parole intérieure, sa raison finie; puis l'intellect et la pensée, placés en regard l'un de l'autre, produisent la volonté ou l'amour fini. Or tout ainsi que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, bien qu'ils soient en Dieu trois personnes distinctes, néanmoins parce qu'ils absorbent chacun la même nature divine tout entière, ne sont qu'un seul Dieu; de même dans l'homme, l'intellect, la pensée, la volonté, bien que ce soient trois puissances distinctes, ne sont toutefois qu'un seul et même esprit, parce que ces trois puissances absorbent tout entière la même nature spirituelle.

Ensuite de même que le Verbe éternel, sans se séparer de l'intellect infini qui l'engendra, se rendit visible dans la réalité de la chair, ainsi, selon la remarque de saint Augustin, la pensée ou le verbe intérieur de l'homme, sans désertier l'âme qui l'engendre, se rend sensible, se manifeste dans la réalité de la voix (1). Et de même que Jésus-Christ est une personne divine incarnée dans l'homme, de même l'homme est un esprit incarné dans le corps. De même que Jésus-Christ est Dieu et homme en unité de personne, de même aussi l'homme est âme et corps en unité de nature.

L'homme est donc un livre mystérieux, dans lequel en caractères divins sont écrits les plus grands mystères de Dieu, l'unité et la trinité de son être ainsi que l'incarnation du Dieu sauveur. L'homme est une peinture vivante qui ex-

(1) *Verbum Dei apud Patrem erat et processit in carnem; verbum meum apud me est et procedit in vocem (S. August.).*

prime au naturel les plus beaux traits de la divinité. Que dis-je? Une peinture! C'est un être semblable à Dieu, sans toutefois être son égal. Il tient à Dieu par un lien plus que d'affinité, par un lien de parenté; il participe de son être, de sa nature même : *Divinæ consortes naturæ* (1). C'est un Dieu limité, c'est un Dieu en petit. « Je l'ai dit, s'est écrié le Psalmiste, vous êtes des Dieux (2). »

Ce n'est pas encore tout : Dieu voulant me donner une règle, un guide de l'activité de mon intelligence, de l'ordre de mes pensées, de la rectitude de ma volonté, m'a manifesté ses préceptes, ses lois immuables et éternelles qui sont l'expression des rapports nécessaires et naturels entre l'homme et Dieu, et qui dérivent de la nature de Dieu et de celle de l'homme. Il leur a donné, dit le livre de l'Ecclesiastique, il leur a donné des préceptes, une loi de vie, une discipline des mœurs (3).

Ceci ne suffit pas encore. Lorsque l'homme perdit la ressemblance, la parenté avec Dieu par le péché, il perdit presque toute idée des lois divines. Alors Dieu lui-même vint à l'homme, il recommença à l'instruire de ses mystères, de sa loi; il souffrit, il mourut pour l'homme; il le rendit participant de ses propres mérites, de ses droits, de ses privilèges, de sa gloire; il lui laissa en dépôt sa sagesse dans son Évangile; sa grâce dans les sacrements, tout son sang, tout lui-même dans l'Eucharistie. En sorte que Dieu a fait part à l'homme de tout ce qu'il a de plus précieux, de son intelligence, de sa sagesse, de sa liberté, de son amour; il lui a donné sa vérité, sa grâce, sa vie, son sang. Ah! dit saint Augustin, après tout ce que Dieu a fait pour nous, après tout ce qu'il

(1) II. Petr. I.

(2) Ego dixi : Dil estis (Ps. LXXXI).

(3) Dedit illis præcepta et legem vitæ et disciplinæ (Eccli. XLV).

nous a donné, on peut dire qu'il a épuisé toute sa puissance, toute sa richesse : avec sa toute-puissance il ne pouvait plus faire, avec son infinie richesse il ne pouvait plus donner (1). Il est donc le maître vraiment généreux, qui en nous appelant, nous ses pauvres serviteurs, du néant à l'existence, des ténèbres de notre ignorance à la lumière du christianisme, nous a distribué absolument tous ses biens et ne s'est rien réservé ; « le maître appela ses serviteurs et leur confia tous ses biens (2). »

Oh ! s'écrie ici Haymon, avec combien de raison il appelle ces ineffables largesses, ses biens ! *bona sua* ! Ils ne sont en effet qu'un écoulement de sa bonté, une manifestation généreuse de son tendre amour (3).

Puis, selon saint Jérôme, les talents par le nombre cinq, deux et un, signifient la mesure diverse des grâces actuelles, personnelles, particulières, que le bon maître accorde à chacun dans l'ordre naturel et dans l'ordre spirituel (4). Or ces grâces, est-il ajouté dans la parabole, sont données à chacun en mesure inégale, selon l'aptitude de chacun (5), pour nous faire entendre, dit encore saint Jérôme, que si Dieu ne donne pas à tous les mêmes grâces, ce n'est pas qu'il n'en ait suffisamment pour donner à tous, mais parce que tous n'ont pas la même capacité pour en recevoir (6). Un grave auteur ajoute : « Il est évident, d'après ce mot de l'Évangile, que la divine bonté dans la distribution des grâces

(1) Cum esset omnipotens plus dare non potuit ; cum esset ditissimus, plus dare non habuit (*S. August.*).

(2) Vocavit servos suos et tradidit illis omnia bona sua (*Matth. xxv*).

(3) Bona sua, quia de ejus bonitate nata sunt (*Haym.*).

(4) In quinque, duobus vel uno talentis, diversas gratias intelligimus que unicuique traditæ sunt (*S. Hieron.*).

(5) Unicuique secundum propriam virtutem (*Id.*).

(6) Non pro parcitate alteri plus, alteri minus, sed pro accipientium viribus (*Id.*).

ne fait pas acception des personnes ; mais elle ne regarde qu'aux dispositions du cœur et à l'aptitude de chacun (1). »

Les serviteurs de la parabole qui avaient reçu les uns cinq talents, les autres deux, aussitôt après le départ du maître se hâtèrent de les faire valoir, selon ses ordres et ses intentions ; et ils gagnèrent chacun le double de la somme employée. Par là, continue le même auteur, le Seigneur a voulu nous révéler que si nous avons été créés de Dieu comme hommes, et si nous avons ensuite été faits chrétiens, ce n'est pas seulement pour que nous ayons à nous faire un titre oisieux et stérile soit de la nature humaine, soit de notre qualité de chrétiens ; mais c'est afin que nous les mettions à profit pour la gloire du Christ, et qu'avec le capital de notre intelligence, de notre libre volonté, de notre foi nous puissions, aidés de sa grâce, acquérir aussi le mérite de toutes les vertus (2).

De fait, comme la loi primitive donnée par le Dieu créateur, confirmée de nouveau et perfectionnée par le Dieu Rédempteur, n'est que la manifestation de la suprême volonté de Dieu ; se conformer à cette loi, par ordre de Dieu, c'est obéir à Dieu, c'est servir et glorifier Dieu, et à cette condition les chrétiens sont dignes d'être appelés serviteurs de Dieu : *Vocavit servos suos*. Or comme cette loi est l'expression de la nature de Dieu et de l'homme, il s'ensuit que vivre selon cette loi c'est vivre selon la nature de Dieu et selon sa propre nature ; c'est se perfectionner, c'est se sanctifier soi-même ; parce que tout ce qui est naturel à l'être le met en harmonie avec lui-même et le perfectionne. Voici donc qu'elle se dé-

(1) Manifestum est autem quod in danda gratia non personas aspexit, sed virtutem uniuscujusque consideravit (*Op. imperf. in Matth.*)

(2) Nec enim propter hoc solum unusquisque fit christianus ut servet talentum fidei suæ, sed ut operetur justitiam (*Op. imperf. in Matth.*).

couvre clairement à nous dans cette parabole, la grande et importante doctrine inconnue jadis à la sagesse profane d'Athènes et de Rome ; inconnue à quiconque cherche à pénétrer la destinée de l'homme sans demander pour cela des lumières à celui qui a créé l'homme ; la grande et importante vérité de la fin immédiate pour laquelle nous avons été créés et rachetés, et qui est de servir Dieu en bons et fidèles serviteurs, et en le servant nous perfectionner et nous sanctifier par l'exercice de toutes les vertus : *Servi facti Deo habetis fructum in sanctificationem.*

Oh ! la grande et l'importante vérité ! En ce monde il y a une grande variété d'états, d'emplois, de conditions. Celui-ci est riche, celui-là est pauvre ; celui-ci est noble, celui-là est plébéien ; celui-ci est docte, celui-là est ignorant ; celui-ci vit de son bien propre, celui-là vit sur le bien d'autrui ; celui-ci commande, celui-là obéit ; celui-ci est sujet, celui-là est souverain. Or nul de ces gens-là n'est au monde pour être à toujours ce qu'il est ; mais comme tous sont hommes et qu'ils ont tous la même nature, ils ont tous aussi la même fin, le même devoir de connaître Dieu, de servir Dieu, et de ne servir que lui seul : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.*

O homme ! ô chrétien ! Entendons bien cette vérité capitale : Non, non, tu n'existes, tu ne vis pas en ce monde pour élever l'édifice de ta fortune, pour contracter un mariage avantageux, pour obtenir un emploi brillant, pour gravir l'échelle de l'intrigue, de la bassesse, de l'infamie, pour parvenir à de grands honneurs, à de hautes fonctions ; non, tu n'es pas au monde pour goûter les plaisirs, pour t'abîmer dans les voluptés, pour nager dans le luxe, pour exercer le commandement. Non, tu n'existes pas pour être esclave de ta chair, de ton ambition, de ta cupidité ; pour t'adorer toi-même, idole de toi-même ; mais uniquement pour

adorer et servir ton Dieu, Dieu ton maître et Seigneur, qui pour cela t'a fait part de tous ses biens : *Dedit omnia bona sua.*

Que fait un serviteur chargé d'une mission par son maître, si quelqu'un veut l'arrêter en chemin ? Laissez-moi aller, dit-il, il faut que je coure exécuter les ordres de mon maître. De même nous aussi, quand le démon nous tente, quand le monde nous convie, quand la chair nous flatte, quand les ministres de l'irréligion et du libertinage veulent nous séduire pour nous arrêter dans le chemin qui conduit par la foi humble à la révélation de Dieu, nous devons répondre résolument : Loin de moi, imposteurs ! traitres ! pervers ! *Declinate a me, maligni* (1) ! Je suis le serviteur de Dieu ; Dieu est mon vrai et légitime maître ; c'est lui qui me conserve la vie, qui me donne sa lumière, qui m'accorde sa grâce ; il m'entretient dans sa maison pour ne servir que lui, pour ne plaire qu'à lui. Je ne puis faire attention à vous ; je ne puis vous écouter ; mais je dois être tout attentif et tout occupé à complaire à Dieu en tout ce qu'il me demande, en tout ce que je lui dois : *In his quæ sunt Patris mei oportet me esse* (2).

Voyez les courtisans : avec quelle attention ils préviennent jusqu'au simple désir ! avec quel empressement ils épient le moindre signe ! avec quelle promptitude ils exécutent les ordres des rois, des maîtres de la terre ! Oh ! avec combien plus d'attention devrions-nous obéir et complaire au grand maître, au grand monarque des cieux ! Vouloir s'affranchir et se débarrasser du service d'un si bon maître, c'est tomber dans la plus honteuse et la plus humiliante de toutes les servitudes, dans la servitude du monde et des passions ; tandis qu'à son service on acquiert la véritable indépendance, la

(1) *Ps. cxiii.*

(2) *S. Luc. xi.*

véritable liberté (1). Et en effet, en servant Dieu l'homme se réforme, s'ennoblit, se sanctifie lui-même : *Servi facti Deo habetis fructum in sanctificationem.*

Mais tout être a une double fin : l'une prochaine, l'autre éloignée, l'une immédiate, l'autre médiata, la fin dernière. Or servir Dieu et se sanctifier c'est la fin prochaine, la fin immédiate en cette vie. Quelle sera donc la fin dernière en l'autre ? C'est ce que nous trouvons clairement indiqué dans la parabole des six talents. Car Jésus-Christ nous dit que le maître de l'Évangile étant revenu de son voyage après un long temps, appela auprès de lui ses serviteurs pour lui rendre leurs comptes (2).

Maître, dit l'un, vous m'avez, à votre départ, confié cinq talents ; et voici, que sans rien perdre de votre capital, j'ai pu réussir à en gagner cinq autres. A moi, dit l'autre, vous ne m'en avez confié que deux, et voici que j'en ai gagné deux autres. Or que dit le bon maître à ces serviteurs diligents et fidèles ? d'un air de souveraine satisfaction et de familière tendresse, il leur dit : « Bien ! très-bien ! mes bons serviteurs ; vous avez exécuté mes ordres. Vous avez montré on ne peut plus de zèle, de diligence et de fidélité à procurer mes intérêts. Vous vous êtes étudiés à me plaire dans les plus petites choses. Il est juste maintenant que vous receviez en retour une grande et magnifique récompense. Allons ! venez avec moi ; entrez dans la joie de votre maître (3). » Oh ! la belle allégorie ! Voilà le sort réservé aux fidèles serviteurs de Dieu, pour le jour où, à peine sortis de cette vie, ils seront

(1) *Hic servire summa libertas est ; ab ejus servitute recedere turpissima servitus est (S. Greg.).*

(2) *Post multum vero temporis venit dominus servorum illorum et posuit rationem cum eis (Matth. xxv).*

(3) *Euge ! serve bone et fidelis, super multa te constituam. Intra in gaudium domini tui (Matth. xxv).*

cités au jugement particulier : ils auront le bonheur de s'entendre louer et préconiser par le divin maître, par le Dieu rédempteur, en face de toute la cour céleste et de s'entendre appeler à l'éternelle récompense.

Ici, remarquez d'abord, dit saint Jérôme, que le serviteur qui avait gagné deux talents et celui qui en avait gagné cinq reçoivent le même éloge, obtiennent la même récompense, sont traités avec le même amour ; parce que Dieu, lorsqu'il récompensera ses serviteurs, ne regardera pas précisément à ce que chacun aura fait, mais à la bonne volonté, au bon cœur, au désir, à l'empressement, au zèle et à l'amour avec lequel il aura agi (1). Une seule obole que nous aurons donnée, comme la pauvre veuve de l'Évangile, par amour pour Jésus-Christ, ne pouvant dans notre misère donner davantage, nous vaudra une récompense mille fois plus grande que les copieuses aumônes faites par les riches. Nous recevrons le prix, non-seulement du bien que nous aurons fait, mais encore du désir affectueux que nous aurons eu d'en faire davantage, s'il nous eût été possible.

Remarquez encore, dit Druthmar, que selon la remarque du bon maître, la fidélité de ses serviteurs ne s'était montrée qu'en de petites choses : *Super pauca fuisti fidelis*. Or par là Notre-Seigneur a voulu nous faire comprendre que le sacrifice de toutes les choses terrestres, tout ce que nous pourrions jamais faire de grand, de vertueux, d'héroïque dans la vie présente, est peu, très-peu de chose, est un rien, en comparaison de la riche récompense, qui nous est réservée dans le ciel pour la vie à venir (2).

(1) Et qui de quinque talentis decem fecerat ; et qui de duobus quatuor similis recipit gaudio, non considerans lucri magnitudinem sed studii voluntatem (S. Hieron.).

(2) Pauca, id est terrena : quia terrenæ res coelestibus comparatæ pauca et vilia sunt (Druthmar.).

Remarquez enfin, dit un commentateur (1), que le maître de l'Évangile n'a pas dit au serviteur fidèle : approchez de la joie, mais entrez dans la joie : *Intra in gaudium domini tui*. Par là le Seigneur a voulu nous révéler qu'il n'admettait pas ses serviteurs fidèles comme simples spectateurs, mais comme vrais possesseurs de ses joies éternelles, et que ce ne sera plus comme serviteurs, mais comme compagnons et associés, comme amis, qu'ils participeront à sa propre gloire, à sa propre félicité (2). Or quelle plus riche, plus magnifique récompense, dit Druthmar, pour un fidèle serviteur de Dieu, que d'être toujours avec Dieu, d'admirer et de contempler Dieu, goûter la joie et la félicité de Dieu lui-même (3) ?

O Dieu plein d'affection, de générosité et de munificence pour vos serviteurs ! vous ne les faites venir à vous que pour les récompenser. Comme vous êtes leur principe et leur fin, comme vous voulez qu'ils ne servent que vous, vous seul aussi serez leur récompense. *Ego ero merces tua magnanimis* (4). Oh ! combien est noble cette dernière fin de l'homme ! Je ne suis donc pas au monde, je n'ai pas été placé en ce monde pour figurer dans une scène frivole de quelques instants, en m'enivrant des douceurs homicides d'une volupté éphémère. Eh quoi ! serait-il vrai qu'après avoir vécu dans les larmes, toujours tourmenté, affligé, misérable jouet des injustices des hommes et des caprices de la fortune, après avoir passé un petit nombre de jours dans l'ennui et la dou-

(1) Non dixit : *intra ad gaudium, sed in gaudium ut possessor sit gaudii, non tantum spectator; et jam non quasi minister Domini in gaudio ejus, sed quasi particeps gaudiorum (Auct. op. imperf. in Matth.).*

(2) *Quod autem majus dari potest fideli servo, quam esse cum deo et videre gaudium Domini sui (Druthmar.).*

(3) *Genes. xv.*

(4) *(Auct. op. imperf. in Matth.)*

leur, arriverait enfin pour moi le moment où, la vie corporelle terminée, cesserait aussi pour moi toute existence, et que m'évanouissant comme une ombre, j'irais me perdre dans l'abîme du néant !...

Non, non ! Dieu en me créant n'a pas pu me préparer une fin si misérable, un sort aussi affreux. L'Évangile me révèle une tout autre destinée : Je suis au monde pour servir Dieu, pour faire valoir les dons et les grâces de Dieu, et pour avoir un jour comme récompense la joie même de Dieu. Je suis au monde pour me sanctifier dans le temps et obtenir dans l'éternité la souveraine béatitude : *Servi facti Dei habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam*. Oui, comme l'a dit saint Augustin, l'homme a été créé de Dieu, pour connaître Dieu, et en le connaissant l'aimer, et en l'aimant le posséder, et en le possédant être à jamais heureux par lui et avec lui (1).

Je trouve donc dans cette belle parabole retracée, comme dans un tableau, toute l'économie de mon existence. Dieu m'a créé, et, en me créant, il m'a donné une intelligence spirituelle qui est un reflet de la sienne. Il a fait briller en moi un rayon de sa lumière ; c'est lui-même qu'il a copié en me formant ; et cette intelligence il me l'a donnée pour le connaître lui-même avant tout, comme souveraine vérité. Il m'a encore donné un cœur capable de l'aimer avant toute autre chose, comme souverain bien ; pour aimer aussi les créatures, mais seulement par rapport à lui et pour l'amour de lui. Enfin il m'a donné une activité prodigieuse, pour réaliser par les œuvres la vérité de ma pensée et la rectitude de mes affections. En tout cela il a voulu donner pour règle

(1) *Creatus est homo ut Deum intelligeret, intelligendo amaret, amando possideret, possidendo frueretur (S. August.).*

à l'usage de mes facultés, les lois immuables et éternelles qui sont l'expression des rapports naturels, nécessaires de l'homme avec lui-même, de l'homme avec les autres hommes, de l'homme avec Dieu, et qui dérivent du fond même de la nature de l'homme.

Or comme les lois de Dieu, qui bien observées font de moi un serviteur de Dieu, sont les lois éternelles de la société des esprits dont Dieu est le monarque; donc quand je me conforme à ces lois, je suis en relation intime, en société avec Dieu, je lui assujettis mon intelligence, mon cœur, ma conduite. Même au sein des ténèbres de la vie présente, je participe à la vérité qui est une irradiation de l'intellect divin, à la grâce qui est une émanation du divin amour; je participe donc à la nature divine, je jouis de Dieu, je possède Dieu; Dieu est à moi et je suis à Dieu. Mon intelligence le possède par la foi, mon cœur par l'amour et par l'espérance, laquelle est une continuation de l'amour, mais de l'amour retardé dans la possession de l'objet aimé.

Vient enfin la mort; et que fait-elle à son tour? Elle ne fait autre chose que déchirer le voile qui me dérobe la vue de mon Dieu et briser les liens qui me tiennent attaché à la terre; mais elle ne saurait altérer les relations intimes, les ineffables relations qui m'unissent à Dieu; et ainsi je me trouverai face à face avec Dieu : *Possidendo fruetur*. Je verrai à découvert le Dieu que j'aperçois seulement aujourd'hui au travers des ombres du mystère, au travers des obscures ténèbres de la foi; je passerai du Dieu qui se cache au Dieu qui se voit; du Dieu que j'espère au Dieu que j'embrasse; du Dieu que je cherche au Dieu que je trouve; du Dieu que j'aime au Dieu que je possède : *Intra in gaudium*. Et tout cela de telle sorte, ajoute saint Paul, que je serai pour toujours plongé, pour toujours abimé dans la joie de mon

Dieu : *Et sic semper cum Domino erimus* (1). Oh ! quelle douceur se trouve recélée dans ces paroles : toujours avec Dieu ! toujours en Dieu ! sans jamais perdre Dieu ! sans jamais s'éloigner de Dieu ! et toujours pouvoir jouir de la compagnie de Dieu ! *Et sic semper cum Domino erimus !*

C'est donc quelque chose de vraiment noble et sublime, que le but de mon existence et la condition de mon être !

Je n'existe, je ne vis que pour servir Dieu en tant que souverain maître et pour jouir de Dieu en tant que rémunérateur. Dieu qui a été mon premier principe, est aussi ma fin dernière. Créé de lui, je n'existe que pour lui ; le terme de mon existence est aussi honorable, aussi noble, aussi sublime, aussi parfait que mon origine. Je viens de Dieu, et je dois retourner à Dieu. Je suis la propriété de Dieu, j'appartiens tout entier à Dieu par les deux points extrêmes de mon existence, par mon principe et par ma fin. Je suis donc chose sacrée, chose noble, précieuse et divine : *Deus meus et omnia !* Je ne suis donc créé pour rien de ce qui un jour finira ; pour rien de ce qui se voit, se sent, se goûte par le corps. Tout ce qui m'environne, m'est étranger. J'ai l'usage des créatures, je n'en ai pas la propriété ; et encore n'en ai-je qu'un usage précaire, de peu d'années, de peu de jours, puisque je dois toutes les laisser ici-bas. Je porte en moi gravés en caractères indélébiles les titres d'une plus haute destinée. Je suis le seul être du siècle présent fait pour le siècle à venir. Vous connaissez la réponse de l'angélique Stanislas Kostka à son frère, qui voulait l'entraîner dans les voies corrompues du monde : « Non, disait-il, je ne suis pas fait pour les choses d'ici-bas ! » Voilà ce que tout chrétien devrait aussi répéter : Voyageur de la terre, je suis un candidat des cieux. Dieu ne m'a créé dans le temps que pour me rendre

(1) I *Thess.* vi.

heureux dans l'éternité. La terre est l'exil; le ciel est la patrie. La terre est le lieu du mérite et du travail; le ciel est le lieu du repos et de la récompense : les créatures ne sont que des moyens, Dieu est ma fin suprême : *Finem vero vitam æternam!*

En présence de cette doctrine sur l'homme, doctrine si noble, si pure, si consolante, si magnifique, si grandiose, née dans le ciel, au sein de la sagesse, de la sainteté et de l'amour infini; ah! comme elle parait misérable, ignoble, vile, dégradante, funeste, cette doctrine tout humaine, née sur la terre, dans les antres de la prostitution et de la débauche, comme naissent les vers au sein de la corruption; et qu'une secte nouvelle ne rougit pas de prêcher au monde en plein dix-neuvième siècle, en ce siècle qui se fait appeler siècle de lumières, de progrès, de civilisation!... Oui, dans ce siècle, sous le nom de *communistes*, les nouveaux disciples d'Épiqueure ne craignent pas de dire à l'homme : « O homme, te satisfaire toi-même, te satisfaire en tout; te procurer tout ce que tu pourras de plaisirs, de commodités, de jouissances corporelles dans la vie présente, sans t'attrister de l'idée d'un faux avenir, voilà ton unique tâche, voilà ta véritable fin. »

Mais, ô hommes aussi dangereux qu'absurdes, ennemis de Dieu que vous blasphémez, ennemis de l'homme que vous dégradez jusqu'à l'abrutissement pour le rendre heureux, si telle était ma fin, tout en ayant une nature infiniment plus noble que celle de la bête de somme qui m'obéit, je n'aurais pas une condition meilleure que la sienne (1).

Je devrais donc descendre du trône de gloire sur lequel Dieu m'a placé, et roi de la création je devrais me prosterner aux pieds de l'animal, lui demander en grâce d'être

(1) Si hic esset finis quid amplius jumento haberes?

admis en sa société; prendre son aveugle instinct pour règle de mon intelligence, de cette intelligence capable de connaître l'infini; je devrais marcher sur ses traces, recueillir les jouissances qu'il me laisse sans peine, et rassasier des misérables restes de sa brutale félicité, ce cœur dont l'univers entier ne saurait remplir le vide!

Mais non! dans cette horrible hypothèse, demeurer dans la société de la brute, ce serait encore trop de présomption et trop d'orgueil. Il faudra que je me place au-dessous d'elle dans la catégorie des êtres sensitifs. La brute qui n'est tourmentée ni par le funeste ressouvenir du passé, ni par les sinistres appréhensions de l'avenir; la brute toujours concentrée dans le présent, se livrant à ses instincts qui pour elle sont des lois de conservation, est parfaite et heureuse autant qu'elle peut l'être. Mais en moi, au contraire, mes désirs, mes appétits sont des principes de désordre, de tourment et de douleur. Plus je veux me suivre moi-même, plus je suis malheureux, et moins je me retrouve moi-même. Il est donc impossible que par ma destinée je ne sois qu'une brute, lorsque par mon intelligence je suis un Dieu : *Si hic esset finis tuus quid amplius haberes jumento!*

Loin de moi donc, ô vous, qui de l'homme conservez à peine la figure. Puisque vous avez un penchant si décidé à passer pour des brutes, je ne vous le dispute pas. Peut-être en pensant ainsi vous rendez-vous justice; vous devez vous connaître, et vous prenez spontanément la place qui vous revient; courbez donc vers la terre ce front qu'à l'homme seul le créateur a formé tourné vers le ciel, afin que même dans la forme extérieure du corps il portât le signe de la destinée réservée à son âme. Pliez-vous vers le sol; changez vos mains en griffes; substituez à la parole le braiment; à la raison l'instinct; au pain l'herbe des prés; à la table la mangeoire; au lieu d'écrire des livres; évertuez-vous à traîner

des chariots et à porter des charges ; retracez en vous-mêmes la manière de vivre des brutes dont vous enviez tant la condition. Mais cessez de vous tenir ainsi parmi nous, et d'insulter à l'espèce humaine qui vous regarde avec mépris et vous fuit avec horreur ! ô aveuglement ! ô dégradation ! ô outrage ! C'est ainsi que l'homme en niant l'Église, en niant le christianisme, en niant la religion, en niant Dieu, abjure sa propre intelligence, et apostat de l'humanité, va jusqu'à tout nier, jusqu'à se nier lui-même. Voilà où aboutit la raison humaine : l'homme placé au faite de l'honneur n'a pas compris sa destinée ; il s'est mis au rang des animaux privés d'intelligence ; et il leur est devenu semblable (1).

SECOND POINT. Parmi les serviteurs auxquels le maître de l'Évangile avait à son départ distribué tous ses biens, celui qui avait reçu un seul talent le cacha sous terre, et laissa ainsi improductif et oisieux le capital de son maître (2).

Aussi, appelé à son tour à rendre ses comptes, fut-il convaincu de négligence et d'infidélité ; et dépouillé de tout, il fut condamné à être jeté dehors dans une prison ténébreuse et à s'y repaître de larmes et de douleur (3).

Or dans ce serviteur négligent et infidèle, qui alla enfouir le talent reçu, le Seigneur, dit un commentateur déjà cité, a voulu figurer les mauvais chrétiens, qui, ayant reçu le précieux talent de la connaissance, de la foi, de la loi de Jésus-Christ, n'ont nul souci de mener une vie sainte et spirituelle, mais se livrant à la volupté, à l'ambition, à la cupidité, s'en-

(1) Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis (*Ps.* XLVIII).

(2) Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram et abscondit pecuniam Domini sui (*Matth.* XXV).

(3) Inutilem servum ejectione in tenebras exteriores. Ibi erit fletus et stridor dentium (*Ib.*).

terrent pour ainsi dire dans les plaisirs charnels, étouffent sous les épines des sollicitudes mondaines le grand don de Dieu, toutes les grâces du christianisme (1).

Or ces serviteurs négligents, sans affection, sans fidélité, qui laissent oisif le talent de la foi et de la grâce, et qui ne se donnent aucune peine pour servir Dieu, leur légitime et premier maître, sont-ils par hasard en petit nombre aujourd'hui parmi les chrétiens? Sainte Marie-Madeleine de Pazzi s'en allait répétant sans cesse avec douleur : « Comment donc jamais l'amour ne sera-t-il aimé? » Or de nos jours, parmi les mœurs actuelles de notre prétendue civilisation, nous pouvons bien avec l'accent d'une plus grande tristesse encore et d'une plus grande douleur répéter que Dieu, le souverain maître de l'univers, n'est pas servi par nous chrétiens, par nous catholiques, par nous qu'il a tant favorisés et distingués dans la distribution de ses dons, par nous à qui il ne s'est pas contenté de donner un seul et unique talent, mais bien les cinq talents, c'est-à-dire, l'abondance des lumières, des grâces, des soutiens, des exemples, que dans cette cité, siège et centre du christianisme, nous rencontrons à chaque pas, à chaque instant, pour servir Dieu et nous sauver.

Hélas ! à toute personne qui demande un service, une recommandation, un plaisir, on répond gracieusement : Je suis tout à vous ; et l'on n'épargne ni peine, ni fatigue pour paraître courtois. Je suis à vous, disposez de moi, dit-on encore aux personnes haut placées par leur rang et leur dignité ; et avec un empressement tout servile, non-seulement on exécute leurs ordres et on soigne leurs intérêts, mais l'on se prête

(1) *Abcondit talentum suum in terra qui, accipiens notitiam Christi, contemnit vitam spiritualem, et in terrenis actibus conversans, obruit in carne sua, et in sollicitudinibus sæculi, quasi spinis, suffocat donum fidei et fructum non affert (Op. imperf. in Matth.).*

même à leurs extravagances et à leurs caprices. Je suis à vous, dit-on du moins par sa conduite, à l'ambition, à la volupté, à la cupidité. Pour peu même qu'une beauté terrestre, un peu de boue enchâssée dans de l'or, vienne à captiver notre cœur, on ne dit pas seulement je suis à vous, mais je me sacrifierai pour vous plaire. Et en effet nous voyons chaque jour de stupides, de vils adorateurs de ces idoles de chair, leur sacrifier, avec un horrible sang-froid, non-seulement les patrimoines entiers, la réputation, la santé, la vie, mais l'âme elle-même et l'éternité. Ce n'est que lorsqu'il s'agit de servir Dieu, de rendre un culte à Dieu, de remplir les commandements de Dieu, qu'alors seulement nous sommes faibles, négligents, sans force, sans courage. Courtois, affables, prévenants, généreux jusqu'à la folie envers tous, ce n'est qu'avec Dieu que nous sommes difficiles, revêches, superbes et rebelles. Ce n'est que sa loi qui nous pèse. Nous n'avons nul souci de son amour; sa volonté nous incommode; son existence nous inquiète. A lui seulement nous répondons : Je ne puis, je ne veux pas. Ainsi au crime de ne pas servir Dieu, nous ajoutons encore le mépris, en ne refusant qu'à lui seul de le servir : « O homme, tu as brisé mon joug; tu m'as dit : je ne te servirai point (1). »

Mais c'est encore peu. L'homme ne saurait concevoir une pensée, faire un pas, réaliser une action quelconque sans le secours de Dieu. Créés de Dieu, nous n'existons, nous n'avons de vie, d'activité, de mouvement qu'en Dieu (2). Or cette existence, ce concours, cette force, cette vie que Dieu nous donne et nous conserve, nous les retournons contre Dieu, nous le forçons de concourir à nos péchés, et

(1) Confregisti jugum meum; dixisti : non serviam (*Jerem. xl.*).

(2) In ipso vivimus et movemur et sumus (*Act. xvii.*).

par la santé, et par les forces, et par la vie qu'il nous conserve; c'est-à-dire que non contents de ne pas servir Dieu, non contents de servir tout autre que Dieu, nous contrainsons Dieu de nous servir nous-mêmes, nous nous constituons les maîtres de Dieu, nous exigeons que Dieu nous serve dans notre péché (1).

Ceci ne suffit pas encore. S'il nous avait placés dans une condition plus humble, s'il nous avait donné un esprit plus obtus, une figure plus ingrate, une santé plus chétive, une fortune plus mince, nous aurions été certainement plus modestes et plus réservés, sinon par vertu, au moins par nécessité de condition. Mais parce qu'il nous a mis dans une position élevée et distinguée, parce qu'il nous a donné esprit, fortune, dignité, puissance, faveur, rang éminent au-dessus des autres, comme si c'était à Dieu un tort de nous faire du bien, voilà précisément pourquoi nous sommes plus orgueilleux, plus insolents, plus sans pudeur. Dieu est souvent moins bien servi et plus outragé dans les conditions les plus hautes, dans les fortunes les plus brillantes; nous le punissons de ses bienfaits; et à mesure qu'il multiplie sur nous ses dons, nous multiplions davantage contre lui nos péchés; plus il s'est rapproché de nous, pour nous combler de biens, plus nous nous obstinons à nous éloigner de lui par nos transgressions : « Ils ont dit à Dieu : éloigne-toi de nous ! alors même que Dieu faisait regorger de biens leurs maisons (2). »

Certes Dieu en nous favorisant de tant de connaissances et de lumières, en nous donnant les moyens de cultiver notre intelligence par les études, en nous élevant beaucoup

(1) *Servire me facitis in peccatis vestris (Is. XLIII).*

(2) *Qui dicebant Deo : recede a nobis !... Cum ille implesset domus eorum bonis (Job. XXI).*

au-dessus de notre mérite en rang et en dignité, en bénissant et faisant prospérer nos trafics, nos cultures, nos fortunes, a prétendu faire de nous de zélés ministres du sanctuaire, des chrétiens édifiants, de dévots adorateurs, des hommes religieux, des serviteurs fidèles. O intentions déçues ! ô espérances trahies ! Avec tout le bien qu'il nous a fait, avec toutes les distinctions qu'il nous a accordées, il n'a réussi qu'à former et à défrayer des ingrats !

Tout cela est encore peu. Non-seulement on ne sert pas Dieu, on sert tout autre que lui, on force Dieu à nous servir nous-mêmes, et plus il est bienfaisant, plus il se voit outragé ; mais encore, comme si notre propre indocilité n'était rien, non contents de ne pas le servir nous-mêmes, nous faisons tout pour qu'il ne soit pas mieux servi par les autres. Qu'est-ce, s'il vous plait, que ridiculiser la piété, railler la dévotion, discréditer les ministres de l'Église, critiquer la fréquentation des sacrements, le célibat ecclésiastique, la vie religieuse, la sévérité de la pudeur, le détachement du monde, la modestie des vêtements, les pratiques de piété, la ferveur de la dévotion ? Qu'est-ce que cette manie infernale d'inoculer dans les âmes simples et bornées, nos vices, notre libertinage, notre licence dans le parler et le vivre, notre orgueil, notre luxe, notre colère, notre paresse, notre incrédulité, ou nos doutes, ou notre indifférence, ou notre dédain pour tout ce qui est religion ? Qu'est-ce que propager le goût des spectacles, la licence du langage, de la conduite, du vêtement, mettre à découvert les scandales, taire toujours les exemples de vertu chrétienne et donner toujours des applaudissements aux vices ? Qu'est-ce enfin que tout cela, si ce n'est que peu contents de ne pas servir Dieu, nous ne voulons même pas que les autres le servent ; si ce n'est que peu contents de désobéir nous-mêmes à Dieu, de l'offenser et de l'outrager, nous voulons encore

qu'il soit désolé, offensé, outragé par les autres? Qu'est-ce enfin que tout cela, si ce n'est pas travailler à diminuer le nombre de ses serviteurs, de ses adorateurs; si ce n'est pas se révolter contre Dieu, exciter contre lui une rébellion aussi générale que possible; lutter et combattre contre lui en ennemis déclarés?

Or quelle sera la punition que doit attirer sur nous un procédé aussi indigne et aussi monstrueux? Serviteurs ingrats et rebelles, nous dira le Seigneur, soyez-en vous-mêmes les juges : si l'un de ces malheureux, que pour quelques *paolis* vous entretenez à votre service, que vous savez encore, à la faveur de vos emplois, payer avec la bourse d'autrui, et desquels vous exigez qu'ils vous sacrifient non-seulement leurs journées, mais encore leurs nuits, non-seulement leur travail, mais encore leur vie, non-seulement le corps, mais encore l'âme, la conscience et Dieu même; si quelqu'un de ces pauvres serviteurs, avec lesquels vous êtes un maître d'autant plus injuste, sévère, exigeant et superbe, que vous êtes envers Dieu un serviteur plus lâche et plus infidèle; s'il arrive qu'un de ces serviteurs vienne, je ne dirai pas à vous voler, à soulever les autres serviteurs contre vous; mais seulement à ne pas répondre assez promptement à vos ordres, à vos caprices, à vos moindres signes, que faites-vous, s'il vous plait? Vous vous emportez; vous mettez en émoi toute la maison; tout le voisinage est en alerte; il n'y a pas d'épithètes si injurieuses, de traitement si dur que vous leur épargniez; vous ne voulez ni entendre raison, ni admettre sorte d'excuse, de médiation, de prière; vous leur ôtez leur livrée, vous les privez de leur salaire, et vous finissez par les chasser de chez vous. On vous entend sans cesse répéter : il est ici pour me servir; c'est pour cela que je l'entretiens, que je le nourris, que je l'habille et que je le paye; il ne me sert pas ou me sert

très-mal. Allons donc ! hors de chez moi ce coquin !... Doucement ! doucement ! vous dit le Seigneur ; vous, serviteur bien plus injuste envers moi que votre serviteur n'a pu être envers vous infidèle et ingrat, je vous prends au mot. Ce même jugement que vous prononcez contre votre serviteur, je le prononce avec bien plus de raison contre vous : *Serve nequam, de ore tuo te judico*. Comme vous traitez votre serviteur négligent, moi aussi je traite mon serviteur infidèle. Je vous ôterai, moi, votre livrée, le vêtement de la grâce, je vous retirerai votre salaire, les moyens efficaces de conversion ; je vous ôterai la nourriture que vous prenez chez moi, l'usage des sacrements ; je vous chasserai de ma maison ; je permettrai que vous tombiez dans l'erreur, qu'on vous retranche de mon Église ; je vous ôterai l'usage de cette raison dont vous êtes si fier, je vous ôterai votre emploi, votre fortune, votre charge, votre dignité, votre santé, la vie même que je vous avais donnée pour l'employer à mon service, et dont vous abusez pour m'outrager avec tant de hardiesse et d'impudence. Ensuite, lors de la suprême reddition de compte, je vous chasserai de devant moi dans les ténèbres infernales, où vous ne ferez que gémir, vous lamenter et vous désespérer pendant une éternité entière : *Inutilem servum mittite in tenebras exteriores*.

Prévenons, mes chers frères, une punition si rigoureuse et si terrible, mais pourtant si juste et si équitable. Jurons aujourd'hui de consacrer à Dieu tout ce que nous avons reçu de Dieu et pour Dieu ; jurons de nous livrer tout entiers au service de Dieu et à notre sanctification, ce qui se fera par l'exacte observance de sa loi, et ce qui est notre fin immédiate. Or nous aurons ainsi le bonheur d'atteindre aussi notre fin dernière, savoir la joie du Seigneur et la vie bienheureuse dans l'éternité. *Servi facti Deo, habetis fructum in sanctificationem, finem vero vitam æternam*. Ainsi soit-il !

CINQUIÈME HOMÉLIE

LES PRÉPARATIFS DU JUGEMENT DERNIER (1)

.....

Ils accourent vers la grande vallée, pour former comme un océan immense de tous les peuples confondus ensemble, appartenant à tous les siècles, à toutes les régions du globe. C'est comme le renouvellement de cette parole prononcée à l'origine des choses : « Que les eaux se rassemblent en un seul lieu. » *Et congregentur aquæ in locum unum* (2).

Oh ! comme les justes volent légèrement dans l'espace portés sur les ailes de la charité ! Comme les pécheurs se traînent misérablement sur la terre ! Oh ! comme ces derniers sentiront l'aiguillon invincible de cette force qui les chasse en avant, de cet esprit de Dieu qui ne leur permet pas de s'arrêter ! — O force, diront-ils, ô esprit invisible qui m'entraînes ! un instant encore ! laisse-moi trouver un parent qui m'assiste, un ami qui me console, un protecteur qui me secoure, un avocat qui me défende ! — Non, non ! nous ne sommes plus dans le temps ! — c'est toute la réponse. D'ail-

(1) N'ayant pu retrouver dans les manuscrits de l'auteur les premières pages de cette homélie, nous croyons faire plaisir aux lecteurs en la donnant ainsi tronquée, telle qu'elle est venue entre nos mains, parce que d'ailleurs elle présente un cachet tout particulier entre les autres.

(2) *Genes. 1.*

leurs en ce jour, chacun a bien assez à faire de songer à lui-même, sans se préoccuper de secourir autrui. Chacun aujourd'hui doit seul se mettre en chemin, seul se présenter au tribunal redoutable ; bien qu'à vrai dire il ne soit pas absolument seul. En effet, comme les eaux primitives portèrent avec elles leur limon et leurs immondices, ainsi chaque pécheur dans cet horrible voyage porte avec lui le triste bagage de ses œuvres. Leurs œuvres les suivront, est-il dit au livre de l'Apocalypse (1).

Quel spectacle de voir ces peuples de pécheurs s'avancer, gémissant vainement sous le poids immense de leurs péchés ! Oh ! comme chacun se lamente ! Hélas ! qu'elles sont pesantes à mes épaules ces œuvres d'iniquité que j'estimai si légères ! qu'elles sont insupportables à ma conscience, odieuses à mon cœur ! Oh ! elles pèsent sur moi telles qu'un roc immense, et pourtant j'avance toujours. Je frémis et pourtant je chemine. Je suis glacé d'horreur, et pourtant je vais ; il me répugne d'aller plus outre, et je ne puis m'arrêter ; je suis haletant d'angoisse, et pourtant j'arrive. Cet horrible fardeau de mes œuvres qui m'écrase, est un mobile qui me pousse en avant. *Congregentur aquæ.*

Mais comme elle est mystérieuse, comme elle est profonde cette parole, pour exprimer en ce jour la réunion de tous les peuples (2) : « Les grandes eaux, ce sont les multitudes des peuples. » Cette parole nous fut expliquée d'avance par le prophète Isaïe lorsqu'il disait : « Dieu seul sera exalté dans ce jour-là (3). » Elle signifie que dans ce jour tous sont peuple et que Dieu seul est monarque, Dieu seul est grand : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* O étrange méta-

(1) Opera enim illorum sequuntur illos (Apoc. xiv).

(2) Aquæ multæ populi multi (Apoc. xvii).

(3) Exaltabitur Dominus solus in die illa (Is. xi).

morphose! ô funeste nivellement! Dans le monde qui n'est plus, la mort détruisait les grands et laissait subsister la grandeur. Les nobles, les riches mouraient; mais la noblesse et la richesse, en passant d'une tête à une autre, semblaient immortelles. Les monarques tombaient, mais les monarchies ne tombaient pas avec eux; les rois périssaient, mais la royauté qu'ils laissaient après eux allait bientôt trouver un successeur. Or en ce jour sont abolies avec les rois les royautés, avec les grands les grandeurs, avec les riches les richesses, avec les nobles toute noblesse. Aujourd'hui sont abolis tous les titres. Aujourd'hui disparaît tout signe de supériorité, toute distinction sociale. Personne n'a pour les grands ni admiration, ni déférence; personne ne les respecte, personne ne les craint. De la grandeur si enviée, si aimée du monde, il ne reste plus qu'une affligeant souvenir, une entière désillusion, un dévorant remords. Il n'y a plus que des peuples : *Populi!* Vous voilà donc tous, pontifes, mais sans tiare; évêques, mais sans crosse et sans mitre; monarques, mais sans couronne; potentats, mais sans pompe; magistrats, mais sans insignes; capitaines, mais sans épées; généraux, mais sans armées; hauts seigneurs, mais sans faste; grandes dames, mais sans luxe. Il n'y a plus que des eaux limpides et des eaux impures qui se mêlent ensemble pour un moment; il n'y a plus que des peuples de justes et de coupables qui pour un moment sont tous ensemble confondus : *Aquæ multæ, populi multi.*

Aussi quelle étrange confusion de rangs, quel mélange d'origines, de langages, de nations, de cultes! Le domestique marche de pair avec son maître, le plébéien avec le noble, le sujet avec le monarque, l'esclave avec celui qui le tenait à la chaîne, la soubrette méprisée avec la grande dame; l'homme obscur qui rampait dans la poussière marche côte à côte avec le grand du siècle qui foulait aux pieds l'or et le

marbre; le Grec avec le Romain, le barbare avec l'homme civilisé, le chrétien avec l'infidèle, le catholique avec le dissident. La nouvelle naissance que les hommes ont prise dans le tombeau, a effacé toutes les distinctions de la première origine; il n'y a plus d'autre distinction que celle de créature et de créateur, d'homme et de Dieu. Dieu fort de sa puissance, menaçant, terrible, et les hommes tout tremblants, consternés, éperdus. Aujourd'hui Dieu domine au-dessus de ces vastes eaux; Dieu seul est grand, Dieu seul règne sur tous ces peuples : *Exaltabitur Dominus solus in die illa*. Or de même que les eaux de toute la terre réunies en un même lieu ne formèrent qu'une seule mer immense; ainsi les peuples du monde entier réunis dans la grande vallée, ne formeront plus qu'un seul et immense peuple : alors apparaîtra le rapprochement entre ces paroles prononcées à l'origine des choses : « Que les eaux se rassemblent en un même lieu (1); » et ces paroles qui regardent les derniers temps : « Je rassemblerai toutes les nations dans la vallée de Josaphat (2). »

Septième allégorie : le triage des poissons (3).

Le dernier acte du règne des cieux sur la terre, a dit Notre-Seigneur dans l'Évangile, est semblable à l'opération des pêcheurs qui lancent en mer leur filet. Ils y recueillent des poissons de toute qualité, de toute grandeur; et lorsqu'ils le sentent rempli, ils le tirent à terre, et là, s'asseyant sur le rivage, ils trient les bons poissons d'avec les mauvais; ils déposent ceux-là dans des corbeilles à part, et pour ceux-ci ils les abandonnent et les rejettent (4). Or le Sauveur lui-

(1) Congregentur aquæ in unum locum (*Gen.* 1).

(2) Congregabo omnes gentes et deducam eas in vallem Josaphat (*Joël.* III).

(3) Il paraît évident que cette première partie devait, dans le plan de l'auteur, présenter le développement de sept allégories dont les six premières sont perdues pour nous sauf quelques fragments sans suite, relatifs à la sixième.

(4) *Matth.* XIII.

même nous a donné la terrible explication de cette parabole, en ajoutant ces mots : « Il en sera ainsi lors de la consommation des siècles (1). » Les anges de Dieu sortiront et sépareront les justes d'avec les pécheurs, les élus d'avec les réprouvés; réservant les uns pour la gloire, ils prépareront les autres à brûler dans la fournaise du feu éternel, où il n'y aura qu'à gémir et à se désespérer éternellement (2).

Lors donc que les célestes pêcheurs, les anges, auront attiré comme dans un vaste filet et recueilli l'humanité entière dans la terrible vallée, qui forme comme le rivage, le terme, la frontière entre le temps et l'éternité, alors siégeant pour prononcer avec l'autorité, avec l'indépendance d'arbitres souverains (3), ils sépareront les poissons vivants, intacts et savoureux, d'avec les poissons morts, piétinés et infects; c'est-à-dire les âmes justes et saintes de tous les siècles et de tous les pays, d'avec la vile et ignoble multitude des pécheurs : *Separabunt malos de medio justorum*.

Hélas! combien terrible sera cette scène! Quel mouvement s'opérera tout à coup dans ce vaste océan de peuples! Quelle agitation! Quelle confusion! Quel murmure! Quelles tristes lamentations! Quels cris de désespoir! On ne verra plus comme précédemment justes et pécheurs confondus et mêlés dans une même ville, dans une même famille, dans une même église. Il faut que chacun se range à gauche ou à droite : *Separabunt malos de medio justorum*.

Les cruels Caïn, les avares Ésaü, les Ammon incestueux, les Absalon rebelles, les Jéroboam auteurs d'hérésies ou de schismes, les injustes Achab, les superbes Nabuchodonosor,

(1) Sic erit in consummatione sæculi (*Id.*).

(2) Exhibunt angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : ibi erit fletus et stridor dentium (*Id.*).

(3) Quam cum impleta esset educentes et secus littus sedentes (*Id.*).

les Antiochus persécuteurs, les impudentes Tamar, les lascives Jézabel, à gauche ! Mais à droite les innocents Abel, les dociles Isaac, les patients Jacob, les chastes Joseph, les David pleins de mansuétude, les pieux Josias, les zélés Néhémie ! A droite les prudentes Sara, les courageuses Judith, les pudiques Suzanne !

Nul égard pour les liens de parenté, pour les relations sociales, ou pour la complicité des actions, ou pour les sympathies du cœur. Chacun selon ce qu'il a été, au moment de la mort, ou pécheur ou juste, sera ou appelé vers la droite ou poussé vers la gauche. Toute autre distinction est abolie ; toute autre considération est oubliée, tout autre titre est anéanti. On ne tient compte que de la vertu ou du vice. Le seul motif de séparation est le péché : *Malos de medio justorum*. Le genre humain tout entier ne formera que deux peuples, deux familles : d'une part le peuple, la famille des élus qui, à droite, se livre sans contrainte à tout l'élan de la joie ; et de l'autre part le peuple ou plutôt l'immonde troupeau des réprouvés qui grogne, qui frémit, qui se désespère à gauche : *Malos de medio justorum*.

Ils furent citoyens de la même patrie, enfants de la même famille, religieux du même institut, évêques, prêtres de la même église, marchands dans la même place de commerce, magistrats dans la même cour, rois du même royaume, complices des mêmes fautes, infectés des mêmes vices ; et selon que l'un fut innocent et l'autre coupable, l'un pénitent sincère, l'autre pécheur obstiné, ils sont séparés l'un de l'autre : *Separabunt*. Avance ici, toi pauvre, et toi, misérable, arrière ! Que ceux-ci restent là, que ceux-ci avancent ! Toi, que fais-tu là ? ce n'est pas là ta place ; viens ici à droite. — Et moi ? Et toi, demeure là tremblant à gauche. — Vainement la mère coupable veut s'accrocher aux vêtements de sa fille ; vainement le frère oppresseur veut se serrer contre

le frère jadis opprimé ; vainement l'ami infidèle saisit d'une étreinte fiévreuse la main de son ami ; la fille, le frère, l'ami comptés parmi les justes se débarrassent de toutes ces étreintes ; et tout joyeux et glorieux ils volent par-dessus la tête des pécheurs et les laissent aux mains de la colère divine, pour aller se placer parmi les rangs des saints. Ainsi, selon la parole de l'Évangile, « l'un sera pris, l'autre sera laissé (1). »

O amère séparation ! ô cruels adieux ! Et puis quels frémissements de rage ! quelles plaintes ! quels douloureux sanglots !

Remarquez ensuite avec l'Écriture un effet particulier de cette amère séparation : c'est que chacun ayant été placé à son poste ou parmi les incrédules ou parmi les hérétiques, parmi les sacrilèges ou parmi les hypocrites, parmi les assassins ou parmi les voleurs, les faussaires, parmi les parjures ou parmi les calomniateurs, parmi les adultères ou parmi les incestueux, sera sans énigme et sans voile reconnu pour ce qu'il est : et de là l'étonnement et la stupeur des uns par rapport aux autres : *unusquisque ad proximum suum stupebit* (Is. XIII).

O misérable condition de l'hypocrite, qui passa pour un saint, et qui se trouve à cette heure parmi les scélérats et parmi les réprouvés ! que de regards fixés sur lui ! que de mains qui le désignent ! que de bouches qui prononcent son nom ! Lui aussi, dit-on çà et là, cet homme si considéré, ce religieux, ce prêtre, aujourd'hui avec le signe du péché sur le front, avec la confusion sur le visage, avec le tremblement de tous ses membres, avec le désespoir dans le cœur ! Est-il possible ? dit-on plus loin, je n'en crois pas mes yeux ! Il est donc parmi les

(1) *Unus assumetur et alter relinquetur* (Luc XIII).

hypocrites ce prédicateur qui paraissait si zélé? parmi les sacrilèges ce prêtre regardé comme si pieux? parmi les vindicatifs, parmi les intrigants, parmi les ambitieux, ce religieux, cet ecclésiastique qui passait pour avoir tant de mansuétude et de modestie? Qui ensuite se serait attendu à voir aujourd'hui parmi les voleurs ce négociant qui paraissait si loyal; parmi les adultères cette dame qui semblait si vertueuse; parmi les prostituées cette demoiselle qui semblait si pure et si chaste; parmi les incontinents ce jeune homme qui paraissait si angélique; parmi les traîtres cet ami qui paraissait si fidèle; parmi les hérétiques et les mécréants ces hommes qui paraissaient si catholiques et si religieux? Oh! quelle confusion, quelle honte, de se voir tous découverts, dénoncés, moqués et devenus les objets des sarcasmes, des railleries et de la stupeur d'un monde entier! *Unusquisque ad proximum suum stupebit.*

Et pendant que les pécheurs se regardent ainsi, se reconnaissent les uns les autres, que de rixes, que de tumultes, que d'imprécations, que de reproches, que de blasphèmes! — Je vous reconnais! diront les uns. — Ah! de grâce, ô ouvriers, taisez les salaires dont vous avez été frustrés! Pauvres, taisez les secours refusés; enfants, taisez les scandales reçus. Et vous aussi veuves, orphelins, jeunes filles, taisez les biens qui vous furent enlevés par moi; taisez l'honneur et l'innocence que je vous fis perdre; la piété, la pudeur, la religion dont j'éteignis le sentiment dans vos cœurs. Gardez le silence, ô vous tous que je devais sauver par mes exemples et que je perdis par mes scandales!

Mais pourquoi nous taire? reprendront les autres aussitôt. Non, non, il n'en est plus temps. Père dénaturé, il ne tenait qu'à vous que je devinsse catholique. Mère inhumaine, vous m'empêchâtes de prendre l'habit religieux. Pervers et infâme hérésiarque, c'est toi qui me fis sortir du sein de l'Église

catholique. Compagnon perfide, c'est toi qui me fis abandonner les sentiers de la piété et du salut éternel. Séducteur infâme, tu m'arrachas avec le sacrifice de la pudeur, celui de la foi. Ah! vous êtes ici comme moi, détestables auteurs de ma perte! Soyez donc maudits, exécrés, opprimés, écrasés! Que ma douleur, que mon châtement retombe sur votre tête, et redouble votre enfer, votre châtement et votre douleur!

O jour! ô rencontre! ô manifestation! ô apparition! Qu'il est horrible de se trouver en ce jour parmi les maîtres d'erreur, parmi les auteurs de schisme, parmi les artisans de scandale, parmi les pécheurs, parmi les ennemis de Dieu!

DEUXIÈME POINT. Lorsque vous serez invité à une fête quelconque, a dit le Sauveur en saint Luc, gardez-vous de prendre la première place, de peur que si ensuite il venait quelqu'un plus digne que vous, vous ne soyez contraint, à votre grande honte, de descendre à la dernière place; mais placez-vous au dernier rang, afin que le maître de la maison vous fasse monter au premier. Car sachez que quiconque s'élève sera abaissé, et que quiconque s'abaisse sera élevé (1).

Or dans cette brève parabole, est contenue toute l'histoire des pécheurs et des justes soit pour le monde présent, soit pour le monde à venir. Considérez les pécheurs dans le monde présent: ils usurpent dans la société humaine les premiers postes; ils se placent en tête et au-dessus de tous: pour un titre vain, pour une décoration qu'on étale sur une poitrine déshonorée, pour une poignée d'écus, ou hérités par hasard ou obtenus sans mérite, ou mendiés, ou extorqués par l'injustice, par la bassesse, par l'intrigue; pour quelques mois d'étude consacrée à la politique, à la philosophie, à la litté-

(1) Quia omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur (Matth. xxiii).

rature, on se donne de grands airs de nobles, de riches, de chevaliers, de savants, de littérateurs, de philosophes, d'hommes d'État. Privés de véritable science comme de vertu, aussi courts d'intelligence que bas de sentiments, aussi pleins de préjugés que chargés de péchés; jaloux d'attirer à eux tous les regards comme tous les honneurs, ils n'ont que hauteur, indifférence et dédain pour l'habit ecclésiastique, pour l'humble piété, pour le chrétien modeste, pour la pudeur timide, pour la vraie sainteté, pour la vraie religion. Grand Dieu! quel orgueil, quelle hauteur! comme ils se rengorgent! comme ils se pavanent, comme ils s'exaltent, comme ils se divinisent! C'est un prêtre, disent-ils, c'est un moine, c'est un bigot, c'est une religieuse, c'est une femmelette, c'est un imbécile! et c'est à grand'peine qu'ils leur laissent la dernière place et un peu de pain pour se sustenter, l'air pour respirer et les yeux pour pleurer. Les justes au contraire plus désireux d'obéir que de commander, de s'instruire que d'enseigner, d'écouter que de discourir, modestes, doux, patients, se résignent à se voir humiliés, opprimés dans les derniers rangs, et laissent sans aucune envie aux pécheurs les premiers postes avec tous les avantages de la vie sociale.

Or sous le gouvernement d'un Dieu juste cette grande injustice doit être réparée. Il doit y avoir un jour où les justes, les saints, les élus seront reconnus pour ce qu'ils furent, pour des âmes nobles, héroïques, sublimes, et où ils recevront de l'univers entier des hommages qui les vengeront de tous les dédains dont ils furent victimes. Il doit y avoir un jour où ceux qui par orgueil s'étaient avancés jusques aux premiers postes parmi les hommes, soient relégués dans les derniers rangs; et où ceux qui par humilité s'étaient contentés des derniers postes soient promus à leur tour jusques aux premiers; où l'orgueil sera abaissé et où l'humilité triom-

phera. Or c'est dans le jugement dernier que s'accomplira ce grand acte de justice. Là s'accomplira à la lettre l'oracle divin d'après lequel seront abaissés tous ceux qui voulurent s'élever eux-mêmes et seront élevés tous ceux qui s'abaissèrent volontairement (1). Contemplez en effet comment s'accomplit cet oracle par la position respective des justes et des pécheurs dans la vallée de Josaphat.

Pendant que les pécheurs sont entraînés par le poids de leurs corps, humiliés et couchés en masses compactes sur la terre, semblables à un hideux troupeau de boucs puants; les justes au contraire, ainsi que nous l'a révélé saint Paul, nullement embarrassés de leurs corps, agiles, légers, glorieux, divisés en bandes joyeuses, se soutiendront dans les airs au-dessus des nuages, comme pour aller à la rencontre de Jésus-Christ; et étincelants de splendeur, semblables aux étoiles fixes du firmament, ils seront l'ornement des cieus et l'admiration de la terre (2).

Quel spectacle! Les voici mêlés parmi les substances spirituelles, avec les anges, et ils ne paraissent presque plus différer d'avec eux (3). Quelle n'est pas la beauté dont ils brillent, la grâce qui les distingue, la majesté qui les environne! Leur corps, vêtement lumineux, est moins un voile qu'une décoration translucide et radieuse (4). Comme ils ravissent le regard et l'affection de quiconque les contemple! ô exaltation! ô gloire! comme ils sont admirables dans le poste qu'ils occupent! leur regard est majestueux, leur front est serein, leur cœur satisfait, leur attitude sublime! Quel

(1) Quia omnis qui se exaltat humiliabitur et omnis qui se humiliat exaltabitur (*Matth. xiii*).

(2) Simul rapiemur obviam Christo in aera (*I. Thess. iv*).

(3) Erunt sicut angeli Dei in caelo (*Matth. xxii*).

(4) Amictus lumine sicut vestimento (*Ps. ciii*).

air de supériorité, de liberté, de sécurité, d'intrépidité, de constance, d'empire, tandis qu'ils contemplent humiliés et vaincus à leurs pieds les infâmes auteurs de leurs persécutions, de leurs longs martyres, de leurs ignominies, de leurs affronts! il est écrit : « Les justes se tiendront pleins de constance en face de ceux qui les opprimèrent (1). »

Quelle humiliation dès lors! quelles angoisses! quelle douleur poignante pour les pécheurs! à cette vue ce seront et des grincements de dents, et des fureurs retournées contre eux-mêmes; qui se mordant les lèvres, qui se tordant les bras; ce seront des gémissements et des pleurs, et des accès de rage, et des cris de tardif repentir, de douleur désespérée (2).

Ah! se diront-ils, nous nous sommes donc mépris et la méprise est à jamais irréparable (3)! Nous appelions insensé ce jeune homme, cette demoiselle, qui ayant dit au monde un adieu généreux, allèrent ensevelir dans le cloître toutes les espérances d'ici-bas. Nous faisons une risée de la générosité des martyrs, de la religion des dévots, de la vie austère des pénitents, de l'esprit de réserve, de retraite, de vigilance et de prière qui caractérise les vrais chrétiens. Nous traitons d'imbécillité leur vie, de scrupule leur délicatesse, de superstition leur piété. Nous les avons persécutés, méprisés, raillés, tournés en dérision. Nous les appelions esprits faibles, imbéciles, insensés. Nous crûmes que comme leur vie avait été obscure, ils seraient aussi sans honneur après la mort (4). Mais maintenant nous reconnaissons que tout au contraire c'est nous qui avons été les vrais insensés,

(1) *Stabant justi in magna angustia adversus eos qui se angustiaverunt (Sap. v).*

(2) *Præ angustia spiritus gementes (Ib.).*

(3) *Ergo erravimus (Ib.)!*

(4) *Vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore (Ib.).*

les vrais imbéciles, les vrais idiots; et eux les vrais sages, les vrais philosophes, les vrais savants, les vrais habiles gens, qui surent bien ajuster leurs comptes, qui surent mettre à profit le temps et la vie : *Nos insensati!* Certes, pendant que nous sommes ici humiliés, avilis, martyrisés, affligés, déchirés de désespoir, comblés d'opprobre, pendant que sous les pieds de tous nous sommes ici réduits à trembler et à nous agiter parmi les démons ennemis de Dieu, voilà au contraire les justes qui sont, eux, au comble du bonheur ! Voyez comme ils resplendent de gloire ! comme ils règnent pacifiques ! comme ils tressaillent de joie ! comptés qu'ils sont dans les légions des saints, entourés des hommages de l'univers entier comme vrais fils de Dieu (1) !

O grandeur, ô gloire, ô exaltation des justes ! ô humiliation ! ô opprobre ! ô avilissement des pécheurs ! c'est ainsi que s'accomplira le divin oracle : « Quiconque s'humilie sera exalté ; quiconque s'exalte sera humilié (2). »

Or quelle sera dans ce jour la condition de chacun de nous ? Serons-nous triomphants parmi les saints, ou humiliés parmi les superbes ? Notre vie d'à présent décidera de notre sort à venir ; et peut-être la résolution que nous prendrons aujourd'hui, ou de ressusciter à la grâce, ou de continuer à vivre dans le péché, décidera de notre sort pour une éternité. Mettons-nous donc à réfléchir dès maintenant comme nous voudrions avoir réfléchi alors ; prenons notre décision dès à présent comme nous voudrions alors l'avoir prise ; déterminons-nous à vivre dès aujourd'hui comme nous voudrions alors avoir toujours vécu. Nous pouvons être assurés

(1) *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est (Ib.).*

(2) *Omnis qui se humiliat exaltabitur, et qui se exaltat humiliabitur (Luc XIV).*

qu'en imitant la vie dissipée, corrompue, superbe, ambitieuse des pécheurs, nous partagerons leur humiliation et leurs opprobres; et qu'au contraire nous partagerons la gloire, l'exaltation, la béatitude des saints, si nous savons nous faire à leur vie de prière et de pénitence. Quiconque s'élève sera rabaissé, quiconque s'abaisse sera exalté. Ainsi soit-il (1)!

(1) Simple traducteur nous avons dû conserver à ce deuxième point la place qu'il occupe dans l'édition Italienne. Nous doutons cependant beaucoup que le prédicateur ait jamais rangé sous un même titre et prononcé dans le même discours ce deuxième point et les fragments qui le précèdent. (*Note du traducteur.*)

SIXIÈME HOMÉLIE

LE ROI SUR SON TRIBUNAL ET LES SUJETS REBELLES

OU LE JUGEMENT DERNIER

In manu forti et in brachio extento et in furore effuso regnabo super vos (Ezech. xx).
Je régnerai sur vous par ma puissance, le bras prêt à frapper et rien ne saura contenir ma fureur.

C'EST en ces termes que le souverain Juge fit annoncer par l'organe du prophète Ézéchiël, le dernier acte de sa justice, le jugement universel. Mais qu'est-il besoin de ce jugement? Le ciel n'a-t-il pas déjà ses élus? L'enfer ne possède-t-il pas ses victimes? Le péché ne reçoit-il pas déjà son châtement, et la vertu sa récompense? Quelle nécessité y a-t-il donc de reviser une sentence qui ne peut plus être révoquée, une condamnation qui reçoit depuis des siècles son exécution? — O insensés que nous serions, si telles étaient nos pensées, si tel était notre langage! Eh quoi! n'est-il pas vrai que le Dieu Très-Haut est à présent méconnu, oublié, offensé par les fils des hommes? Ici l'on accusera sa sainteté, à l'occasion de la tolérance du mal; là, sa providence, à propos de la distribution des biens; tel violera audacieusement ses lois, tel autre osera révoquer en doute son existence même. N'est-il pas vrai que Jésus-Christ méconnu et en butte à la contradiction, est combattu, persécuté ou dans sa personne, ou dans ses membres mystiques, ou dans sa doctrine, ou dans sa religion, ou dans son Église? n'est-il pas vrai que, Rédempteur de

tous les hommes, il ne règne que sur un très-petit nombre de ceux qu'il a rachetés? Il est donc nécessaire qu'une fois au moins tous les hommes soient réunis en une grande audience; que là Dieu soit reconnu et publiquement révérendé de tous les hommes par un seul acte d'adoration. Il est donc nécessaire que là aussi Jésus-Christ se montrant tel qu'il est, roi infini, tout-puissant, éternel, et révélant toute sa majesté et toute sa gloire, fasse autant sentir aux hommes la sévérité de sa justice, qu'il fait preuve aujourd'hui de longanimité, de patience et d'infatigable miséricorde; il est nécessaire enfin qu'il règne dans la splendeur de son indignation sur tous ceux qui ne voulurent pas du règne de son amour.

Or c'est justement ce qui arrivera et ce qui rend nécessaire et souverainement juste le jugement universel : *In manu forti et in brachio extento et in furore effuso regnabo super vos.*

Nous avons vu hier les préparatifs de ce terrible jugement de Jésus-Christ; étudions-en aujourd'hui l'accomplissement dans l'explication de la parabole du roi tenant ses assises pour juger des sujets rebelles. Nous verrons que le Sauveur lui-même nous y a représenté l'histoire de son dernier jugement sur les pécheurs. Imaginons donc que nous nous trouvons présents dans cette grande vallée de Josaphat où nous avons laissé hier réunis tous les hommes partagés en deux peuples. Voici le jour, voici l'heure de la venue du juge éternel et de la sentence qui doit décider de notre dernière destinée. Malheureux que je suis! que pourrai-je dire à cette heure suprême pour me disculper? Quel avocat pourrai-je trouver pour présenter ma défense? En ce jour où le juste à peine trouvera quelque sécurité, que deviendrai-je, moi misérable pécheur (1)?

Un instant donc encore, ô Seigneur, pour que je tombe

(1) *Quid sum miser tunc dicturus, quem patronum rogaturus. (Prosa defunct.)*

à vos pieds et que je vous demande ce pardon pour lequel alors il ne sera plus temps. Oui, ô juge éternel, juste et sévère vengeur du péché, faites-nous concevoir aujourd'hui la crainte que doivent inspirer vos jugements. Faites qu'en moi les larmes de l'homme pénitent effacent les fautes de l'homme pécheur, avant qu'arrive le jour où les pleurs seront superflus, le repentir inutile, la douleur inefficace : *Juste judex ultionis, donum fac remissionis, ante diem rationis.*

PREMIER POINT. A force d'entendre le Seigneur parler fréquemment du règne de Dieu, les Juifs imaginèrent que ce règne de Dieu ne serait autre que leur délivrance d'une domination humaine et toute politique ; et que ce serait un règne, comme les autres règnes d'ici-bas, purement temporel, humain et terrestre. Jésus-Christ voulant donc rectifier ces fausses idées et montrer que le règne de Dieu sur les hommes est un règne céleste, spirituel et divin, se mit, d'après l'évangéliste saint Luc, à raconter la parabole du juge (1). Un homme, dit-il, illustre par sa naissance et par sa position, dut partir pour un pays lointain, afin d'y prendre possession d'un royaume et revenir ensuite (2). Ayant donc appelé devant lui les dix principaux d'entre ses serviteurs, il leur distribua dix grosses pièces de monnaie. Voici, dit-il, de l'argent, faites-le valoir dans le négoce pendant mon absence, en attendant mon retour (3).

Ce bon prince était à peine parti que, sauf quelques-uns qui firent réellement valoir l'argent reçu, et en retirèrent de profit les uns dix, les autres cinq fois autant, plusieurs mirent

(1) Quia existimarent quod confestim regnum Dei manifestaretur, dixit parabolam (*Luc XIX*).

(2) Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere sibi regnum et reverti (*Ib.*).

(3) Vocatis autem decem servis suis dedit eis decem mnas et ait ad illos : Negotiamini dum venio (*Ib.*).

l'argent dans un sac et l'ayant enfoui en terre le laissèrent improductif; et d'autres plus perfides et plus ingrats, devenus hostiles à leur maître, bien qu'ils fussent ses concitoyens, lui envoyèrent dire qu'il était inutile de penser à revenir régner sur eux, parce qu'ils ne voulaient plus entendre parler de lui, et qu'ils ne voulaient ni l'accepter ni le souffrir pour leur maître et leur roi (1).

Ce prince, de retour dans sa patrie, après avoir pris possession de son royaume, fit appeler tous ses serviteurs devant lui pour lui rendre compte de leur conduite et des gains respectifs qu'ils avaient dû faire pendant son absence (2). Or quant aux fidèles serviteurs qui avaient exécuté les ordres de leur maître dans les plus petites choses et qui furent à même de rapporter, qui plus, qui moins, quelques gains effectués sur la somme reçue, le maître les loua avec enthousiasme et les récompensa magnifiquement (3). Mais malheur aux autres! Il leur reproche d'abord leur négligence, pour n'avoir pas placé l'argent reçu dans les banques publiques, sachant bien qu'il ne leur avait été confié qu'à cette intention (4). En vain ils veulent s'excuser; en vain ils cherchent des défaites. Le monarque tire de leurs propres excuses des raisons de les condamner comme des serviteurs méchants et infidèles (5); et il ordonne à ses ministres présents de les dépouiller, de leur ôter les sommes qu'ils avaient

(1) Cives autem ejus oderant eum et miserunt legationem post illum dicentes : Nolumus hunc regnare super nos (*Luc xix*).

(2) Factum est ut rediret accepto regno, et jussit vocari servos suos quibus dedit pecuniam ut sciret quantum quisque negociatus esset (*Ib.*).

(3) Euge, bone serve, quia in modico fulisti fidelis, eris potestatem habens super decem civitates (*Ib.*).

(4) Sciebas quia homo austerus sum. Quare non dedisti pecuniam ad mensam; ut ego veniens cum usuris utique exegissem illam (*Ib.*).

(5) Serve nequam de ore tuo te judico (*Ib.*).

laissées improductives, et de les distribuer aux autres selon qu'ils avaient gagné davantage sur celles qui leur avaient été respectivement confiées (1). Et il ajouta que ceux qui avaient mieux su faire valoir l'argent devaient présentement en recevoir davantage et abonder de tout; et que celui qui n'avait eu nul souci d'augmenter son avoir devait encore être dépouillé de ce qu'il possédait auparavant (2). Ensuite il fit amener devant lui tous les sujets rebelles, qui n'avaient pas voulu le reconnaître pour souverain, ni se soumettre à ses lois, et il les fit mettre à mort sous ses yeux (3). Après le récit de cette parabole, le Seigneur, ajoute l'évangéliste, accompagné de ses apôtres et de ceux du peuple qui lui étaient dévoués, fit son entrée triomphale dans Jérusalem (4).

Grande et magnifique parabole! s'écrie saint Cyrille. Notre-Seigneur y a représenté, comme dans un tableau, tous ses plus grands mystères, depuis le premier jusqu'au dernier (5). Car, ajoute Euthyme, bien que le Sauveur semble n'y avoir parlé que d'un événement passé, il y raconte l'histoire anticipée des plus grands événements à venir (6).

Combien justement d'abord, dit saint Basile, le Seigneur se donne-t-il à lui-même le titre d'homme illustre, d'homme d'une haute noblesse! Eh! qui plus que lui est vraiment noble, lui qui, descendant du roi David par sa naissance temporelle, est aussi par sa génération éternelle vrai fils de

(1) Adstantibus dixit: Auferite ab illo et date illi qui decem mnas habet (*Ib.*).

(2) Quia omni habenti dabitur et abundabit, ab eo autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo (*Ib.*).

(3) Verumtamen inimicos meos illos qui noluerunt me regnare super se, adducite huc et interficite ante me (*Ib.*).

(4) Et his dictis præcedebat ascendens in Jerusalem (*Ib.*).

(5) Describit hæc parabola a primo usque ad ultimum mysteria Christi (*S. Cyrill.*).

(6) Tanquam jam facta dicit ea quæ futura sunt (*Euthym.*).

Dieu, et se trouve ainsi doublement noble, placé au plus haut faite de la noblesse et de la grandeur, et par son extraction royale et par sa nature divine (1)?

Cet homme illustre est parti pour un pays vraiment lointain, mais avec intention de revenir ensuite (2). Et en effet, dit Eusèbe d'Émèse, Jésus-Christ, après avoir accompli le grand œuvre de la Rédemption en ce monde, monta aux cieux (3). Il s'éloigna des hommes, dit saint Basile, non comme Dieu, puisque, comme Dieu, il est toujours et partout présent, non par la distance des lieux, mais par la sage économie des desseins de sa Providence et des choses (4). Et il doit, dit Euthyme, revenir sur la terre au jour du jugement dernier avec un immense appareil de majesté et de gloire (5).

C'est pour prendre possession d'un royaume que cet homme illustre se rendit dans une contrée lointaine (6). En effet, dit saint Augustin, Jésus-Christ est monté aux cieux pour siéger à la droite de son divin Père, et de là régner sur l'Église des Gentils qui s'étend jusqu'aux extrémités du monde. Ce règne, son Père le lui avait promis par l'organe du prophète-roi : Je te donnerai pour ton héritage les nations et pour ton domaine l'étendue entière du globe jusqu'à ses dernières limites (7).

Remarquez, dit ensuite Eusèbe d'Émèse, que le nombre dix est le nombre le plus grand et le plus parfait; parce que

(1) Nobilis non solum secundum deitatem, sed etiam secundum humanum genus ex semine David (*S. Basil.*).

(2) Abiit in regionem longinquam accipere sibi regnum et reverti (*Id.*).

(3) Per hoc ascensum ejus de terra designat (*Euseb. Emis.*).

(4) Longinquam, non locorum distantia, sed rerum conditione (*S. Basil.*).

(5) Reverti : de secundo adventu hic sermo est, quod revertatur cum potestate magna et gloria (*Euthym.*).

(6) Accipere sibi regnum (*Évang.*).

(7) Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ (*Ps. 11*).

tous les nombres sont contenus dans le nombre dix, et c'est pour cela que dans l'Écriture le nombre dix signifie tantôt un grand nombre et tantôt la totalité (1). L'homme de haut rang qui, avant de partir pour la conquête de son nouveau royaume, donne dix pièces de monnaie à dix serviteurs pour les faire valoir, c'est Jésus-Christ lui-même qui, avant de monter au ciel, voulut envoyer les apôtres prêcher la foi et la loi divine dans le monde entier, et par leur ministère léguer à tous les hommes le riche fonds, l'inappréciable dépôt de toutes les grâces, de tous ses trésors spirituels, afin qu'ils les missent à profit par une sainte vie et que leur salut fût ainsi assuré (2).

Ce riche capital de sa révélation et de sa grâce, il veut qu'à son dernier avènement nous puissions le lui restituer avec usure (3), c'est-à-dire, ajoute le vénérable Bède, que nous devons accroître ce capital spirituel par la pratique de la doctrine proposée à notre foi (4). Mais, pour faire fructifier ce capital, le maître veut qu'on le mette dans une banque publique. « Pourquoi ne l'avez-vous pas mis entre les mains d'un banquier (5)? » Or cette banque publique, dit Eusèbe d'Émèse, c'est l'Église (6). Car l'Église est ouverte à tous, c'est dans le sein de l'Église seulement que l'on peut négocier avec fruit pour le salut éternel.

(1) Hoc numero nullus alius major est, quia omnes numeri hoc solo continentur, et ideo decem aliquando multos aliquando omnes significant (*Euseb. Emis.*),

(2) Euntes in mundum universum prædicate evangelium omni creaturæ, docentes servare omnia quæcumque mandavi vobis. Qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit (*Matth. xvi*).

(3) Ut cum venissem cum usuris exegissem illam (*Évang.*).

(4) Qui pecuniam a doctore accipit credendo, necesse est ut ea cum usuris reddat operando (*Vener. Bed.*).

(5) Cur non posuisti ad mensam (*Évang.*).

(6) Mensa est Ecclesia (*Euseb. Emis.*).

Qu'arrivera-t-il pourtant? Sans doute les vrais chrétiens, les vrais fidèles, qui se font un titre d'honneur et de mérite, un vrai délice de se soumettre et d'obéir au véritable roi de gloire Jésus-Christ, ceux-là mettent à profit les révélations de la foi qu'ils professent, la multitude des grâces intérieures et extérieures qu'ils reçoivent dans la véritable Église, et ils y trouvent force, émulation, aide et courage. Ensuite progressant en toute espèce de vertus ils doublent leurs mérites, ils réalisent, à proportion de leurs forces, un gain quintuple ou décuple; et ce gain consiste dans une augmentation de grâces pour la vie présente et de mérites pour la gloire dans la vie à venir.

Mais la très-grande majorité des chrétiens, même des catholiques, laissent improductif ce capital d'une valeur infinie : savoir, la grâce de la rédemption, qui implique la connaissance de toutes les vérités et la force de pratiquer toutes les vertus. Ils enveloppent ce capital comme dans un suaire et ils l'enfouissent; c'est-à-dire que leur vie n'est qu'une vie de vanité, de légèreté, de bagatelles, une vie tout entière concentrée dans les soins et les désirs d'ici-bas; vie dans laquelle s'il ne se trouve pas grand mal, il ne se trouve non plus aucun bien; vie exempte de vices grossiers, mais aussi stérile de vertus; vie en un mot aussi inutile pour l'existence future que pour l'existence présente.

Remarquez bien, nous dit là-dessus saint Jean Chrysostome, que selon les Écritures Jésus-Christ a deux espèces d'empire et de souveraineté en ce monde : il règne d'abord sur tous les hommes, en tant qu'il est le Dieu créateur, seigneur et maître de toutes choses. Il est ensuite roi et seigneur particulier des chrétiens en tant que Rédempteur reconnu, accepté, servi volontairement. L'une de ces souverainetés est appuyée sur les titres mêmes de sa nature; l'autre souveraineté est basée sur les opérations de sa grâce; l'une s'exerce sur toute espèce de personne, l'autre

particulièrement sur les cœurs de ses fidèles (1). La première souveraineté est essentielle à Jésus-Christ, elle est nécessaire, elle est absolue, immortelle, éternelle, inamissible, indépendante de la volonté des hommes. Mais la souveraineté de sa grâce sur les cœurs, parce qu'il l'a voulu ainsi, n'est qu'une acquisition accidentelle, exempte de toute violence morale ou corporelle, dépendant de notre volonté ; et par conséquent il nous est possible de la lui contester, de la lui ravir, de la nier, de l'anéantir sinon quant au droit, au moins quant à l'effet. Avec tous nos efforts, avec tout notre mauvais vouloir, nous ne pourrions jamais faire que le Dieu créateur et maître de l'univers ne soit pas, par essence, notre roi et seigneur ; mais nous pouvons faire qu'il ne règne point par sa vérité, par sa lumière divine dans notre esprit, par sa grâce dans notre cœur, par ses exemples et par ses lois dans toute notre conduite ; car il a laissé à notre libre choix ou de demeurer dans son obéissance et sa sujétion, ou de nous y soustraire, de sorte que nonobstant nos obligations, malgré notre devoir, malgré tous nos intérêts, nous pouvons repousser son empire et nous révolter contre lui.

Les sujets dont parle la parabole, et qui pleins de haine pour leur bon et puissant roi, bien qu'il fût leur compatriote, se hâtèrent aussitôt après son départ de lui envoyer dire hardiment qu'ils ne voulaient plus le reconnaître pour leur souverain (2), représentent à la lettre les Juifs qui, animés d'une haine infernale contre leur véritable roi et messie, Jésus-Christ, né parmi eux et de leur race, se mirent aussitôt après

(1) Duo regna Dei novit scriptura, alterum ex creatione secundum quod est rex omnis creaturæ, alterum ex approbatione secundum quod justis dominatur (*S. Jo. Chrys.*).

(2) Cives autem ejus oderant eum et legationem mittentes dixerunt : Nolumus hunc regnare super nos (*Évang.*).

son ascension à persécuter ses apôtres, rejetèrent publiquement et légalement sa religion, et firent tout pour se soustraire à son pacifique empire. Mais, en outre, ces sujets rebelles représentent aussi les infidèles qui s'opposent avec une obstination infernale à la prédication des missionnaires évangéliques venus pour établir parmi eux le règne de Jésus-Christ. Ce sont aussi les mécréants qui, en pleine lumière du christianisme, ne veulent pas entendre parler de la doctrine ni de la religion de Jésus-Christ. Ce sont encore les hérétiques qui n'en veulent conserver absolument que ce qui leur plait ; c'est-à-dire qui admettent l'Évangile, non comme expression de la volonté divine et comme règle imposée d'en haut à l'homme, mais comme un dépôt indifférent dont l'homme puisse prendre et retenir ce qui lui convient, et du reste, sans se soucier de Dieu, rejeter licitement ses mystères et ses lois, ou plutôt se faire en définitive juge de Dieu même.

Ceux qui violent audacieusement les lois de Jésus-Christ, ceux qui en ridiculisent les observateurs comme des superstitieux, des imbéciles, ou des hommes à préjugés, ceux qui ne se soucient ni de ses menaces, ni de ses promesses ; qui n'ont que dédain pour cet esprit de crainte de Dieu, d'abnégation, de sacrifice qu'inspire l'Évangile, pour la délicatesse de conscience, pour la piété et la dévotion des vrais fidèles ; ceux qui prennent pour règle de leur conduite les principes, les idées, les maximes du monde, les jouissances de l'ambition, de l'intérêt, de la volupté, oui, ceux-là déclarent réellement qu'ils ne veulent pas de Jésus-Christ pour leur messie, pour leur roi, puisqu'ils rejettent les conditions essentielles de sa royauté, de sa fonction de rédempteur, les conditions indispensables du salut qu'il leur promettait. Tout comme les Juifs, les infidèles, les incrédules, les hérétiques, ils repoussent d'une manière réelle et positive le règne

de Jésus-Christ sur eux : *Nolumus huic regnare super nos*. Ils préférèrent, comme le firent jadis les Juifs, le règne de César, le règne du démon et du péché au règne de la loi, de la grâce et de la gloire de Jésus-Christ.

Ce n'est pas tout. Ces faux catholiques sont exactement figurés dans la parabole par ces hommes pleins de haine pour le roi leur concitoyen. Ils sont les concitoyens de Jésus-Christ, puisqu'ils se disent ses vrais sectateurs, bien qu'en réalité ils le haïssent : *Cives ejus oderant eum*. Leur vie toute charnelle, profane, terrestre s'allie avec un désir infernal qui se remue au fond de leur cœur, désir de voir d'autres qu'eux pécher aussi à leur exemple et abandonner la suite de Jésus-Christ comme ils l'ont abandonnée eux-mêmes ; désir de voir disparaître d'au milieu du monde la foi comme trop mystique, sa loi comme trop sévère, sa prédication comme trop importune, son esprit de charité, de pudeur, d'humilité, de pénitence comme trop incommode ; ou du moins désir de voir Jésus-Christ, avec son culte et sa religion, se renfermer dans ses temples, se contenter de régner sur le bas peuple, sur les femmelettes, les enfants, les simples, les imbéciles, sans aucune action, sans aucune influence sur les personnes, sur les familles, sur la société, inconnu ou méconnu, moqué, abreuvé d'ignominie et de douleur. Or tout cela qu'est-ce autre chose que haïr cordialement Jésus-Christ ? *Cives autem ejus oderant eum*.

Mais malheureux rebelles ! voici que le roi de l'Évangile revient enfin après avoir pris possession de son royaume ; et il fait comparaître devant lui tous ses serviteurs (1). Par là, selon Eusèbe d'Émèse, Jésus-Christ a voulu nous révéler qu'après avoir établi son règne dans le cœur de tous les élus,

(1) Factum est autem ut rediret, accepto regno, et jussit vocari servos (Évang.).

après avoir complété le nombre des prédestinés, après avoir, par la puissance de son commandement, ressuscité et réuni dans la vallée de Josaphat tous les hommes, il viendra comme possesseur d'un nouveau royaume, avec l'appareil d'un conquérant et d'un Dieu; et cette seconde apparition sera aussi glorieuse et solennelle que la première fut humble et cachée (1).

Oh! qui peut sans frémir penser à la majesté, à la gloire, à l'épouvante de ce second avènement dans lequel Jésus-Christ viendra en Dieu qui juge, règne et punit? Quel regard pourra en soutenir la vue? Quel esprit en supporter seulement la pensée (2)?

Une fois tous les fils des hommes réunis et distribués en deux classes, en deux peuples, voici que tout à coup le ciel s'ouvre; il s'en échappe des globes de feu, des torrents impétueux de flammes; et c'est ce feu, dont parle David, feu qui d'une part se change pour les élus en rosée céleste, en brise vivifiante, en lumière de gloire, et d'autre part va investir et dévorer les ennemis de Dieu (3). Quels sinistres éclairs! Quels sillonnements rapides de la foudre! Quels sourds et horribles mugissements du tonnerre! L'univers entier est ébranlé; et la terre émue et tremblante, agitée par d'horribles secousses, semble se dérober sous les pas (4). Qu'allons-nous devenir, malheureux pécheurs! montagnes, collines, venez nous écraser sous votre poids, venez mettre fin à notre existence et nous épargner la vue de sa

(1) Secundum apparitionem designat gloriosam et regiam; nondum enim in prima regia dignitate fungebatur (*Euseb. Emiss.*).

(2) Quis poterit cogitare diem adventus ejus, quis poterit stare ad videndum eum (*Malach. III*).

(3) Ignis ante ipsum præcedet et inflammabit in circuitu inimicos ejus (*Ps. xcvi*).

(4) Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ; vidit et commota est terra (*Ps. xcvi*).

terrible présence (1)! Mais à qui parlons-nous ? ni collines ni montagnes n'existent plus ; à la seule approche du feu, à la seule présence du Seigneur, montagnes et collines se sont dissoutes comme une cire molle, et la terre tremblante, éperdue, semble prête à rentrer dans le néant (2)!

Ainsi les cieux qui s'agitent, les astres qui errent à l'aventure, les sphères qui se confondent, les voûtes du firmament qui s'ébranlent, proclament en présence de tous les peuples l'infinie justice, la gloire et la puissance infinie de celui qui arrive (3).

Hélas ! si la seule pensée de son apparition nous consterne et nous glace d'horreur, comment pourrions-nous soutenir sa présence (4)? Ah ! qu'on s'en tienne là pour aujourd'hui ! N'est-ce point assez déjà d'humiliations et de tourments ? A quoi pourrait servir l'apparition de ce Dieu de justice ? Qu'il arrête sa marche ! qu'il ne vienne pas !... Ah ! j'ai parlé à la male heure ! Le voici qui vient. Voici le glorieux étendard du royaume qu'il a conquis ! *Redit accepto regno*. Voici la bannière triomphale qui le précède, portée par les anges, environnée d'une immense splendeur ! Voici la croix, le véritable signe du Fils de l'Homme (5) ! A cette vue, quel universel émoi et quel universel murmure s'éveille dans toute l'étendue de la vallée ! oh ! comme toutes les tribus de la terre poussent un cri unanime ! quels sanglots ! quels pleurs universels (6). Seulement à la vue de ce signe auguste du salut, les justes

(1) Incipient dicere montibus : Cadite super nos (*Luc xxiii*).

(2) Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini, a facie Domini omnis terra (*Ps. xcvi*).

(3) Annuntiaverunt cœli justitiam ejus ; viderunt omnes populi gloriam ejus (*Id.*).

(4) Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit (*Ps. cxlvii*).

(5) Tunc parebit signum filii hominis (*Matth. xxiv*).

(6) Et plangent omnes tribus terræ (*Id.*).

pleurent de tendresse, les pécheurs de remords et d'épouvante. Ceux-là saluent la croix, cette clef de David qui leur ouvre les portes des cieux, cette clef qui ouvre sans que personne puisse fermer ce qu'elle a ouvert (1). Ceux-ci frissonnent à la vue de la croix, qui est pour eux une de ces flèches foudroyantes du prophète Habacuc, destinée à les transpercer jusque dans les enfers (2). Grand Dieu ! les anges sont quatre-vingt-dix-neuf fois plus nombreux que tous les hommes qui se trouvent réunis dans la grande vallée. Or les voici, comme l'avait prédit Jésus (3), ils se présentent tous, nul ne fait défaut, ils se présentent tous pour lui faire cortège et lui rendre hommage en présence du monde entier. Les voici qui descendent rangés en longues files ; et leurs brillantes légions viennent en belle ordonnance se placer dans les immenses espaces de l'air. Que de beaux et majestueux visages ! Que d'attitudes diverses, gracieuses tout à la fois et terribles !

Et voici, ô terreur ! ô tremblement ! ô épouvante ! Voici qu'il s'avance lui-même, majestueusement assis sur un trône de gloire, au-dessus des nuées grosses de tempêtes, environné de mille splendeurs ! Il vient non pas inconnu ou déguisé, mais à découvert ; non plus pour être jugé, mais pour juger lui-même ; non plus comme sujet, mais comme monarque ; non plus pour obéir, mais pour régner, pour régner en homme et en Dieu ; comme père outragé, pour déshériter des fils ingrats ; comme roi trahi, pour juger des sujets révoltés : *Accepto regno et reverti*.

Combien est grande la majesté, la gloire, la puissance de ce roi et seigneur, que je ne veux ni reconnaître, ni servir, ni aimer !

(1) *Clavis David que aperit et nemo claudit (Apoc. III).*

(2) *In splendore fulgurantis hastæ (Habac. III).*

(3) *Omnes angeli cum eo (Matth. XIV).*

Qu'il est beau, qu'il est majestueux et terrible, ce visage divin, ce visage qui ne respire que la sainteté! Quels sentiments douloureux, quelles frayeurs il éveille en moi! L'enfer, mille fois l'enfer! Qui me donnera qu'il s'entr'ouvre et m'engloutisse! qu'il me dérobe à la vue de son indignation et de sa fureur (1). Mais non, non, ô supplice! ô confusion! ô crève-cœur! ô épouvante! Je suis obligé de me trouver face à face devant lui, de fixer un regard tremblant et consterné sur son visage plein de dédain, de soutenir à mon tour son redoutable regard, et de porter tout le poids de la majesté et de l'indignation de son front majestueux et sévère (2).

Venez le contempler, ô Juifs! voilà celui en qui vous n'avez pas voulu reconnaître le caractère de Rédempteur. Contemplez-le, ô infidèles! voilà celui dont vous n'avez pas voulu accepter l'Évangile. Contemplez-le, ô hérétiques! voilà celui dont vous avez nié la divinité et les sacrements, et dont vous avez corrompu la morale et la doctrine. Contemplez-le, ô schismatiques! voilà celui dont vous avez voulu déchirer l'Église, comme un vêtement mis en lambeaux. Contemplez-le, ô catholiques inconséquents! voilà celui dont vous violâtes les lois, dont vous profanâtes les temples, dont vous prétendîtes discréditer les ministres, ridiculiser les sectateurs, mépriser les sacrements, fouler aux pieds le sang adorable! Contemplez et voyez aujourd'hui, hélas! trop tard, quel mal ce fut d'avoir abandonné, d'avoir traité ainsi le Seigneur votre Dieu (3)!

(1) Quis mihi det ut in inferno... Abscondas me donec pertranseat furor tuus (*Job. xiv*).

(2) Vultus autem Domini super facientes mala (*Ps. xxxiii*).

(3) Scito et vide, quia malum et amatum est reliquiasse te Dominum Deum tuum (*Jer. ii*).

Ah ! il est le vrai fils de l'homme ; mais dans son humanité, avec la personne du Verbe, il concentre toute sa majesté, toute sa puissance, toute sa gloire de fils de Dieu ; et c'est précisément parce que, étant Fils de Dieu, il s'est fait Fils de l'homme, pour racheter l'homme et le sauver, qu'il a reçu du divin Père le pouvoir de juger tous les hommes (1).

Le voilà donc qui dresse son tribunal dans les hauteurs des cieux. Voilà qu'il fait apporter et ouvrir les livres de la loi : ceux de la loi naturelle, pour confondre les infidèles ; ceux de la loi écrite pour confondre les Juifs ; ceux de la loi évangélique, pour confondre les hérétiques, les schismatiques, les faux catholiques, et toutes les sortes de pécheurs (2). Voici en belle ordonnance rangés à ses côtés sur de brillantes nuées, les patriarches, les prophètes, les martyrs, les vierges, les confesseurs, les saints, tous les élus : car eux aussi doivent prendre part à la sentence suprême et prononcer une condamnation dernière non-seulement contre les hommes, mais encore contre les anges prévaricateurs et rebelles (3).

Mais ce jugement, comme tout autre, doit être précédé d'un acte d'accusation ; les méfaits de chacun doivent être connus et prouvés avant le prononcé de l'arrêt. Or je vois que cet examen et cette preuve se font précisément comme l'avait dit saint Paul : c'est-à-dire que chacun n'est pas interrogé pour être amené à l'aveu de ses fautes, mais une immense et divine lumière descend du trône majestueux et éblouissant du juge éternel ; elle produit un jour d'une clarté toute nouvelle, d'une clarté qui dissipe non-seulement les ténèbres matérielles du monde, mais encore les ténèbres spirituelles du cœur ; une clarté dont les divines

(1) Dedit et potestatem iudicium facere, quia filius hominis est (*Jo. v.*)

(2) Iudicium sedit et libri aperti sunt (*Dan. vii.*).

(3) An nescis quoniam et angelos iudicabimus? (*I Cor. iv.*)

splendeurs sont telles que tout ce qui était caché se manifeste, tout ce qui était oublié revient en mémoire, tout ce qui était enseveli reparait un jour, et enfin l'histoire de chacun vient se peindre sur son visage (1). Or comme un miroir à la faveur de la lumière qu'il réfracte, tout en illuminant l'objet qui lui est présenté, en reproduit fidèlement en lui-même l'image; ainsi cette clarté divine, tandis qu'elle découvre toutes les profondeurs cachées du cœur humain, répète fidèlement en elle-même toute l'histoire des cœurs qui sont présents. De même aussi que Notre-Seigneur avec quelques caractères représenta sur la poussière du sol, comme dans un miroir, tous les péchés des malicieux accusateurs de la femme adultère, en sorte que chacun d'eux pût y lire distinctement ses propres péchés et ceux des autres, ainsi en ce jour dans la lumière même de Dieu, comme dans un immense miroir, se trouve représentée et écrite distinctement l'histoire de chaque homme; et chaque homme la porte reproduite sur son propre visage, en sorte que chacun peut y connaître sa propre histoire et celle des autres. Que dirons-nous encore? cette manifestation est comme un livre ouvert, grand ouvert à tous les yeux, écrit en caractères parfaitement lisibles, intelligibles à tous, où chaque âme sans pouvoir plus feindre ni se déguiser, sans pouvoir plus dissimuler ni mentir, sans pouvoir plus se disculper ni s'excuser, se connaît elle-même et est connue des autres, telle réellement qu'elle fut depuis le berceau jusqu'à la tombe. Enfin l'œil de chacun à la puissante réverbération de cette lumière divine, devenant aussi pénétrant que l'œil même de Dieu, peut remonter le long de l'histoire de tous les hommes, les suivre dans tous leurs errements. Le monde ne fut précédemment

(1) *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (I Cor. iv).

qu'une vaste masse d'hommes trompeurs et trompés. Nul homme, si clairvoyant et si habile qu'il fût, ne pouvait pénétrer ou deviner tout ce que renfermait le cœur d'autrui; les plus sincères dissimulaient toujours quelque chose. Tous les pécheurs furent plus ou moins hypocrites; les plus effrontés, les plus éhontés, voulurent toujours cacher certains vices, certaines bassesses. Mais aujourd'hui Dieu ne veut rien laisser ignorer; il veut tout peser, ne rien pardonner; il veut que tout soit connu, parce que tout doit être récompensé ou puni : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium.*

O manifestation ineffable ! ô jour ! ô lumière ! ô clarté ! Comme tout aujourd'hui se connaît, se voit, se comprend sans énigmes, sans mystères, sans clinquant, sans déception ? Comme on aperçoit clairement les plans de la Providence divine, l'économie de la rédemption, la juste distribution de ses grâces, tout ce qu'il y avait de raisonnable dans la foi, la douceur des lois divines, la facilité des voies qui conduisaient au salut éternel ! On voit maintenant qu'à aucun homme ne manqua la lumière nécessaire pour connaître la vérité, ni le secours pour la mettre en pratique, et que nul ne s'est perdu sans le vouloir. Toutes les difficultés sont levées, tous les doutes dissipés, toutes les vérités manifestées, toutes les erreurs confondues, tous les vices mis à découvert, tous les torts constatés.

Où sont les airs dédaigneux du philosophe, l'humeur facétieuse du sceptique, le sourire moqueur de l'impie, la superbe outrecuidance de l'incrédule, le ton dictatorial de l'hérétique, l'insolente effronterie du libertin ? Personne n'ose plus soutenir comme plausibles certaines erreurs, comme raisonnables certains blasphèmes, comme licites certains profits, comme permises certaines libertés, comme innocentes certaines amitiés, comme pardonnables certaines

boutades, comme justes certaines vengeances. O le beau triomphe pour la religion divine, pour la sainte morale, pour la véritable vertu ! L'impiété connaît ses délires, la philosophie son orgueil, l'hérésie ses détours hypocrites, la corruption toutes ses turpitudes. En ce jour, tous, la tête basse, le front incliné, le regard abattu, demeurent silencieux, humiliés, confondus : « Toute iniquité, a dit le Prophète, fermera sa bouche (1). » Et, en effet, nul ne peut fermer les yeux à la lumière qui l'investit, nul ne peut s'obstiner contre l'évidence par laquelle il est convaincu ; nul ne peut mentir contre le témoignage de son propre cœur qui le condamne. *Illuminabit abscondita tenebrarum.*

Ils sont là tous les fabricateurs de fausses religions, tous les docteurs d'hérésie ! Oh ! comme apparaissent écrits sur leurs fronts les honteux motifs, les vils intérêts, les malignes intentions, qui poussèrent un Bélus à introduire l'idolâtrie, un Caïphe à s'obstiner dans le judaïsme, un Mahomet à imposer le Coran, un Arius à infecter l'Église orientale, un Eutychès à séduire l'Égypte, un Donat à ravager l'Afrique, un Photius à déchirer la Grèce, un Luther à entraîner l'Allemagne dans l'erreur, un Calvin à infecter la France, un Henri VIII l'Angleterre ! On voit clairement aujourd'hui que tous ces hommes n'étaient point eux-mêmes persuadés de ce qu'ils voulaient persuader aux autres ; ils ne croyaient pas eux-mêmes ce dont ils voulaient faire des articles de foi. Non, il ne fut pas vrai, on le verra, qu'ils voulussent conduire les autres dans le chemin de la vérité ; ils voulurent seulement s'ouvrir à eux-mêmes une voie plus libre, et immoler des victimes sans nombre à leurs passions. L'imposture, la mauvaise foi, la calomnie, la fraude, le mensonge furent

(1) Omnis iniquitas oppilabit os suum (Ps. XVI).

leurs seules armes pour séduire les peuples et les entraîner dans les voies de l'enfer : « L'iniquité s'est mentie à elle-même (1). »

Ils sont là aussi leurs malheureux sectateurs ! Oh ! comme ceux-ci furent en contradiction avec eux-mêmes, absurdes, insensés ! Insensés, jusqu'à croire que la raison publique des Pères, des conciles, de l'Église, s'était trompée dans l'interprétation de l'Écriture, et que dans cette même interprétation la raison privée ne se trompe pas ! Insensés jusqu'à reconnaître pour chef de la religion un prince usurpateur, une femme cruelle, un conquérant heureux, tandis qu'ils ne voulaient pas reconnaître le successeur de saint Pierre ! Insensés, jusqu'à rejeter les décisions de l'Église en matière de foi, pour recevoir celles des tribunaux et des parlements ! Pleins d'orgueil contre la tiare et la houlette du Vicaire de Jésus-Christ, ils se montrèrent vils sous la couronne de fer et le cimenterre ! Ils rejetèrent les vérités incompréhensibles pour embrasser d'incompréhensibles erreurs ; ils se révoltèrent contre l'autorité établie de Dieu dans l'Église, pour courber la tête sous le joug et l'autorité usurpatrice de l'homme.

Là sont les incrédules ! Oh ! comme ils paraissent tous ensemble infâmes et ridicules, ignorants et abjects ! On voit bien aujourd'hui ce qu'était ce profond examen qu'ils prétendirent avoir fait de la religion et qui ne les empêcha pas de devenir les curieux auditeurs d'hommes corrompus. On voit bien qu'ils ne dogmatisèrent contre l'Évangile que pour n'avoir pas eu le courage de le pratiquer ; que du jour où ils cessèrent de marcher dans les voies de la pudeur, ils commencèrent à vaciller dans la foi ; que l'opposition de leur raison aux dogmes révélés fut bien le prétexte, mais que

(1) *Mentita est iniquitas sibi (Ps. xxix).*

l'opposition de leurs cœurs aux lois divines fut le vrai motif de leur irréligion ; que stoïques en fait de doctrine, ils furent constamment épicuriens dans leurs mœurs ; faux impies et véritables libertins ; ils ne voulurent pas de la pureté de la foi, parce qu'ils ne voulurent pas de la pureté des mœurs. Le Prophète l'avait dit : « Ils n'ont pas voulu comprendre, de peur d'être obligés de bien vivre (1). »

Ils sont là aussi la triste engeance des hypocrites ! Les malheureux ! de quoi leur a-t-il servi de composer avec des airs de modestie leur visage, avec un ton de piété leurs discours, avec simplicité leur vêtement, avec les dehors de l'amitié toutes leurs manières ? « Vous avez mis votre confiance dans le mensonge (2), » avait dit le Prophète. Enfin, il est reconnu que le zèle de cet ecclésiastique n'était que de l'ambition ; que l'extérieur modeste de cette jeune personne cachait d'abominables intrigues ; que les démonstrations d'amitié de ce prétendu ami cachaient de honteuses trahisons et de véritables perfidies ; et que sous le masque de la religion et de la régularité cet homme sérieux cachait un cœur impie, une vie licencieuse. Maintenant, quelle confusion ! La rougeur, comme un feu dévorant, leur monte au visage, alors qu'ils se voient découverts publiquement pour ce qu'ils furent !

Là est la multitude des pécheurs ! Sous les regards de tous se déroule le tableau de chaque vie. Oh ! comme ils souillèrent leur robe d'innocence, la pudeur, la piété de leurs premières années et par des mensonges astucieux, et par d'arrogants dédains, et par des discours obscènes, et par de secrètes turpitudes, et par des communions sacrilèges ! Oh ! comme, devenus adultes, croissant en âge, ils crois-

(1) Noluit intelligere ut bene ageret (*Ps. xxiv*).

(2) Confissa es in mendacio (*Jerem. xiii*).

saient en malice ! Que de fois ils s'attaquèrent et par des médisances et par des calomnies à la réputation d'autrui ! Par combien d'usures palliées, d'extorsions manifestes, par combien d'usurpations, d'injustices criantes, ils portèrent préjudice au prochain dans ses possessions ! Avec quelle audace ils osèrent convoiter et séduire l'épouse d'autrui, corrompre et puis abandonner la fille d'autrui. Ils ne respectèrent ni liens de parenté, ni égards d'amitié, ni lois de religion. Les murmures et les insultes, les imprécations, et les blasphèmes, les parjures et les obscénités mêlées à tous leurs discours, les rivalités et les trahisons, les inimitiés et les vengeances, les intempérances et les scandales, les fraudes et les supercheries, les injustices, les jeux, les orgies et toutes les abominations que saint Paul défendit même de nommer et qu'il est bien plus honteux de commettre. Voilà quel fut l'emploi de toute leur vie !

Celles qu'on voit ici furent des femmes du monde. Oh ! comme on voit bien aujourd'hui qu'elles s'adorèrent elles-mêmes ! Idolâtres qu'elles furent de leur esprit, de leurs qualités extérieures, de leur beauté, de leurs grâces, elles sacrifièrent à leur idole et leur temps par les divertissements du monde, et leurs biens par le luxe de la représentation, et la modestie par l'indécence de la mise, et la pudeur par des liaisons licencieuses. Non contentes de porter leur idole en triomphe dans les rues, dans les cercles, dans les spectacles, dans les réunions de plaisir pour attirer à elles les regards licencieux des assistants, elles osèrent la porter jusque dans les temples saints pour y usurper les adorations et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul. Mais à cette heure on voit combien elles furent vaines, légères, dissimulées, menteuses, infidèles ; comment sous des dehors séducteurs elles conservaient un cœur perfide, un caractère abject, une âme criminelle. Ah ! les voilà

donc ces honteuses divinités auxquelles tant d'hommes im-béciles sacrifièrent du matin au soir, auxquelles ils jurèrent fidélité et amour, désolant pour leur complaire une famille auparavant aimée, maltraitant, conduisant au tombeau, quelquefois par un crime, leurs innocentes et chastes épouses, ne reculant devant la perte ni de leur âme, ni de leur Dieu, ni de leur éternité ! On ne saurait décider qui fut plus vil et plus infâme ou de telles idoles ou de leurs adorateurs, ni en ce jour de qui doit être plus grande la honte et la confusion. « Oui, ils seront confondus, a dit Isale, par les idoles auxquelles ils auront sacrifié (1). »

Ceux-là furent riches dans le monde ; ils furent nobles, dignitaires, princes, seigneurs, puissants, mais aujourd'hui tout le monde voit comment ils le devinrent, et quel triste usage ils firent de leur grandeur. Celui-ci fut riche parce qu'il hérita d'un spéculateur avare, d'un heureux usurpateur ; cet autre parce qu'il ne secourut jamais les pauvres, parce qu'il ne paya pas les salaires dus, ne satisfît pas ses créanciers, n'accomplit pas les legs ; ou bien encore parce qu'il manqua de bonne foi dans les contrats, pratiqua l'usure, s'appropriâ des dépôts, usurpa le patrimoine de la veuve et de l'orphelin. Ah ! l'on sait donc aujourd'hui, on a la preuve que celui-là parvint à la grandeur par la voie de la bassesse, de l'intrigue, de la calomnie ; celui-ci par la prostitution et le déshonneur. On sait que tous ces hommes ne furent riches et grands que pour s'enivrer d'orgueil, pour opprimer les inférieurs, pour supplanter les égaux, pour abuser du besoin, de la dépendance, de la pauvreté ; pour fouler aux pieds impunément la pudeur ; pour soutenir le luxe et le jeu ; pour nourrir des bouffons, des parasites, des courtisanes.

(1) Confundentur ab idolis quibus sacrificaverunt (Is. 1).

Ceux-ci furent des chefs de famille. Oh ! comme on voit aujourd'hui que c'est par leurs connivences, par leurs enseignements, par leurs scandales, que se sont perdus les gens de leur maison et leurs enfants ! Père barbare, ce fut lui le premier qui, par ses déclamations contre les pratiques et les ministres de la religion, éteignit la foi dans le cœur de son fils. Mère criminelle, ce fut elle qui jeta dans le cœur de sa fille les premiers germes de vanité ; elle qui, par son exemple, lui inspira la passion de l'idolâtrie d'elle-même, le désir de plaire au monde, le goût des spectacles, des divertissements, des parures immodestes, des manières libres, et qui plus tard altéra tout à fait, anéantit en elle tout sentiment de pudeur et de piété.

O honte alors ! ô rougeur ! ô angoisse ! s'écrie le pécheur. Je suis connu de tous, mieux que je me connais moi-même. Tous voient à découvert ce torrent d'iniquités qui sans cesse alla se grossissant de nouvelles fautes ; en sorte que je ne cessai de pécher qu'en cessant de vivre. Tous pénètrent les fibres les plus subtiles et les plus intimes de mon être ; et ils y lisent toutes les pensées qui ont occupé mon esprit, tous les mouvements qui ont déshonoré mon cœur, et mes desseins chimériques, et mes transports fiévreux, et mes folles espérances, et mes désirs insensés ! Rien n'échappe, ni mes plus secrètes malices, ni la bassesse, la turpitude et la vileté de mes intentions, avec toute leur criminalité et tous leurs ridicules. Quoi encore ? pensées fugitives et désirs d'un moment, images voluptueuses, auxquelles je ne m'arrêtai qu'autant qu'il le fallait pour me rendre coupable ; complaisances cachées presque à mon propre cœur, qui s'y abandonnait sans presque s'en apercevoir et que j'oubliai aussitôt après la faute commise. Tout cela se présente à moi dans sa réalité, c'est-à-dire comme de véritables péchés ; et tels je les vois, tels aussi les voit tout le monde. Hélas ! tout

le monde voit aussi ces honteux excès que j'osais à peine tout tremblant confier aux ténèbres de la nuit, à la solitude de ma demeure, et que j'eus soin d'oublier aussitôt après les avoir commis, par suite de la honte qu'ils me causaient; et maintenant ils sont connus de mes supérieurs, de mes égaux, de mes sujets, de mes amis, de ceux à qui je crus avoir plus intérêt de les cacher par mille mensonges, par mille fictions, mille parjures. A quoi donc m'a-t-il servi de me cacher au ministre de Dieu dans le tribunal de la pénitence, si aujourd'hui j'apparais dans toute la turpitude, dans toute l'ignominie de mon âme, tel que j'ai été réellement, si je suis connu de tout le monde, si aujourd'hui chacun peut en chuchoter, s'en railler et en rire? « Je révélerai, dit le Seigneur, ta nudité aux nations; je dévoilerai ton ignominie à des royaumes entiers (1). » Mais la lumière divine, puisqu'elle illumine toutes les âmes, puisqu'elle pénétre tous les cœurs, non-seulement découvre toutes les ténébreuses abominations, toute la profonde malice des pécheurs, mais encore elle dévoile tous les nobles desseins, toute la vraie sainteté des justes. Le grand apôtre l'a dit: « Dieu illuminera les secrets des ténèbres; il manifestera les replis les plus cachés des cœurs (2). »

Gloire donc et triomphe aux humbles enfants de l'Église, aux vrais serviteurs de Dieu, aux dévoués disciples de Jésus-Christ, aux observateurs fidèles de toutes les lois du christianisme! Dans le monde, eux, ils furent réputés petits esprits, âmes faibles, gens à préjugés. Leur assiduité à l'église fut taxée de penchant à l'oisiveté, leur dévotion de pratiques superstitieuses, leur mortification de pieuse extra-

(1) *Ostendam gentibus nuditatem tuam et regnis ignominiam tuam (Nah. iv).*

(2) *Illuminabit abscondita tenebrarum, manifestabit consilia cordium (1 Cor. iv).*

vagance, leur réserve de singularité affectée, leur modestie de timidité scrupuleuse, leur éloignement pour le monde de misanthropie, le pardon des injures et le renoncement à la vengeance de bassesse et d'abjection; leur opposition au torrent corrupteur des maximes et des coutumes scandaleuses fut taxée d'originalité bizarre. Mais aujourd'hui que l'humilité ne cache plus leur héroïsme, aujourd'hui que sont dissipées les ténèbres volontaires dont ils enveloppèrent leur vertu, aujourd'hui ils apparaissent tels qu'ils furent en réalité. Tous les jugements qui se formèrent sur leur compte sont changés; toutes les âmes perfides et noires, toutes les langues médisantes et sacrilèges qui osèrent jeter sur eux le voile de la calomnie et du déshonneur sont silencieuses et confuses (1).

Oh ! comme la justice apparaît aujourd'hui dans toute sa lumineuse clarté ! Le caractère soi-disant étrange et bourru de cette honnête dame n'était que la profonde habileté d'une sagesse toute chrétienne qui visait à écarter de la maison un tentateur insidieux, sans éveiller les soupçons d'un mari jaloux, et prévenir ainsi des haines sanglantes. Sous les dehors les plus simples et les plus communs, cette jeune personne cachait une grande âme, un profond sentiment de religion, un cœur plein de générosité qui ne respirait qu'amour et zèle pour Dieu, charité et tendresse pour le prochain. Que d'aumônes faisait cet homme qui paraissait si dur ! Combien de fois de cette maison qui passait pour si avare étaient partis des secours qui, sans laisser aucune trace de leur passage, étaient allés consoler secrètement l'indigence honteuse de se montrer. Oh ! que d'œuvres de cha-

(1) *Muta sunt labia dolosa que loquebantur adversus justum iniquitatem (Ps. xxx).*

rité réalisait cette dame qui passait pour aimer trop peu son domicile ! Que d'œuvres secrètes de pénitence pratiquait cet homme du monde qui paraissait si jovial et si gai ! Que de ferventes prières adressait à Dieu cette jeune femme si élégante ! Oh ! que de secrets martyres endurèrent ces autres personnes dans le secret de leurs demeures pour conserver et défendre leur honneur et leur vertu ! On voit maintenant qu'il était un chaste Joseph ce jeune homme qu'on réussit à faire passer pour un impudique. Elle était une chaste Suzanne celle qui passa pour adultère. Il était un grand saint cet homme qui fut décrié comme un hypocrite ; si celui-ci perdit un emploi, si celui-là une grande protection, si cet autre sa fortune, ce fut parce qu'il ne voulut pas trafiquer de l'honneur de sa compagne, blesser la justice ou coopérer à l'iniquité d'autrui par l'oppression. Comme il fait beau voir dans les Saints tant d'humilité à côté de tant de science, tant de modération parmi tant de richesse, tant de modestie parmi tant de grandeurs, tant de pudeur unie à tant de beauté, tant de mépris de soi uni à tant d'attraits, tant de foi au milieu de tant de corruption ! Comme il fait beau voir tant de sentiments généreux, tant de désirs sublimes, tant d'efforts héroïques de vertus, à peine éclos dans un cœur et à l'instant même ensevelis dans un impénétrable secret, toutes les vertus du sanctuaire parmi la dissipation et les scandales du siècle profane ! O années passées dans l'indigence, dans la persécution, dans l'humiliation, dans la douleur, comme vous êtes bien compensées en un seul jour ! Quelle plus douce compensation pour les justes que d'avoir aujourd'hui pour admirateurs les censeurs mêmes de leur vertu ! que de trouver écrits en caractères d'or dans le livre de vie leurs noms, voués jadis à l'obscurité et à l'infamie par l'injustice du monde ; que de se voir constitués juges des mêmes hommes, qui dans leurs jugements furent si peu

équitables envers eux ! Et après avoir été foulés aux pieds par les impies, de se voir aujourd'hui élevés sur des trônes, pour fouler aux pieds les impies les plus fameux et les plus insignes scélérats, comme on foule la poussière et la boue (1) ! Qu'il sera beau de se trouver en ce jour-là parmi vos fidèles amis, ô Dieu très-haut ! Quelle gloire ! quel éclatant triomphe ! quelle majesté de commandement ! quelle puissance d'autorité ! « Vous avez beaucoup honoré vos amis, ô mon Dieu ! vous avez puissamment affermi leur domination (2). »

DEUXIÈME POINT. — Mais à la manifestation claire, lumineuse, invincible de la scélératesse des pécheurs et de la sainteté des justes, voici que Jésus-Christ, comme il l'avait ailleurs révélé lui-même, ajoutera les louanges et les reproches, ainsi que la proclamation des récompenses et des châtiments. Ce roi de la parabole évangélique qui gourmande et blâme les serviteurs négligents et rebelles (3) ; qui tourne en preuves de culpabilité tout ce qu'ils osent dire pour leur justification (4) ; qui ordonne de les dépouiller de tout et qui les fait mettre à mort sous ses yeux (5), c'est Jésus-Christ lui-même qui, se tournant vers les pécheurs rangés tout tremblants à sa gauche, leur dira : Me reconnaissez-vous maintenant ? Je suis, ô Juifs, ô incrédules, ce Jésus, dont vous ne voulûtes pas reconnaître le caractère comme Messie et Rédempteur, et dont vous ne voulûtes pas admettre les divines révélations ! Que pouvez-vous dire pour votre dé-

(1) Calcabitis impios, cum fuerint cinis sub planta pedum vestrorum (*Matth.* IV).

(2) Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum (*Ps.* XXXVIII).

(3) Serve nequam (*Luc* XIX).

(4) De ore tuo te judico (*Ib.*).

(5) Interferte ante me (*Ib.*).

fense ? Dites, dites si vous avez quelque légitime excuse (1) ! Direz-vous peut-être que vous étiez nés dans les ténèbres de la gentilité, dans les préjugés du judaïsme, dans les erreurs de l'hérésie ? Mais, coupables serviteurs, c'est là justement ce qui motive votre condamnation. Ces ténèbres mêmes, si denses et si palpables, ne devaient-elles pas vous engager à chercher la lumière ? Et si vous l'aviez cherchée, les préjugés mêmes dont vous connaissiez la honteuse origine, les vices des fondateurs de fausses religions dont vous saviez la scandaleuse histoire, ne devaient-ils pas vous ouvrir les yeux et vous faire voir que vous n'étiez pas dans le vrai ? Ah ! vous fûtes dans l'erreur, et vous vous y complaisiez, et vous vous obstinâtes à y persévérer. Vous fîtes toujours marcher devant vous la mauvaise foi, l'imposture, l'insincérité, la duplicité, l'intérêt de vos passions, et vous les fîtes toujours prévaloir dans l'examen des questions religieuses. Puis, pour satisfaire vos passions, vous vous mîtes à persécuter mon enseignement, ma loi et mon Église, au lieu d'en étudier la vérité, la doctrine et les fondements. D'ailleurs, ne fis-je pas briller à vos yeux ma religion d'un double éclat, et par les miracles qu'opéraient mes prédicateurs et par les prodiges de vertu que pratiquèrent mes disciples ? Ne plaçai-je pas à côté de vous les chrétiens catholiques pour vous les faire reconnaître ? N'auriez-vous pas dû mettre à profit ma bienveillante révélation en la faisant fructifier par l'industrie de la bonne foi et de la prière dans la banque de mon Église ? Et vous vous trouveriez aujourd'hui riches du gain de ma foi, et de mérites fécondés par ma grâce ! « Pourquoi, dit à ses serviteurs le maître de la para-

(1) *Narra, et quid habes ut justificeris (Is. XLIII).*

bole, n'avez-vous pas confié mon argent aux banquiers ? Et lorsque je serais revenu, j'aurais recouvré le capital avec les intérêts (1). »

Et vous, ô catholiques, vous placés par moi au sein de la véritable Église, éclairés dès le berceau des lumières de la vraie foi ; vous, élevés à mon école, cultivés par mes leçons, nourris de ma propre chair, honorés par tant de privilèges et tant de grâces ; vous qui en retour avez déshonoré ma religion sainte par une vie de scandales ; vous, que l'on vit, catholiques, rivaliser avec la perfidie des hérétiques, chrétiens, surpasser en abomination les idolâtres, que pouvez-vous alléguer pour excuse ? *Narra, si quid habes ut justificeris*. L'ignorance ? O malheureux ! ce mot même vous condamne ! *Serve nequam, ex ore tuo te judico !*

L'infidèle pourrait à certains égards l'invoquer, cette ignorance ! Mais vous, dès votre enfance, ma loi vous fut intimée ; vous l'entendîtes expliquer dans les catéchismes, inculquer dans les prédications, rappeler par les confesseurs, recommander encore mieux et préconiser par les exemples ! Peut-être alléguerez-vous les tentations, les périls ? Ah ! oui, les périls ! Et ce n'est pas vous qui de vous-mêmes allâtes les chercher ? Avec un cœur aussi faible, une imagination aussi ardente, avec une chair aussi rebelle, qui donc vous obligeait à fréquenter les cercles et les spectacles, à vous lier avec des compagnons aussi pervers, à vous trouver souvent parmi des gens perdus de mœurs, à vous engager dans des occasions dont les terribles influences et les séductions auraient pu faire tomber même les saints ? Et dans les occasions non cherchées par vous n'aviez-vous pas l'appui de mon secours qu'il suffisait d'invoquer ? Ne vous donnai-je pas des anges

(1) *Quare non posuisti pecuniam meam ad mensam ut cum venissem, cum usuris exegissem illam ? (Luc XIX.)*

pour vous garder, des saints pour vous protéger, Marie, ma mère, pour vous défendre, mes ministres pour vous diriger et pour vous soutenir ? Alléguerez-vous la faiblesse et les misères de la nature ? Mais ne vous laissai-je pas la prière pour vous fortifier, la pénitence pour effacer toutes vos souillures, le sacrifice pour vous enrichir de tout mérite, la confirmation pour posséder toute force, l'Eucharistie pour recevoir toute consolation et tout encouragement ? Or, pourquoi n'en faites-vous pas usage ? Alléguerez-vous les affaires et les emplois du monde ? Eh ! ne saviez-vous pas que je ne vous avais pas mis au monde pour jouir du monde et y chercher le bonheur, mais seulement pour vous en servir ? Quoi ! ne trouvâtes-vous pas du temps, des ressources, de la santé, de l'argent, pour les plaisirs, l'oisiveté, les orgies, les spectacles, les inutiles causeries, et en un mot pour contenter toutes les passions ? Ce n'est que pour servir Dieu et sauver votre âme que vous n'eûtes pas une heure à prendre sur votre journée, un jour à prendre sur votre vie entière ? Combien d'autres plus occupés que vous, plus exposés, plus faibles surent tenir ferme contre tous les périls, et trouver du temps pour se sauver ? vous, vous n'en trouvâtes que pour vous perdre ! Si vous n'aviez rien à me donner de votre propre fonds, que ne profitiez-vous de mes largesses, des habitudes de vertus que vous aviez reçues infuses, des grâces que je vous accordai, des doctrines que je vous révélai, et enfin du pardon que je vous offris ? N'aviez-vous pas à votre disposition la banque de mon Église, où vous pouviez faire valoir pour l'éternité la grâce de ma foi, le fruit de mes sacrements : *Quare non posuisti pecuniam meam ad mensam, ut cum venissem, cum usuris exegissem illam*. Vous objecterez peut-être enfin les péchés une fois commis ? Ah ! combien ne vous offris-je pas de moyens, combien ne vous accordai-je pas de temps pour vous reconnaître ? Je vous ap-

pelai et vous fîtes le sourd ; je m'approchai et vous prîtes la fuite ; je vous cherchai et vous ne fîtes aucune attention à moi ; je vous menaçai et vous ne vous rendîtes pas ; je parlai à votre esprit par mes lumières, à votre cœur par mes inspirations, à vos yeux par les saintes images des saints et par les exemples de tant de personnes vertueuses. Je vous attirai par les désirs ; je cherchai à vous éveiller par des craintes salutaires, par les amertumes du remords ; je fis le siège de vos âmes et par les bienfaits et par les châtimens ; et rien ne put vous faire retourner en arrière, ni vous subjuguier, ni vous convertir. Ah ! je n'ai pas laissé passer un jour, une heure, un instant, sans vous accorder quelque nouvelle grâce de salut ; et vous, en retour, deviez-vous vous obstiner à ne pas laisser passer un jour, une heure, sans commettre quelque nouveau péché digne de la damnation ?

C'est donc vous que je n'ai pu ni gagner par la douceur ni vaincre par la sévérité ; pécheurs insolents pendant la vie, et désespérés à la mort ! Donc, loin de moi, loin de moi ! *Discedite a me !* Vous n'avez pas voulu de moi ; eh bien ! vous ne m'aurez pas. Vous me mîtes au-dessous des plaisirs les plus sales, des gains les plus honteux, des plus misérables intérêts ; vous fîtes marchandise de moi aux prix les plus vils. Loin de moi !... puisque vous n'avez tenu compte, ni du sang que je répandis, ni du bien que je voulais vous faire, ni des récompenses que je vous promis, ni des châtimens dont je vous menaçais. Vous rejetâtes mes lumières ; vous changeâtes en poison ma chair divine ; mes grâces en occasions de nouveaux péchés ; le temps et la vie en motifs d'impénitence ! Loin de moi ! je fus votre Dieu et je ne le suis plus ; je fus votre sauveur et je le fus en vain ; je fus votre fin suprême et je ne le serai plus jamais : *Discedite a me !*

Vous ne voulûtes pas de ma bénédiction ; ayez ma malé-

diction maintenant ! Vous ne voulûtes pas de mon amour ; ayez mon indignation ! Vous ne voulûtes pas des éternelles délices de ma gloire ; ayez le feu éternel de l'enfer ; *In ignem æternum !* Ce feu n'avait pas été allumé pour vous ; il l'avait été pour l'ange apostat et ses satellites. Mais vous, qui l'avez eu pour maître, ayez-le pour tyran ; vous l'eûtes pour docteur, ayez-le pour bourreau ; vous suivîtes ses inspirations et ses maximes, partagez désormais éternellement sa peine : « Allez au feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges (1). »

Ensuite se tournant vers les justes qui sont placés à sa droite : Et vous, leur dira-t-il, Lazares mendiants, femmes pieuses, humbles dévotes, chrétiens pauvres aux yeux du monde, mais apôtres zélés, martyrs généreux, vierges sublimes, nobles confesseurs, austères pénitents, âmes sublimes, dont l'unique passion fut mon culte, l'unique pratique ma loi, l'unique amour celui de ma personne, l'unique espérance le paradis, l'unique trésor ma grâce, les seules délices mes sacrements, l'unique lieu de récréation mes temples, pour vous, non contents de me respecter et de m'aimer dans ma personne, dans mes sacrements, dans ma foi et dans mon Église, vous m'avez encore respecté, aimé, secouru et choyé dans la personne de mes infirmes et de mes pauvres (2). O serviteurs vraiment fidèles, ô amis vraiment affectueux, réjouissez-vous, jouissez aujourd'hui, bondissez de joie. Il est venu le temps de la récompense infinie qui vous était réservée et au prix de laquelle tous vos sacrifices, toutes vos peines, tous vos efforts, bien que grands et hé-

(1) *In ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus (Matth. xxv).*

(2) *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis (Matth. xxv).*

roïques, ne sont vraiment rien (1). Soyez bénis dans vos lèvres qui prononcèrent tant de prières ferventes, dans votre esprit qui entretint tant de saintes pensées, dans votre cœur qui fut le centre de tant de pures et généreuses affections ! Soyez bénis dans votre corps qui résista à tant de mortifications ! Soyez bénis dans vos oreilles qui entendirent tant de prédications, dans vos pieds qui visitèrent tant d'hôpitaux, fréquentèrent tant d'églises ! En un mot, vous qui avez été bons de la bonté divine, venez avec moi, soyez revêtus, comblés de la bénédiction divine que vous recevrez de mon Père et de moi : *Venite benedicti Patris mei*. Oui, venez avec moi, vous qui, n'ayant voulu que moi seul dans le temps, ne devez jamais être séparés d'avec moi pendant l'éternité. Vous m'imitâtes dans Bethléem, vous me suivîtes au Calvaire, vous partageâtes mes misères, mes peines, mes affronts, mes humiliations, mes opprobres ; venez donc partager ma gloire et ma félicité. Possesseurs de ma grâce, soyez-le du royaume que mon Père céleste vous a préparé dès l'origine du monde pour le posséder sans fin (2).

A ces mots, voici que le ciel s'ouvre de toute part, et un torrent de lumière trace aux élus la voie triomphale. En même temps les élus, précédés de la croix et de Jésus-Christ qui se met à leur tête, entourés des anges qui volent autour d'eux, portent des palmes dans leurs mains et ceints de leurs radieuses couronnes, enveloppés de splendeur, environnés de gloire, brillant tous d'une joie pure, se balancent doucement dans les airs en chœurs joyeux ; ils jettent vers la terre un regard de dédain, et la frappant du pied, ils s'élancent vers les demeures célestes.

(1) Euge, serve bone, quia in modico fuisti fidelis, etc.

(2) Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum quod vobis paratum est a constitutione mundi (*Matth. xxv*).

Cependant d'un autre côté l'horrible gouffre de l'enfer s'entr'ouvre, et les réprouvés, ignoble cohue, immonde troupeau, la confusion sur le visage, le désespoir dans le cœur, vainement dans leur rage se déchirent de leurs propres dents, vainement poussent les cris les plus désespérés; entassés qu'ils sont les uns sur les autres, écrasés sous le poids de la colère divine, précédés de Lucifer, poussés et repoussés par les démons, ils sont précipités dans un océan de feu. L'abîme se referme sur leurs têtes maudites; le temps a pris fin, et pour eux commence l'interminable éternité de peines et de tourments; comme aussi commence pour les justes l'interminable éternité de félicité et de joie : « Ils iront, ceux-là, dans le supplice éternel, et les justes dans l'éternelle vie (1). »

O jour! ô jugement sans miséricorde! ô procès sans défense, ô accusation sans réplique, ô sentence sans révision, ô condamnation sans appel, ô peine sans adoucissement, ô désespoir sans consolation, ô éternité sans fin!

Malheureux pécheurs! notre méprise est donc pour l'éternité!... Mais non; nous sommes encore dans la vie, nous avons donc encore et le temps et le moyen d'échapper à un sort aussi terrible et aussi funeste. Ah! rangeons-nous du parti de Jésus, de ses vrais disciples, de ses vrais sectateurs. Séparons-nous de la cité du démon, de la cité de l'erreur, du vice, du péché. Hâtons-nous de sortir de Gomorrhe avant que le déluge de feu ne vienne nous surprendre. Ainsi nous n'aurons pas lieu de nous rappeler avec un tardif et inutile repentir cette prédication, peut-être dernière invitation de Dieu, dernier appel, grâce dernière.

(1) Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam (*Matth. xxv*).

SEPTIÈME HOMÉLIE

LE PUBLICAIN ET LE PHARISIEN

OU L'HUMILITÉ ET L'ORGUEIL

Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur (Luc XVIII).

Quiconque s'élève sera abaissé ; quiconque s'abaisse sera élevé.

DE même que la bonté de l'arbre se reconnaît à la qualité des fruits qu'il donne, ainsi la divinité de la Religion est principalement attestée par la singularité et l'excellence des vertus qu'elle persuade. En effet, une doctrine ne peut pas n'être point divine dès qu'elle enfante des vertus, qui, même au prix des plus grands efforts, ne pourront jamais être le produit d'une doctrine purement humaine.

Par conséquent la plus forte preuve, la preuve la plus sensible, qui tombe sous les yeux de tous, et que même les plus grossiers et les plus ignorants sont en état de peser et d'apprécier, la preuve la plus universelle, la preuve permanente, la preuve perpétuelle de la divinité de la Religion chrétienne ne repose point tant sur les miracles et les prophéties qui l'accompagnent que sur les vertus plus qu'humaines qu'elle produit et seule peut produire ; et de fait dans tous les temps, dans tous les lieux, les infidèles de toutes les religions, de toutes les sectes ont toujours conclu de la vie divine des vrais chrétiens à la divinité du christianisme.

Or la première entre ces vertus, précieux fruit, indice et preuve tout à la fois de la divinité de la doctrine chrétienne,

c'est précisément l'humilité, vertu dont les philosophies et es religions païennes, loin d'avoir jamais pu persuader la pratique, n'ont pas même soupçonné l'existence ; l'humilité dont les langues des Gentils ne possèdent même pas le nom, parce que leur esprit n'en eut pas l'idée ; l'humilité enfin dont Jésus-Christ, fils de Dieu fait homme, a le premier donné l'exemple et ensuite la leçon ; l'humilité qui est la vertu propre de l'Évangile exclusivement, parce que Dieu seul forme les humbles, comme le démon forme les superbes.

Mais entre toutes les leçons d'humilité que nous a données notre divin maître, la plus claire, la plus persuasive, la plus efficace me paraît être celle qu'il nous a présentée dans l'admirable parabole du Publicain et du Pharisien, parabole qu'il a conclue par ces graves paroles : « Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé. » Apprenons donc aujourd'hui dans cette parabole une si importante et si précieuse leçon, afin qu'en la pratiquant nous obtenions les grâces et les récompenses des humbles et que nous évitions les châtimens réservés aux superbes.

PREMIER POINT. Ce qui donna occasion à cette parabole, d'après l'évangéliste saint Luc, c'est que le Seigneur vit autour de lui certains juifs, qui, présomptueux et fiers de leur prétendue sainteté et de leur prétendue justice, étaient dans la même mesure, insolents, altiers et dédaigneux envers les autres (1). Mais ces hommes orgueilleux, ce n'étaient pas seulement des pharisiens, des sacrificateurs, des lévites ; c'étaient encore des séculiers de toute condition, de tout rang, de tout état, de tout sexe : *Il dit à quelques-uns* (2). D'ailleurs cette parabole ne fut pas racontée dans le temple ;

(1) Dixit Jesus ad quosdam qui in se confidebant tanquam justii et adsperebantur cæteros, parabolam istam (Luc XVIII).

(2) Dixit ad quosdam (Evang.)

elle fut racontée sur la place publique, en présence de tout le peuple. Car comme tous étaient plus ou moins gravement atteints de la maladie de l'orgueil, c'est à tous qu'il propose le grand remède de l'humilité. Voici donc la première et importante leçon que nous donne ici le Seigneur, c'est que l'humilité n'est pas seulement la vertu des religieux et des ecclésiastiques, mais encore celle des séculiers et des hommes du monde ; elle n'est pas seulement une vertu mystique et privée, la vertu propre du sanctuaire et du cloître ; mais elle est encore une vertu civile, une vertu politique, nécessaire à l'État et à la société.

En effet la société parfaite se compose de classes subordonnées les unes aux autres ; de conditions diverses, qui, quelque égales qu'elles doivent être en face de la loi, ne peuvent pourtant jamais être absolument nivelées ; enfin d'individus parmi lesquels les uns doivent être premiers, les autres derniers, selon la hiérarchie sociale. Or pour la réalisation de l'ordre véritable, ceux qui commandent ne doivent pas abuser de leur position ; et au contraire ceux qui obéissent doivent patiemment se résigner à la leur. C'est-à-dire que les uns et les autres ont besoin d'être sincèrement humbles ; parce que l'humilité comprend dans ses principaux devoirs l'acceptation volontaire de la position modeste, même inférieure et pénible que la Providence a bien voulu nous assigner dans la hiérarchie sociale ; c'est l'humilité qui inspire, et qui persuade efficacement le respect pour la supériorité, l'estime des égaux, un saint amour pour les inférieurs. Sans l'humilité, le puissant tendra toujours à opprimer, le petit à se révolter ; sans l'humilité la hiérarchie sociale ne sera que despotisme et révolte ; il n'y aura plus des princes et des sujets, mais des esclaves et des tyrans ; le commandement ne sera plus qu'un caprice, l'obéissance qu'une nécessité fatale ; sans l'humilité enfin le souverain

n'aura d'autre règle pour le diriger dans le commandement que son égoïsme ; le peuple d'autre frein pour le contenir dans la sujétion, que la force ; et de là fatalement la nécessité sociale et philosophique de l'esclavage dans tous les pays non chrétiens, c'est-à-dire dans tous les pays qui n'ont pas écouté la grande leçon, ni connu la grande vertu de l'humilité. Et de fait si nous parcourons le monde, qu'y verrons-nous partout ? Là où la croix n'est pas arborée, il y a ignorance de Dieu, oppression de l'homme ; là où n'est pas arborée la croix du fils de Dieu, c'est l'homme qui est crucifié ; en d'autres termes : là où ne s'élève pas la croix du Christ, ce grand emblème, cet éloquent symbole de l'humilité, là où par conséquent l'humilité n'est ni pratiquée, ni connue, il y a tyrannie, il y a esclavage, il n'y a qu'une apparence d'ordre social, qui ne se maintient que sous l'abri de la nécessité et sous la protection de la force, oh ! combien il est vrai que sans l'humilité la hiérarchie sociale parfaite, l'ordre, l'harmonie de l'obéissance et du commandement sont impossibles.

Et maintenant, si dans beaucoup de pays habités par des chrétiens nous voyons avec douleur le pouvoir méditer sans cesse de nouvelles conquêtes sur le peuple, le peuple aspirer à renverser de son poste le pouvoir ; les grands sans compassion, les petits sans respect ; le riche s'amollissant dans les raffinements de la volupté, le pauvre frémissant dans le gouffre de sa misère ; en haut des orgies scandaleuses, en bas de féroces rancunes et les appétits sauvages d'une misère sans résignation ; la haine qui monte vers les sommités, et le mépris qui en descend et va remplir de fiel tous les cœurs ; une soif inextinguible d'élévation qui dévore les conditions basses et obscures ; partout l'impatience de l'ordre et une agitation inquiète, funeste indice d'un malaise social, signe avant-coureur de quelque chose de plus funeste encore,

de l'entière ruine de la société; tout cela n'a lieu que parce que en ces derniers temps on a toujours parlé à l'homme de ses prétendus droits, jamais de ses devoirs; parce que à l'aide des doctrines d'incrédulité et d'indifférence on a versé à pleine coupe aux peuples tous les poisons de l'esprit infernal, qui est un esprit d'orgueil; parce que en même temps l'esprit du christianisme, qui est un esprit d'humilité, s'est trouvé banni de presque tous les cœurs; parce que enfin, par un sort commun aux autres vertus de l'Évangile, la vertu de l'humilité n'a plus aucune place, je ne dirai pas seulement dans la pratique de la vie, mais même dans le langage et les idées. Ainsi, cette précieuse vertu, la seule qui puisse inspirer aux grands la mansuétude et la charité pour les classes du peuple, et qui puisse faire pardonner et tolérer de la part du peuple l'élévation des grands, cette importante vertu, premier fondement, premier rempart de l'ordre social et parfait, a été exilée d'au milieu du monde et reléguée dans les cloîtres, ou bien piteusement abandonnée comme un vil héritage à quelques âmes pieuses, tandis que la société entière est demeurée la proie de l'orgueil. Aussi plus que jamais se vérifie le mot de Théophilacte, que de toutes les passions humaines, la superbe est celle qui travaille et tourmente plus affreusement le cœur de l'homme (1).

Le grand besoin social n'est donc pas aujourd'hui d'entendre parler des droits de l'homme, puisque ces droits vrais ou imaginaires, l'homme les connaît déjà assez de lui-même; il se les exagère assez de lui-même, ayant dans l'orgueil un maître intime et secret qui ne l'en instruit que trop, et n'a nul besoin qu'on lui en parle. Les désordres

(1) *Quia superbia plus quam aliæ passiones vexat hominum mentes theophil.*

actuels n'ont commencé que par la déclaration des droits de l'homme, et ne peuvent finir que par la déclaration légale, politique des droits de Dieu. Le mal n'a commencé que par la propagation de l'orgueil, et il ne peut finir que par la précaution d'inculquer dans les cœurs la vertu d'humilité. Donc dans l'intérêt de la société dont l'existence est à tout instant compromise par l'orgueil des hommes, il est aujourd'hui plus que jamais nécessaire de leur prêcher et de leur inculquer la morale de la parabole évangélique, la doctrine de Jésus-Christ sur l'humilité. Ce sera le moyen de combattre la force qu'ils cherchent dans leur prétendue justice, dans la chimère d'une probité purement naturelle, et de les éclairer sur cette vaine confiance en eux-mêmes qui les porte à n'avoir plus que haine et mépris pour tous les autres.

Deux hommes donc, nous dit le Seigneur, deux hommes montèrent au temple pour prier (1). Mais pourquoi le Seigneur a-t-il voulu employer cette expression : ils montèrent au temple? La raison immédiate de cette expression, c'est qu'effectivement le temple de Jérusalem étant situé sur la haute roche de Sion, il fallait monter pour y arriver ; mais outre cette raison littérale il y en a une autre toute morale et toute mystique, beaucoup plus importante.

Le Prophète avait dit que le lieu saint où Dieu réside est une montagne très-haute, escarpée, difficile et où l'homme ne peut arriver que rarement : « Qui donc s'élèvera jusqu'à la montagne de Dieu? Qui habitera dans le lieu saint où il réside (2)? » C'est pour cela que le même prophète a dit dans un autre psaume que pour prier l'homme doit mé-

(1) Duo homines ascenderunt in templum ut orarent (*Luc xviii*).

(2) Quis ascendet in montem Domini? aut quis stabit in loco sancto ejus? (*Ps. xxiii.*)

diter une ascension, voler en haut sur les ailes du cœur (1). Le Seigneur donc en nous disant que le Pharisien et le Publicain montèrent au temple pour prier, a voulu nous faire entendre que, pour prier avec succès, il faut mettre sous ses pieds les intérêts et les objets de toute passion ; il faut s'être isolé des choses de la terre, monter et se placer en esprit dans le ciel ; il faut se séparer du tumulte des hommes, se recueillir et se concentrer tout entier par le cœur en Dieu : *Ascensiones in corde suo disposuit*. Et en effet, dit saint Augustin, la prière n'est au fond que l'élévation de l'âme vers Dieu (2).

Mais comment se fait cette ascension si difficile ? Comment faire pour traverser l'espace infini qui sépare le ciel d'avec la terre, l'homme d'avec Dieu ! Le Publicain de la parabole peut nous instruire là-dessus. Mais avant de nous dépeindre l'homme humble dans le Publicain, Notre-Seigneur nous a représenté dans le Pharisien l'homme superbe et orgueilleux ; car il nous a dit que le Pharisien étant entré dans le temple, et s'étant arrêté, le front haut, debout sur ses pieds en face de l'autel, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères ; ni même comme ce Publicain, qui prie ici en même temps que moi (3). »

Or comme pour être vraiment juste, il ne suffit point de ne faire aucun mal, mais qu'il faut encore faire le bien, le Pharisien, en homme instruit de la loi, après s'être lui-même proclamé innocent de tout péché, se loue aussi lui-même comme rempli de toute sorte de vertus, et il ajoute :

(1) *Ascensiones disposuit in corde suo (Ps. LXXXIII).*

(2) *Oratio est elevatio mentis ad Deum (S. Aug.).*

(3) *Deus, gratias tibi ago quia non sum sicut ceteri homines raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus (Luc XVII).*

« Pour moi, je jeûne deux fois par semaine, et je paye exactement la dîme de tout ce que je possède (1). »

Maintenant remarquez d'abord, dit Théophilacte, cette particularité que le Pharisien est debout (2); et par là le Sauveur a voulu indiquer le premier caractère de l'orgueil qui est de manifester à l'extérieur, par l'attitude hautaine du corps, la fierté et la superbe qui sont dans l'âme (3).

Remarquez en second lieu, dit saint Basile, une autre circonstance : le Pharisien priaït en lui-même (4). Par là Notre-Seigneur a voulu signaler le second caractère de l'orgueil qui consiste en ce que l'homme orgueilleux ne sort pas de lui-même, demeure comme concentré en lui-même, et ne s'élevant pas au-dessus de son individualité, demeure à une infinie distance de Dieu, n'ayant par conséquent rien à espérer de lui (5).

Remarquez en troisième lieu, dit encore Théophilacte, que le Pharisien ne dit pas : Seigneur, je vous remercie de ce que par l'effet de votre grâce et de votre secours, je ne suis pas, etc. Mais uniquement : je vous remercie de ce que je ne suis pas un grand pécheur, et de ce que je suis au contraire juste en tout et pour tout. En d'autres termes il n'attribue qu'à lui-même, à ses propres forces, tout son mérite, toutes ses vertus (6). Et voilà, dit saint Augustin, le troisième caractère de l'orgueil : la négation et le mépris de

(1) *Jejuno bis in sabbato, decimas de omnium quæ possideo (Ibid.).*

(2) *Stans (Ibid.).*

(3) *STANS, elatum ejus animum notat. Ipse enim corporis habitu superbissimus videtur (Theophil.).*

(4) *Apud se orabat (Evang.).*

(5) *Apud se, quasi non apud Deum; quia per peccatum superbiam ad seipsum redibat (S. Basil.).*

(6) *Non dixit : Gratias ago quia fecisti me abstinere ab injustitia; sed dixit : Non sum; et sibi ipsi et suo robori bonum opus attribuit (Theophil.).*

Dieu. N'est-ce pas en effet nier et mépriser Dieu, que d'attribuer à son propre talent, à sa propre habileté, à son propre mérite, à sa propre vertu quelque espèce de bien que ce soit ? puisque, pour si petit qu'il puisse être, il vient toujours de Dieu (1). Si du moins, ajoute saint Augustin, si du moins le Pharisien se fût contenté de se mettre au-dessus de quelques hommes ! Mais non ; en disant qu'il n'est pas comme le reste des hommes, il se met au-dessus de tous ; et c'est absolument comme s'il eût dit : moi seul je suis juste, et tous les autres sont pécheurs (2). Or, continue saint Augustin, voilà le quatrième caractère de l'orgueil ; il fait de l'homme même le premier et unique objet de la connaissance, de l'attention, de l'admiration de l'homme lui-même. Il fait que l'homme s'aime, s'estime d'une manière exclusive, se préfère à tous, se place au-dessus de tous ; il le fait devenir centre, fin dernière, idole de lui-même ; car l'orgueil n'est autre chose que le désir passionné d'une élévation perverse et contre nature (3).

Il ne lui a pourtant pas suffi encore, fait observer saint Jean Chrysostome, d'avoir méprisé tout le genre humain en masse ; il faudra de plus qu'il méprise ce pauvre Publicain qui ne lui a fait aucun mal (4). Voilà donc un cinquième caractère de l'orgueil. Autant l'orgueil est un sentiment vil et bas ; autant il est inhumain et cruel. L'orgueil est comme la forme de l'égoïsme élevé à sa plus haute puissance ; de même que d'autre part l'humilité est la forme extérieure de

(1) Est autem superbia contemptus Dei. Quoties enim aliquis non Deo, sed sibi adscribit bona quæ facit, quid est aliud quam negatio Dei? (*S. Aug.*).

(2) Diceret saltem: sicut multi homines! Quid cæteri homines? nisi omnes præter illum. Ego, inquit, sum justus; cæteri peccatores (*S. Aug.*).

(3) Quid est aliud superbia nisi perversæ celsitudinis appetitus? (*Id.*)

(4) Non satiaverat contemptum ejus tota humana natura, sed et publicanum aggressus est (*S. Jo. Chrys.*).

la charité. L'orgueil conclut toujours à la haine des supérieurs, à l'envie envers les égaux, au mépris des inférieurs, au désir de voir tous les autres dégradés, avilis; parce que ce n'est que par la dégradation et l'avilissement de tous les autres que l'homme superbe peut obtenir dans son propre monde, dans sa propre sphère, la suprématie unique et universelle à laquelle il aspire.

Vous avez enfin entendu, dit saint Augustin, la prière du Pharisien. Il n'a rien demandé à Dieu; comme s'il n'avait besoin de rien. Il est venu au temple en apparence pour prier; en réalité il n'a fait qu'oublier Dieu, insulter son compagnon, se louer lui-même (1).

Et voici le dernier et le plus funeste caractère de l'orgueil, c'est de faire naître dans le cœur de l'homme le dégoût de la prière. C'est-à-dire, selon saint Jean Chrysostome, que par ce moyen le démon ferme à l'homme superbe tout accès, tout entrée, toute voie par où le céleste médecin, par où sa céleste opération, la grâce, pourrait arriver jusqu'à lui et le guérir, puisque Dieu et sa grâce ne descendent dans l'âme que par la prière; et ainsi la maladie de l'orgueil, la plus pernicieuse de toutes les maladies de l'âme, devient tout à fait incurable et entraîne l'âme dans la mort éternelle (2).

Le Pharisien est donc un type parfait, un modèle achevé de l'homme orgueilleux; et dans ce seul homme le Seigneur a voulu présenter à tous les orgueilleux, comme un miroir dans lequel ils peuvent se mirer, se reconnaître tels

(1) *Quære in verbis ejus: nihil inventes, quod Deum rogaverit. Ascendit quidem orare et noluit Deum rogare, sed se laudare, roganti insultare (S. Aug.).*

(2) *Feres, aditus ad Deum tibi vult diabolus occludere (S. Jo. Chrys.).*

qu'ils sont, et demeurer couverts de confusion et saisis d'horreur (1).

Mais ils sont peut-être en petit nombre les Pharisiens orgueilleux, qui peuvent voir leur effigie dans ce miroir et se reconnaître à cette portraiture? Hélas! vous n'avez qu'à jeter un regard dans nos églises, aux grands jours de fête; et vous apercevrez une foule nombreuse de soi-disant chrétiens, hommes et femmes qui, à l'exemple du Pharisien, assistent à la grande prière, à la messe, droits sur leurs pieds, la tête haute, le regard licencieux et le front sans pudeur : c'est bien le Pharisien debout : *Pharisæus autem stans!* Au lieu de se mettre en présence de Dieu et de traiter avec lui des intérêts de leur âme et de leur salut éternel, ils ne sont occupés que de ceux qui les regardent, de ceux qui les admirent, de ceux qui leur plaisent et à qui ils peuvent plaire; leur prière se réduit à s'entretenir d'eux-mêmes avec eux-mêmes : *Apud se orabat*. Or, n'ayant pas à se prévaloir même des chétives vertus du Pharisien, ils s'entretiennent en eux-mêmes de leurs propres avantages; ils se complaisent, non en Dieu, mais en eux-mêmes, qui de sa taille, qui de sa barbe, qui de ses mains, qui de son visage, qui de son habit, qui de ses grâces, qui de son maintien et de sa manière de représenter; ils s'applaudissent intérieurement de n'être ni si pauvres, ni si mal vêtus, ni si peu considérés et perdus confusément dans la foule comme les autres : *Non sum sicut cæteri homines*. Ils jettent un regard indigné, dédaigneux et superbe sur les humbles fidèles qui, cachés dans un coin, craignant autant de voir que d'être vus, se tiennent à genoux et prient, tremblent et gémissent.

(1) Unum apposuit in quo quasi in speculo omnes quales essent se agnoscere potuissent (*S. Jo. Chrys.*).

Ceux-là ce sont aussi pour les premiers des sortes de Publicains, des imbéciles, des superstitieux, des bigots ; ils ne manquent pas de se préférer à eux, de se pavaner en eux-mêmes de ce qu'ils ne sont pas des superstitieux ou des imbéciles aussi ignobles qu'eux : Je ne suis pas non plus comme ce Publicain. Demandez-leur quand ils vont à l'église, ce qu'ils vont y faire ? Ils répondent qu'ils vont à la messe, qu'ils vont à la prière. Mais en réalité, semblables au Pharisien, ils n'ont nul souci, ni de prière, ni de sacrifice. Il ne sort de leur bouche ni un *Pater* ni un *Gloria* ; ils ne font même pas un seul signe de croix. Observez bien tout ce qu'ils disent, tout ce à quoi ils pensent ; ils ne font pas une seule demande, comme s'ils se suffisaient à eux-mêmes et pour le temps et pour l'éternité ; comme s'ils n'avaient pas de pardon à demander à Dieu, de satisfaction à lui présenter, de grâce à obtenir ; comme s'ils avaient à leur disposition la grâce et le paradis. O orgueilleux pharisiens, ô menteurs que vous avez été en voulant donner à entendre que vous veniez au temple pour prier, tandis que vous n'articulez même pas une seule prière, que vous n'avez fait qu'insulter aux autres, et qu'avec tout l'étalage de votre luxe et de vos parures peu décentes, vous ne venez en réalité que vous montrer vous-mêmes et accaparer pour vous seuls l'admiration et les louanges (1). Mais, malheureux, vous saurez bientôt quel sort vous attend ! Imitateurs de l'orgueil du Pharisien dans votre insultante prière, vous partagerez le même châtiment.

Il en fut tout autrement du Publicain. Humilié, confus, il se tenait loin de l'autel (2). Il se reconnaît coupable, dit

(1) *Ascendit quidem orare ; et noluit Deum rogare, sed se laudare et roganti insultare (S. Aug.).*

(2) *Publicanus autem a longe stans (Luc. XVIII).*

Héric, de s'être éloigné de Dieu par son péché (1). La tête inclinée vers la terre, il n'ose regarder le ciel, confessant ainsi et reconnaissant qu'il avait mérité l'enfer (2). Il se frappe la poitrine à coups redoublés (3), parce que le Seigneur a dit que du cœur sortent toutes les intentions, tous les actes du péché; et qu'ainsi se frapper la poitrine avec une vraie componction est un signe de véritable pénitence (4). Humilié de cœur, la douleur dans l'âme, il ne cesse de répéter : O Dieu, soyez-moi propice à moi qui suis pécheur (5). Sentiment profond de sa propre indignité et de sa propre abjection; persuasion intime de n'avoir mérité autre chose que mépris et châtement de la part de la justice divine; ferme confiance d'obtenir de la divine miséricorde son pardon; prière dont les qualités ressortent jusque dans le maintien extérieur, simple, résignée, modeste; voilà le type parfait, le modèle accompli d'une âme vraiment humble.

Oh! que le Publicain est heureux! s'écrie ici saint Augustin, pendant que de corps il se tient à distance, il s'approche de Dieu par l'esprit et par le cœur (6)! Et Dieu, comme s'il était à côté de lui, comme s'il était près de son oreille, près de son cœur, l'accueille et l'écoute. Car, comme le dit l'Écriture sainte, le Dieu très-haut abaisse son regard vers ce qui est humble, et tenant éloignés de lui les esprits altiers et superbes, ne les aperçoit que pour les

(1) *A longe stabat, quia peccando longe à Deo recessisse noverat (Heric.).*

(2) *Nolebat nec oculos ad cœlum attollere (Luc. xviii).*

(3) *Percutiebat pectus suam (Ib.).*

(4) *Tunsio pectoris pœnitentiæ indicium est (Haym.).*

(5) *Dicens : Deus, propitius mihi peccatori (Luc. xviii).*

(6) *De longinquo stabat, Deo tamen appropinquabat (S. Aug.).*

punir (1). Le Publicain s'avoue pécheur, et il devient juste ; il n'ose fixer les yeux au ciel, et c'est au ciel que sa prière est accueillie ; il meurtrit sa poitrine par des coups multipliés, et il force ainsi le cœur de Dieu à user de miséricorde envers lui ; il punit lui-même le péché qu'il confesse ; et Dieu l'épargne, l'absout et le pardonne (2).

Quel sera donc le dénouement de ce drame divin ? Vous avez entendu le Pharisien, qui accuse orgueilleusement les autres et s'absout lui-même ; vous avez entendu le Publicain qui humblement s'avoue coupable ; écoutez maintenant la décision du juge qui prononce sur l'un et sur l'autre (3) : « En vérité, je vous le dis, ces deux hommes sortirent du temple dans des conditions bien autres qu'ils n'y étaient entrés. Le Publicain y était entré pécheur et il en sortit justifié ; le Pharisien y entra se croyant juste et il en sortit condamné (4). » Oh ! l'admirable tableau ! dit ici Euthyme, l'admirable tableau que nous présente Jésus-Christ dans ce peu de paroles ! Il nous montre le temple changé en tribunal, l'autel en siège de justice, lui-même siégeant comme juge ; le Pharisien, qui s'était tant loué et justifié lui-même, condamné et réprouvé de Dieu, et le Publicain, qui s'était lui-même accusé, absous de la bouche même de Dieu et sauvé (5).

Ainsi, ajoute saint Jean Chrysostome, ces deux hommes

(1) Et Dominus de prope eum attendebat illic. Excelsus enim Deus humilia respicit et alta a longe cognoscit (*Id.*).

(2) Pœnas a se exigebat et Dominus contenti ignoscebat (*S. Aug.*).

(3) Audisti superbum accusatorem ; audisti humilem reum ; audi nunc judicem dicentem (*Id.*).

(4) Amen dico vobis quia descendit hic justificatus in domum suam ab illo (*Evang.*).

(5) Qui sese adeo justificaverat condemnatus est ; qui sese adeo condemnaverat a Deo justificatus est (*Euthym.*).

qui étaient montés au temple pour prier, ont été comme deux cochers qui, avec deux chars différents, ont fait le voyage du ciel, le voyage vers Dieu (1). Au commencement il semblait que nous avions à féliciter le Pharisien et à plaindre le pauvre Publicain : le Pharisien, en effet, avait avec lui la justice qui mène naturellement à Dieu ; le Publicain avait avec lui le péché, qui place l'homme à une distance infinie de Dieu. Mais le Pharisien, conjointement avec la justice, avait aussi avec lui dans son char la Superbe, et le Publicain, conjointement avec le péché, avait dans son char l'Humilité (2). Or telle est la pesanteur de l'orgueil qu'elle retarde, embarrasse et rend impossible tout élan, tout essor de la justice vers le ciel et précipite dans l'enfer. Le Publicain, d'autre part, a avec le péché l'humilité ; or telle est la force d'ascension de l'humilité, qu'elle allège et bientôt anéantit le poids du péché, poids capable d'entraîner jusqu'aux enfers ; et soulevant l'âme vers le ciel, elle la conduit jusqu'en présence de Dieu (3). Aussi, tandis que l'un vacille sur son siège, l'autre se tient ferme ; tandis que l'un tombe de haut, l'autre s'élève des bas-fonds ; tandis que pour l'un l'austérité de sa vertu ne le dérobe pas à la condamnation, pour l'autre l'énormité de ses péchés ne met aucun retard à sa grâce ; tandis que le Pharisien superbe, dans son char rendu pesant par l'orgueil, tombe, comme un autre Lucifer, avec la rapidité de la foudre dans le gouffre infernal (4), le Publicain, dans son modeste char, rendu léger et guidé par l'humilité, s'élève

(1) *Geminus aurigas et duas bigas præsens nobis sermo proponit (S. Jo. Chryst.).*

(2) *In altera justitia cum superbia, in altera cum humilitate peccatum (Id.).*

(3) *Superbia ob sui molem justitiam deprimit ; humilitas per sui eminentiam pondus superat et attingit ad Deum (Id.).*

(4) *Videbam Satanam sicut fulgur de celo cadentem (Luc. x).*

doucement dans les airs, traverse les sphères, pénètre dans les cieux, fend la foule des saints et des anges qui entourent le trône de Dieu, se présente devant l'Éternel, lui fait agréer sa prière, le persuade, l'émeut, l'apaise, triomphe de son courroux, l'incline à l'indulgence et à la pitié, et joyeux d'une si grande victoire, revient avec le pardon, la grâce, le salut et la vie. « L'un s'en retourna chez lui justifié, et non l'autre (1). »

Maintenant méditez la grande sentence par laquelle le Seigneur conclut cette parabole : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé ! »

Mais de quelle manière et en quel lieu se vérifiera ce divin oracle ? Pour quelques rares occasions où nous aurons vu les superbes humiliés et les humbles relevés, ne voyons-nous pas presque toujours en ce monde le pécheur orgueilleux monter de dignités en dignités, couler ses jours au sein de la gloire et du bonheur, tandis qu'au contraire le juste modeste est toujours confiné dans les derniers rangs, au sein de l'oubli, de l'humiliation et de l'opprobre ? Ah ! M. C. F., rappelons-nous qu'ici il ne s'agit pas pour la vie présente d'une humiliation visible dont Jésus-Christ menacerait les superbes, telle que fut celle de Nabuchodonosor dans son faste orgueilleux et celle de Manassès dans ses iniquités ; une telle humiliation est bien souvent un effet de la miséricorde divine, plutôt qu'un châtement infligé par sa justice ; il s'agit d'une humiliation intérieure, qui pour être invisible n'en est que plus terrible et plus funeste.

Oui, les hommes dominés par la superbe et par l'orgueil, les hommes présomptueux et altiers, les hommes qui ne respirent que vanité, honneurs, représentation, titres, gloire,

(1) *Descendit hic in domum suam justificatus ab illo (Luc. xviii).*

prééminence ; les hommes amoureux de leurs propres opinions, obstinés dans leur propre jugement, impatientes de toute réprimande, de toute censure, de toute autorité, qui croient pouvoir se suffire à eux-mêmes, n'avoir besoin que d'eux-mêmes, qui, censurant tout dans les autres, veulent cependant être loués, applaudis en tout ce qu'ils décident, même dans leurs extravagances, dans leurs délires et dans leurs caprices ; les hommes qui croient être seuls savants en tout, les prudents qui remédient à tout, les habiles qui prévoient tout, les infallibles qui décident et tranchent sur toutes choses ; ceux-là sont toujours et partout humiliés de Dieu : « Quiconque s'élève sera abaissé. » En effet, et dans la chute de l'ange, et dans la prévarication du premier homme, et aussi dans tous les péchés qui se commettent, le premier principe du mal, le premier germe funeste, selon l'oracle de l'Écriture, a toujours été et sera toujours l'orgueil (1).

Tous ces hommes infatués de présomption, d'orgueil, de vanité, même avec l'apparence extérieure d'une vie honnête et régulière, comme le Pharisien, ont toujours une affinité secrète avec Lucifer, père de l'orgueil ; ils ont au fond du cœur d'infemales sympathies pour le vice et l'erreur ; ils y recèlent ce levain funeste qui résiste à l'action secrète de la grâce, et qui, aveuglant insensiblement l'intelligence, finit par corrompre le cœur. Telle est la cause secrète de ces chutes que l'histoire ecclésiastique raconte avec horreur, des chutes de certains martyrs qui, après avoir rendu hommage à la foi de Jésus-Christ par la générosité de leur confession, l'ont ensuite déshonorée par le scandale de leur apostasie ; des chutes de certains docteurs qui, après avoir défendu l'Église par l'éclat de leur doctrine, ont fini par combattre contre elle avec les

(1) *Initium omnis peccati est superbia (Eccl. I).*

blasphèmes de leurs erreurs ; des chutes de tant de fidèles qui, après avoir édifié d'abord le peuple chrétien par l'héroïsme de leur vertu, l'ont ensuite contristé par le désordre de leur vie. Qu'importe après cela que l'orgueilleux ne soit pas humilié publiquement aux yeux du monde par la perte des charges, des honneurs, de la grandeur, de la fortune ? Qu'importe, s'il est toujours humilié en secret et à ses propres yeux, et à ceux de Dieu ? Dieu prend soin de l'humilier par la soustraction de toutes les grâces, puisqu'il est dit que pour l'orgueil il n'y a pas de grâce, mais bien de la part de Dieu résistance, opposition, refus : oui, Dieu résiste au superbe (1). Dieu l'humilie en particulier en permettant qu'il tombe dans les vices charnels qui humilient le plus l'homme, qui le dégradent le plus, en sorte, dit Théophilacte, que c'est une règle générale que tout homme superbe est en même temps luxurieux et immonde (2). Dieu l'humilie en laissant tomber d'épaisses ténèbres sur son intelligence, en laissant son cœur et sa volonté s'endurcir toujours de plus en plus ; et à l'exemple du superbe Pharaon, son âme concevra un diabolique orgueil de ses propres péchés (3). Or, après que Dieu a ainsi humilié le pécheur en cette vie, il l'humilie encore plus dans l'autre, en le maudissant au jugement dernier, en le chassant de sa présence et en le pré-

(1) Deus superbis resistit (*S. Jac. iv*).

(2) Omnis superbus est immundus (*Theophilact.*). Ainsi Dieu agit-il autrefois avec les anciens philosophes, qui, selon saint Paul, furent, en punition de leur orgueil, abandonnés à leur sens réprouvé, en sorte qu'ils tombèrent non-seulement dans toutes les erreurs, mais encore dans tous les désordres, dans tous les excès de l'impudicité, même contre nature, et parce qu'ils avaient voulu se déshier par l'orgueil, ils furent humiliés jusqu'au-dessous de la brute par la luxure : Evannerunt in cogitationibus suis, propter quod tradidit illos Deus in passiones ignominie, in reprobum sensum, in operationem immunditiae (*Rom. i*).

(3) Induratum est cor Pharaonis (*Exod. vii*).

cipitant de compagnie avec les réprouvés et les démons, dans le gouffre du feu éternel. Ainsi toujours se vérifie cet oracle divin, que la superbe de l'esprit mène droit à l'humiliation, à l'opprobre : *Omnis qui se exaltat, humiliabitur.*

Au contraire, les hommes qui s'humilient, qui s'abaissent, qui se confessent et se reconnaissent coupables et indignes de tout bienfait aux yeux de Dieu, qui ne courent jamais après les honneurs, les hommes humbles, qui n'ont aucune haute estime d'eux-mêmes, qui se défiant de leurs propres lumières et de leurs propres forces, cherchent en dehors d'eux-mêmes la vérité qui, les instruit, un appui qui les soutienne, un conseil qui les guide, qui aiment mieux croire que discuter, écouter que décider, obéir que commander ; ceux-là, bien qu'il puisse advenir qu'ils tombent ou dans le vice ou dans l'erreur, ceux-là se relèveront tôt ou tard. Même au milieu de leurs égarements, au milieu de leurs désordres, ils tiennent encore par une affinité secrète, par un fil caché, à Jésus-Christ, maître et modèle de l'humilité ; ils ont de célestes sympathies pour la vérité et la vertu ; ils conservent libre et ouverte la voie et l'entrée qui conduit à leur cœur : cette voie, c'est le sentier, c'est la porte de l'humilité par où peut toujours s'introduire et s'introduit de fait dans leur cœur la grâce qui le convertit, le transforme et en devient maîtresse. Telle est la cause de tant de changements éclatants, de tant de conversions admirables, dont on entend parler chaque jour : d'idolâtres devenus chrétiens et puis martyrs de la foi, de ministres et sectateurs de l'erreur devenus disciples et docteurs de la vérité catholique, de pécheurs scandaleux devenus des saints. Qu'importe donc que l'homme humble ne soit pas, comme Joseph, exalté visiblement et transporté de la prison au palais des rois, pourvu que Dieu prenne soin de l'élever d'une manière invisible, mais qui n'en est pas moins noble et moins glorieuse ? Cet

homme n'est-il pas sûr d'obtenir toutes les faveurs du ciel, puisque Dieu a mis sa grâce à la disposition des âmes humbles. Et en effet les humbles n'ont qu'à étendre la main pour recevoir la grâce et pour la posséder. Dieu l'a dit : « Il donne sa grâce aux humbles (1). » Dieu élève l'homme humble en lui accordant la lumière divine qui éclaire et porte en haut l'intelligence, en le mettant par la foi vive en communication avec la vérité infinie ; il l'élève par la grâce qui l'ennoblit et l'unit à l'amour infini ; il l'élève en le délivrant de la servitude du péché, en l'initiant à la gloire, à l'adoption des enfants de Dieu ; et après l'avoir ainsi élevé en cette vie, il l'élève bien plus dans l'autre, en le bénissant lors du jugement dernier, le traitant comme ami, comme fils, l'appelant à la possession même de son royaume : « Venez, les bénis de mon Père (2). » Et ainsi il devient tout à fait manifeste que l'humilité est la porte de la véritable élévation, de la véritable exaltation, de la véritable gloire et de la véritable grandeur : *Omnis qui se humiliat exaltabitur.*

O vous donc, qui, au sein de l'incrédulité, de l'hérésie ou du schisme, vous trouvez incertain, flottant, fatigué, soucieux, et qui gémissiez sous le poids de vos doutes ; vous qui êtes dévoré de la soif d'un symbole de vérité solide, précis, uniforme ; vous qui coulez de si tristes jours dans un état où vous ne pouvez vivre et d'où vous n'avez pas le courage de sortir, humiliez-vous, prosternez-vous, comme Augustin, le front contre terre ; oui, mettez-vous à genoux, priez et faites prier pour vous ; oui, recourez à Marie, prenez de l'eau bénite, armez-vous de la médaille miraculeuse. Ceci vous paraît une sottise, une folie ? Ah ! c'est que vous ne connaissez pas la force surnaturelle de ces petits actes de

(1) *Humilibus dat gratiam (Jac. iv).*

(2) *Venite benedicti Patris mei (Matth. xxv).*

dévotion ! Par là vous feriez acte d'humilité, vous remporteriez un premier triomphe sur votre raison orgueilleuse, et c'est alors que vous auriez fait vous-même quelque chose pour votre salut. Or, Dieu qui ne nous connaît que trop, et qui ne nous demande jamais beaucoup, accepte souvent ce peu que nous faisons, amollit notre cœur de bronze, éclaire et fait plier ce cœur jusqu'ici aveugle. L'expérience nous apprend que soit hommes, soit femmes, tous les esprits superbes, dédaigneux, enflés de leurs propres lumières, idolâtres de leur propre raison, qui se donnent les airs de prétendre à la vérité comme à leur conquête, au lieu de la recevoir de Dieu comme un don, demeurent aveugles en plein midi, obstinés et durs aux impulsions de la grâce, aux exemples d'un si grand nombre de leurs coréligionnaires qui se convertissent ; au contraire, les personnes humbles, modestes, qui connaissent leur aveuglement, le confessent ; qui demandent avec humilité, et cherchent avec sincérité la lumière divine, se convertissent et se convertissent soudainement ; s'étant agenouillés incrédules, ils se relèvent chrétiens ; s'étant agenouillés hérétiques, ils se relèvent catholiques ; et Dieu les prenant dans la misère, dans l'abjection de l'erreur et du doute, les élève à la gloire de la foi et jusqu'à la précieuse possession de l'éternelle vérité.

Et vous, catholiques, vous aussi vous gémissiez sous le poids de vos fautes, dans l'esclavage d'une passion que vous ne sauriez aimer, par appréhension de l'avenir, mais que, par attachement au présent, vous ne savez pas réprimer ; vous soupirez, vous aussi, après une conversion dont vous sentez le besoin impérieux pour votre cœur, mais que vos criminelles habitudes vous font regarder comme impossible. Humiliez-vous : voilà la seule voie facile et sûre pour parvenir à triompher de vous-mêmes. Ouvrez le chemin à la grâce par la pratique de l'humilité, présentez-vous à Dieu

avec la confusion du Publicain. Sentez votre faiblesse et confessez-la ; la grâce divine trouvant un esprit soumis forme tout d'un coup et sans peine un cœur plein de componction, et voilà pourquoi le prophète a dit que l'humilité de l'esprit va de conserve avec la componction du cœur, à la conquête du pardon de Dieu : « Non, Dieu ne dédaignera pas un cœur contrit et humilié (1). » Alors votre conversion est certaine, et du profond abaissement du péché vous serez élevé jusqu'à la gloire de la grâce et de l'amour de Dieu. Persuadons-nous bien, en un mot, que l'humilité est la mère de toutes les vertus, comme la superbe l'est de tous les vices.

Donc pas tant de fracas pour la naissance, les talents, les connaissances acquises, les dignités ! Pas tant de fureur de recueillir des louanges, de se distinguer, de commander ! Pas tant de luxe, pas tant de faste dans l'habitation ou dans les vêtements ! Mais humilions-nous de cœur devant Dieu et devant les hommes. Humilions-nous, parce que comme le Fils de Dieu s'est fait homme, comme la mère de Dieu s'est faite sa servante, ainsi tout chrétien doit se faire enfant s'il veut servir Dieu et se sauver (2). Humilions-nous par vertu, pour éviter que Dieu nous humilie par châtement. Humilions-nous si nous sommes justes, parce que de l'humilité procède la force qui peut nous faire persévérer dans la grâce ; humilions-nous si nous sommes pécheurs, parce que l'humilité fraye la voie à la contrition et assure le pardon de la faute ; humilions-nous tous et toujours quels que soient notre état, notre condition, parce que l'humilité chrétienne est le fondement de la foi, l'appui de l'espérance,

(1) Cor contritum et humiliatum Deus non despiciet (Ps. L).

(2) Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. (Matth. XVIII).

l'avant-courrière de la charité, la gardienne de la chasteté, l'école de la prière. Humilions-nous afin d'être élevés pendant cette vie, lorsque Dieu nous élèvera des imperfections à la sainteté, de l'erreur à la vérité, du péché à l'état de grâce, et afin que nous soyons après la mort élevés de la vie de la grâce à la vie de la gloire.

DEUXIÈME POINT. C'est une plainte assez commune des chrétiens de nos jours, que celle-ci : Nous, quand nous sommes à l'église, nous ne savons que dire ; nous ne sommes pas théologiens, nous ne savons pas prier ; comment voulez-vous que nous soyons toujours en prière ? Mais le Publicain du temple nous a fait connaître aujourd'hui le peu de fondement de cette plainte et l'absurdité de cette excuse. Loïn d'être un théologien, il n'était pas même homme d'église ; loïn d'être juste, il était pécheur et grand pécheur ; non-seulement c'était un séculier, mais encore un gentil. Et pourtant il a su prier, et il a mérité d'être exaucé. Or quelle a été sa prière ? Une seule parole : « Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur (1) ! » Cette seule invocation prononcée, répétée avec un cœur profondément humble, avec un cœur sincèrement repentant, a suffi pour lui valoir le pardon de tout péché, pour lui obtenir toute grâce, pour lui faire acquérir tout mérite, pour le justifier, le sanctifier et le sauver. « Il s'en retourna justifié (2). »

Or pourquoi ne pourrions-nous pas, nous aussi, en faire autant ? Avons-nous besoin peut-être de devenir théologiens, d'avoir fait beaucoup d'études, d'avoir reçu beaucoup d'instruction, pour nous rendre à l'église, choisir là un coin obscur et bien caché, nous mettre à genoux, et nous remettre en mémoire la multitude de nos péchés, le désordre

(1) *Domus propitius esto mihi peccatori (Evang.).*

(2) *Descendit hic justificatus (Evang.).*

de nos passions, la lourde charge de nos vices, la profonde misère de notre cœur ; puis humiliés et confus de cette revue et de tous ces souvenirs, nous tenant la tête penchée vers la terre, les yeux baissés, dire et répéter à Dieu, comme le Publicain : Mon Dieu, ayez compassion de moi qui suis un grand pécheur ! Y a-t-il peut-être un seul homme, pour si grossier et ignorant qu'il soit, qui puisse trouver une semblable prière difficile, au-dessus de ses forces, de sa capacité et de son intelligence ? Y a-t-il quelqu'un qui prétende ne pouvoir ou ne savoir en faire autant ? Et, toutefois, si nous faisons cela et seulement cela, Jésus-Christ, par l'exemple du Publicain qu'il nous met aujourd'hui sous les yeux, nous enseigne que cela seul suffit pour bien prier, pour être exaucé et pour se sauver. Ah ! il nous l'avait dit encore ailleurs : « Quand vous priez, gardez-vous de parler beaucoup (1). » Or voici qu'aujourd'hui il confirme ce même précepte par l'exemple du Publicain ; et il nous dit que pour prier point n'est besoin de discours étudiés, mais de sentiments sincères ; point n'est besoin de parler beaucoup, mais de beaucoup s'humilier. Ainsi ne fissions-nous que répéter une courte et simple prière, nous saurions toujours assez bien prier, si nous savions être humbles.

L'humilité, dit saint Jean Chrysostome, agit pour nous à peu près comme un avocat, qui, se plaçant à côté de notre supplique, l'élève au-dessus de terre, l'introduit dans le ciel au milieu des anges, la présente sous le regard de Dieu, lui donne un crédit auprès de son tribunal, la défend, la fait valoir auprès du juge éternel, tant qu'enfin il soit désarmé, apaisé, amené à nous traiter avec miséricorde (2).

(1) *Orantes autem nolite multum loqui (Matth. vi).*

(2) *Humilitas assistet tibi tribunali divino, in medio angelorum, cum fiducia multa (S. Jo. Chrys.).*

En effet, il l'a promis par son prophète : il ne se montrera jamais ni dédaigneux ni sourd à la prière des humbles, mais au contraire il l'écouterà avec des dispositions de compassion et de bonté; il l'accueillera et l'exaucera (1). Observez la conduite de la Chananéenne. L'importunité avec laquelle elle insista, et la confiance avec laquelle elle sut prier, lui préparèrent les voies auprès du cœur de Jésus; mais c'est l'humilité qui lui valut d'être exaucée. Elle fit plus que s'avouer pécheresse; elle ne recula pas devant l'humiliation d'être comparée à une chienne; et par là même elle devint fille du Seigneur, elle se déclara indigne même de se tenir aux pieds de Jésus-Christ; et elle fut invitée à s'asseoir à sa table; elle ne demanda que les miettes que l'on jette aux chiens, et elle mérita d'être nourrie de l'aliment de choix réservé aux élus.

Donc, si toujours et partout nous devons nous humilier, combien plus le devons-nous dans la prière! C'est bien alors que nous devons nous confondre en présence de la majesté d'un Dieu, nous confondre à la vue des péchés par lesquels nous l'avons offensé, des châtiments que nous avons mérités de sa part. Oui confondons-nous; et que l'attitude humble et modeste de notre corps soit un sincère indice de l'humilité de notre esprit. Alors, alors exaucés, pardonnés de Dieu, sa main miséricordieuse ira nous chercher dans l'abîme de notre misère et de notre péché. Elle nous élèvera jusqu'à la possession de la grâce, jusqu'au rang d'amis, d'enfants de Dieu. Alors s'accomplira sur nous et en nous l'oracle divin : celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé : *Et omnis qui se exaltat humiliabitur et qui se humiliat exaltabitur*. Ainsi soit-il.

(1) Respexit in orationem humillium et non spreuit preces eorum (Ps. C1).

HUITIÈME HOMÉLIE

LES DIX VIERGES

OU LES DIFFICULTÉS DE LA CONVERSION A L'HEURE DE LA MORT

Queretis me et non invenistis; et in peccato vestro moriamini (Je. viii).

Vous me chercherez et vous ne me trouverez point; et vous mourrez dans votre péché.

LA mort si funeste d'Antiochus, telle qu'elle nous est minutieusement décrite dans les saintes Écritures, nous révèle une bien triste vérité et peut devenir un moyen salutaire de désillusion.

La mort ne vint pas enlever à l'improviste cet infâme persécuteur du peuple de Dieu; une longue maladie dut le préparer lentement à descendre dans la tombe. « Il tomba malade et garda le lit pendant de longs jours (1). » Ni l'amour de la vie, ni la force de sa constitution, ni la vigueur de l'âge, ni les adulations des courtisans ne purent l'illusionner au point de ne pas apercevoir le grave danger où il se trouvait, et de ne pas demeurer convaincu qu'il mourrait certainement de cette maladie (2). Il rentre donc sérieusement en lui-même; il se rappelle tous les scandales

(1) Decidit in lectum et erat ibi multos dies (1. *Macch.* vi).

(2) Et arbitratus est se mori (*Ibid.*).

donnés à ses sujets; il les condamne en présence de toute sa cour, et s'en déclare profondément affligé et repentant (1). Il se rappelle les iniquités commises particulièrement à Jérusalem, et il les déteste (2). Il se souvient de l'injuste captivité qu'il a fait souffrir aux habitants de la Judée (3). Il voit dans le mal qui le tourmente la main vengeresse de Dieu qui punit, et il s'incline sous cette main : « C'est pour cela, dit-il, que ces maux sont venus fondre sur moi (4). » Néanmoins, avec toute cette sérénité d'esprit, avec toute cette abondance de lumières, avec toute cette rectitude d'idées, de jugements et de sentiments, déjà plus qu'à moitié converti, Antiochus ne se convertit point; et avec toutes ces démonstrations de pénitence, Antiochus meurt impénitent et désespéré.

Mais comment cela? Est-il possible que le pécheur se repente et ne se convertisse pas? qu'il demande pardon à Dieu et ne l'obtienne point? Ah! nous ne savons pas comment cela peut arriver! Sachons pourtant et tenons pour certain qu'il en est réellement ainsi de la majeure partie des pécheurs à l'heure de leur mort. Et en effet, Jésus-Christ nous a clairement révélé dans l'Évangile de ce jour qu'il vient un temps où le pécheur cherche Dieu et ne le trouve point, veut faire pénitence et meurt dans son péché : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché. » Oh! l'importante et redoutable vérité! C'est à cause de son importance que le Seigneur a voulu nous la faire encore mieux comprendre dans la para-

(1) Vocavit omnes amicos et dixit : In quos fluctus tristitiæ deveni, qui jucundus eram in potestate mea (1. *Macch.*).

(2) Nunc reminiscor malorum quæ feci (*Ibid.*).

(3) Misi auferre habitantes Juda, sine causa (*Ibid.*).

(4) Propterea invenerunt me mala ista (*Ibid.*).

bole des dix vierges, que je me propose de vous expliquer aujourd'hui. Nous méditerons donc cette vérité telle qu'elle nous est présentée dans la parabole, et cela afin de nous déterminer tout de suite à chercher le Seigneur pendant la vie et afin que nous puissions éviter le malheur de voir s'accomplir en nous la terrible menace : « Vous me chercherez sans me trouver, et vous mourrez dans votre péché. »

PREMIER POINT : Pour bien comprendre cette parabole, il faut savoir que c'était l'usage en Palestine, usage qui au rapport des missionnaires est encore en vigueur à présent, que pendant la nuit où l'époux devait prendre sa fiancée dans la maison de ses parents et la conduire dans sa propre maison pour célébrer les noces, dix vierges allaient à sa rencontre avec des lampes allumées.

Or, faisant justement allusion à cet usage, le Seigneur a dit : Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui, prenant chacune sa lampe, allèrent à la rencontre de l'époux (1). Or cinq d'entre elles étaient sottes et insouciantes, et les cinq autres sages et avisées : aussi les premières, prenant en main leurs lampes, n'eurent pas l'attention d'emporter avec elles de l'huile; les secondes, au contraire, prirent avec elles, outre leurs lampes, de petits vases contenant l'huile nécessaire pour entretenir les lampes (2).

Or ce royaume de Dieu composé de dix vierges est, selon saint Grégoire, l'Église dans la voie, l'Église militante encore sur la terre (3), car dans cette Église militante se trouvent réunis et confondus ensemble les pécheurs et les justes,

(1) *Simile est regnum cœlorum decem Virginibus, quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso et sponsæ (Math. xxv).*

(2) *Fatuae autem non sumpserunt oleum secum; prudentes vero acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus (Ibid.).*

(3) *Regnum cœlorum præsentis temporis Ecclesia dicitur (S. Greg.).*

les réprouvés et les élus ; voilà pourquoi il est dit dans la parabole que, des dix vierges, les unes étaient prudentes et les autres inconsidérées (1). Et en effet, sous le nom d'homme sage, d'homme prudent, les saintes Écritures entendent toujours l'homme saint, fidèle et juste, parce que seul il sait faire un bon usage de la vie et du temps, et sait s'assurer les vrais biens, les biens solides de la vie à venir, au prix de quelque léger sacrifice dans la vie présente. Au contraire, sous la désignation d'homme stupide, insensé, il faut toujours entendre le pécheur, qui réellement stupide, inconsidéré et insensé, fait si mal ses comptes, pourvoit si mal à ses propres intérêts, que pour jouir de quelque plaisir fugitif dans le temps, il se ruine et se perd pour l'éternité entière.

Notez encore que le nombre dix est le nombre par excellence, le nombre parfait, qui contient en soi tous les nombres, qui exprime la collection complète, l'universalité des choses ; et ainsi le nombre des dix vierges est très-convenablement employé pour désigner l'universalité des fidèles et leur multitude dont se compose la véritable Église, laquelle seule, vu sa constitution divine et son admirable hiérarchie, forme une société complète et parfaite. Mais comment, se demande saint Augustin, tous les fidèles sont-ils comparés aux vierges, puisque tous ne sont pas vierges ? Et comment l'Église peut-elle être appelée vierge, puisqu'elle comprend aussi des veuves et des personnes dans l'état du mariage (2) ? La première réponse à cette question est d'Origène, qui nous dit : « Le Verbe éternel de Dieu, par la pureté, par la

(1) *In qua quia mali cum bonis, reprobis cum electis admixti sunt, recte decem virginibus prudentibus et fatuis similis esse perhibetur (S. Greg.).*

(2) *Quare tota Ecclesia quæ constat etiam ex conjugatis et viduis, est virgo appellata ? (S. Aug.)*

virginité de sa lumière, de sa doctrine, de sa parole, délivre de leur souillure, purifie, et, selon le mot profond de ce grand homme, *virginise* les âmes des hommes qui viennent à lui d'au milieu des turpitudes du paganisme(1), c'est-à-dire que la pureté, la sincérité de la véritable foi est une véritable virginité de l'âme; comme c'est aussi une impudicité, un adultère de l'âme que toute doctrine d'hérésie et d'erreur, parce que de telles doctrines altèrent la sincère parole de Dieu(2). C'est encore pour cela que les erreurs et les adultères intellectuels finissent presque toujours par les adultères et les souillures du corps. Il y a entre ces deux désordres une réelle affinité. L'esprit d'erreur est un esprit de luxure. Or comme les chrétiens qui composent la véritable Église sont ceux qui ont reçu et professent la véritable foi, ils sont donc très-convenablement tous ensemble comparés aux vierges; et ils sont tous vraiment vierges, quant à l'esprit, par la foi(3). Une autre raison encore, non moins belle et profonde, pour laquelle Notre-Seigneur a pu appeler *vierges* tous les chrétiens, c'est, selon saint Augustin, que la virginité est la vertu fondamentale, la première grâce, la grâce exclusivement propre du christianisme; de sorte que s'il est vrai que quelques-uns seulement aient la virginité du corps, tous les vrais chrétiens sont obligés d'avoir celle du cœur(4). En effet, tandis que chez les gentils la virginité même est charnelle et impure, chez les chrétiens le mariage lui-même, à raison de la sainte pudeur qui s'y observe, par la chasteté inviolable qui y préside, a quelque chose de

(1) Verbum Dei de sua munditia accommodat omnes qui recesserunt ab idololorum cultura; et virginificantur per Verbum Dei (*Orig.*).

(2) Adulterantes Verbum Dei (II *Cor.* 11).

(3) Omnes qui receperunt Verbum Dei virgines sunt (*S. Aug.*).

(4) Pauci virginitatem in corpore, omnes habere debent in mente (*Ibid.*).

saint, de spirituel et de virginal, qui répond à la sainteté, à la spiritualité de la foi (1). D'ailleurs, en considération de Jésus-Christ et par le rapport qu'ils ont avec Jésus-Christ, tous les chrétiens ont dû être appelés vierges (2).

Or Jésus-Christ, en mille endroits de l'Écriture, prend le nom d'époux. Donc cette société vierge, composée de tant de membres vierges, dit saint Bernard, est la noble Vierge, la Vierge mystérieuse et pure, qui, selon saint Paul, a été consacrée et offerte par les apôtres, à l'unique et divin époux Jésus-Christ (3). Ces dix vierges qui, prenant en main leurs lampes, sortent à la rencontre de l'époux et de l'épouse, c'est nous tous chrétiens, qui, professant le véritable christianisme, n'avons pas d'autre destination dans la vie présente que d'aller à la rencontre de Jésus-Christ lorsqu'il vient vers chacun de nous, au moment de notre mort, pour nous inviter au banquet de ses noces spirituelles et éternelles.

La lampe, dit saint Hilaire, signifie la vraie foi qui illumine les âmes, et qui commence à briller en nous du moment où nous la recevons dans le baptême (4). Aussi le prophète disait-il à Dieu : Votre parole, Seigneur, votre foi, est pour moi une véritable lampe qui éclaire tous mes pas et me montre toujours la voie droite et sûre (5).

L'huile, ce sont les bonnes œuvres; le vase qui contient l'huile, la conscience de tous les fidèles (6); et remarquez,

(1) Non solet dici virginitas in conjugatis; tamen etiam ibi est fidei virginitas quæ exhibet pudicitiam conjugalem (*S. Aug.*).

(2) Virgines sunt omnes animæ Christianorum (*Ib.*).

(3) Sponsus est Christus: huic nos despondit Apostolus Virginem castam exhibere Christo (*S. Bern.*).

(4) Lampas animarum splendentium lumen est quæ sacramento baptismi splenderunt (*S. Hilar.*).

(5) Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis (*Ps. cxviii.*).

(6) Oleum bona opera sunt. Vas est conscientia fidelis animæ (*S. Hilar.*).

dit un autre docteur, que ce n'est pas l'huile qui allume la lampe, mais bien la flamme; et ainsi ce ne sont pas les bonnes œuvres qui produisent la foi; ce qui la produit, c'est la grâce et la parole de Dieu (1). Mais de même que si l'huile n'allume pas la lampe, c'est pourtant l'huile qui entretient la lampe une fois allumée, et que l'huile venant à manquer la lampe s'éteint; ainsi les œuvres bonnes et vertueuses, si elles ne produisent pas la foi, sont cependant comme le foyer qui alimente sa lumière; et si elles viennent à manquer, la lumière de la foi s'affaiblissant peu à peu finit par s'éteindre, selon ce qu'a dit saint Jacques, que la foi sans les œuvres est comme un flambeau éteint (2).

Les vierges prudentes qui avec leurs lampes en main et l'huile dans leurs burettes, vont à la rencontre de l'époux et de l'épouse, représentent donc, d'après saint Grégoire, les vrais fidèles, qui avec la véritable foi dans leurs intelligences, avec le petit trésor de leurs bonnes œuvres dans leur cœur, trésor qu'ils vont sans cesse augmentant, se tiennent tout prêts à mourir à l'heure où leur divin époux Jésus-Christ viendra pour célébrer avec eux en particulier dans le ciel, les noces commencées avec l'Église en général sur la terre. Les vierges insensées au contraire, qui songent bien elles aussi à marcher à la rencontre de l'époux avec leurs lampes, mais sans se pourvoir à temps de l'huile nécessaire pour l'entretien de ces lampes, sont les mauvais chrétiens, qui ne conservent uniquement que la lampe de la foi, sans l'approvisionner de l'huile des bonnes œuvres, et s'avancent vers

(1) Sicut lampas non accenditur ex oleo, sed ab igne; sic fides non ex operibus, sed ex Verbo Dei, quia fides ex auditu; auditus autem per Verbum Christi (*Auct. op. imperf.*).

(2) Lampas per oleum tamen nutritur et nisi oleum subministraveris extinguitur; sic fides per bona opera nutritur et nisi bona opera subministraveris deficit, quia fides sine operibus mortua est (*Ib.*).

la mort sans avoir réalisé la préparation nécessaire durant la vie (1).

Mais comme l'époux tardait à venir, il arriva que les dix vierges se laissèrent toutes surprendre au sommeil et s'assoupirent (2).

Ce retard que met l'époux à venir signifie le temps de la vie que le Seigneur nous laisse pour faire pénitence (3). Dans ce temps d'attente, les justes et les pécheurs, puisqu'ils croient tous également, semblent, dit saint Hilaire, se reposer tous également et dormir (4). Seulement le sommeil des vierges prudentes, qui avaient porté avec elles de l'huile pour leurs lampes, fut sans inconvénient et sans risque; il n'en fut pas ainsi des vierges inconsidérées qui n'avaient en main que des lampes vides. Hélas! qu'il est différent aussi, le sommeil et le repos des justes d'avec celui des pécheurs! Les justes en état de grâce, toujours disposés à se rendre à l'appel de Dieu, toujours préparés à la mort, pleins d'une confiance juste et bien fondée en la divine bonté, se reposent constamment en Dieu, sans aucune sollicitude, sans aucune crainte, comme sans péril : « Je me reposerai dans la paix, je m'endormirai dans le sein de Dieu, » *In pace in id ipsum dormiam et requiescam* (5). D'autre part le sommeil, la paix, l'insouciance des pécheurs, qui renvoient au moment de la mort l'amendement de leur vie, c'est bien un sommeil, mais un sommeil téméraire, insensé, funeste!

(1) Qui recte credunt et recte vivunt assimilantur quinque prudentibus, reliqui vero quinque virginibus fatuis, qui profitentes fidem Christi non præparant se bonis operibus ad salutem (*S. Greg.*),

(2) Moram autem faciente sponse, dormitaverunt omnes et dormierunt (*Evang.*).

(3) Mora sponsi penitentis tempus est (*S. Greg.*).

(4) Expectantium somnus, credentium quies est (*S. Hilar.*).

(5) *Ps. iv.*

Qu'arrive-t-il en effet ? Jésus-Christ nous l'a prédit, nous en a averti dans la suite de sa parabole, et d'une manière tout à fait sensible et bien capable de faire une profonde et durable impression. Comme les dix vierges étaient encore assoupies, poursuit le Seigneur, tout à coup vers le milieu de la nuit on entend un grand mouvement de gens qui criaient : Voici l'époux qui arrive ! Levez-vous vite pour aller à sa rencontre (1) ! A ce bruit, à ces cris, les dix vierges sont toutes sur pied ; elles saisissent leurs lampes et s'empressent de les mettre en état (2).

Les vierges prudentes n'y eurent aucune peine, parce qu'elles avaient suffisamment d'huile pour garnir leurs lampes. Mais les vierges inconsidérées, qui manquaient d'huile, s'adressèrent aux autres en leur disant : De grâce, donnez-nous un peu de votre huile, car nos lampes sont sur le point de s'éteindre (3). Elles reçurent pour réponse : L'huile que nous avons suffit à peine pour nous-mêmes. Si nous la partagions avec vous, il n'y en aurait assez ni pour les unes, ni pour les autres. Vous êtes peut-être encore à temps ; allez donc en acheter chez les vendeurs (4). Mais pendant que ces malheureuses vierges courent çà et là vers les magasins pour trouver de l'huile, l'époux arriva. Les vierges prudentes, qui se trouvaient prêtes à le recevoir, entrèrent avec lui et eurent part au festin des noces. La porte fut ensuite fermée et l'entrée inexorablement refusée à toute autre

(1) *Media autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit ; exite obviam ei (Evang.).*

(2) *Tunc surrexerunt omnes Virgines illæ et ornaverunt lampades suas (Evang.).*

(3) *Fatue autem sapientibus dixerunt ; datis nobis de oleo vestro, quia lampades nostræ extinguuntur (Ib.).*

(4) *At ille dixerunt : Ne forte non sufficiat nobis et vobis, ite potius ad vendentes et emite vobis (Ibid.).*

personne (1). Vainement les vierges inconsidérées arrivant enfin, frappent à la porte, prient, conjurent l'époux de leur ouvrir, en l'appelant maître et seigneur : « Il est trop tard, leur est-il répondu, vous ne m'appartenez plus, je ne vous connais pas (2). » « Apprenez donc tous de là, conclut le Seigneur, à vous tenir toujours prêts et en éveil; car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure de votre mort (3). »

O paroles ! ô épiphonème ! ô sentence qui nous découvre en son entier le sens terrible caché sous le voile des simples circonstances de la parabole ! En effet, sous le symbole de trois circonstances pour lesquelles les vierges imprudentes se trouvèrent exclues du festin des noces, le Seigneur nous a insinué les trois principales causes pour lesquelles, à la mort, les pécheurs demeurent exclus du festin des cieux.

La première circonstance pour laquelle ces vierges se virent exclues du festin, fut qu'elles s'imaginèrent que, ne portant pas de l'huile avec elles, il leur serait toujours facile d'en trouver ou d'en acheter. Mais, s'écrie ici saint Jean Chrysostome, ô vierges insensées, qui crurent facile de se procurer de l'huile ou à force de prières auprès de personnes qui pourraient bien n'en pas avoir à donner, ou à prix d'argent au beau milieu de la nuit ! Devait-il être bien facile, à l'heure de minuit, de visiter les magasins, de frapper aux portes, d'éveiller les vendeurs pour trouver de l'huile ? Or voilà justement la première raison pour laquelle les pécheurs ne se convertissent pas à l'heure de la mort ; le temps leur manque pour se convertir. Oui, dit un Père, l'heure de minuit, à laquelle survient l'époux, c'est le mo-

(1) Dum autem irent emere, venit sponsus et quæ paratæ erant intraverunt cum eo ad nuptias; et clausa est janua (*Evang.*).

(2) Novissimæ vero veniunt et reliquæ virgines dicentes: Domine, Domine, aperi nobis. At ille respondens ait: Nescio vos! (*Evang.*).

(3) Vigilate ergo; quia nescitis diem neque horam (*Evang.*).

ment de la mort, véritable nuit obscure, dans laquelle la lumière divine est plus rare, dans laquelle la foi vacille et l'espérance se trouble et se perd (1). C'est ce temps funeste dont Notre-Seigneur a dit qu'il est difficile d'opérer alors son salut : « La nuit vient, a-t-il dit, la nuit, ce temps impropre à l'action (2). »

Or, voici ce qui arrive aux pécheurs. Dans l'anxiété où les jette la crainte d'être surpris par la mort, ils se tournent vers les saints qui sont dans le ciel, vers les bons chrétiens, vers les âmes pieuses de la terre, afin qu'ils les aident de leurs mérites, de leurs intercessions, de leurs prières : « Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes vont s'éteindre (3). » Mais au moment de la mort chacun doit et peut seulement compter sur ses propres ressources : « Leurs œuvres seules les suivent, » est-il dit des morts (4). A cette heure suprême il ne faut pas vouloir s'appuyer sur les vertus d'autrui, car ceux qui en sont pourvus ont alors à s'en servir pour eux-mêmes, et non à en céder aux autres (5). Ils peuvent, il est vrai, s'adresser aux prêtres, mystiques vendeurs de la grâce du pardon, parce qu'ils l'accordent et ne peuvent la refuser à quiconque se présente pour l'acheter par les larmes, par la confession, par la douleur de la pénitence (6). Mais il ne fut pas facile aux vierges imprudentes d'aller, au plus épais de la nuit, parcourir les boutiques, éveiller les vendeurs pour se procurer de l'huile (7).

(1) *Quid est media nox, nisi quando non creditur?*

(2) *Venit nox quando nemo potest operari (Jo. ix).*

(3) *Date nobis de oleo vestro, quia lampades nostræ extinguantur (Evang.).*

(4) *Opera enim illorum sequuntur illos (Apoc. xiv).*

(5) *Ne forte non sufficiat nobis et vobis (Evang.).*

(6) *Venditores sunt sacerdotes, qui peccatores per penitentiam absolvunt pretio confessionis placati. Ite potius ad venditores et emite vobis (S. Jo. Chr.).*

(7) *Fatuae quia existimaverunt ibi se accepturas ubi importune quæserunt (Id.).*

C'est en effet une vérité traditionnelle dans l'Église, fondée sur la nature du cœur humain et confirmée par l'expérience journalière, que dans le cours ordinaire de la grâce, la conversion des pécheurs s'opère lentement et par degrés; aussi ne leur accorde-t-on le bénéfice de l'absolution qu'après de sages délais, après une épreuve proportionnée aux désordres passés, parce que dans les choses spirituelles, pas plus que dans l'ordre physique, les grands changements et les grandes transformations ne s'opèrent pas en un instant (1).

Et en effet, comment est-il possible que sur le lit de mort l'on passe, comme tout d'un saut, de l'amour du monde à l'amour de Dieu, de l'esclavage des passions à la liberté de l'esprit, du péché à la grâce? Qu'on nous dise s'il est facile au plus habile calculateur de débrouiller des comptes très-anciens et très-compliqués, au moment même où il faut les présenter? Est-il facile à un malade de passer instantanément sans convalescence d'une maladie de plusieurs années à un état de santé parfaite? Est-il facile à un architecte de terminer un édifice le jour même qu'il en jette les fondements? Pareillement aussi sera-t-il facile, dans la nuit du dernier moment, de réparer par une conversion bien sincère les excès d'une vie pleine de hontes? Bien que certains pécheurs se confessent quelquefois dans l'année, pourtant, comme ils retombent peu après dans leur péché, on peut dire qu'ils passent dans l'état du péché l'année entière et toute la durée de leur vie. Or, à force de vivre ainsi en état de péché, à force de se familiariser avec cet état, le péché passe, pour ainsi dire, dans le sang, se change en seconde nature, devient un besoin, une sorte de nécessité, et son venin mortel s'infiltré

(1) *Repentinas mutationes natura non sustinet.*

jusqu'à la moelle des os. Maintenant sera-t-il facile de se dépouiller en peu d'instants de cette horrible nature ? Autant vaut dire que l'Éthiopien pourra, par l'effet d'un bain, changer de couleur, que le tigre ou le lion vont s'apprivoiser et déposer toute leur férocité native sous la main qui les enchaîne. Ah ! nos passions ne changent pas en un instant comme nos désirs ; nos habitudes ne se déposent pas en un instant comme nos idées.

Dans la foule des pécheurs il s'en trouve beaucoup à qui il pèse de vivre dans l'état de péché. Pourquoi donc ne se convertissent-ils point ? Parce qu'il leur semble difficile de corriger certaines habitudes, de rompre certaines liaisons, de mettre fin à certaines intrigues, de renoncer à certaines affections, de rendre certains biens mal acquis, de réparer certains scandales, de vaincre le respect humain, d'adopter certaines pratiques, d'accomplir certains devoirs, de changer, en un mot, et son propre cœur et tout soi-même par une transformation absolue et complète. Et voilà pourquoi ces pécheurs persévèrent dans un état de conscience qu'ils ne peuvent haïr, captivés qu'ils sont par l'amour du présent ; et qu'ils ne peuvent aimer, par crainte de l'avenir. Ils maudissent chaque pas qu'ils font dans leur maudite carrière, mais ils ne s'arrêtent point ; ils mouillent de larmes leurs chaînes sans se résoudre à les rompre ; ils s'emportent contre eux-mêmes, mais ils ne se convertissent pas. Et cela, dit saint Augustin, parce qu'il est par trop difficile de s'arracher à la terre, de lever la tête vers le ciel quand l'horrible poids de l'habitude criminelle nous opprime et nous courbe vers les choses d'ici-bas (1).

Or cette conversion déjà si difficile au grand jour de la

(1) Difficile surgit quem moles malæ consuetudinis premit (S. Aug.).

vie, comment deviendra-t-elle facile dans la nuit de la mort? Il est difficile de se convertir sincèrement quand la santé est parfaite, le cœur libre, l'esprit serein, quand les forces soutiennent, quand les lumières abondent, quand les exemples fortifient et que l'on a, si l'on veut, le temps et la facilité de se renfermer dans une retraite pour méditer, lire, s'examiner, prier. Que sera-ce donc dans la nuit de la dernière maladie, au milieu des tortures du corps, avec des forces qui nous abandonnent, avec un esprit qui se trouble et s'échappe sans cesse, le cœur agité en proie aux peines du présent et aux appréhensions de l'avenir, lorsqu'on n'a plus ni le temps de s'examiner, ni le désir de prier, ni la possibilité de méditer, de réfléchir, de remédier à quoi que ce soit? Hélas ! il n'est que trop vrai, ce qui n'était que difficile en plein jour devient impossible dans l'obscurité de la nuit : *Venit nox quando nemo potest operari*. Et c'est au milieu de la nuit que le céleste époux viendra nous surprendre, *media autem nocte!*...

Saint Pierre Chrysologue avait bien raison de se moquer des Gentils qui tiraient leurs augures des entrailles d'animaux morts. Insensés, leur disait-il, comment vous persuadez-vous qu'une bête qui fut stupide pendant toute la durée de sa vie, puisse devenir un livre de secrètes intelligences lorsqu'elle ne vit plus (1)? Disons-en autant d'un chrétien qui a la présomption de mourir comme un juste, après avoir vécu toute sa vie en pécheur. Mourir de la mort des justes, c'est mourir avec une vive foi, avec une ferme espérance, avec une charité ardente, avec une contrition sincère, avec une humilité profonde, avec un entier détachement des choses d'ici-bas et de soi-même, avec une haine souveraine

(1) *Ut animal quod nihil sciret vivum, divinaret occisum (S. Petr. Chrys.).*

pour le péché, avec une résignation parfaite. Or comment est-il possible que l'homme accomplisse à la mort ces actes sublimes de vertu, qu'il n'a peut-être jamais accomplis et dont il ignore peut-être jusqu'au nom durant sa vie? *Ut animal quod nihil sciret vivum, divinaret occisum?*

L'âme vraiment chrétienne et pieuse, qui est familiarisée avec ces vertus, et qui a toujours su au besoin en réaliser les actes, possède l'huile céleste qui peut enflammer de plus en plus sa foi, animer son espérance et la conduire à la rencontre de Jésus-Christ. Mais le pécheur qui n'a jamais pratiqué ces actes de vertu, ou ne les a pratiqués que très-mal et très-superficiellement; le pécheur qui n'a pas l'huile de l'habitude vertueuse pour rallumer la lampe de sa vertu, comment pourrait-il en une heure résumer une vie de tant d'années passées dans le péché, se mettre en peu d'instant en état d'aimer Dieu par-dessus tout, ce Dieu qu'il a toujours oublié? Comment pourra-t-il tout d'un coup détester par-dessus toute chose ce péché qu'il a toujours aimé, passer du goût des plaisirs au goût de la vertu, s'élançant du sein des grossières jouissances de la volupté aux plus purs sentiments de la religion? Comment en quelques rapides instants purifier une imagination corrompue, refondre un cœur lascif, éteindre d'impures flammes, vaincre des attaches invétérées, résister à de violentes tentations? Comment faire dans l'affaissement de la maladie ce qu'il ne sut jamais faire en santé? Il lui faudra penser, parler, agir en chrétien, en un moment de faiblesse, de peine, d'angoisse, où il n'est même plus homme. Quand donc la mort a-t-elle eu la singulière propriété de rendre à l'esprit sa vigueur en abattant le corps; et en glaçant le corps du froid de la nuit, rallumer dans le cœur le flambeau et les ardeurs de la charité?

Mais les cris qui annoncèrent l'arrivée de l'époux ne si-

gnifient-ils pas le tumulte et l'agitation qui se produisent dans une âme quand on lui annonce que l'heure de mourir est arrivée? Les vierges qui se lèvent toutes ensemble, l'empressement avec lequel elles préparent leurs lampes, tout cela ne représente-t-il pas ce que nous voyons arriver chaque jour, c'est-à-dire qu'à la funeste annonce d'une mort prochaine, tout mourant s'éveille, s'émeut, s'agite, tient grands ouverts les yeux de l'esprit, s'interroge lui-même, examine l'intensité et la lumière de sa foi, calcule le nombre et le caractère de ses œuvres (1).

Les vierges imprudentes, qui s'apercevant que l'huile leur manque, s'en vont en chercher de toute part, afin de s'avancer elles aussi à la rencontre de l'époux, ne signifient-elles pas le désir qu'à l'heure de la mort manifestent la plupart des pécheurs de réparer le mal qu'ils ont fait? Et ce repentir et cette douleur ne doivent-ils pas suffire pour obtenir le pardon et être sauvé? Oui, certes, ils suffisent s'ils sont vrais et sincères. Mais, hélas! il arrive à plusieurs ce qui arriva aux vierges inconsidérées qui, loin de désirer la venue de l'époux, s'attristèrent intérieurement de ce qu'il était venu si inopportunément les éveiller, et ne lui dirent, Seigneur, Seigneur, que parce qu'il les avait punies de leur négligence et exclues du festin. Leurs larmes, leur insistance ne paraissent pas d'un cœur affectueux envers lui, mais uniquement de leur intérêt personnel. Or voici la deuxième raison qui rend difficile la conversion au moment de la mort : le manque d'une sincère douleur des péchés commis.

Mais comment est-il possible, direz-vous, qu'au moment de la mort, le pécheur ne conçoive pas un repentir sincère

(1) Interrogabunt conscientias suas, discutient fidem suam, considerabunt opera sua.

et une véritable douleur? Quoi! à la vue de l'éternité qui l'attend, de l'enfer qui s'entr'ouvre sous ses pieds, du juge qui le réclame, du jugement qui ne lui laisse pas de répit, est-il possible qu'il ne fasse pas tous ses efforts pour échapper au feu éternel, dont le voisinage semble déjà se faire sentir? Est-il encore temps de se flatter? Y a-t-il encore à ce suprême moment philosophie qui tienne, fermeté qui résiste, courage qui ne soit ébranlé? Est-il possible qu'il ne se mette pas alors sincèrement à vouloir apaiser le Dieu qui doit le juger, qu'il ne demande pas sincèrement son pardon et ne l'obtienne? Hélas! il n'est que trop vrai que l'on craint Dieu alors! On ne le craint que trop! Et c'est pour cela même, dit saint Léon, que nous devons craindre pour la sincérité de ces conversions. Les pécheurs ont alors cette crainte de Dieu qui est le tourment d'une conscience coupable, non cette religieuse crainte de Dieu qui justifie et qui sauve. Ils ont cette crainte désespérée qui laisse subsister au fond du cœur un désir secret de continuer à pécher, et qui n'attend que l'éloignement du danger pour recommencer à pécher de plus belle (1).

Et, en effet, que voyons-nous tous les jours? Nous voyons que si ces pénitents improvisés au lit de mort recouvrent la santé et la vie, ils redeviennent ce qu'ils étaient jadis. Leurs plans de réforme s'évanouissent avec les symptômes de la maladie; en congédiant les médecins, ils congédient aussi le confesseur; avec la convalescence reparaissent tous leurs vices. L'avare revient à ses usures, l'impudique à ses anciens passe-temps, le vindicatif à ses anciennes haines, l'hypocrite à ses anciens sacrilèges, l'impie à ses anciens

(1) Habentes timorem non quo fides vera justificatur, sed quo conscientia iniqua torquetur (S. Leo.).

blasphèmes. Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que le mouvement, l'agitation de ces vierges inconsidérées furent inspirés bien plus par la crainte du châtement que par aucune affection pour l'époux. Cela prouve, dit saint Grégoire, que cesont de véritables Saûls dont le repentir, manifesté en face du péril, était la crainte du châtement, et non la détestation sincère de la faute : ce qui l'inspirait, c'était l'intérêt personnel, non l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a ni véritable repentir, ni conversion sincère, ni espérance fondée du salut éternel (1).

Mais, dira-t-on, comment peut n'être pas sincère la conversion de ce pécheur qui meurt avec de si belles démonstrations de religion? Voyez, s'il vous plaît, comme le malheureux tourne souvent ses regards vers le prêtre pour implorer aide et merci! Oh! comme il étend ses mains tremblantes vers la croix! Comme d'une voix entrecoupée par les pleurs, il fait de belles prières, il exprime d'édifiantes résolutions, il prie itérativement, et répète avec larmes qu'il se repent de ses péchés!

Oui; mais les vierges inconsidérées qui, après maintes prières, insistaient encore en disant : Seigneur! Seigneur! n'en furent pas moins exclues du festin nuptial, et leur sort, vous en conviendrez, est une preuve de ce que Jésus-Christ a dit ailleurs que tous ceux qui crient à Dieu : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux (2). Non, les démonstrations extérieures de pénitence et de piété ne prouvent rien par elles-mêmes. Car, dit saint Jérôme, cette belle invocation : Seigneur! est une

(1) Quia non eos tetigerat pœnitentiæ dolor (S. Greg.).

(2) Non omnis qui dicit, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum (Matth. vii).

précieuse confession, est un beau témoignage de foi; mais que sert-il à l'heure de la mort d'invoquer en paroles le Dieu que l'on a toute sa vie nié par les œuvres (1)? J'ai péché, dit Saül, et il voulut évoquer l'ombre de Samuel. J'ai péché, répéta aussi Antiochus, et il voulut réparer le mal qu'il avait fait. Judas lui-même s'écria à la fin : J'ai péché! et il restitua aux prêtres le prix du déicide. Et pourtant ces hommes-là, avec toutes ces démonstrations de repentir, moururent impénitents. Toutes ces marques d'humilité, de repentir, de foi, seraient les indices certains d'une mort précieuse, s'ils venaient couronner une vie chrétienne; mais parce qu'ils ne viennent terminer qu'une vie de désordre, il est fort à craindre, dit saint Augustin, que ces prières ne soient nullement les tendres effusions du cœur, que ces larmes ne soient pas le produit d'une douleur sincère, que ces discours édifiants ne soient pas le langage de l'amour divin, que ces actes de religion ne soient pas inspirés par une véritable piété, que ces plans de réforme ne soient pas réellement des résolutions dictées par un sincère attachement à la loi de Dieu. Ces pénitents tardifs sont le plus souvent des esclaves maintenus momentanément dans le devoir par la proximité du supplice, non des fils prodigues ramenés par l'amour. Tous ces beaux mouvements ne viennent pas d'un cœur contrit, mais d'une imagination bouleversée; ce n'est point la preuve qu'ils aient une haine sincère du péché, mais qu'ils ont une peur terrible des châtimens (2).

Ah! si nous pouvions dire toute notre pensée, quand nous sommes appelés auprès des pécheurs moribonds, avec com-

(1) In Domini appellatione egregia confessio est, indicium fidei est; sed quid prodest voce invocare quem operibus negaveris? (S. Hieron.).

(2) Ardere metuunt, peccare non metuunt (S. Aug.).

bien de raison nous dirions à ces pénitents tardifs, qui ne se tournent vers Dieu qu'au dernier moment, quand Dieu va les traîner à son tribunal : mon frère, croyez-nous, ces apparences de conversion sont tout simplement des pièges que dans votre personne le démon veut tendre à d'autres pécheurs comme vous. Il veut par de tels exemples les encourager au péché, en leur faisant espérer une sainte mort après une vie déplorable. Quant à vous, ces invocations que vous adressez au Seigneur, et ces marques extérieures de conversion, tout cela vient un peu tard. Ces larmes coulent d'une source suspecte. Vous recourez à Dieu, parce que finalement vous êtes tombé entre ses mains et que vous n'avez plus rien à espérer des hommes. Vous ne faites jusqu'ici que vous arrêter devant le péril, et céder à la nécessité. Vous mettez à profit pour votre salut des moments que, dans le fond, vous êtes bien fâché de ne pouvoir plus donner au plaisir. Vous ne pensez au ciel que parce que vous vous sentez violemment arraché à la terre. Vous destinez aux œuvres pies vos biens, parce que vous ne pouvez les faire servir au luxe et à la volupté ; vous renoncez au monde, parce que le monde vous échappe. Votre repentir d'avoir péché ne commence qu'au moment où il ne vous était plus possible de pécher. Ce n'est donc pas vous qui abandonnez le péché, c'est le péché qui vous abandonne (1).

Hélas ! combien vainement les pécheurs répètent à la mort des actes de religion ! Oui, parce que ce langage leur est étranger et inusité, parce que tout cela n'est pas prononcé avec cet accent de véritable piété qui vient du cœur et de Dieu ; parce que ce ne sont que des actes artificiellement composés et le plus souvent mis dans la bouche du

(1) *Dimiserunt te peccata tua, non tu illa (S. Aug.).*

mourant par le confesseur, et arrachés par l'appréhension de la mort; parce que ce sont des actes purement naturels et humains, qui laissent subsister une secrète attache au péché, et qu'ils ne rendent pas meilleur celui qui les prononce, il arrive que munis du saint Viatique, préparés par les dernières onctions, environnés des prières du prêtre et de l'invocation des saints, tout en nommant Jésus et Marie, ils rendent aux mains du démon une âme souillée, et avec ces faux semblants de pénitence, ils meurent impénitents : C'est que la douleur de la pénitence n'avait pas pénétré jusqu'à leur cœur (1).

Hélas ! combien de ces sortes de morts, dit saint Augustin, qui à l'extérieur ressemblent à la mort des justes, et devant Dieu ne sont que la mort très-mauvaise des pécheurs (2) !

Mais le plus terrible mystère, la menace la plus redoutable renfermée dans la parabole des dix Vierges, se trouve dans cette circonstance que les vierges étant revenues avec cette huile achetée à la hâte, et voyant la porte fermée ne reçoivent à toutes leurs instances, à toutes leurs prières, que cette dure réponse de l'époux : « Je ne vous connais point. » Terrible sentence ! elle sera répétée pour le pécheur mourant. Mais, se demande saint Augustin, comment sera-t-il vrai qu'il ne connaisse pas ces âmes, le Dieu qui connaît tout (3) ? Ah ! ce n'est pas qu'il ne les connaisse de la connaissance de sa sagesse ; mais il ne les connaît pas de la connaissance de sa miséricorde et de son amour. Je ne vous connais pas, signifie donc : je vous répudie, je vous rejette, je vous abandonne (4). Ah ! ce Dieu de bonté reconnaît pour

(1) *Quia non eos tetigerat poenitentiae dolor (S. Greg.).*

(2) *Oh ! si intus videres, quæ mors tibi bona videtur pessima est (S. Aug.).*

(3) *Num non illas novit qui omnia novit? (Id.).*

(4) *Nescio vos, id est, improbo vos, reprobo vos (Id.).*

siens ceux qui sont véritablement à lui, et desquels il a été réellement connu et aimé (1).

Mais comme saint Jean a dit que tout homme qui pèche méconnaît Dieu, l'oublie, l'efface de son souvenir et de son cœur (2), ainsi, ajoute un docteur, Dieu au moment de la mort, abandonne, néglige, comme étrangers et inconnus, ceux qui dans la vie ne s'inquiétèrent pas d'être des siens par la sainteté et par le mérite des bonnes œuvres, ni de se faire reconnaître pour tels (3). C'est-à-dire qu'il les laissera avec les secours suffisants qui ne sont refusés à personne, avec lesquels ils pourraient se convertir, et avec lesquels pourtant ils ne se convertiront pas de fait. Il leur refusera toute grâce efficace qui seule pourrait triompher de leur endurcissement. Et voilà la véritable raison pourquoi il est difficile de se convertir à la mort, c'est qu'il manque au mourant non pas seulement le temps, non pas seulement la volonté sincère, mais encore la grâce efficace. « Je ne vous connais pas, » *Nescio vos*, signifie un refus absolu, une volonté bien déterminée de ne pas accorder la grâce efficace, la grâce triomphante.

Mais comment est-il possible que le pécheur à la mort frappe à la porte du ciel et ne la voie pas s'ouvrir devant lui? qu'il implore une grâce de salut et qu'il ne l'obtienne pas? Le Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit : Celui qui demande obtient; celui qui frappe obtiendra qu'on lui ouvre (4). Est-il possible que le Fils de Dieu rétracte sa promesse et manque à sa parole? Non, non, dit saint Augustin, il n'y a nulle con-

(1) *Cognovit Dominus qui sunt ejus (II Tim.)*.

(2) *Omnis qui peccat non videt Deum et non novit eum (Jo. II)*.

(3) *Tunc veluti incognitos Dominus deserit quos modo suos per vitæ meritum non agnoscit (Auct. op. imperf. in Matth.)*.

(4) *Omnis qui petit accipit; et pulsanti aperiatur (Matth. VII)*.

tradiction entre ces deux passages de l'Évangile. La promesse que la porte des cieus sera toujours ouverte a été faite pour le temps de la vie, qui est un temps de miséricorde et de pardon; mais non pour quiconque ne se retourne vers Dieu qu'au moment de la mort qui est un temps de justice et de punition (1). Et saint Grégoire ajoute : Cette porte du ciel, qui durant la vie s'ouvre tous les jours au pécheur repentant, se trouve fermée à la mort devant le pécheur qui se lamente (2).

Je ne dis pourtant pas qu'il soit absolument impossible que le pécheur se convertisse à l'heure de la mort et se sauve. Il est certain que tant qu'il y a un souffle de vie, il y a matière à espérance. Tant que dure la vie, le salut du pécheur n'est jamais désespéré, pas plus que le salut du juste n'est infallible. Par conséquent ni le pécheur ne doit jamais cesser d'espérer, ni le juste de craindre. Je dis seulement que, dans la conduite ordinaire de sa Providence, Dieu, par respect pour la vérité de sa parole, pour sa miséricorde même et pour sa justice, ne fait ni ne doit faire grâce à celui qui le cherche seulement au dernier instant de sa vie. Je dis d'abord par respect pour la vérité de sa parole, puisqu'il a dit dans les livres saints :

 (3).

Cherchons donc le Seigneur présentement, pendant qu'il est près de nous, pendant qu'il jette sur nous un regard de miséricorde et que nous n'avons autre chose à faire pour le

(1) Non fallaciter dictum est : Pulsate et aperletur vobis. Dictum est enim pulsate, sed modo, quando tempus est misericordiæ, non quando tempus est iudicii (S. Aug.).

(2) Tunc cœli janua lugentibus clauditur, quæ nunc quotidie peccatoribus aperitur (S. Greg.).

(3) Il y a ici une lacune dans le manuscrit. (Note de l'Éditeur.)

trouver, que de nous tourner vers lui (1). La mort est le temps où il ne nous connaîtra plus; où il sera si loin de nous que nous le chercherons en vain; et ainsi nous mourrons dans le péché où nous aurons vécu. « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas; et vous mourrez dans votre péché. »

DEUXIÈME POINT. La mort est un écho de la vie; dans la mort même se répètent toutes les idées et tous les sentiments de la vie. La mort est un miroir dans lequel se concentrent et se reproduisent toutes les habitudes et toutes les passions de l'homme. La mort est le dernier acte, le dénouement fatal du grand drame de la vie humaine. C'est l'instant où l'homme recueille l'héritage entier de tous ses mérites et démérites, de toutes ses vertus ou de tous ses vices, de toute son existence, en un mot l'instant où il est et se montre exactement ce qu'il fut toujours.

Je ne sais si vous avez fait attention que dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici, nous avons supposé que la mort viendra pour vous dans le temps et en la manière la plus conforme à vos désirs et à vos espérances. Nous avons supposé que vous, ô pécheurs, vous mourrez de mort naturelle et dans votre lit, que vous mourrez par l'effet d'une maladie, pendant laquelle la mort, avant de porter le dernier coup, vous laissera longtemps contempler l'épée qui doit vous frapper; et que vous n'aurez pas le malheur de tomber victime d'un de ces coups imprévus, devenus aujourd'hui si fréquents, par suite desquels l'homme meurt avant d'être malade, sans avoir même le temps de dire : Jésus, mon Dieu! Nous avons supposé qu'avec vous les médecins ne seront

(1) *Querite Dominum dum inveniri potest; invocate eum dum prope est (Is. LV).*

pas assez flatteurs, les proches assez inhumains, les amis assez perfides pour vous cacher le mortel danger où vous êtes. Nous avons supposé que vous ne vous le cacheriez pas à vous-mêmes, par l'effet de cet espoir séduisant qui attache à la vie, et que vous ne seriez pas de ceux qui prennent pour des crises heureuses de santé et de vie, des améliorations apparentes qui ne sont que les funestes avant-courrières de la mort ; mais que vous serez dans la ferme persuasion que vous devez réellement mourir. Nous avons supposé que vous ne serez pas de ceux qui, par une juste peine, dit saint Augustin, pour s'être peu ou point souvenus de Dieu pendant la vie, s'oublient eux-mêmes au moment de la mort (1) ; qui, bien que persuadés qu'ils vont mourir, cependant préoccupés des remèdes du corps, négligent, comme encore prématurés, les remèdes spirituels, diffèrent d'un jour à l'autre, du matin au soir, et qui, ne pouvant plus disputer à la pénitence les années et les jours, lui disputent jusqu'aux heures et aux moments, et temporisent d'autant plus pour recevoir les derniers secours de la religion, qu'ils approchent de plus près du temps où il n'y aura plus de temps. Nous avons supposé enfin que les douleurs du corps n'altéreront en aucune sorte les facultés de l'esprit ; que vous conserverez votre sérénité dans les angoisses du mal, votre force d'âme au milieu de la prostration des sens, et que vous pourrez avec calme, sur les confins du temps, vous occuper de la grande affaire de l'éternité.

Mais, je le répète, ce ne sont là que des suppositions, qui peuvent absolument se vérifier pour nous à l'heure de notre mort, mais sans qu'il nous soit possible d'en avoir aucune certitude, ou même aucune probabilité ; car voici les

(1) Ut qui vivens oblitus est Dei, moriens obliviscatur sui (S. Aug.).

terribles paroles par lesquelles Jésus-Christ conclut sa parabole : Apprenez de tout ceci à être toujours vigilants, parce que vous ignorez tout à fait l'heure et le mode de votre mort (1).

Or nous avons vu que, bien que la mort vienne pour nous avec toutes les circonstances qui ont été supposées, il est pourtant très-difficile que nous puissions nous convertir alors et bien mourir après avoir mal vécu, parce que tout nous manquera pour pouvoir nous convertir, et le temps nécessaire, et la sincérité de la volonté, et l'efficacité de la grâce. Que sera-ce donc si quelqu'une des circonstances supposées vient à manquer? si la mort ne nous vient ni de la manière, ni au temps que nous désirons et que nous nous flattons de la rencontrer? Que sera-ce si la mort nous enlève à l'improviste, et que ou la rapidité, ou la violence du mal ne nous laisse ni le temps ni le moyen de penser à nous-mêmes? Est-ce que, dans ce cas, la damnation du pécheur ne sera pas assurée et infaillible? Or, sur quelle donnée, sur quelle garantie pouvons-nous fonder la certitude d'une mort chrétienne et paisible, puisque Jésus-Christ nous déclare hautement que les circonstances de notre mort sont l'impénétrable secret de sa sagesse, et que nous ne pouvons déterminer quoi que ce soit de certain touchant l'heure et le mode de notre mort?

Tout ce que vous pouvez affirmer, c'est, comme vous le dit saint Augustin, que Dieu, arbitre de la vie, maître du temps, vous donnera PEUT-ÊTRE la latitude de faire pénitence (2). Tout ce que vous pouvez affirmer, c'est que le cas d'une mort imprévue peut se réaliser pour vous ou ne pas

(1) *Vigilate quia nescitis diem neque horam (Evang.).*

(2) *Fortasse, inquis, dabit! (S. Aug.)*

se réaliser ; qu'il peut se faire que la chance tourne à votre désavantage et que vous perdiez au jeu ; mais qu'il peut se faire aussi que la chance vous soit favorable et que vous gagniez le pari pour toujours. Mais, hélas ! quel langage est le vôtre, quand il s'agit de pareils intérêts ! PEUT-ÊTRE !... Ah ! il s'agit d'une âme, et vous dites : « PEUT-ÊTRE !... IL POURRA SE FAIRE QUE... (1) ! » Il s'agit d'une âme unique, spirituelle, éternelle, qui, une fois perdue, que ce soit à dessein ou par hasard, sera perdue, et perdue pour toujours !

Que tardons-nous donc de nous convertir à cette heure que nous sommes sûrs d'en avoir le temps, que rien n'empêche d'en avoir la sincère volonté, que Dieu est tout prêt à nous accorder la grâce du pardon et du salut ? Ah ! n'abusons pas plus longtemps des divines miséricordes ; ne différons pas plus longtemps notre conversion, n'endurcissons plus nos cœurs à la voix de Dieu qui aujourd'hui nous invite à rentrer en nous-mêmes et à nous sauver, afin que la mort n'ait pas à nous surprendre dans l'état du péché et à consommer notre ruine éternelle. *Quæretis me*, etc. Veillons en un mot, conclurai-je avec le divin Sauveur, veillons de telle sorte que l'incertitude elle-même du jour et de l'heure de notre mort, après nous avoir sans délai ramenés à Dieu, nous soutienne continuellement dans la voie de la justice et nous procure la certitude de notre salut éternel. *Vigilate ergo, quia nescitis diem neque horam!*... Ainsi soit-il !

(1) *Memento quod de anima deliberas ! (Id.)*.

NEUVIÈME HOMÉLIE

LES OUVRIERS DE LA VIGNE

OU LES ŒUVRES DU SALUT

Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. Sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternam regnum Domini Nostri Salvatoris Jesu Christi (II Petr. 1, 10).

Mes frères, attachez-vous de plus en plus à rendre votre vocation et votre élection certaines par les bonnes œuvres ; et ainsi vous sera ouverte une facile entrée au royaume éternel de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

A la différence de la véritable religion, dans laquelle Dieu a toujours fait de la vertu une loi indispensable et universelle pour l'homme, toutes les religions de fabrique humaine ont toujours proclamé une morale plus ou moins favorable au vice, plus ou moins amie et protectrice des passions ; et c'est à cette sympathie, à cette connivence qu'elles doivent principalement leur force, leur propagation et leurs succès.

Ainsi, sans parler de tant d'autres, cet infâme hérésiarque des derniers temps, Luther, ayant résolu d'établir sur les ruines du vrai christianisme de Jésus-Christ un christianisme de sa façon, et je dirais volontiers fait à son image, n'oublia point cette condition nécessaire à l'établissement de toute religion humaine, qui est de flatter et de favoriser les passions de l'homme. En conséquence, il se hâta d'enseigner que les mérites de l'Homme-Dieu sont à eux seuls plus que suffisants pour sauver l'homme, et que les bonnes œuvres, les actions vertueuses, loin d'être nécessaires au salut

éternel, sont une injure et un tort véritable fait par elles à l'abondance de la grâce du Rédempteur.

Or, on comprend tout d'abord que les sectateurs d'une doctrine aussi commode pour toutes les passions ne l'eurent pas plutôt adoptée, qu'ils se firent scrupule de préjudicier à la grâce du Rédempteur; et qu'abjurant la pratique de toutes les vertus, ils s'abandonnèrent sans contrainte à tous les vices. Aussi, dans les malheureuses contrées où pénétra la Réforme, tout frein étant ôté aux passions, toute pudeur au crime, tout remords au pécheur, toute loi étant foulée aux pieds, tout ordre social étant détruit, les sociétés humaines se seraient changées en repaires de bêtes fauves, si le bon sens des gouvernements n'avait opposé à cette horrible théologie le code criminel, à ces docteurs le magistrat, à ces chrétiens le bourreau.

Hélas! cette funeste erreur, que la force matérielle a réprimée et non éteinte, est passée des pays protestants dans les pays catholiques, non plus comme doctrine religieuse, mais comme pratique de conduite. Et en effet, combien, même parmi les catholiques, qui espèrent se sauver en se livrant à toutes sortes de désordres et sans pratiquer aucune vertu! Or qu'est-ce autre chose, que professer, au moins par la conduite, la doctrine qui enseigne que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires pour le salut?

Pourtant cette erreur, soit spéculative, soit pratique, le prince des apôtres l'avait prévenue et réfutée par cette exhortation : « Mes frères, il ne suffit pas que Dieu nous ait choisis et appelés au christianisme; il faut travailler par les bonnes œuvres à s'assurer le fruit de cette vocation et de cette élection. C'est à cette condition uniquement que nous sera octroyée l'entrée dans le royaume éternel de notre divin sauveur Jésus-Christ. » *Fratres, magis sate-*
aite, etc.

Mais avant de nous faire annoncer, dans ces belles paroles, cette importante doctrine, par l'organe de son disciple, le divin Maître nous l'avait lui-même inculquée dans la parabole des ouvriers de la vigne que j'entreprends de vous expliquer aujourd'hui. Je le ferai avec un véritable zèle ; vous m'écoutez, j'en suis sûr, avec un véritable intérêt, car il s'agit d'une condition nécessaire pour l'acquisition du salut éternel.

PREMIER POINT. Le royaume des cieux, dit le Seigneur, est semblable à un père de famille qui, un jour, de grand matin, sortit de chez lui dans le dessein de louer des travailleurs pour sa vigne ; et les ayant loués, il fit marché avec eux à raison d'un denier pour le prix de leur journée (1). Étant de nouveau sorti à la troisième, à la sixième et à la neuvième heure, tous ceux qu'il trouva sans occupation sur la place publique, à ces diverses heures, il les envoya pareillement dans sa vigne, leur promettant un juste salaire (2). Enfin vers la onzième heure, c'est-à-dire une heure seulement avant la nuit, s'étant de nouveau rendu sur la place publique, et y voyant d'autres travailleurs : Que faites-vous là, leur dit-il, comment passez-vous toute la journée à ne rien faire ? Hélas ! répondirent-ils, c'est parce que personne ne nous a loués (3). Eh bien ! reprit le bon maître, si personne ne vous a pris à la journée, moi, je vous prends. Bien que l'heure soit avancée, allez, vous aussi, tra-

(1) Simile est regnum cœlorum homini patri familias qui exit primo mane conducere operarios in vineam suam. Conventione facta ex denario diurno misit eos in vineam suam (*Matth. xx*).

(2) Et egressus circa horam tertiam, sextam et nonam horam vidit alios stantes in foro otiosos et dixit illis : Ite et vos in vineam meam et quod justum fuerit dabo vobis (*Ib.*).

(3) Circa undecimam vero exiit et invenit alios stantes et dicit illis : Quid hic statis tota die otiosi ? Dicunt ei : Quia nemo nos conduxit (*Ib.*).

vaille à ma vigne, et vous aussi vous aurez votre salaire (1).

Or nous trouvons dans cette simple parabole, fidèlement décrite par Jésus-Christ, toute l'économie de la Providence divine envers les hommes, dans l'ordre du salut éternel. La durée entière du monde présent, dit Origène, peut être considérée comme un seul jour (2). La vigne de Dieu, ajoute saint Hilaire, c'est la religion et la loi divine, à laquelle on travaille en s'y soumettant et la mettant en pratique (3). Le denier, qui est promis pour le salaire de la journée, est, selon un autre docteur, la vie éternelle qui, après la mort, sera le salaire et la récompense de quiconque aura travaillé à l'accomplissement de la loi de Dieu durant la journée de la vie présente (4). La place ou le marché, c'est le siècle présent; puisque, comme en un marché, tout dans le monde se vend et s'achète (5).

Les journaliers qui demeurent sans ouvrage sur la place, à moins que le maître n'aille les appeler au travail, ce sont donc, dit saint Hilaire, les hommes qui ne peuvent se tourner vers Dieu, si lui-même n'est le premier à les rechercher. Ils ne peuvent, en effet, travailler à la vigne de la loi et de la religion divine, si Dieu lui-même ne la leur révèle et ne les invite par ses inspirations, s'il ne les soutient par le don de sa grâce, et s'il ne les attire par la promesse de sa gloire. Or le bon père de famille, qui sort à diverses heures du jour pour inviter les ouvriers à travailler à sa vigne, c'est le Verbe divin si bon, si affectueux, qui, prenant soin du genre humain tout entier, n'a cessé dans

(1) Dicit illis : Ite et vos in vineam meam (*Evang.*).

(2) Totum hoc sæculum præsens dicere possumus unum diem (*Orig.*).

(3) Vineæ legis ipsius opera et obedientia (*S. Hilar.*).

(4) Conductionis merces promissio vitæ æternæ est (*Auct. ap. imperf. in Math.*).

(5) Forum est mundus ubi omnia venalia sunt (*Id.*).

aucun temps d'appeler tous les hommes à la culture de la loi pour leur faire part de ses récompenses (1).

Et en effet, dit saint Jérôme d'après Origène, Dieu est sorti une première fois pour conduire des travailleurs à sa vigne de grand matin, *summo mane*, lorsque dès le commencement du monde, selon le récit de l'Écriture, il conduisit Adam et Ève dans le paradis terrestre pour le cultiver et le garder (2), et lorsqu'il lui révéla sa loi et l'engagea, par promesses et par menaces, à l'observer et à y demeurer fidèle. Il sortit de nouveau à la troisième heure, lors de la seconde révélation faite par le ministère de Noé; il sortit à la sixième heure par la célèbre promesse faite à Abraham et à sa postérité; il sortit à la neuvième heure par la magnifique révélation de Moïse; et enfin à la onzième heure, il sortit encore pour appeler les hommes, lorsque, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, il appela les apôtres et par eux tous les Gentils, demeurés pendant de longs siècles inactifs pour le bien et hors des voies du salut éternel. Aussi est-il à remarquer que saint Jean l'Évangéliste appelle la dernière heure le temps de la venue de Jésus-Christ et de la rédemption du monde (3).

Origène dit aussi : La vigne est le royaume de Dieu qui ne s'annonce et ne se manifeste que dans l'Église. Ceux qui sont hors de la vigne signifient tous les malheureux infidèles ou hérétiques, qui sont hors de la véritable Église de Jésus-Christ (4). Vainement donc les infidèles ou les hérétiques, qui sont hors de l'Église, cherchent-ils avec leurs préten-

(1) Hanc Patrem familias Dominum nostrum existimare necesse est qui totius humani generis curam habens, omni tempore universos ad culturam legis vocavit (*S. Hilar.*).

(2) Posuit eum in paradiso ut operaretur et custodiret illum (*Gen. 11*).

(3) Undecima hora apostolos et populum gentium vocavit, unde Joannes : Filii mei, novissima hora est (*S. Hieron.*).

(4) Vineam intelligimus regnum Dei quod in Ecclesia prædicatur. Quidquid est extra vineam foris est extra Ecclesiam (*Orig.*)

dues vertus à se sauver, s'ils n'entrent pas dans la véritable Église, dans laquelle seule on peut travailler à l'acquisition du royaume de Dieu. Toutes leurs vertus sont vides de mérite, toutes leurs œuvres sont vaines, tous leurs efforts sont infructueux ; et tant qu'ils travaillent à leur guise dans le terrain humain de l'erreur, c'est absolument comme s'ils ne faisaient rien, c'est une vie tout entière oisive par rapport à la culture du terrain divin, du terrain de la vérité. C'est le *Quid statis tota die otiosi?* Que faites-vous, oisifs que vous êtes, tout le long du jour? Donc s'ils ne veulent pas se perdre, il faut qu'ils se rendent à la voix de Dieu, qui les appelle à la véritable vigne de l'Église, à la véritable religion. Là seulement ils peuvent travailler avec fruit et obtenir la nourriture, non celle qui n'empêche pas de périr, mais celle qui vivifie pour la vie éternelle (1).

Mais en même temps que, selon le sens allégorique, cette belle parabole nous décrit l'économie de la Providence divine touchant l'humanité en général, elle nous représente encore, dit Origène, suivi en cela par saint Grégoire, selon le sens moral, l'économie de cette même Providence tout affectueuse envers chaque homme en particulier. En ce sens la vie entière de l'homme peut être considérée comme un seul jour ; et le maître qui aux diverses heures de la journée embauche les ouvriers pour sa vigne est Dieu lui-même, qui, outre l'appel adressé à tous en commun, appelle les infidèles à sa religion, les pécheurs à pénitence et tous à leur salut ; mais les uns, il les appelle dès l'aurore de leur vie, c'est-à-dire dès l'enfance, les autres dans l'adolescence, d'autres dans l'âge mûr, d'autres dans la vieillesse et quelques-uns à l'heure même de la mort (2).

(1) *Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam (Jo. VII).*

(2) *Omnis vita est dies unus. Secundum hanc parabolam ergo ostenditur*

Ce maître qui jusqu'à cinq fois dans le même jour sort de chez lui pour chercher des travailleurs nous représente à merveille les pieuses industries, les tendres sollicitudes de la divine bonté, qui, oubliée de nous, ne nous oublie jamais; abandonnée, méprisée de nous, ne nous abandonne ni ne nous méprise jamais; elle nous souffre rebelles et nous protège bien qu'ennemis; elle nous prend en pitié dans notre obstination, elle nous tolère malgré nos insolences; elle invite des dédaigneux, elle appelle des sourds; elle nous cherche fugitifs, elle nous attire tout revêches que nous sommes; elle nous bénit ingrats; et à toutes les époques de notre vie, bien qu'en croissant en âge nous ne fassions que croître en malice, elle vient au-devant de nous, et par ses lumières, et par ses grâces, et par les prédications de ses ministres, et par les exemples de ses serviteurs, et par les soins de son Église; elle nous appelle à nous convertir, elle nous appelle à la pratique du bien, elle nous appelle au travail de la vertu pour nous donner le denier précieux du salut éternel. Dieu se montre plus empressé à nous sauver que nous ne le sommes à être sauvés; il est plus impatient à nous faire du bien que nous à le recevoir; il nous aime, il nous recherche, il nous veut à sa suite pendant la vie, pour nous avoir en sa compagnie après la mort; comme si, dit saint Bernard, quelque heureux qu'il soit en lui-même, puisqu'il est Dieu, il avait besoin de quelqu'un pour être heureux au gré de ses désirs, comme si son cœur ne pouvait être satisfait, s'il n'est heureux en compagnie de l'homme, comme si, sans nous, quelque chose pouvait manquer à son bonheur (1).

quod quidam a pueritia, alii viri perfecti, alii senes, alii in ipso vitæ exitu ad operandum opera Dei accedunt (*Orig.*).

(1) Quasi sine homine Deus beatus esse non possit (*S. Bern.*).

Sur le soir, le bon maître de l'Évangile fait réunir les travailleurs et leur fait donner le salaire promis, en commençant à rebours et appelant tout les premiers à la distribution ceux qui étaient venus les derniers au travail (1). Or à ces derniers il fit donner le même salaire qui fut ensuite donné aux premiers, selon la convention faite avec eux, de sorte que ceux-ci s'en plaignaient : « Comment, disaient-ils, ceux-là n'ont travaillé qu'une heure seulement, et vous leur donnez le même salaire qu'à nous qui avons porté le poids du travail et de la chaleur pendant toute une journée (2)? » Il leur fut répondu : « Mes amis, je ne vous fais aucun tort. N'avez-vous pas reçu ce que j'avais promis de vous donner? Que vous importe donc si je donne à ceux-ci le même salaire qu'à vous (3)? Est-ce peut-être que je vous ferais devenir mauvais en vous donnant cet exemple de bonté? Ne suis-je pas maître de faire ce que je veux (4)? » Or, lorsque le Seigneur eut terminé ce récit, se tournant vers ses disciples, il ajouta : Apprenez de tout ceci que pareillement dans l'ordre du salut, les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers; car il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus (5).

Or dans cette histoire, selon un ancien docteur, le Sei-

(1) Cum sero factum esset dicit Dominus vinee procuratori suo : Voca operarios et redde illis mercedem, incipiens a novissimis usque ad primos (*Evang.*).

(2) Hi novissimi una hora fecerunt et pares illos nobis fecisti, qui portavimus pondus diei et aestus? (*Ibid.*).

(3) Amice, non facio tibi injuriam. Nonne de denario convenisti mecum? Tolle quod tuum est et vade. Volo autem et huic novissimo dare sicut et tibi (*Ibid.*).

(4) An non licet mihi facere quod ego volo? An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum? (*Ibid.*).

(5) Sic erunt novissimi primi et primi novissimi. Multi enim vocati, pauci vero electi (*Ibid.*).

gneur a voulu prophétiser d'abord notre condition à nous Gentils par rapport aux Juifs. Les Juifs furent appelés les premiers et seront sauvés les derniers, puisque saint Paul a dit qu'après que la multitude des Gentils sera entrée dans l'Église, alors s'opérera le salut du peuple d'Israël (1). O bonté du Seigneur ! Il semblait que, tout occupé de la nation des Hébreux, il eût oublié le reste du monde. Les Gentils, dit saint Grégoire, demeurés pendant tant de siècles sans patriarches et sans prophètes, pouvaient dire avec sincérité : Nul ne nous a appelés (2). Mais voici qu'enfin on peut voir que l'indifférence manifestée de la part de Dieu pour les peuples gentils s'est changée pour eux en démonstrations d'une prédilection bien prononcée et d'un tendre amour. Jacob est entré dans les droits du premier-né Ésaü. Les Juifs nos pères et nos maîtres dans la foi, seront nos disciples. Un jour ils viendront à nous pour nous demander le Messie, né parmi eux, et que nous avons reçu d'eux. Les premiers appelés à la grotte de Bethléem, seront les derniers à s'y rendre. Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. Les anciens patriarches, les anciens justes, quelque saints et parfaits qu'ils fussent, en mourant n'allaient pas au ciel. Ils portèrent vraiment tout le poids du jour et de la chaleur, ayant attendu, pendant plusieurs milliers d'années dans les limbes, la récompense de la bienheureuse éternité, qui leur avait été promise, dès l'origine du monde, alors que commença leur travail. Mais pour nous Gentils qui avons été appelés à la dernière heure,

(1) *Primi novissimi et novissimi primi, quia Judæi ante gentes vocati sunt et salvati sunt post gentes; quia postquam ingressa fuerit multitudo gentium salvus fiet Israël (Op. imperf.).*

(2) *Nemo nos conduxit: nullus quippe ad gentiles patriarcha, nullus propheta venerat (S. Gregor.).*

nous n'avons point à passer par les limbes après notre mort : si nous sommes justes, nous recevrons incontinent cette même récompense, ce même denier céleste, pour lequel les premiers patriarches, les saints des premiers âges durent si longtemps soupirer (1). Vous ne voyez point cependant, dit Théophilacte, que les saints de l'ancienne loi aient réellement murmuré et se soient plaints auprès de Dieu de cette prédilection que Dieu a pu montrer pour les saints de la nouvelle alliance. L'envie ne pénètre point, la jalousie ne trouve pas de place dans le ciel où la charité est pure, et le bonheur parfait (2). Mais par cette parabole le Seigneur a voulu nous faire entendre que ce même Dieu qui jadis sembla si partial en faveur de la nation juive, se montrera si bon, si miséricordieux, envers nous Gentils et nous fera tant de bien, que si la chose était possible, les saints des anciens temps si aimés et si favorisés jadis, croiraient avoir lieu de se plaindre et de nous porter envie (3). Il a voulu nous faire entendre qu'il est le maître absolu de ses dons (4); que sa Providence contre laquelle on murmure en cette vie, n'a fait tort à personne, comme on le verra dans la vie à venir (5); qu'il est fidèle à sa parole et que ces mêmes dons auxquels nous n'avons aucun droit, deviennent, dès qu'il nous les a promis, notre propriété (6); en un mot, que sa miséricorde ne blesse point sa justice, et que sa justice ne l'empêche

(1) Nos regnum mox ut corpore eximus sine mora percipimus quod antiqui patres quantum libet juste vixerint cum magna dilatione percipere, meruerunt (S. Greg.).

(2) Non invident sancti iis qui exæquo accipiunt (Theophil.).

(3) Sed ostendit quod tanta et talia sunt dona quæ dantur justis ut et invidiam excitare possint (Theophil.).

(4) Numquid non licet mihi quod volo facere? (Evang.).

(5) Non facio tibi injuriam (Ibid.).

(6) Nonne de denario convenisti mecum? tolle quod tuum est et vade (Ibid.).

pas d'être miséricordieux et bon avec les plus misérables et les plus désespérés (1).

Mais en nous présentant des ouvriers qui, pour une seule heure de travail, reçoivent la même récompense que les autres pour le travail d'un jour, le Seigneur, selon Origène, a voulu nous donner une autre leçon non moins importante, c'est que Dieu fait attention non au long temps, mais à la manière et au zèle avec lequel nous l'avons servi ; et souvent ne nous étant donnés à la piété et au zèle que dans l'âge mûr, n'ayant même été appelés au service de Dieu qu'à la dernière heure, nous pouvons avoir le même mérite et obtenir la même récompense que ceux qui dès l'âge le plus tendre se sont préparés à servir Dieu dans l'état religieux et dans la carrière ecclésiastique (2).

Et en effet, qu'arrive-t-il ? Voyez tous ces peuples qui chaque jour, appelés du sein des ténèbres de l'idolâtrie au christianisme, de la nuit de l'hérésie à la lumière de l'Église catholique, viennent au déclin de la vie travailler à la même vigne du Seigneur, dans laquelle nous catholiques nous avons été appelés à travailler dès l'enfance. Quelle docilité dans la foi ne montrent pas ces nouveaux convertis ! Quelle tendresse d'amour pour Jésus-Christ, quelle dévotion à Marie, quelle activité, quel esprit de prière, quel goût pour les choses saintes, quelle piété tendre, délicate, fervente, quelle pureté de cœur, quel zèle pour les bonnes œuvres, quelle sainteté de vie, quelle conduite exemplaire, quels élans de charité, quel zèle de religion, quelle onction de piété !

Nous ne devons pas être étonnés que ces nouveaux fidèles

(1) *An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum? (Ev.)*

(2) *Quoniam affectus, non tempus, respicitur, propterea omnibus æqualiter tribuitur merces salutis. (Orig.).*

qui par leurs beaux exemples de désintéressement, de générosité et de courage font tant louer et bénir Dieu et son Église, se trouvent, au bout de peu d'années, après une seule heure de travail enrichis de plus de mérites, plus avancés auprès de Dieu que nous dont la vie entière est si indigente de bonnes œuvres, si étrangère au véritable sentiment chrétien, si froide, si paresseuse, si indifférente. Nous qui avant eux avons été appelés au grand travail de la sainteté, nous serons peut-être à grand'peine admis comme les derniers ; et peut-être ne sera-ce qu'après des années de purgatoire, si toutefois nous avons le bonheur d'obtenir le denier de la gloire éternelle : « Et les derniers alors se trouveront les premiers ; et les premiers les derniers (1). »

Mais remarquez toutefois que ces ouvriers de la vigne bien qu'ils n'aient pas travaillé tous de la même manière, ni pendant le même temps, tous cependant qui plus qui moins, ont travaillé dans la même journée, et nul n'a reçu de récompense sans travail.

Voilà donc la précieuse et importante leçon qui résulte de toute cette parabole : c'est que nul, même appelé à la foi, même déjà admis dans la vigne mystique de l'Église, ne recevra la récompense de la vie éternelle, s'il n'a pas en quelque manière pris part à l'exacte observance de la loi de Dieu. Qui ne travaille pas ne doit pas manger ; et cette maxime qui a cours parmi les hommes, est encore plus une loi inviolable auprès de Dieu. Car, si, sans aucun mérite de notre part, il nous a créés, rachetés, appelés à la vraie foi, il ne nous sauvera pourtant pas, ni ne voudra nous sauver sans coopération de notre part (2).

(1) *Et erunt novissimi primi et primi novissimi (Herm.).*

(2) *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te (S. Aug.).*

Ah ! les pauvres Gentils ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, si on leur demande pourquoi ils ne travaillent pas à l'acquisition des vertus et du salut éternel, ils peuvent, pour leur excuse, répondre : Nul ne nous a appelés au travail, *Nemo nos conduxit !* C'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire, nul ne nous a prêché, nul ne nous a fait connaître la voie de la vie éternelle (1). Mais nous chrétiens, nous qui dès l'âge le plus tendre, nous qui dès le sein maternel, avons été appelés à la foi, avons entendu les oracles de la vérité, quelle excuse pourrons-nous apporter pour justifier notre indolence, notre tiédeur à nous occuper de notre salut (2) ?

Pénétrons-nous bien de cette doctrine, nous dit saint Jean Chrysostome ; le manger, le boire, le dormir, en un mot tous les moyens nécessaires pour l'entretien de la vie et de l'existence présente, sont comme la nourriture et les rafraichissements accordés aux travailleurs dans le cours de leurs travaux (3). Or comme nul n'appelle un travailleur dans sa vigne pour lui donner à manger et à boire, mais pour qu'il y travaille : ainsi Dieu ne nous a pas mis au monde pour que nous ne songions qu'à y faire fortune, à améliorer notre condition, à sustenter notre corps, mais afin qu'avant tout et par-dessus tout nous songions à sauver notre âme ; il ne nous y a pas mis pour que nous n'ayons à nous occuper que de nous-mêmes, au gré de nos passions, mais afin que nous soumettant à ses lois, nous procurions sa gloire (4).

(1) *Nullus nos vias vitæ prædicavit (S. Greg.).*

(2) *Quid nos in bono opere cessantes in excusationem nostram dictum sumus qui a matris utero ad fidem venimus, qui verba vitæ ab inebriantibus audivimus ? (Ib.)*

(3) *Non sunt opera nostra, sed dicitur (S. Jo. Chrys.).*

(4) *Sicut nemo mercenarium conducit ut solum manducet ; sic et nos ideo vocati sumus, non ut sola operemur quæ ad nostram usum pertinent, sed quæ ad gloriam Dei (S. Jo. Chrys.).*

De même que l'ouvrier avant tout donne ses soins et son attention à l'ouvrage pour lequel il a été appelé, et ne peut que secondairement et comme à la dérobée s'occuper de ses repas; ainsi nous, mercenaires de Jésus-Christ, nous devons avant tout viser à accomplir la volonté de Dieu, à opérer la justice dans la vigne de sa religion; nous devons nous occuper d'abord principalement de Dieu, et ensuite, comme à a dérobée, de tout ce qui nous concerne nous-mêmes (1).

De même que l'ouvrier, au jour où il n'a pas travaillé, a honte le soir, en rentrant à la maison du maître, de demander sa nourriture, ainsi toi, ô chrétien, comment ne rougis-tu pas d'entrer à l'église, de te tenir en présence du souverain Maître et de lui demander ton pain quotidien, ta récompense et son royaume, lorsque dans la journée de la vie présente tu ne fais aucun bien par rapport à la vie future (2)? Si le mercenaire ne travaille pas pour le maître, mais ne songe qu'à boire, à manger, à se reposer, c'est bien en vain que le maître l'a pris à ses gages; il est tout aussi oisif dans la vigne qu'il l'était sur la place publique : *Quid statis totâ die otiosi*. Ainsi nous, si nous ne sommes préoccupés que de nos aises, de nos intérêts, si tout concentrés dans la vie présente, nous oublions l'avenir, nous ne vivons que d'une vie vaine, inutile, tout à fait oiseuse sur la terre (3). Voilà pourquoi, ajoute saint Gré-

(1) Sicut mercenarius prius aspicit opus suum, deinde diaria sua, sic nos mercenarii Christi primum adspicere debemus quæ ad gloriam Dei pertinent, deinde quæ ad nostram utilitatem (*S. Jo. Chrys.*).

(2) Sicut mercenarius qua die opus non fecerit, erubescit intrare domum et petere panem, quomodo tu non confunderis intrare ecclesiam et stare in conspectu Dei et dicere : Panem nostrum da nobis hodie, adveniat regnum tuum? (*Ib.*)

(3) Si sola facimus quæ ad nostram pertinent utilitatem sine causa vivimus super terram (*Ib.*).

goire, toute cette multitude d'hommes qui remplissent les rues, les places, les officines, les tribunaux, les marchés, qui vont et viennent, qui s'agitent, qui se heurtent, qui intriguent, qui cabalent, qui se démènent, qui se harassent de fatigue du matin au soir, comme ils ne font tout cela que pour les intérêts du temps, pour la vie du corps et pour assouvir des passions dérégées; aussi, nonobstant leur mouvement perpétuel, ils ne sortent pas de leur inaction, et nonobstant tous leurs travaux et leurs sueurs, c'est absolument comme s'ils étaient devant Dieu dans une perpétuelle oisiveté, parce qu'ils ne font nullement l'œuvre de Dieu et de leur salut, négligeant ainsi leur premier devoir, et perdant de vue l'unique objet pour lequel ils avaient été introduits dans la vigne de la vraie religion et de la véritable Église (1).

Mais peut-être sont-ils en petit nombre parmi les chrétiens, ceux qui mènent une vie si inutile et si vaine? Hélas! qu'est aujourd'hui dans le christianisme la vie du plus grand nombre? C'est une vie dont la meilleure part est absorbée par les affaires et par les sollicitudes du temps. Le reste est englouti par les repas, le sommeil, les passe-temps, les visites, les conversations, les spectacles, les jeux. C'est une vie dont s'accommode la fantaisie avec ses correspondances d'amour ou d'amitié, la gourmandise avec ses excès, l'intérêt avec ses fraudes, la vanité avec ses modes, l'ambition avec son faste, la haine avec ses calomnies, l'envie avec ses médisances. C'est une vie, en un mot, dans laquelle toutes les passions ont leur chatouillement, tous les appétits leur pâture, tous les instincts leur satisfaction, tout

(1) Qui sibi vivit, qui carnis suæ voluptatibus pascitur, recte otiosus redarguitur, quia fructum divini operis non sectatur (*S. Greg.*).

l'homme charnel et animal son contentement, tandis qu'il n'y a pas la moindre trace de l'homme spirituel et chrétien. Sauf quelques visites à l'église, où l'on est attiré par le respect humain, par la curiosité, par la musique, par la vanité ou par quelque attache du cœur; sauf l'assistance telle quelle à une courte messe chaque semaine, sauf une communion sacrilège une fois l'année, il n'y aura, du reste, jamais un signe de croix, jamais une courte prière chaque jour, jamais une seule pensée pour le salut de l'âme, jamais une seule véritable pratique de religion.

Écoutez-les : la méditation, ils ne savent pas la faire ; la prière les fatigue, la lecture spirituelle les ennuie, la retraite leur fait peur, la pensée de la mort leur ôte le sommeil, le jeûne les affaiblit, le maigre les échauffe, se tenir à genoux leur porte à l'estomac, l'examen de conscience les remplit de scrupules. Le temps leur manque pour la fréquentation des sacrements, les prédications leur donnent le mal de tête, la fuite du monde et la pénitence sont bonnes pour les moines ; le soulagement des pauvres, la visite des malades sont l'affaire des *fate ben fratelli* (1), ou des sœurs de charité.

Or lorsque cette vie sensuelle, molle, dissipée, où tout est pour le corps et rien pour l'âme, tout pour le monde et rien pour Dieu, tout pour le vice et rien pour la vertu ; lorsque cette vie dans laquelle, à l'omission de tout bien, se joint la perpétration de tout ce qui est mal, lorsque cette vie est devenue la vie commune, non-seulement parmi les nobles, mais encore dans les conditions moyennes ; non-seulement parmi les grands, mais encore parmi le peuple ; lorsque l'immense majorité des chrétiens passe les jours

(1) Non vulgairement donné en Italie aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

et les années dans une damnable inaction par rapport au salut éternel, et que, loin de faire le plus petit sacrifice pour se sauver, ils font tous leurs efforts pour se perdre, est-il bien étrange que ce soit le petit nombre qui se sauve ?

La voilà donc expliquée, la terrible énigme par laquelle Jésus-Christ conclut la parabole de ce jour : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus (1). »

Or comme ils sont en petit nombre ceux qui remplissent la condition nécessaire, indispensable de faire le bien pour être sauvés, nous devons regarder comme d'une vérité rigoureuse et logique cette terrible conséquence que le petit nombre est de ceux qui se sauvent. Comme ils sont en petit nombre ceux qui cherchent à réaliser en eux-mêmes le mérite de la vie chrétienne, nous devons conclure qu'il est petit le nombre de ceux qui en obtiennent la récompense. C'est-à-dire que la vocation est pour un grand nombre, est pour tous, elle est l'effet de la miséricorde divine ; et l'élection n'est que pour un petit nombre ; et si ce nombre est petit, il faut l'attribuer à la malice des hommes : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.*

Ne vous abandonnez pourtant pas à l'affliction, ajoutait saint Grégoire, et ne vous contentez pas de dire : Ah ! qui sait si nous ferons partie du petit nombre ! Nous pouvons dès à présent savoir si nous serons parmi les réprouvés ou les élus. Que chacun fixe ses regards sur lui-même ; qu'il voie s'il est oisif ou diligent, s'il travaille à la vigne du Seigneur ou à celle du démon, s'il travaille pour le corps ou pour l'âme, pour la vertu ou pour le vice, pour le ciel ou pour l'enfer, et il saura quelle est la destinée qui l'attend ;

(1) *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi (Evang.).*

que chacun voie ce qu'il est, et il saura bien aussi ce qu'il sera un jour (1).

L'apôtre saint Pierre, développant la pensée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous a dit tout ce qu'elle peut avoir de terrible, en nous disant de rendre notre vocation et notre élection certaine par les bonnes œuvres (2), il nous a engagés à compléter le rôle de la miséricorde divine : il nous a assuré, d'une part, qu'il est de foi que Dieu veut nous sauver ; que pour tous la voie qui mène au ciel est déblayée, que pour tous la porte est ouverte ; mais d'autre part, qu'en réalité il dépend de nous d'arriver ou de ne pas arriver. Nous n'avons donc pas besoin de nous affaiblir le cerveau, de tant nous tourmenter pour savoir si nous serons ou non du nombre des prédestinés. Pourvu que nous ayons bien travaillé à la vigne du Seigneur, nous recevrons, nous aussi, notre denier au soir de la vie, nous serons infailliblement sauvés. Notre élection est en nos mains ; elle dépend de nous, nous l'assurons par nos œuvres. La vie et la mort, le paradis et l'enfer sont dans nos mains ; ce qui nous écherra est ce que nous aurons choisi. Si j'observe la loi de Dieu, si j'observe sa religion, j'entrerai dans la vie éternelle (3). Si je me damne, je ne pourrai inculper que moi-même. Pour me sauver je n'ai qu'à mettre la dernière main à l'œuvre que Dieu a commencée. Il m'a appelé, il faut que je réponde ; il m'a introduit dans la vigne de son choix, dans l'Église, il faut que j'y travaille. Dieu a fait le plus, j'ai à faire le moins.

Le royaume de Dieu n'est pas la récompense des oisifs et

(1) Penset unusquisque quid agat, et consideret si in vinea Dei laboret (S. Greg.).

(2) Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis (II Petr. 1).

(3) Si vis ad vitam ingredi serva mandata (Matth. xix).

des parasites, mais la récompense des diligents et des forts qui dans la journée de leur vie ont porté le poids du jour et de la chaleur. Il ne s'obtient pas par la foi seule, mais encore par l'action; il ne consiste pas en paroles, mais en effets (1).

Or sus, si nous voulons la fin, mettons en œuvre les moyens; si nous voulons arriver dans la patrie, suivons le chemin qui y conduit; si nous voulons le denier, le salaire, faisons l'ouvrage qui nous est imposé; efforçons-nous de répondre à l'appel divin, de seconder l'élection divine par la pratique de la vie chrétienne, et soyons assurés que facilement, infailliblement, nous sera ouverte la porte et accordée l'entrée dans l'éternel royaume de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (2).

DEUXIÈME POINT. Mais, pourra-t-on dire, Dieu ne nous appelle pas tous à renoncer au monde et à vivre dans le cloître. Or comment est-il possible de ne pas vivre de la vie du monde, quand on est lancé dans le monde, obligé de vivre au milieu du monde? Ce que nous faisons, c'est ce que tout le monde fait; nos pareils ne vivent pas autrement. Contraints par la constitution même de la société de nous accommoder aux usages reçus, nous ne pouvons pas adopter pour nous seuls une conduite singulière, extravagante, bizarre. Il n'est pas possible de résister au torrent de la multitude. Pour vivre parmi les mondains, il faut de toute nécessité se conformer à la vie des mondains.

A cette objection il y a deux réponses : la première, c'est que le Seigneur ayant dit que le chemin qui conduit à la vie est étroit et que bien peu y entrent; et d'autre part le Sei-

(1) *Regnum Dei non est in sermone, sed in virtute (Orig.).*

(2) *Sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini Nostri Jesu Christi (II Petr. 1).*

gneur ayant dit que large est le chemin qui conduit à la perdition et que le grand nombre se précipite dans cette voie ; il a par cela même manifestement déclaré que se ranger du côté de la multitude, suivre les maximes, les usages, les exemples de la multitude, c'est un signe de réprobation et de mort.

Malheur donc à celui qui prend les coutumes du siècle pour règle et pour norme de ses actions ! Malheur à qui consulte le monde plutôt que l'Évangile ! Les coutumes changent, mais le devoir ne change pas. Le vice en se vulgarisant perd sa singularité et sa turpitude aux yeux des hommes, mais il ne perd nullement sa malice aux yeux de Dieu. La pente qui entraîne la foule vers le vice rend la vertu plus rare et plus difficile, mais ne justifie pas le désordre. Une vie en elle-même profane, pour être celle du grand nombre, ne devient pas chrétienne pour cela. Dire c'est la coutume, c'est la pratique générale, n'est point une raison valable auprès de Dieu ; contre la sainte sévérité de l'Évangile, il n'y a pas de coutume qui excuse, il n'y a pas de prescription valable. La coutume ne peut jamais servir d'excuse en faveur de ceux qui la suivent, parce que Dieu lui-même nous fait défense de la suivre.

Or notre sort dépend de la justice de Dieu et non de l'opinion du monde. Nous serons jugés sur les exemples de Jésus-Christ et des saints, et non sur la vie des partisans du siècle ; sur les maximes de l'Évangile, et non sur la coutume et les folles opinions du monde. On verra ce que vaut la conformité avec les coutumes du siècle ou la conformité avec l'Évangile, quand viendra le jour du discernement entre justes et pécheurs, élus et réprouvés. Songeons-y bien, Dieu ne s'épouvante nullement de la multitude des coupables. Le nombre des coupables ne l'empêcha point d'envelopper sous un déluge de feu cinq cités entières, et

sous un déluge d'eau le genre humain tout entier. Si vous vivez d'une vie de désordre avec le grand nombre, vous périrez avec le grand nombre, et voilà tout.

La seconde réponse sera qu'il n'est pas plus vrai qu'il soit impossible de vivre dans le monde sans cesser d'être chrétien et sans abjurer le christianisme, qu'il n'est vrai que l'on ne puisse pas exister dans le monde sans cesser d'appartenir à Jésus-Christ. Quand Élie se plaignait doucement auprès de Dieu que tout Israël se laissait entraîner aux coutumes des nations idolâtres, Dieu lui répondit qu'au milieu de ce peuple il conservait sept mille serviteurs fidèles qui n'avaient pas plié le genou devant Baal.

Nous pouvons, nous aussi, constater pour notre consolation que, parmi la corruption du siècle, il existe encore au milieu du monde un très-grand nombre de fidèles qui vivent comme s'ils étaient en dehors du monde; que dans ce bas monde, à côté d'un monde matériel, corrompu, frivole, léger, fou, absurde, vicieux, injuste, inique, inconséquent, voluptueux, sensuel, païen, il y a un monde sage, prudent, solide, juste, pieux, religieux et chrétien; qu'enfin il y a un très-grand nombre de gens qui vivent dans le monde et avec le monde sans appartenir au monde.

Oui, le sacerdoce compte encore ses Phinéès, le trône ses Josias, la magistrature ses Samuël, la milice ses Josué, la grandeur ses Abraham, la jeunesse ses Daniel, la vie des champs ses Jacob, la cour ses Mardochée, la vie conjugale ses Suzanne, la viduité ses Judith, toutes personnes qui par leur exemple démontrent que même au milieu du monde on peut vivre sans participer à la corruption, à la frivolité, à l'iniquité du monde.

Combien n'y en a-t-il pas, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes; non-seulement parmi les vieillards, mais encore parmi les jeunes gens;

non-seulement parmi le peuple, mais encore parmi les grands; non-seulement parmi les simples, mais encore parmi les savants, qui, planant au-dessus des usages, des préjugés, des maximes, des coutumes profanes, ne s'étudient qu'à conformer leur vie avec les maximes, avec les lois, avec les principes du christianisme; qui, sans tenir compte des opinions des hommes, n'ambitionnent par-dessus tout que de plaire à Dieu? Qui ne fléchissent par condescendance, ni ne reculent par crainte de la critique; qui ne se dégradent, ni ne se découragent, ni ne retournent en arrière par la crainte des pamphlets, des railleries, des dérisions; qui méprisent et foulent aux pieds les maximes des libertins, les imputations des malveillants, les jugements, les quolibets, les moqueries du monde; qui prennent conseil non de la passion, mais du devoir, non du monde et de la chair, mais de l'Évangile; qui, fidèles à tous les devoirs des convenances, ne s'interdisent que les théâtres, les tripots, les entretiens corrupteurs, les vaines pompes du monde; qui forment de leur propre maison un lieu de retraite, asile de la vraie religion et de la vraie piété, se dévouent à l'éducation de leurs enfants, aux vrais intérêts de la famille, aux devoirs de leur état; qui savent si bien partager leur temps, que, sans rien soustraire aux devoirs de leur état et à la sollicitude pour la famille, ils en réservent toujours assez pour les obligations du chrétien, pour les exercices de piété et les bonnes œuvres; qui ne partagent point leur cœur d'une manière indue; zélés pour la justice, réservés dans leurs discours, modestes et graves dans leurs habitudes et dans toute leur conduite, respectant toujours la réputation du prochain, pieux, fervents, protecteurs affectueux des pauvres; qui en un mot savent ce que c'est que d'être tout à Dieu et à la vertu, sans rien refuser au monde de ce que le monde a droit d'exiger et de ce dont ils lui sont redevables; qui, sans

sortir du monde, savent en éviter la corruption, l'édifiant tout ensemble et le condamnant par le spectacle de leur piété.

Or ces vrais chrétiens sont-ils peut-être moins estimés, moins révévés, moins appréciés du monde? Ne sont-ils pas recherchés avec empressement? chacun ne s'estime-t-il pas heureux de les avoir pour amis, de s'allier avec leur famille? Ne sont-ils pas environnés de la confiance, du respect, de l'affection de tous? Ces mêmes hommes qui, dans un moment de délire, de folie ou d'envie, critiquent et tournent en dérision leur simplicité, leur réserve, leur maintien, leur éloignement pour le monde, ne sont-ils pas les premiers à recourir à eux quand il s'agit de confier un dépôt, de demander un service, de conclure un mariage, etc.? Ne préfèrent-ils pas aux insensés partisans du monde, ces vrais chrétiens qui ne se prévalent de la prééminence des dons du ciel admirés du monde, noblesse, beauté, génie, fortune, jeunesse, que pour en faire à Dieu le sacrifice et honorer la religion et la morale chrétienne? La prétendue nécessité de renoncer à la vie chrétienne pour vivre dans le monde, n'est donc que la misérable excuse d'une âme lâche et avilie, d'une âme qui n'a pas le courage d'imiter dans le monde tout ce qu'il y a dans le monde de plus excellent.

Tels sont donc les modèles qu'il faut imiter. S'ils peuvent, eux, être chrétiens dans le monde, pourquoi ne le pourriez-vous pas? Jésus-Christ vous jugera en vous confrontant avec eux. Ce que ceux-là ont pu, pourquoi ne l'avez-vous pu vous-mêmes, si ce n'est parce que vous ne l'avez pas voulu? L'excuse de l'exemple ne vous servira de rien; dans votre propre état, dans votre condition, dans les personnes de votre rang, vous êtes d'excellents exemples comme vous êtes des scandales: quelle excuse aurez-vous pour avoir négligé les premiers et cédé aux seconds?

Imitez donc ceux-là comme vos modèles, si vous ne voulez un jour les avoir pour vos juges. Ils sont en petit nombre? Rangez-vous du côté du petit nombre, si vous voulez, avec le petit nombre, vous sauver. Efforcez-vous, comme eux, de rendre certaine, efficace, agissante votre vocation à la foi et votre élection; et comme eux, vous aussi, Jésus-Christ vous appellera à partager son éternel royaume : *Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis : sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini Nostri et Salvatoris Jesu Christi.* Ainsi soit-ill

DIXIÈME HOMÉLIE

LE RICHE VOLUPTUEUX

OU LA CERTITUDE DE LA MORT

Stulto, hac nocte animam tuam repstunt a te; quæ autem parasti cujus erunt?
(Luc. XII.)

Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme; et à qui appartiendra tout ce que tu as amassé?

BIEN que le corps humain ne soit qu'un composé formé d'une poussière vile, cependant par un privilège octroyé de Dieu à la matière, l'homme de la création primitive ne devait pas subir la corruption du tombeau : « Dieu créa l'homme immortel (1). »

La mort n'entraîne donc pas dans le plan primitif; elle n'est pas l'œuvre de Dieu. Elle n'est entrée dans le monde, dit saint Paul, que par suite et en compagnie du péché (2). A peine nos premiers parents cessèrent-ils d'être innocents, qu'ils cessèrent aussi d'être immortels. Et nous aussi, héritiers de leur faute, comme de leur sang, nous sommes tous fils de la mort, parce que tous nous sommes fils du péché : *Per peccatum mors!*

Mais, ô admirable économie des desseins de Dieu ! la mort qui est un des plus terribles effets du péché, est aussi l'an-

(1) *Creavit Deus hominem inextinguibilem* (Sap. 11).

(2) *Per peccatum mors* (Rom. v).

tidote le plus puissant contre le péché. Le péché, dit encore saint Paul, a forgé la faux de la mort, en a armé son bras, et lui a conféré le droit terrible de frapper toute la descendance d'Adam (1). Et pourtant, dit aussi l'Écriture, la mort bien méditée désarme le péché et en ruine l'empire. Elle est pour le chrétien qui la médite un remède aussi salutaire, qu'elle est une peine douloureuse à l'homme qui la subit. « Souvenez-vous de vos derniers moments, et jamais vous ne pécherez (2). »

C'est pour cela que Jésus-Christ dans l'Évangile, par nombre d'exemples, de paraboles et de figures, nous remet souvent sous les yeux la fragilité de notre existence. Il veut que cette pensée de la mort corporelle efface et détruise en nous le péché, véritable mort de l'âme, et que nous puissions convertir en moyen efficace d'amendement de la vie la nécessité même de mourir.

Nous considérerons donc aujourd'hui en vrais chrétiens les lugubres mais utiles mystères de la tombe. Nous irons à l'école de la mort, et nous nous ferons ses disciples avant de devenir ses victimes. Aujourd'hui, dans la parabole du riche voluptueux précipité dans la mort quand il y pensait le moins, nous verrons combien est insensé l'oubli de la mort dans lequel vivent les chrétiens, avec la certitude où ils doivent être de mourir et de mourir sous peu. Nous déplorerons notre propre misère à cet égard; et nous nous pénétrerons bien de ce point capital de la sagesse chrétienne, savoir la certitude de notre mort envisagée comme motif de vivre saintement.

PREMIER POINT. Il y avait, dit Notre-Seigneur dans l'évan-

(1) Stimulus autem mortis peccatum est (I Cor. xv).

(2) Memorare novissima tua et in æternum non peccabis (Eccles. vii).

gile de saint Luc, il y avait un homme riche, qui dans une année d'extraordinaire abondance, ayant en perspective une magnifique récolte en toute sorte de produits, se mit à dire en lui-même : Hélas ! que vais-je faire ? Je n'ai pas des greniers suffisants pour y serrer toute ma récolte (1). Or nous dit d'abord là-dessus saint Basile, voilà la première condition funeste des biens terrestres ; ils sont plus féconds en sollicitudes et en gémissements, qu'en délices et en joie. Voilà en effet un homme riche, qui, pauvre dans sa richesse et malheureux dans son bonheur, s'échappe en une exclamation douloureuse, à tel point qu'accablé, angustié, désolé, il ne sait plus que faire. Ses biens lui occasionnent plus de gémissements qu'ils ne lui apportent de revenus (2). Voici enfin qu'il prend son parti et dit en lui-même : « Je sais ce que je ferai. Je démolirai mes greniers ; j'en construirai de plus grands, et j'y amasserai tous mes produits et toutes mes richesses (3). Et ensuite satisfait et content, au milieu de tant de biens accumulés, je dirai à mon âme : O mon âme, te voilà en possession de beaucoup de biens mis en réserve pour nombre d'années ; repose-toi donc ; ne songe qu'à boire, à manger, à te divertir, sans souci, sans inquiétude, puisque tu ne peux plus être exposée à manquer de rien (4). »

O paroles ! ô langage d'un heureux du siècle ! Mais insensé, s'écrie saint Cyrille, toi qui t'applaudis d'avoir serré

(1) *Homini cujusdam divitis uberes fructus ager attulit ; et dixit intra se Quid faciam, quia non habeo quo congregem fructus meos ? (Luc XII.)*

(2) *Non reditus fert ipsa terra sed gemitus. Peræque enim ac egestat pressi miser afflictaur et ejulat : Quid faciam ? (S. Basil.)*

(3) *Et dixit : Hoc faciam ; destruam horrea mea et majora faciam. Et illuc congregabo omnia quæ nata sunt mihi et bona mea (Evang.).*

(4) *Et dicam animæ meæ : Habes bona multa in annos plurimos ; requiesce, comede, bibe, epulare (Ibid.).*

dans tes greniers toute sorte de richesses ; dans quel trésor as-tu serré et qui peut te garantir ces longues années de vie que tu te promets pour pouvoir jouir de tes richesses (1) ?

Et en effet, continue le Seigneur dans la parabole, pendant que cet homme sensuel discourait ainsi en lui-même, voici que, nouveau Balthazar, il entend la voix de Dieu qui d'un ton menaçant et terrible lui dit : « Insensé, cette nuit même ton âme sera arrachée de ton corps ; et alors à qui appartiendront les biens que tu as entassés (2) ? »

Or c'est justement ce qui arriva. Cette nuit-là même surpris à l'improviste par la mort, il meurt à tous ses biens, comme tous ses biens meurent pour lui, et ainsi, dit saint Grégoire, celui qui se promettait de longues et heureuses années, n'obtient même pas de voir l'aurore du jour suivant (3).

Mais hélas ! cette histoire n'est-elle pas une histoire de tous les instants ! aussi le Seigneur l'a-t-il terminée par cette réflexion : « Telles sont les pensées, les raisonnements, et tel est aussi le sort et le châtement de tous les hommes qui s'ingénient à devenir riches et heureux selon le monde et qui ne s'inquiètent guère de devenir riches et heureux selon Dieu (4). »

N'est-il pas vrai, en effet, qu'à l'exemple de ce riche voluptueux, les chrétiens du siècle, si avancés qu'ils soient en âge, se promettent toujours une vie de plus en plus longue, et ne croient pas devoir jamais mourir ? « Tu as du bien

(1) *Habes quidem, o dives, fructus; sed annos multos unde habes? (S. Cyrill.)*

(2) *Dixit autem illi Deus: Stulte hac nocte animam tuam repetunt a te; quæ autem parasti cujus erunt? (Evang.)*

(3) *Qui sibi longa tempora promittebat, sequentem diem non vidit (S. Gr.).*

(4) *Sic est qui thesaurizat et non est in Deum dives (Evang.).*

pour de longues années (1) ! » A toute heure du jour nous entendons la clochette du viatique porté à un moribond ; dans toutes les rues nous rencontrons un mort ; dans toute église nous foulons aux pieds une dalle sépulcrale ; dans tout entretien il est question d'un parent, d'une connaissance, d'un ami qui vient de trépasser ; toutes circonstances qui nous remettent devant les yeux l'heure de notre mort. Les tombes qui chaque jour s'ouvrent sous nos yeux nous indiquent la place que bientôt nous irons occuper nous-mêmes. Les portraits de nos parents, de nos ancêtres, que nous avons chez nous, en nous rappelant ceux qui ne sont plus, nous disent par un muet, mais éloquent langage, que bientôt nous aussi nous n'existerons plus. La maison que chacun de nous habite, l'emploi qu'il exerce, la stalle dans laquelle il officie, le nom même qu'il porte, les écrits que nous lisons, les livres que nous étudions, ayant appartenu à d'autres qui nous ont précédés au tombeau, nous avertissent que bientôt nous les suivrons nous-mêmes par le même chemin, que nous ne sommes tous que des moribonds ornés des dépouilles des morts, mais que nous serons bientôt à notre tour dépouillés par ceux qui viendront après nous. La génération qui s'élève, la jeunesse qui grandit sous nos yeux, semblent nous dire : En avant, en avant ! ôtez-vous de là ! débarrassez la scène ! vous avez bien ou mal représenté votre rôle ; laissez-nous la place libre ; à nous de représenter ! En un mot, tout ce qui nous entoure nous parle de la brièveté de notre existence. Dieu en a de toute part empreint les signes et les preuves. Et pourtant, hélas ! dit saint Euchère, tandis qu'il n'y a rien qui soit plus souvent rappelé aux hommes et mis sous leurs yeux que la mort, il

(1) *Habes bona in annos plurimos (Evang.)*.

n'y a rien qui soit plus facilement oublié des hommes que la mort (1). Qui donc y pense parmi les mondains? Qui donc ne vit pas, comme si la vie ne devait jamais avoir de fin; et quelque nombre d'années qu'il ait vécu, ne se promette pas de vivre encore plus longtemps? « O mon âme, voilà que tu as des richesses pour bien des années (2)! »

Se berçant de la même illusion que le riche de l'Évangile, et espérant comme lui vivre encore de longues années, combien d'hommes du siècle, et aussi assez souvent combien d'hommes du sanctuaire, se conduisent absolument comme lui! Aussi que font-ils? de quoi s'occupent-ils? Hélas! peu soucieux des richesses du ciel, ils ne songent qu'à thésauriser sur la terre; sans aucun empressement pour les biens de la grâce, ils sont tout de feu pour ceux de la nature; oubliant complètement l'âme, ils ne sont attentifs qu'à multiplier les jouissances du corps; ils n'aspirent qu'à obtenir de nouveaux emplois, à augmenter leur fortune, à monter en dignité, à enrichir leur famille, à illustrer leur maison; ils ne visent qu'à posséder assez de biens pour pouvoir se dire à eux-mêmes : A la bonne heure! maintenant me voilà honoré, heureux, content! « Je dirai à mon âme : Tu as assez de biens; ne songe qu'à te reposer, à manger, à boire, à te divertir (3). » C'est pour cela que l'on étudie, que l'on s'agite, que l'on se tourmente; c'est pour cela que l'on prie, que l'on insiste, que l'on intrigue, que l'on se dégrade; c'est pour cela que l'on voit des gens frapper à toutes les portes, tenter tous les moyens, se jeter dans tous les expédients, s'humilier devant toute personne, baiser

(1) Nihil ita quotidie homines ut mortem vident; nihil obliviscuntur ut mortem (*S. Eucher.*).

(2) Anima mea, habes bona multa in annos plurimos (*Evang.*).

(3) Dicam animæ meæ : Habes bona, requiesce, comedere, bibere, epulare (*Ibid.*).

n'importe à qui la main, le vêtement ; voilà le but et l'objet de toutes les pensées, de toutes les sollicitudes, de toutes les anxiétés.

Le monde oppose des obstacles aux plans de leur convoitise, et alors dans la fièvre qui les tourmente, dans la soif des biens terrestres qui les dévore, ils s'en vont répétant chacun à part soi : Je sais bien ce que je ferai ! *Hoc faciam !* Qui a peur du diable ne fait pas fortune ; avec la modestie, on n'arrive pas aux premières places ; avec la réserve et la timidité, on ne fait pas de conquêtes. Je renverserai les barrières de la pudeur ; je passerai par-dessus les règles de la justice ; je me ferai un plan de vie plus libre et plus large, une conscience plus robuste et plus franche, qui ne connaisse pas tant de ménagements, qui ne s'arrête pas à tant de minuties, et ne fasse pas attention à tous ces scrupules. Je regarderai comme licite tout ce qui me sera utile. Honnêteté et justice, seront pour moi des noms vides de sens. Je passerai sur le ventre à un rival terrassé par la calomnie ; je me mettrai en avant, et je tâcherai par toutes les voies d'éclipser tous les autres ; je ferai valoir des talents que je ne possède pas, des services que je n'ai pas rendus, des mérites qui me sont étrangers, pour me procurer un poste honorable, un solide appui, un intercesseur puissant. J'avilirai ma condition de gentilhomme, je prostituerai mes talents à l'adulation, mes services, ma vie, à la passion d'autrui ; et aux dépens de la religion, de l'âme, de l'éternité, j'élargirai les voies et les moyens de faire fortune, d'arriver au bonheur ; et je saurai me frayer de nouveaux chemins : *Hoc faciam : destruem horrea mea et majora faciam !*

Eh bien ! continue cet insensé, sous le charme du mirage qui lui montre à proximité une fortune, une grandeur ; qui n'a rien de solide, de vrai, de réel que la folie de l'esprit qui l'a rêvée et que la cupidité du cœur qui la convoite ; eh bien !

oui, j'obtiendrai cette charge, je ferai fortune, j'achèterai une maison, j'aurai une villa, des terres, des titres, de l'or; oui, je monterai en dignité; et alors, oh! comme je me donnerai les plaisirs de la campagne et les divertissements de la ville! Quelle richesse de costumes et d'ameublements; quels superbes équipages; quelles riches livrées; quel nombreux domestique; quels succulents repas; quel choix de vins, quelle somptuosité de fêtes....! Alors je pourrai me dire à moi-même : Je suis content, je suis heureux; sans amertume pour le passé, sans sollicitude pour l'avenir, concentré tout entier dans le présent, je ne penserai qu'à mener joyeuse vie : *Requiesce, comede, bibe, epulare!*

Ces choses ne se disent pas, il est vrai, explicitement et en langage articulé; mais on les roule dans la pensée, elles s'agitent dans le secret du cœur, et elles se produisent par l'action et par les effets. Grand Dieu! quel aveuglement! quelle misère! quelle dégradation pour des chrétiens de penser et agir ainsi! On peut leur répéter ce que disait saint Basile au riche de l'Évangile : O homme misérable! ton corps eût-il une âme de pourceau, quelles autres jouissances, quels autres plaisirs pourrais-tu lui promettre et lui procurer (1)?

Mais telle est justement la sagesse du monde, la philosophie de la chair et des passions qui n'est que sottise aux yeux de Dieu (2). Ce langage sensuel pourrait signifier quelque chose, si nous avions à rester toujours sur la terre, ou si nous pouvions être sûrs d'atteindre les longues années que nous nous promettons. Mais dans la nécessité où nous sommes de quitter cette terre, ne pouvant pas nous pro-

(1) Si porcinam habuisses animam, quid aliud illi nuntiare potuisses? (S. Basil.).

(2) Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum (I Cor. iii).

mettre un seul jour de vie, vouloir nous former ainsi un paradis charnel sur la terre, une véritable félicité de pour-ceau, en oubliant le vrai paradis avec toute la félicité angélique du ciel, c'est, nous dit à tous le Seigneur dans la personne du riche de la parabole, non-seulement abaissement et dégradation, mais encore sottise et pure folie. Dieu en effet dit à ce riche : « Insensé, cette nuit même on te redemande ton âme (1). »

Remarquez d'abord ce mot : *Repetunt a te animam tuam*, on te redemande ton âme. Car cela signifie que la mort n'est pas seulement une conséquence naturelle de la fragilité de l'homme, mais encore, comme fait observer saint Paul, une sentence de la justice divine, en vertu de laquelle les hommes sont tous destinés, dus à la mort, sont sous l'empire de la mort; sentence universelle, irrévocable, dont les infirmités corporelles et les coups violents, comme ministres de Dieu, ne font que répéter l'exécution. La mort est une condamnation portée contre tous (2). Nous sommes tous destinés à la mort (3).

Il y a, en effet, six mille ans que la terrible sentence a été prononcée de la bouche de Dieu, et qu'elle s'exécute avec une inflexible sévérité. De tant de millions d'hommes qui, dans le cours de six mille ans, se sont succédé sur la scène du monde, nul n'a échappé aux coups de la mort. Il n'y a pas eu à cette loi terrible une seule exception, même en faveur des plus grands serviteurs de Dieu, des patriarches et des prophètes; pas même en faveur des plus grands amis de Dieu, des apôtres et des évangélistes; pas même en faveur de Marie, la très-sainte Mère de Dieu; pas même en

(1) Dixit illi Deus : Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te (*Evang.*).

(2) Statutum est hominibus semel mori (*Hebr. ix*).

(3) Tanquam morti destinatos (*1 Cor. ix*).

faveur de Jésus-Christ, bien que Fils de Dieu lui-même (1).

Ainsi, de la même manière qu'elle s'est exécutée par le passé, elle s'exécutera toujours aussi dans l'avenir avec une égale rigueur; comme si c'était un crime de naître, il suffit de naître homme pour être mortel. Le même sein qui nous a donné la vie, nous a légué et transmis le germe homicide de la mort. Les langes qui étreignirent nos membres, le berceau qui nous reçut à notre naissance, figurent le linceul funèbre qui nous enveloppera, le sépulcre qui nous recueillera à la mort.

La mort est pour tous une condition inévitable. Il n'y a pas de force qui l'arrête; il n'y a pas de titre qui vous en dispense, de mérite qui vous l'épargne, d'artifice qui l'élude, de dignité qui s'y dérobe; il n'y a pas de médecin qui vous en préserve, de prière qui puisse la conjurer : *Morti destinatos!*

Combien de pontifes, de cardinaux, de princes, de juges, de prélats, d'artistes, de citoyens de toute profession, de tout rang, n'avons-nous pas connus, qui parcoururent les mêmes rues que nous parcourons, qui habitèrent les mêmes maisons que nous habitons! Et maintenant où sont-ils? Qui pense à eux? qui en parle? qui fait attention à eux? Ils sont passés pour le monde, comme s'ils n'avaient jamais existé. Voilà le sort qui est aussi réservé à chacun de nous. C'est donc aussi à chacun de nous que la voix de Dieu va sans cesse répétant : Insensé, qui ne penses pas à la mort, on va venir bien plus tôt que tu ne penses te redemander ton âme et t'enlever de ce monde : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te*. Grande et terrible pensée!...

(1) Ceci demande une explication. Jésus-Christ n'a pas été frappé d'un arrêt de mort au même sens que les autres hommes, ni que la Bienheureuse Marie elle-même. L'arrêt de mort contre le Sauveur n'a dû être prononcé d'en haut que conséquemment à son oblation volontaire. (Note du traducteur.)

Au rapport de saint Jérôme, Xerxès se trouvant sur le sommet d'une montagne, et jetant de là un regard sur l'immense armée qui campait dans la plaine, se mit à verser un torrent de larmes à cette pensée que de toute cette innombrable multitude d'hommes qu'il avait sous les yeux, après un petit nombre d'années, il n'en resterait pas un seul en vie. Oh! ajoute le saint docteur, si nous pouvions nous placer en tel endroit qu'il nous fût possible d'apercevoir sous nos pieds toute la terre, combien plus aurions-nous sujet de nous affliger et de pleurer, à cette réflexion, que non-seulement de toute une grande armée, mais encore de toute l'innombrable multitude d'hommes qui vivent aujourd'hui sur la terre, sous peu il n'en restera même pas un seul en vie (1).

On compte dans le monde entier à peu près huit cents millions d'hommes vivants. Or, dans le cours de peu d'années, il n'y aura pas un seul de tous ces hommes qui ait échappé à la mort. De nous tous qui habitons cette ville, de nous tous qui nous trouvons réunis en cette église, dans peu d'années, il ne demeurera pas un seul survivant. Un autre prédicateur viendra, du haut de cette chaire, annoncer cette terrible vérité; un autre auditoire viendra l'entendre. Et moi qui vous parle à présent et vous qui m'écoutez, nous ne serons plus du nombre des vivants, nous aurons tous notre corps en terre, notre âme dans l'éternité. Qui plus tôt, qui plus tard; qui d'une manière, qui d'une autre, nous disparaîtrons de la scène de ce monde et nous irons peupler les tombeaux. De même que tous nos noms sont inscrits dans les registres des baptêmes, ils le

(1) Oh! si possim in talem speculam ascendere de qua universam terram sub pedibus nostris cerneremus! Jam tibi ostenderem non Xerxis tantum exercitum sed totius mundi homines qui nunc vivunt, in brevi spatio defuturos (*S. Hieron.*).

seront aussi dans le registre des décès. De même que nous disons aujourd'hui : telle personne d'heureuse mémoire; mon père, ma mère, mon frère, mon ami d'heureuse mémoire; ainsi, après nous, on répétera la même formule à propos de notre nom. Car effectivement il ne restera de nous sur la terre que le souvenir; et plaise à Dieu que l'on puisse dire : de bonne et sainte mémoire, et non pas : de funeste et détestable mémoire!

Observez encore le mot *repetunt*, « on vous redemande, » employé au temps présent. Car, selon une pensée de saint Paul, ce mot implique un sens profond : c'est que la terrible revendication de notre âme ne se fera pas seulement dans l'avenir, elle va se faisant peu à peu dès cette heure; nous ne mourrons pas d'un seul coup, mais nous mourons sans discontinuer et à tout instant : « Je meurs chaque jour (1), » a dit l'apôtre. Nous sommes tous soumis à une impulsion continue; nous sommes tous sous le coup d'une action permanente à laquelle nous voudrions bien ne pas obéir, mais à laquelle nous ne pouvons résister, et qui chaque jour, à chaque instant nous pousse vers la mort. Les diverses périodes d'âge dans la vie sont comme des vies différentes et successives, qui nous sont l'une après l'autre redemandées et qui s'évanouissent l'une après l'autre. Que veut dire : j'ai vu passer mon enfance, ma jeunesse, mon âge mûr? sinon que ces âges successifs, que ces portions de ma vie, m'ont été redemandées, m'ont déjà été enlevées; et qu'à présent, à toute heure, m'est redemandée la dernière période de la vie, la dernière vie, la vieillesse : *Repetunt a te*. En sorte qu'elle mourra aussi pour moi, cette dernière portion de la vie, et moi avec elle.

Le premier pas que nous fîmes dans la carrière de la vie

(1) Quotidie morior (I Cor. xv).

ne fut qu'un pas que nous fîmes vers la mort (1). Toute année de plus que nous passons sur la terre est une année de moins qui nous reste pour aller au sépulchre. Avant de mourir, osons le dire, en gros et en totalité, nous mourons en détail et partiellement. Tout moment qui passe nous enlève une portion de notre existence; la nourriture même qui répare les forces les use en même temps; l'air même qui nous fait respirer nous détruit; le sommeil lui-même, dit saint Ambroise, pendant qu'il semble reposer la vie, la consume; vous dormez, mais votre sommeil ne dort pas (2); pendant que nous dormons, il veille pour nous pousser vers la mort. Pendant le sommeil même, sans nous en apercevoir, nous faisons route vers la tombe, et chaque matin nous nous éveillons plus rapprochés du grand rivage de l'éternité. Enfin les forces qui chaque année vont faiblissant, la vivacité qui s'éteint, les cheveux qui blanchissent, la vue qui baisse, les dents qui tombent, l'ouïe qui devient dure, le front qui s'incline comme pour invoquer la tombe qui bientôt nous recueillera, tout cela n'est-il pas l'effet de l'action journalière et incessante de la mort! *Quotidie morimur!*

Cette vie n'est donc, comme le dit saint Grégoire, qu'une mort successive, journalière, lente, continue, puisque chaque jour nous en ôte quelque chose et que chaque jour quelque chose de nous meurt et prend fin. Nous sommes déjà morts de plus des deux tiers, le reste en nous mourra aussi. Qu'est-ce que notre vie, si ce n'est une prolongation de mort (3)?

Mais que le disciple se taise lorsque le maître lui-même

(1) Ex quo incipit vita in corpore esse, in morte est (*S. Aug.*).

(2) Tu dormis, sed somnus tuus non dormit (*S. Ambros.*).

(3) Quæ est enim vita nostra nisi quædam prolixitas mortis? (*S. Greg.*)

nous parle. Il y avait un homme du monde qui, ayant à grand'peine amassé une grande fortune, ivre de joie à la vue de ses immenses richesses, se disait à lui-même : Mon âme, sois tranquille, ne songe qu'à manger, à boire, à te donner du bon temps, égaye-toi, donne-toi à plaisir des jouissances et des divertissements ; tu possèdes de quoi vivre à l'aise pendant de longues années : *Anima mea, habes multa bona posita in annos plurimos; requiesce, comede, bibe, epulare*. Hélas ! une voix formidable, dit Jésus-Christ, vint retentir en accents sinistres à l'oreille de ce riche ; ce fut la voix de Dieu qui lui dit : Insensé, à quoi penses-tu ? Que dis-tu là ? Cette nuit même les ministres de la justice divine viendront te demander ton âme et te retirer de ce monde. Or tous les biens que tu avais accumulés à qui appartiendront-ils ? Voici, conclut le Seigneur, ce qui doit pareillement vous arriver à tous, vous qui ne songez qu'à l'acquisition des richesses, des honneurs, des plaisirs du monde et ne pensez nullement à vous approvisionner des trésors de la grâce divine : *Sic est qui sibi thesaurizat et non est in Deum dives*. Vous êtes véritablement des insensés. Au milieu de cette nuit même, nuit horrible, nuit profonde de votre intelligence, veuve des saintes lumières de Dieu, vous vous verrez arracher cette vie dont vous êtes si fiers : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te. Hac nocte*, oui, dans cette nuit spirituelle, au milieu de laquelle les vices et les passions ont éteint en vous toute lumière divine, tout sentiment vertueux ; dans ces ténèbres épaissies autour de votre intelligence ; *hac nocte*, pendant que vous ne pensez pas à la mort, les ministres de la mort ne cheminent pas moins rapides, ne s'empressent pas moins de venir arracher de votre sein votre âme criminelle pour la présenter au divin tribunal. N'êtes-vous donc pas vraiment un insensé, de ne songer pas à l'horrible catastrophe qui contre vous se pré-

pare en silence ? N'êtes-vous pas vraiment insensé, de tant vous tourmenter pour vivre heureux et d'accumuler des biens qui ne serviront de rien pour bien mourir ? O folie, ô sottise, qui vous expose à vous lamenter, mais vainement, pendant l'éternité entière ! *Stulte, stulte huc nocte animam tuam repetunt a te; et quæ parasti cujus erunt ?*

On peut rapporter à peu près au même temps la mort de Tibère à Caprée, et de saint Étienne à Jérusalem; la mort de saint Félix, capucin en Italie, et d'Henry VIII en Angleterre; enfin celle de Philippe, roi d'Espagne, dans son palais, et celle de saint Jean de la Croix dans son couvent. Que servit aux premiers la grandeur mondaine ? Quel mal fit aux seconds la pénitence ? Que servit aux premiers d'avoir été redoutés et flattés ? Qu'advint-il aux seconds, pour avoir été méprisés dans le monde ? Hélas ! combien volontiers les premiers changeraient-ils aujourd'hui leur sort contre le sort de ceux que sur la terre ils n'auraient pas daigné honorer même d'un regard ! Hélas ! tout est vanité, tout est folie, tout est misère, tout est enchantement passager et fugitif, si ce n'est de servir Dieu, se mortifier et se sauver ! De quoi sert l'orgueil et l'ostentation des richesses (1) ? Vanité sur vanité ; tout n'est que vanité (2). Heureux seulement ceux qui s'ensevelissent vivants dans la retraite pour ne pas être après leur mort ensevelis vivants dans l'enfer ! Heureux ceux qui, avant de mourir à la chair, meurent aux vices, et qui meurent dans le sein de Dieu après avoir vécu selon Dieu (3) !

DEUXIÈME POINT. Le divin Maître en terminant l'histoire du riche voluptueux par cette réflexion : « Il en arrive tout

(1) Quid proffit superbia aut divitiarum jactantia ? (*Sap. v.*)

(2) Vanitas vanitatum et omnia vanitas !

(3) Beati mortui qui in Domino moriuntur (*Apoc. xiv.*)

autant à quiconque thésaurise pour le monde et ne songe pas à s'enrichir selon Dieu et avec Dieu (1), » le divin Maître a voulu nous inculquer qu'il nous fallait, en regard de la mort, qui viendra nous surprendre bien plus tôt que nous ne pensons, nous détacher des sollicitudes du siècle; n'avoir d'autre sollicitude que d'accomplir la loi de Dieu, de placer en Dieu notre confiance, notre amour, de conserver et d'accroître la grâce de Dieu qui nous vaudra la possession de sa gloire; car c'est là, selon l'interprétation des Pères, thésauriser avec habileté et bon sens, s'enrichir en Dieu et pour Dieu.

Notre bon Sauveur toutefois, non content de nous avoir lui-même inculqué cette importante doctrine, nous l'a fait encore répéter et amplement expliquer par son Apôtre.

Que penseriez-vous, nous dit saint Paul, d'un voyageur qui dissiperait tout son avoir dans le voyage, sans faire attention qu'il demeurera pauvre dans le pays où il doit retourner? Or telle est justement notre imprudence à nous qui laissons absorber tout notre temps, toutes nos forces, toute notre activité, toute notre intelligence, toute notre vie par les intérêts du monde présent, où nous ne sommes que de passage, tandis que nous nous trouverons dénués de tout et misérables dans le monde à venir (2).

Que diriez-vous d'un étranger qui se mettrait à décorer et embellir une chambre, une maison, dont il n'a que l'usage précaire, et qui peut d'un moment à l'autre lui être redemandée, tandis qu'il ne s'occuperait nullement de la maison qui lui appartient en propre et où il doit définitivement demeurer? Or telle est justement notre folie à nous, qui ne

(1) Sic est qui thesaurizat et non est in Deum dives (Évang.).

(2) Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino (II Cor. v).

songeons qu'à devenir riches et heureux sur cette terre, d'où nous pouvons à tout instant être chassés, où nous ne faisons que paraître et disparaître rapidement, tandis que nous ne pensons nullement à la maison de notre éternité, où il nous faudra habiter pour toujours. Avons-nous ici une cité permanente, et ne sommes-nous pas tous citoyens de la cité à venir (1)? « Mes frères, continue saint Paul, puisque le temps est si court, la vie si fugitive, la mort si inévitable, ceux qui ont une famille doivent vivre comme s'ils n'en avaient pas; ceux qui possèdent une fortune terrestre doivent en être détachés absolument comme s'ils ne possédaient rien; ceux qui gémissent dans l'affliction n'ont qu'à se rappeler la consolation éternelle qui les attend, parce que toute richesse finit par se perdre, toute gloire s'éclipse, toute autorité cesse, toute grandeur décline, toute vivacité s'éteint, tout plaisir s'envole, toute félicité terrestre s'évanouit, parce que tout ce qui est dans le monde est une scène fugitive, qui bientôt disparaît avec le monde (2). »

Et en effet, conclut saint Augustin, si telle est notre condition par rapport à ce monde, le plus sage parti n'est-il pas de renoncer aux voluptés de ce corps qui bientôt devra périr et tomber en pourriture? de faire passer jusque dans le ciel, par les mains des pauvres, ces biens que la mort doit nous ravir? de nous tenir loin des honneurs, et de toutes ces dignités titrées qui doivent s'effacer dans la tombe? de quitter le monde avant que le monde nous

(1) *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus (Hebr. XIII).*

(2) *Fratres, tempus breve est. Reliquum est ut qui habent uxores, tanquam non habentes sint; et qui fient tanquam non fientes; et qui gaudent tanquam non gaudentes; et qui emunt tanquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi (I Cor. VII).*

quitte? de nous faire un mérite de renoncer à toutes ces choses terrestres dont il faudra par nécessité nous voir dépouillés un jour (1)?

Oui, agissons sagement. Ne laissons à la mort ni vanités à détruire, ni honteuses intrigues à rompre, ni liens profanes à briser; prévenons par un détachement volontaire un abandon forcé. Faisons à Dieu un holocauste de tout ce qui doit dans peu être la proie de la mort. Mourons au péché par la mortification chrétienne, avant de mourir à la vie par la mort naturelle. Car, de cette manière, ayant su d'abord mourir spirituellement par l'énergie de l'esprit, nous mourrons, parmi le calme et la joie, en Dieu et avec Dieu, quand arrivera l'heure de mourir selon la condition du corps, et nous serons véritablement heureux. *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Ainsi soit-il.

(1) *Expedit relinquere quam relinqui (S. Aug.)*.

ONZIÈME HOMÉLIE

L'ÉCONOME INFIDÈLE

OU LES AVANTAGES DE L'AUMONE

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis; ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula (Luc XVI).

Faites-vous des amis au moyen des richesses injustes, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ces amis vous reçoivent dans les demeures éternelles.

C'est un bien douloureux spectacle, aux yeux de la vraie foi et de la vraie piété, que de voir toutes les intrigues qui s'ourdissent, toutes les dépenses auxquelles on se condamne, toutes les humiliations auxquelles on se résigne, toutes les bassesses que l'on commet, pour s'assurer des protecteurs auprès des rois de la terre; tandis qu'ensuite on ne fait rien ou presque rien pour s'assurer des protecteurs auprès du grand monarque des cieux.

Ce fut donc pour nous prémunir contre cette profonde démenace, contre cette contradiction monstrueuse et funeste, contre cet esprit de cupidité qui court après les avantages de ce monde et néglige tous ceux de l'autre vie, que le Fils de Dieu, d'un ton où s'alliait une tendre miséricorde à une menaçante sévérité, adressa aux prêtres juifs et dans leur personne à nous tous ces graves paroles : Convertissez en capital de mérite et de vertu pour le ciel les richesses de la terre, qui sont le plus souvent tout à la fois le produit et l'aliment de l'iniquité. Versez-les dans le sein des pauvres et faites-vous en ainsi des amis auprès de Dieu, qui quand

vous viendrez à mourir, vous accueillant entre leurs bras, vous introduiront dans les demeures éternelles.

Or, pour mieux imprimer dans l'âme de ses auditeurs cette importante doctrine, il la montra en action, et il voulut la déduire, comme une conséquence de son principe, dans la parabole de l'économe infidèle. Nous expliquerons donc cette importante parabole dans le but de nous pénétrer de plus en plus de la précieuse doctrine qui y est cachée, touchant l'usage des biens terrestres, touchant le mérite, l'efficacité et les récompenses de l'aumône; et nous retiendrons la grande leçon que le meilleur usage des biens temporels est de s'en faire des amis pour l'éternité : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.*

PREMIER POINT. « Il y avait, dit le Seigneur, un homme fort riche, qui avait un ministre ou économe chargé de régir tous ses biens (1). » Or ce maître fort riche est Dieu même; et nous hommes, nous chrétiens, nous sommes ses ministres, ses économes; car, au baptême, nous avons contracté l'engagement de bien user de la vie pour nous et pour le prochain (2).

Comprenons-le bien, nous dit saint Ambroise : tout ce que nous possédons, biens de la fortune, avantages de la naissance ou du rang, qualités de l'âme ou du corps, esprit heureusement doué, bonté de naturel, étendue des connaissances, grâces extérieures, en un mot, tout ce que nous croyons être à nous n'est pas réellement à nous, mais au maître souverain, au suprême dispensateur qui est Dieu. Nous n'en sommes que les administrateurs et les économes, non les maîtres absolus et indépendants; nous en avons

(1) Homo quidam erat dives qui habebat villicum (*Luc xvi*).

(2) Villicus est unusquisque Christianus qui in baptismo villicationem sui accepit et proximi (*Alcuin.*).

l'administration temporelle, et non le droit de perpétuelle possession; l'usage, et non la propriété (1). C'est pour cela que saint Paul disait : O homme, qui exiges tant de respect et de déférence pour ton nom, pour ta charge, pour ta fortune, pour ton talent, pour ton autorité, sache que toutes ces choses, qui à tes yeux sont d'origine terrestre, sont en réalité de provenance céleste. De tous les avantages que tu peux attribuer à l'hérédité, à la fortune, à l'industrie des hommes, il n'en est aucun qui ne te soit venu de Dieu gratuitement et sans aucun mérite de ta part : « Qu'as-tu, ô homme, que tu n'aies reçu de Dieu (2). » Et si tu n'as rien, absolument rien à toi, puisque les forces mêmes, l'habileté, le talent, qui t'ont servi à acquérir ces choses, ou à les accroître, ou à les conserver, sont un don de Dieu, pourquoi donc tant d'orgueil et tant d'enflure (3)?

L'économe de la parabole, continue Notre-Seigneur, n'était qu'un mandataire infidèle : il dissipait, au lieu de les faire valoir, les biens dont l'administration lui avait été confiée. Or le bruit en étant venu aux oreilles du maître, celui-ci le fit comparaitre en sa présence et lui dit : D'après tout ce que j'entends dire et que j'apprends contre vous, il m'est impossible d'avoir plus confiance en vous désormais. Rendez-moi donc un compte exact de votre administration précédente; car je ne puis ni ne dois plus à l'avenir vous conserver l'administration de mes biens (4).

Par ce récit le Seigneur nous a révélé trois grandes et

(1) In quo discimus non ipsi esse domini sed villicii alienarum facultatum. Temporariæ prorogationis tempus suscepisse non jus perpetuum possidendi (*S. Petr. Chrysol.*).

(2) Quid habes quod non accepisti? (*I Cor. iv.*)

(3) Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? (*Ibid.*)

(4) Et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona illius; et vocavit illum et ait : Quid hoc audio de te? Redde rationem villicationis tuæ; jam non poteris villicare (*Evang.*).

terribles vérités. La première, que lorsque toi, ô chrétien, tu abuses des dons que Dieu t'a confiés et te conserve, lorsque tu abuses, par exemple, de ton génie pour t'enorgueillir, de ton habileté pour intriguer, de ta charge pour opprimer, de ton crédit pour tromper, de ton caractère pour surprendre, de ton aisance pour mener une vie molle et sensuelle, de ton argent pour corrompre la fidélité d'autrui, pour triompher de la pudeur et pour sacrifier des victimes à ton libertinage, une voix universelle s'élève contre toi au tribunal de Dieu. Cette voix te dénonce comme infidèle, comme indigne de crédit; comme un traître et un infâme qui abuse des dons de Dieu contre Dieu même.

De même que la voix du sang d'Abel s'éleva de la terre vers les cieux pour crier vengeance contre la main homicide qui l'avait versé (1), ainsi, dit saint Pierre Chrysologue, pendant que toi, misérable stupidement tranquille, tu mènes joyeuse vie parmi toute espèce de désordres, une terrible conjuration a été ourdie contre toi : le ciel et la terre, les anges et les démons, les saints et toutes les créatures te dénoncent au souverain maître, et tous ensemble demandent punition et vengeance de tant de pauvres opprimés, de tant d'unions souillées, de tant d'églises profanées, de tant d'âmes scandalisées, de tant de cœurs simples séduits, de tant de trahisons, de calomnies, d'impudicités commises.

Ah! prenons garde que le cri de nos désordres et de nos scandales ne nous précède et n'arrive aux oreilles du père de la grande famille. Ayons soin de couvrir et d'étouffer ces cris par la pénitence (1).

La seconde vérité est que Dieu, à la longue, écoute ces voix multiples; sa miséricorde se lasse, et sa patience épuise-

(1) *Caveamus ne ad patrem familias fama male versæ substantiæ nos præcedat (S. Petr. Chrys.).*

sée se rend à ces clameurs. Qu'arrive-t-il alors? De même que l'administration fut retirée au ministre infidèle avant le terme convenu, ainsi vous serez retirées, avant l'époque fixée, fortune, santé et vie; vous aurez une fin prématurée; vous mourrez avant le temps (1). Aussi l'Écriture sainte nous dit-elle que les impies abrègent eux-mêmes la durée de leurs jours, et qu'ils n'atteignent même pas la moitié du nombre des jours qu'ils auraient passés sur la terre s'ils eussent été justes (2).

La troisième vérité est que nous devons, au tribunal de Jésus-Christ, rendre un compte rigoureux de tous les dons spirituels et corporels : *Redde rationem villicationis tuæ*. Plus nous aurons été traités avec bonté en cette vie, plus nous serons sévèrement examinés dans l'autre; et plus aura été grand le nombre des grâces, des secours, des privilèges, des moyens dont nous aurons été favorisés, plus sera rigoureux le compte qu'il nous en faudra rendre : « Il sera plus demandé à celui qui aura plus reçu (3). »

Quelle sera donc notre consternation, notre épouvante? Le ministre infidèle nous en donne une idée quand il dit : Malheureux que je suis! dans peu je serai dépouillé de ma charge, de mon ministère; je serai privé de toute ressource, de tout moyen de substance. Que faire? Mendier? Je n'ose. Travailler à la terre? Je n'en ai pas la force (4).

Malheureux que nous sommes nous-mêmes! pendant notre vie, dit Eusèbe d'Émèse, nous pouvons toujours, avec la houe de la sainte componction, fouir et cultiver le stérile

(1) Non pervenit ad statutum terminum vitæ qui villicationis amisit tempus (S. Petr. Chrys.).

(2) Anni impiorum breviabuntur (Prov. x).

(3) Cui multum datum est, multum quæretur ab eo (Luc XII).

(4) Quid faciam, quia dominus meus auferit a me villicationem? fodere non valeo, mendicare erubescio (Evang.).

terrain de notre cœur et obtenir quelque fruit qui nous serve d'aliment pour la vie éternelle (1). Pendant la vie nous pouvons toujours avec succès mendier les lumières des docteurs de l'Église, l'assistance des saints, la miséricorde divine, parce que nous sommes tous auprès de Dieu de vrais mendiants, dont il a promis de ne pas rejeter les suppliques (2). Mais quand l'administration vient à nous être retirée, la vie présente est alors finie; lorsque nous n'aurons plus la libre disposition de notre esprit et de notre cœur, nous n'aurons plus alors ni force ni grâce pour amender notre conduite, ni courage pour demander secours à Dieu et aux saints : *Fodere non valeo, mendicare erubesco*. Hélas! c'est trop tard alors pour changer un cœur jusque-là endurci, pour confesser un péché qui n'attend plus que le châtement, pour obtenir un pardon désormais interdit. Hélas! il n'y a plus lieu alors au repentir, il n'y a plus d'espérance de salut. Chacun demeure tel qu'il est arrivé aux portes de l'éternité. Il n'est accompagné que de ses œuvres passées; il ne peut en faire de nouvelles. « Leurs œuvres les suivent, » est-il dit dans le livre des révélations (3). Inutile alors d'attendre des autres aide ni secours; chacun dans l'autre monde en a grand besoin pour soi-même (4)! Et en effet, dit l'Écriture, si d'après l'interrogatoire sévère auquel chacun sera soumis devant le tribunal de Jésus-Christ, le juste à grand'peine sera trouvé fidèle et à grand'peine pourra échapper à la condamnation, que sera-ce de l'impie et du

(1) In hac vita tantum licet fructum ligone devotæ compunctionis acquirere (*Euseb. Emiss.*).

(2) Hic bene mendicamus a doctoribus sapientiam, a sanctis auxilium (*Eus. Emiss.*). Omnes mendici Dei sumus (*S. Aug.*).

(3) Opera enim sequuntur illos (*Apoc. XIV*).

(4) Non potest ab alio quisquam expectare, cum unicuique vix sua sufficiant (*Euseb. Emiss.*).

pécheur? Comment faire alors? A quoi recourir pour être sauvé (1)?

L'infidèle ministre, devenu sage à la vue de la funeste catastrophe qui le menace, songe à la prévenir. Et avant qu'on lui ôte les livres d'entre les mains, avant qu'on lui retire la signature, appelant auprès de lui les débiteurs de son maître, il leur donne à tous quittance d'une bonne partie de leurs dettes, disant en lui-même : Par là je m'en fais autant d'amis; et un jour ils me feront du bien, comme je leur en fais aujourd'hui; et ainsi lorsque je serai renvoyé de chez mon maître, je retrouverai chez eux un asile et du pain (2).

Mais n'était-ce pas une nouvelle faute de la part de cet économe infidèle que de vouloir se faire des amis des débiteurs de son maître en leur donnant de sa propre autorité la décharge de leurs dettes, ou, en d'autres termes, de se faire ainsi des amis aux dépens du bien d'autrui? Et pourtant le maître, ayant eu connaissance du fait, loue l'habileté de l'économe. Jésus-Christ lui-même ne semble pas le blâmer en se faisant l'historien des paroles du maître (3). Qu'a donc voulu nous faire entendre par là Notre-Seigneur? Est-ce peut-être que nous aussi nous serons absous au tribunal de Dieu, si, à l'exemple de l'économe injuste et infidèle, nous employons en œuvres pies, en œuvres charitables les biens que nous avons injustement acquis? Non, non, il n'en est rien : on ne doit point donner aux églises par religion, aux pauvres par charité, ce que l'on a enlevé au prochain par fraude et que l'on est tenu par justice de lui rendre; car le

(1) *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* (I *Petr.* iv.)

(2) *Ut cum amotus fuero a villicatione recipiant me in domos suas* (Ev.).

(3) *Et laudavit Dominus villicum iniquitatis, quia prudenter fecisset* (Ib.).

péché n'est point remis, si restitution n'est faite du bien mal acquis. Voyez en effet Zachée dans la distribution volontaire de ses biens qu'il s'imposa pour échapper à la damnation éternelle (1). Il donna aux pauvres la moitié de ses biens propres, et non de ses biens mal acquis. Pour ce qui est du tort fait au prochain par ses usures, il le répara en restituant quatre fois plus qu'il n'avait pris injustement (2).

Mais par la conduite de l'économe infidèle, le Seigneur a voulu en premier lieu, selon saint Augustin, nous enseigner que, si un maître de la terre a pu faire l'éloge de son serviteur, qui pour un intérêt temporel avait tenu une conduite frauduleuse, à plus forte raison, nous serons agréables au maître du ciel si, conformément à ses divines lois et en vue de la vie éternelle, nous accomplissons envers le prochain des œuvres soit de justice, soit de miséricorde (3).

En second lieu, nous dit le vénérable Bède, le Seigneur n'a pas loué ce serviteur pour la nouvelle fraude commise envers son maître, mais pour la pénétration, l'esprit de prévoyance et de calcul dont il a fait preuve à son propre avantage (4).

C'est-à-dire que le Seigneur a voulu nous inculquer qu'il nous importe d'être pour le moins aussi diligents, sages, industriels et avisés pour le salut de l'âme que les gens du monde le sont pour les intérêts temporels et pour tout ce qui ne se rapporte qu'au bien-être du corps. Et en effet, enten-

(1) *Infixit sibi dispensationem ne incurrat damnationem (S. Aug.).*

(2) *Ecce dimidium honorum meorum do pauperibus, et si quem defraudavi reddo quadruplum (Luc xix).*

(3) *Ut intelligamus quia si laudari potuit a Domino qui fraudem faciebat, quanto magis placet Deo, qui secundum ejus præceptum opera illa facit (S. Aug.).*

(4) *Laudavit non quod adversus Dominum fraudulenter egerit; sed quod pro se prudenter effecerit (Vener. Beda).*

dez-le déplorer avec l'accent de la tristesse et de la douleur notre sottise et notre aveuglement : « Hélas ! il n'est que trop vrai que les enfants du siècle sont plus diligents, plus actifs, plus sages quant à leurs intérêts temporels que ne le sont les enfants de la vraie lumière, de la vraie foi pour l'acquisition des biens spirituels et éternels (1). »

Et en effet, reprend Haymon, combien sont en petit nombre parmi les chrétiens ceux qui, pour vaincre leurs passions, pour sanctifier leur cœur, pour accroître leurs mérites et se sauver, s'imposent autant d'efforts, autant de sacrifices et de travaux que pour contenter leurs passions, multiplier leurs péchés et se perdre (2) ! Qui sont ceux qui s'appliquent, veillent, méditent, se tourmentent jour et nuit, se tortent, se mettent aux abois pour leur âme autant que le font les gens du monde pour ce misérable corps (3) ?

Remarquez encore, dit le même interprète, ce mot très-important du texte sacré : *in generatione sua*, dans leur génération. Par là, le Seigneur a voulu nous faire connaître qu'il y a une autre génération toute contraire et tout opposée à celle-ci (4). Donc les mondains et les chrétiens, les hommes du siècle et les hommes du siècle à venir, les pécheurs et les justes, forment deux générations distinctes, deux familles, deux peuples. La première famille est de ceux qui sont tout charnels, attentifs à satisfaire toutes les fantaisies de la chair et du sang : « Ils sont vraiment les fils de la chair, du sang, de la volonté de l'homme (5). » Ils ont

(1) *Filli hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt (Evang.).*

(2) *Vix aliqui sancti in acquirendis bonis æternis tantam prudentiam quantum isti callidationem in acquirendis bonis temporalibus habent (Haym.).*

(3) *Pro his diu noctuque laborant, vigilant, angustiantur (Haymon.).*

(4) *In generatione sua quia est alia generatio (Ib.).*

(5) *Ex sanguinibus, ex voluntate carnis, et voluntate viri (S. Jo. 1).*

le démon pour père (1). L'autre famille est de ceux qui sont nés spirituellement de Dieu, de sa grâce, de son amour ; et elle a Dieu lui-même pour père (2). L'une est la génération mauvaise, détestable, adultère (3), qui ne cherche que sa propre satisfaction ; l'autre est la génération des hommes justes, religieux, charitables, mortifiés, qui ne cherchent, en ce monde, que la gloire de Dieu, et en l'autre monde que la possession de sa béatitude. C'est au milieu de cette génération que règne, habite et se complait le Seigneur (4). Or à laquelle de ces deux générations appartenons-nous ?

Oh ! quel ne serait pas mon contentement ; quel ne serait pas votre bonheur, si, portant sur cet auditoire un regard de complaisance, je pouvais me dire avec vérité : Oui, dans cet auditoire tout entier, je vois la génération, la famille de Dieu ! La famille de ceux qui ne cherchent que le regard et le bon plaisir du Dieu de Jacob (5).

Voici enfin les graves paroles par lesquelles le Seigneur termine cette importante parabole : « Et moi je vous dis : Faites-vous, avec ces richesses de l'iniquité, des amis qui, lorsque vous mourrez, vous recevront dans les tabernacles éternels. »

Pourquoi Jésus-Christ dit-il : Les richesses de l'iniquité ou, si vous voulez, les richesses iniques ? *Mammona iniquitatis* ? C'est premièrement, dit saint Jérôme, parce que tout riche, tout propriétaire est la plupart du temps ou un homme injuste lui-même, ou l'héritier d'un père injuste (6).

(1) Vos ex patre diabolo estis (S. Jo. viii).

(2) Qui ex Deo nati sunt (S. Jo. i).

(3) Generatio mala et adultera (S. Matth. xii).

(4) Dominus in generatione justa est (Ps. xiii).

(5) Hæc est generatio quærentium Deum, quærentium faciem Dei Jacob (Ps. xxiii).

(6) Omnis dives aut iniquus aut iniqui hæres (S. Hieron.).

En second lieu, selon Eusèbe d'Émèse, Jésus-Christ appelle *injustes* les richesses, parce qu'elles sont vaines, trompeuses, mensongères; elles promettent beaucoup et tiennent peu ou rien, pour le bien-être de l'homme et pour sa véritable félicité (1). En troisième lieu, dit le même docteur, c'est que les richesses même non acquises par les rapines, les extorsions, les usures, les fraudes, sont cependant toujours l'aliment et l'appât de l'orgueil, du faste, du luxe, de la mollesse, du libertinage et de la débauche (2). C'est enfin, en quatrième lieu, nous dit saint Pierre Chrysologue, parce que la soif du gain, la cupidité de l'or domine avec fureur dans le monde, le tyrannise et l'opprime (3).

Or cela posé, voici comment s'éclaircit et devient évident le sens de la parabole et de la conclusion. De même que l'économe infidèle, par un moyen frauduleux et injuste, pourvut à sa subsistance corporelle, ainsi devons-nous convertir en moyens de salut pour notre âme les richesses qui ont toujours en elles, ou dans leur principe, ou dans leur usage, quelque chose d'injuste et de criminel : *Mammona iniquitatis*. Comme l'économe infidèle se fit des amis, non avec ses propres biens, mais avec ceux de son maître; ainsi nous pareillement, pour être un jour admis dans le palais du roi des cieux, nous devons nous préparer des amis et des introducteurs en distribuant aux pauvres des richesses qui ne sont réellement pas à nous, mais à Dieu qui en conserve toujours le haut domaine : *Recipiant vos in æterna tabernacula*.

Oh! la belle leçon! s'écrie Théophilacte; et, en effet, quel plus heureux échange, quel plus avantageux trafic pou-

(1) Quia divitiis fallaces et mendaces et vanæ sunt (*Euseb. Emis.*).

(2) Quia sunt illecebræ peccatorum (*Ib.*).

(3) Mammona mundo tyrannico furore dominatur (*S. Petr. Chrys.*).

vons-nous faire que celui auquel nous exhorte Notre-Seigneur, et qui consiste à sacrifier les biens du temps pour obtenir ceux de l'éternité (1).

Mais si les pauvres secourus par nous ne meurent pas avant nous, ou ne sont pas du nombre des élus, comment pourront-ils venir au-devant de nous au moment de notre mort, et nous introduire dans le ciel où ils ne seront pas? Ah! comprenons bien, nous dit Eusèbe d'Émèse, ce délicieux mystère d'amour : Jésus-Christ nous a appris qu'en vivant pauvre, il a consacré en lui-même la pauvreté, et que retourné au ciel il continue à vivre, à être représenté dans ses pauvres sur la terre, et que leurs prières sont ses prières, que leurs larmes sont ses larmes ; que c'est lui qui mendie dans le mendiant, qui a faim dans les faméliques, qui est infirme et nu dans les infirmes, et dans ceux qui n'ont pas de quoi se vêtir ; et que par conséquent tout ce que nous faisons pour eux nous le faisons pour lui-même. Dans la personne de ses pauvres sur la terre, c'est donc Jésus-Christ qui du haut du ciel reçoit nos dons, c'est Jésus-Christ dont nous nous faisons un ami ; c'est son divin Père, c'est sa tendre et affectueuse mère, ce sont ses anges, ce sont ses saints, c'est sa cour céleste, qui tous avec lui représentent les pauvres dans le ciel ; et qui peuvent ainsi nous protéger, nous faire du bien, nous bénir dans le cours de la vie et nous accueillir après la mort, lors de notre entrée dans le ciel (2).

De là les brillantes images, les magnifiques expressions, les gracieuses figures, par lesquelles le Saint-Esprit nous donne

(1) O Felix permutatio, cum temporalia permutantur æternis (*Theophil.*).

(2) Quomodo recipient pauperes in æternam gloriam benefactores suos? Christus recipit vice illorum; quia quod pauperibus datur in terra, a Christo recipitur in cælo; quia ipse dixit: Quodcumque uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis (*Euseb. Emiss.*).

l'assurance que dans l'exercice de la charité envers les pauvres nous trouverons en toute occasion, non-seulement les grâces spirituelles, mais encore les bienfaits temporels par lesquels Dieu nous témoignera son amour.

Avez-vous à cœur la stabilité de votre fortune, l'accroissement même de vos revenus? Voici que je parle un langage tout à fait humain : *Humanum dico* (1). Eh bien! faites-vous un ami du pauvre en faisant passer quelques parties de votre revenu dans la maison du pauvre de Jésus-Christ; et pendant que s'écrouleront en un instant les fortunes et les familles vers lesquelles s'élèvent en vain les cris de l'indigence abandonnée, vous verrez la vôtre prospérer. Non, non, il n'est pas possible qu'il tombe dans la misère, qu'il soit réduit à la triste nécessité de demander, celui qui par charité chrétienne aura été généreux à donner : *Qui dat pauperi non indigebit* (2).

Vous êtes dans la tribulation et l'affliction. Faites-vous un ami du pauvre, en devenant son consolateur; et la charité prendra par la main le Sauveur lui-même et le fera descendre vers vous pour vous consoler à votre tour dans les tristes jours de vos disgrâces : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem! In die mala liberabit eum Dominus* (3).

Dans une condition pleine de périls et d'écueils, vous craignez à tout instant de tomber et de vous perdre? Faites-vous un ami du pauvre en le secourant faible et infirme; cachez votre aumône dans le sein du pauvre; et cette aumône réparaitra un jour; et la charité, matrone suppliante, prosternée devant le trône de Dieu vous obtiendra force et

(1) S. Paul (*Rom.* vi).

(2) *Prov.* xxviii.

(3) *Ps.* xl.

courage pour vous soutenir : *Conclude eleemosynam in sinu pauperis ; et hæc pro te orabit* (1).

Votre âme est morte par le péché ; vous êtes là gisants, cadavres spirituels, sous le poids accablant des menaces de la colère divine ; faites-vous un ami du pauvre qui est là gisant sous les étreintes de la maladie et de la misère et qui va perdre la vie du corps. La charité sera pour vous un médecin tout-puissant ; son art surhumain vous obtiendra l'esprit de pénitence, la miséricorde et le pardon qui vous feront ressusciter à la vie de la grâce et à l'amour de Dieu : *Eleemosyna a morte liberat et facit invenire misericordiam* (2).

Vous êtes troublés, accablés par la pensée d'être obligés de satisfaire à Dieu pour tant de fautes commises, véritables dettes contractées envers Dieu et pour lesquelles vous vous sentez insolubles ? Faites-vous un ami du pauvre en ayant soin d'acquitter quelque dette temporelle qui l'accable et va le priver de sa liberté devant les hommes ; et cette aumône sera une espèce de rédemption pour vous ; le pauvre sera pour vous en quelque manière ce que Jésus-Christ est pour le genre humain tout entier. De même que dans sa passion il parut pauvre, nu, famélique, couvert de plaies, saturé d'opprobre et de douleur ; et que de cette misère du Rédempteur est provenue notre richesse, de cette ignominie notre gloire, de ces plaies notre guérison, de cette douleur notre consolation et notre confort (3) ; ainsi le pauvre sera pour vous comme un autre Jésus-Christ sur la terre : ses plaies pansées par votre charité, ses misères secourues guériront les plaies de votre âme ; et la charité vous vaudra auprès de Dieu une caution, une quittance pour vos dettes

(1) *Eccli. xxix.*

(2) *Tob. xxii.*

(3) *Cujus livore sanati sumus (Is. lvi).*

spirituelles ; oui, suivez le conseil du prophète : rachetez vos péchés par l'aumône (1).

Vous craignez les rigueurs de la divine justice que vous avez provoquées par tant de désordres, par tant d'excès ? Faites-vous un ami du pauvre en recouvrant sa nudité, et la charité sera pour vous une mère affectueuse, qui, en vous cachant sous le voile de vos bienfaits mêmes, saura vous soustraire aux foudres de la colère divine. Le prince des Apôtres l'a dit : La charité couvre la multitude des fautes (2).

Vous tremblez enfin à la pensée de la solitude affreuse où se trouvera votre âme au sortir du corps ? Faites-vous les amis, les avocats, les défenseurs des pauvres ; et la charité vous fera trouver des amis, des protecteurs, qui vous recevant au milieu d'eux à vos derniers moments et vous environnant de leur amour, vous introduiront rassurés et joyeux dans le palais éternel (3).

Certes voilà une belle doctrine s'il en fut jamais. Ces pauvres, dit saint Grégoire, que l'on rencontre sur les places publiques, qui nous entourent et nous importunent de leurs plaintes et de leurs sollicitations, sont de puissants intercesseurs qui prient pour nous, qui promettent et sauront rendre plus qu'ils ne demandent et ne reçoivent de nous (4). Donc, quand nous faisons l'aumône, ce n'est pas un pauvre inférieur à nous que nous secourons, mais c'est un tribut d'hommage que nous présentons à un supérieur, à un protecteur puissant qui nous facilitera l'entrée dans la bienheureuse éternité (5).

(1) Peccata tua eleemosynis redime (*Dan. iv*).

(2) Caritas operit multitudinem peccatorum (*I Petr. iv*).

(3) Ut cum defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula (*Luc xvi*).

(4) Ecce importune sese pauperes offerunt. Rogant vos qui pro nobis intercessores venient (*S. Greg.*).

(5) Patronis potius in æterna tabernacula nos recepturis munera offerimus

Réveillons donc en nous aujourd'hui les plus doux, les plus affectueux sentiments du cœur de l'homme et de la charité du chrétien. Empressons-nous, comme l'économiste infidèle, de prévenir le jour où surpris par la mort nous verrons retirer la gestion des biens présents, et où il ne nous sera plus possible d'agir en cette vie. Or puisque nous avons perdu le temps où nous pouvions et devons faire le bien, et que nous avons fait beaucoup de mal, ne perdons pas le peu d'instant qui nous restent pour réparer le temps perdu (1). Gardons-nous, dit saint Grégoire, de perdre le temps où nous pouvons obtenir de Dieu miséricorde en étant miséricordieux envers les autres; gardons-nous de négliger le puissant remède de l'aumône que Jésus-Christ a mis à notre disposition (2).

Agrissons avec une sainte habileté; et si nous avons été pécheurs, sachons-nous assurer par l'aumône des intercesseurs qui nous fassent pardonner nos fautes, des avocats qui plaideront notre cause au jour du jugement (3).

Rappelons nous par-dessus tout la grande vérité qui nous est inculquée dans l'Évangile : savoir que Jésus-Christ, assis dans les cieux reçoit et accepte ce que pour l'amour de lui nous donnons au pauvre couché sur la terre (4). Rappelons-nous Jésus-Christ apparaissant une nuit à saint Martin environné de ses anges, et recouvert de la moitié de la chla-

quæ egenis dona largimur. Videte si negare debemus quando patroni sunt qui petunt (*S. Greg.*).

(1) Festina ergo ne satisfactionis tempus amittas, qui tempus operis perdidisti (*Ib.*).

(2) Nolite misericordiæ tempora perdere; nolite accepta remedia dissimulare (*Ib.*).

(3) Solerter agite; culparum vestrarum intercessores quærite; advocatos vobis in die iudicii procurate (*Ib.*).

(4) Sediti in cælo datis quod jacenti in terra porrigitis (*Ib.*).

myde militaire, dont le jeune guerrier s'était dépouillé pour vêtir un pauvre. Avec quel air de divine complaisance et de quel ton affectueux l'aimable Sauveur lui disait : Martin, encore catéchumène, m'a recouvert de ce manteau (1)! Eh bien ! de la même manière ces ornements profanes dont vous serez privés pour aumôner le pauvre, vous les verrez, au jour du jugement, briller sur la personne même du juge souverain, comme une preuve authentique de votre charité et un gage de sa miséricorde, comme un titre à son amour et à la récompense éternelle.

Soulageons les plus malheureux d'entre les hommes, pour nous en faire des amis auprès de Dieu ; partageons avec eux les biens temporels afin qu'ils nous obtiennent les biens spirituels ; portons la consolation et l'assistance dans leurs habitations d'ici-bas, afin qu'ils nous accueillent dans les demeures célestes ; secourons-les dans le temps, afin qu'ils nous assurent la possession de la bienheureuse éternité : *Ut recipiant vos in æterna tabernacula.*

DEUXIÈME POINT. Après tout ce que nous avons dit sur l'usage qui se peut faire des richesses temporelles au profit de nos âmes, nous ne serions pas surpris que quelqu'un vint nous dire : Mais quelque injustes et criminelles que puissent être ces richesses, ou quant à leur origine, ou quant à leurs effets, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont une chose bonne en elle-même et pour le ciel et pour la terre ; puisque distribuées aux pauvres, elles peuvent devenir un moyen d'expiation pour les fautes commises et une arrhe de salut et de vie éternelle. Les pauvres sont donc doublement disgraciés, puisque l'indigence et la misère les privent non-seulement de toutes les douceurs et de toutes les commodités de

(1) Martinus adhuc catechumenus hac me veste contextit (*Sulp. Sev.*).

la vie, mais encore d'un moyen si efficace de grâce et de salut pour l'éternité !

A cette objection il y a deux réponses. La première est que les pauvres, bien qu'ils ne soient pas tenus de faire l'aumône et qu'elle puisse leur paraître impossible, sont en réalité dans plus d'un cas presque les seuls qui la fassent. Hélas ! la pitié, la délicatesse de sentiment, la charité se trouvent plus facilement dans la cabane du pauvre que dans les palais des grands. Là où la fortune est médiocre, c'est là souvent qu'il y a plus de charité ; les moins riches, ceux qui ont plus besoin pour eux-mêmes, sont assez souvent les plus généreux envers les autres. Tandis que les riches vêtements, les procédés délicats, les manières distinguées ne couvrent parfois que des cœurs de fer et de marbre, des caractères ignobles, des natures avilies, des âmes abjectes ; on trouve souvent sous de pauvres haillons, avec des mains durcies au travail, dans les conditions les plus obscures, en apparence les plus grossières, on trouve, dis-je, des cœurs nobles des âmes grandes, des caractères admirables, une élévation de sentiments digne de ceux qui sont faits pour commander aux peuples.

Pendant que le riche, non-seulement ne fait pas l'aumône, mais ne souffre même pas qu'on la lui demande, le pauvre ne demandera jamais en vain le petit sou, à tel qui est loin d'être riche lui-même. Pendant que le capitaliste, le propriétaire prétend n'avoir rien à donner, le misérable artisan, la pauvre mère de famille, qui vivent à grand-peine du travail de leurs mains, et à la sueur de leur front, trouvent toujours de quoi apaiser la faim du pupille, secourir la veuve, soulager le malheureux. Pendant que le riche qui n'a pour recueillir sa fortune que des héritiers incertains, n'ose pas en consacrer aux pauvres la plus chétive parcelle, le misérable travailleur, chargé d'enfants, a la générosité, le courage de

prendre chez lui l'enfant exposé, la progéniture de parents inconnus, et de partager avec cet enfant étranger le pain de ses propres enfants. Pendant que le riche refuse de donner le superflu, le pauvre se prive même du nécessaire par la charité. Pendant que le riche ne donne pas même les miettes de son pain, le pauvre donne généreusement la moitié de celui qui était réservé pour son repas. Grand Dieu ! donc puisque, mieux que le riche, le pauvre, nonobstant sa pauvreté, peut exercer et exerce de fait la charité plus ample, aussi et mille fois plus ample sera la récompense et le salaire qui lui est réservé auprès du Dieu rémunérateur.

La seconde réponse, la voici. Les âmes vraiment charitables mais pauvres, si elles n'ont pas de quoi donner elles-mêmes, savent s'employer pour que d'autres veuillent bien donner. Si elles ne peuvent aider le pauvre de leurs deniers, elles peuvent le secourir par leurs démarches ; et Dieu sait avec quelle générosité, avec quel désintéressement, avec quel empressement et quel zèle elles savent s'employer et supplier pour lui. Et si elles ne peuvent même pas lui venir en aide par des démarches, elles lui prodigueront des paroles affectueuses, des larmes, sincères indices de leur commisération et de leur charité ; et si elles ne peuvent par là le délivrer de sa peine, du moins elles lui persuaderont la patience et la résignation, elles le relèveront dans son abattement et sa douleur ; et si elles n'ont pas de soulagement à lui procurer quant au corps, elles auront du moins un baume pour son cœur, en lui faisant oublier un instant ses peines.

O vous donc, qui n'ayant pas de quoi donner à autrui, manquant souvent du pur nécessaire pour vous-mêmes, vous livrez à l'amertume et à l'affliction quand nous vous parlons de l'aumône, et vous désolez de ce que votre malheureuse condition vous rend étrangers aux récompenses

préparées de Dieu à la charité ! O vous ensuite qui, résignés et pacifiques dans vos peines personnelles, sentez plus vivement et déplorez plus amèrement votre propre misère, alors que vous ne pouvez suivre les élans généreux de votre charité pour soulager la misère d'autrui ; vous qui alors désirez ou que le riche eût votre cœur, ou que vous eussiez sa fortune, non vous n'avez pas à vous désoler, âmes vraiment grandes, âmes héroïques, vous que le monde ne connaît pas, mais que le ciel admire, dont les hommes n'ont nul souci, mais que Dieu bénit et honore ; non, non, vous n'avez pas à vous désoler ; le riche, s'il n'a pas un cœur comme le vôtre, aura tout à craindre ; mais vous, précisément parce que vous n'avez pas la fortune du riche, vous avez tout à espérer. L'obole de la veuve fut plus louée de Jésus-Christ que les riches offrandes des Pharisiens. Vos désirs mêmes de secourir le pauvre, la peine intérieure que vous ressentez de ne pouvoir le secourir devant Dieu qui scrute les cœurs, vous tiennent lieu des largesses les plus magnifiques. Avec cela seulement et sans rien donner, vous avez tout le mérite de ceux qui donneraient beaucoup. Associés aussi aux sentiments des hommes de miséricorde, vous en aurez toutes les récompenses ; et sans secourir de fait les pauvres, vous aurez parmi eux des amis qui vous accueilleront à l'heure de votre mort, et vous introduiront dans ces mêmes tabernacles éternels que les prières toutes puissantes du pauvre obtiennent à la bienfaisance chrétienne du riche : *Ut cum defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula*. Ainsi soit-il !

DOUZIÈME HOMÉLIE

LE MAUVAIS RICHE

OU L'OBLIGATION DE L'AUMONE

Quod superest date eleemosynam (Luc xi).

Faites l'aumône de votre superflu.

Deux choses ensemble doivent se trouver réunies dans le cœur et la conduite des ministres de Jésus-Christ, comme elles se trouvèrent réunies en la personne du divin Maître : la fidélité à la parole de Dieu et la compassion pour les misères des hommes, la sévère justice qui ne se pardonne rien à elle-même, et la paix, la mansuétude, la charité qui compatit aux fautes d'autrui et qui se prodigue pour l'assistance d'autrui. La miséricorde et la vérité, avait dit le prophète, sont venues se rencontrer sur la terre ; la justice et la paix se sont embrassées (1).

Il n'y avait rien de cela dans le cœur des prêtres juifs ; tout au contraire, nous dit le vénérable Bède, n'écoutant que leur cupidité et leur orgueil, ils étaient aussi durs envers le prochain qu'indulgents et faciles pour eux-mêmes ; et on les voyait doublement cruels, refuser tout à la fois le pardon aux pénitents et l'assistance aux pauvres (2).

(1) *Misericordia et veritas obviaverunt sibi ; justitia et pax osculate sunt (Ps. LXXXIV).*

(2) *Pharisæi superbi et avari sicut pœnitentibus veniam, sic egentibus pecuniam negabant (Ven. Beda).*

Ce fut donc pour cela que le Seigneur, après les avoir exhortés, par la parabole du fils prodigue, à user de miséricorde envers le pécheur pénitent, voulut, par la parabole de l'économe infidèle, les amener à user de charité envers leurs frères indigents.

Mais possédés, comme ils l'étaient, par l'esprit d'avarice, lorsqu'ils entendirent cette sublime doctrine de l'usage à faire des biens temporels en faveur des pauvres, ils se mirent à tourner en dérision le divin Maître, qui la leur prêchait (1). Or voici que le Seigneur, se posant en juge souverain et prenant un ton plus lugubre et plus sévère, leur raconta, et à nous aussi, l'importante histoire du mauvais riche et du mendiant Lazare. Terrible histoire qui, mettant sous nos yeux la sévère condamnation réservée à ceux d'entre les riches qui refusent l'aumône aux pauvres, nous présente l'aumône non comme une œuvre de surrogation, mais comme un rigoureux devoir, et nous avertit que le Seigneur nous a réellement imposé un précepte quand il nous a dit : Réservez tout votre superflu pour le donner à ceux qui n'ont rien : *Quod superest date eleemosynam.*

Nous suivrons, nous aussi, le même ordre que l'Évangile, et après avoir constaté hier, dans la parabole de l'économe infidèle, le mérite, les avantages, l'efficacité, les récompenses de l'aumône, nous en verrons aujourd'hui, dans l'histoire du mauvais riche, l'obligation et la nécessité, et nous apprendrons à nous assurer plus facilement, par la pratique des bonnes œuvres, les heureux fruits de la pénitence; car, comme le dit le vénérable Bède, pour avoir droit

(1) Audiebant autem omnia hæc Pharisei qui erant avari et deridebant illum (*Luc xvi*).

à la miséricorde divine, il faut se montrer miséricordieux envers le pauvre (1).

PREMIER POINT. Il y avait donc à Jérusalem, nous dit le Seigneur dans l'évangile de ce jour, il y avait un riche qui ne se servait de ses richesses que pour se vêtir avec luxe, pour s'entourer de magnificence et mener joyeuse vie dans de somptueux repas, parmi les fêtes, les jeux, les divertissements de tous les jours, de toutes les heures (2). D'autre part, il y avait à la porte du palais de ce riche un mendiant du nom de Lazare, couvert d'ulcères (3).

Hélas! le pauvre malheureux! privé de tout secours, de tout soulagement, dans son infirmité et sa douleur, il manquait encore de tout aliment pour apaiser sa faim. D'une voix rauque et épuisée, il ne cessait, par d'humbles supplications, de demander quelques miettes de pain tombées de la table somptueuse du riche; et, le croiriez-vous? même ce misérable secours, qui ne serait pas refusé à la bête brute, les soupirs et les gémissements de Lazare le sollicitaient en vain (4). Seulement les chiens, toujours nombreux dans les palais du riche; les chiens, plus sensibles et plus humains que leur maître, venaient entourer Lazare, et léchant avec leurs langues ses plaies, ils semblaient compatir à sa misère, et le dédommager du cruel abandon où il était laissé par les hommes (5).

Mais quoi! Dieu aurait-il peut-être oublié Lazare? Ce

(1) *Juste enim a Deo pœnitens misericordiam expectat, qui indigenti fratri misericordiam largitur (Ven. Beda).*

(2) *Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide (Luc xvi).*

(3) *Et erat quidam mendicus nomine Lazarus qui jacebat ante januam divitis ulceribus plenus (Ib.).*

(4) *Cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis et nemo illi dabat (Ib.).*

(5) *Sed et canes veniebant et lingebant ulcera ejus (Ib.).*

malheureux lui serait-il odieux, lui serait-il étranger? Dieu n'aurait-il peut-être de providence que pour les riches, et les pauvres seraient-ils complètement déshérités de ses prévisions, de son amour? Non, il n'en est pas ainsi; et demain nous verrons combien Lazare, combien les pauvres et les malheureux de toute sorte sont chers à Dieu, sont aimés de Dieu. En attendant, observons que si Lazare n'a rien, il y a près de lui un homme opulent chargé de le nourrir. Si les pauvres manquent de tout, il y a des hommes ne manquant de rien à qui Dieu a fait une loi de les pourvoir, de les assister de leur superflu : *Quod superest date eleemosynam*. Et cette loi, et l'obligation qui en résulte, n'est pas seulement une loi évangélique, mais naturelle; n'est pas seulement une loi religieuse, mais politique. Elle est une conséquence des plans providentiels tracés par le Dieu créateur; de ce plan en particulier, d'après lequel les hommes, semblables par nature, sont, par leur fortune et par leur condition, inégaux. Dieu pouvait, sans aucun doute, immédiatement et par lui-même, départir aux hommes, comme il l'a fait aux anges, les dons de sa bonté. Mais alors dépendants seulement de lui et indépendants entre eux, il n'y aurait plus entre eux d'union; plus de famille; plus de société. Qu'a donc fait ce Dieu créateur? Il a voulu que les hommes eussent à recevoir ses dons par le ministère, par l'entremise des autres hommes. Créant ainsi des relations de force et de faiblesse, d'autorité et de sujétion, d'obéissance et de commandement, de nécessité de recevoir et d'obligation de donner, il les a unis ensemble par des liens intimes, nécessaires, indissolubles, que les efforts humains pourront tout au plus changer quant aux dénominations, mais détruire ou suspendre, jamais. De même donc que par le moyen des parents il fait naître les hommes, que par les prêtres il les sanctifie, que par les souverains il les gouverne, que par

les magistrats il les juge, que par les savants il les instruit, ainsi par le moyen des riches il les assiste; de même donc que les parents sont les ministres de la paternité divine, les prêtres de sa grâce, les souverains de son autorité, les magistrats de sa justice, les savants de sa sagesse; ainsi les riches sont les ministres de sa providence et de sa bonté. Telle est la profondeur de toute la pensée de saint Paul, quand il a dit du chef de l'État : « **MINISTRE DE DIEU POUR LE BIEN (1)**! » Or remarquez ce mot : pour le bien, *in bonum*, pour l'avantage d'autrui. Car, dans cette grande parole, est exprimée la différence infinie entre la doctrine sociale de l'Évangile et la doctrine sociale du paganisme. En effet, tandis que, selon les horribles maximes du paganisme, qui a divinisé l'être fort au préjudice de l'être faible, toute grandeur, toute distinction, toute supériorité n'existe qu'au profit de qui la possède; au contraire, selon les sublimes maximes de l'Évangile, qui a divinisé l'être faible même jusqu'à sacrifier l'être fort, toute supériorité, toute distinction, toute grandeur, a été ordonnée de Dieu pour le bien de ceux sur lesquels elle s'exerce : *Minister Dei in bonum*. Donc, de même que les pères existent en faveur et pour le bien des enfants, les prêtres pour les laïques, les souverains pour les sujets, les magistrats pour les innocents, les savants pour les ignorants, les forts pour les faibles; de même aussi les riches n'existent que pour le soulagement et l'assistance des pauvres : *Minister Dei in bonum*.

Donc si le riche, selon les idées aujourd'hui dominantes dans le monde chrétien, triste et lugubre reflet des idées du monde païen, donc si le riche n'est qu'un homme d'oisiveté et d'indolence, de faste et de luxe, de mollesse et de plaisir,

(1) *Minister Dei in bonum* (*Rom. XIII*).

de fêtes et de spectacles, de jeux et de divertissements ; s'il n'est qu'une plante parasite qui se nourrit et croît aux dépens du suc destiné aux plantes utiles, sans donner elle-même aucun fruit ; si en un mot il n'est qu'un opulent consommateur, cet opulent consommateur est pourtant, selon les idées et le dessein de Dieu, chargé de nourrir le pauvre Lazare. Le riche n'est que le père et le frère aîné, le tuteur, l'appui, le consolateur du pauvre, l'image visible de la divine bonté, le ministre, le distributeur de la divine abondance pour le soulagement et l'assistance de l'indigence humaine : *Minister Dei in bonum.*

Nous ne parlons pas aujourd'hui des richesses acquises par des voies honteuses et coupables, puisque ces richesses ne peuvent être distribuées aux pauvres en aumône, mais doivent en vertu de l'équité être rendues à ceux à qui elles ont été ravies ; mais nous prétendons parler des richesses pures et innocentes dans leur principe, des richesses que nulle injustice ne rend odieuses, qu'aucune infamie ne déshonore ; eh bien, c'est de ces richesses que le Dieu qui nous les a données nous intime l'obligation de distribuer le superflu aux pauvres : *Quod superest date eleemosynam.*

Oh ! la grande parole que celle-là ! Elle signifie clairement que le Souverain distributeur de tout bien s'est réservé des droits sur les grands biens qu'il vous a départis ; et ces droits sacrés et inviolables il en a fait un transfert aux pauvres. Oh ! non, il ne vous a pas donné vos biens sans les grever d'aucune charge, comme un bienfait pur et simple qui n'imposerait à celui qui le reçoit qu'un tribut de reconnaissance. Mais il vous les a donnés à titre onéreux et il a hypothéqué sur ces biens la subsistance du pauvre. Ainsi les richesses que vous possédez sont à vous, mais elles ne sont pas toutes pour vous ; vous en êtes les dispensateurs fidèles, non les maîtres absolus et indépendants ; après avoir

usé avec sobriété des dons gratuits de la divine bonté, vous devez distribuer le superflu au profit des pauvres : *Quod superest date eleemosynam.*

« Ne vous trompez donc pas, vous dit saint Jean Chrysostome, ô vous qui vivez dans l'aisance et l'abondance de toutes choses. Dieu ne vous a pas mis dans cette position de richesse, en laissant votre semblable dans l'indigence, par l'effet d'un aveugle caprice qui ferait de vous un heureux et de cet autre un misérable ; mais il a seulement mis en dépôt en vos mains le patrimoine des pauvres, afin que d'une part le pauvre se rapproche du riche avec humilité, et que d'autre part le riche avec charité s'incline et descende vers le pauvre ; et comme il a dit au pauvre de demander avec humilité, il vous a ordonné aussi de lui donner sans morgue et sans hauteur ; et comme il a imposé au pauvre la nécessité de demander, il vous a aussi imposé l'obligation de donner : vous n'avez reçu que pour donner (1). »

Ne vous trompez pas, vous dit aussi saint Grégoire ; quand le pauvre vous demande assistance, il ne vous demande pas votre bien, il réclame ce qui est à lui ; votre superflu lui appartient ; il a sur ce superflu des droits vrais, réels, incontestables, que lui ont accordés la loi de nature, la loi évangélique, la raison et la religion tout ensemble. Et vous, en vous rendant à sa prière, en lui destinant une portion de votre superflu, ce n'est pas tant un acte de miséricorde que vous accomplissez, que le paiement d'une dette de justice (2).

Ne vous trompez pas, vous dit enfin saint Augustin ; le riche qui dissipe par caprice ou amasse et enfouit par cupi-

(1) *Ad hoc accepisti ut erogares (S. Jo. Chrys.).*

(2) *Justitiæ debitum potius solvimus quam opus misericordiæ implemus (S. Greg.).*

dité, innocent qu'il est devant le Code civil, est coupable devant le code éternel de l'Évangile. Les tribunaux de la terre ne l'inquiètent pas, mais le tribunal du ciel le condamne ; parce que, si aux yeux des hommes il ne fait qu'user de son bien, aux yeux de Dieu, il retient, dissipe et usurpe le bien d'autrui (1). Car il y a une loi contre laquelle il n'y a pas de prescription, loi qui crie au riche : « Donnez en aumône votre superflu. » *Quod superest date eleemosynam* (2).

Mais la loi de l'aumône est fondée non-seulement sur les desseins de la Providence du Dieu créateur ; elle est aussi fondée sur l'économie de la grâce de Dieu rédempteur.

Retournons au mauvais riche. Son siècle n'était pas aussi avancé dans les voies du progrès que le nôtre. On n'avait pas alors imaginé d'emprisonner le pauvre au lieu de le nourrir, afin que spectre importun, il ne vienne pas de sa sinistre présence attrister le bonheur du riche ; l'antique philanthropie n'avait pas trouvé encore la belle découverte de dépouiller le pauvre de sa liberté en punition de sa misère ;

(1) *Res alienæ detinentur cum superflua possidentur* (S. Aug.).

(2) Nous sommes bien sûr que les lecteurs catholiques n'auront garde d'attacher à tous ces passages des saints Pères et aux exhortations du P. Ventura le sens aussi absurde que perfide qu'ont pu quelquefois y attacher les sophistes et les démagogues de notre temps. Il est assez évident que les saints Pères et tous ceux qui ont reçu leurs traditions dans l'enseignement de l'Église ont toujours fait un sage discernement entre les obligations de charité et de stricte équité. Lorsque les saints Pères ont exprimé le plus énergiquement les obligations du riche envers le pauvre, ils n'ont jamais entendu créer un droit qui, hors les cas de nécessité extrême, dût être exercé ni par tel ou tel pauvre, ni même par la communauté des pauvres ; ils n'ont jamais entendu supprimer le droit de propriété suffisamment maintenu et proclamé par le septième commandement du Décalogue. Si, à propos de l'obligation de l'aumône, ils ont prononcé le mot *justice*, c'est par rapport à Dieu et non quant aux relations d'homme à homme. Il serait plus que superflu d'apporter à l'appui un seul texte, lorsqu'on pourrait les citer par milliers. (Note du traducteur.)

il n'était pas encore d'usage alors de donner à la porte des ordres sévères pour ne pas laisser approcher, mais tenir à longue distance les mendiants; ordres que les portiers et les valets, fidèles interprètes de la dureté de leurs maîtres, exécutent avec un superbe dédain et une horrible sévérité. En somme, on ignorait alors les artifices philanthropiques au moyen desquels les riches, les heureux du siècle réussissent à empêcher que les soupirs et les larmes du pauvre ne puissent arriver jusqu'à eux, et que la conscience et la pudeur ne leur rappellent l'obligation où ils sont de les secourir : *Quod superest date eleemosynam*. En effet nous avons vu que Lazare, le mendiant couvert de plaies, était toléré à la porte du mauvais riche; et personne ne lui contestait le triste privilège d'être là couché par terre, sollicitant inutilement les miettes tombées d'une table opulente (1). Mais ce n'est point par pur hasard, dit saint Pierre Chrysologue, c'est par une expresse disposition de Dieu, que se trouvent réunis ainsi ce riche et ce pauvre en un même temps, en un même lieu, de sorte que l'un fût toujours sous les yeux de l'autre (2). Car si Lazare est pauvre, s'il est infirme de corps, et a pour cela besoin des secours corporels du mauvais riche; le mauvais riche est bien plus pauvre et plus infirme spirituellement que Lazare et a bien plus besoin de ses prières, de son intercession et de ses secours spirituels (3). Ainsi selon le dessein de Dieu, d'une part Lazare famélique, couvert d'ulcères, est continuellement sous les yeux du riche, pour recevoir de lui l'aumône et les moyens de subsistance; et d'autre part le

(1) Et erat quidam mendicus nomine Lazarus qui jacebat ante januas divitis (*Évang.*).

(2) Hæc omnia egerat Deus ut dives pauperis, pauper divitis ante oculos semper esset (*S. Petr. Chrysol.*).

(3) *Ægrotabant ambo, pauper corpore, dives mente (Ib.)*.

riche est sous les yeux de Lazare, afin qu'il puisse, en faisant l'aumône, expier ses péchés et se sauver; et qu'ainsi, tous les deux se prêtent un mutuel secours, quant aux infirmités diverses dont ils sont affectés, l'un dans son corps, l'autre dans son âme (1).

Telle est donc, dit saint Paulin, l'économie de la grâce du Dieu rédempteur qui met tant de Lazares sous les regards des riches voluptueux. Il a voulu par là que le pauvre trouvât un asile, un refuge dans l'abondance et dans la libéralité du riche, et que le riche trouvât un moyen de sanctification et de salut dans la compassion effective et l'assistance du pauvre (2). Le pauvre est donc pour le riche ce que Jésus-Christ est pour l'humanité entière. Jésus-Christ dans sa passion parut comme un vrai Lazare pauvre, nu, famélique, ensanglanté, couvert de plaies, d'ignominie et de douleur; mais de cette pauvreté est dérivée notre richesse, de cette ignominie notre gloire, de cette infirmité notre guérison, de cette douleur notre contentement : *Livore ejus sanati sumus* (3). Or de même, selon la sublime et gracieuse idée des livres saints, le pauvre, personnifiant Jésus-Christ, est pour le riche un rédempteur vivant; par le spectacle de ses misères, il l'émeut, il le touche, il l'incline à la miséricorde envers l'homme qui lui assure celle de Dieu, il le détrompe, il le détache du monde, il le convertit, le rachète de ses fautes, il le sauve. Voilà pourquoi le prophète, en vue de ce consolant mystère de la pauvreté, avait dit : « Rachetez vos péchés par l'aumône (4). »

(1) *Quatenus sibi ambo curam de diverso languore præstarent (S. Petr. Chrys.).*

(2) *Divitem pauperi, pauperem diviti præparavit ut abundans substantia egenti alimonie sit, et opulento inops materia justitiæ (S. Paulin.).*

(3) *Is. xxxv.*

(4) *Peccata tua eleemosynis redime (Dan. iv.).*

Hélas ! quelque malheureux que puisse paraître le pauvre à raison de ses misères corporelles, bien plus malheureux spirituellement est le riche à cause de ses passions. La condition des riches, des grands en général est environnée de tentations et d'écueils ; car, outre les assauts auxquels tout homme est en butte par suite de l'astuce du démon et de la corruption de la nature, ils ont des tentations qui leur sont tout à fait particulières et qui sont attachées à leur position. Or ils ne sauraient sans la grâce triompher de ces passions, de ces périls qui menacent leur salut éternel ; et cette grâce le riche ne peut l'obtenir si l'aumône ne la demande avec lui et pour lui. C'est pourquoi, dit saint Augustin, les riches et les grands, à raison même de leur opulence et de leur grandeur, ne peuvent se sauver que par l'exercice de la charité. C'est en vain que Jésus-Christ a versé son sang sur le calvaire pour leur salut, si les larmes du pauvre coulent inutilement devant eux (1). Aussi n'y a-t-il, continue le même saint Augustin, qu'une seule échelle pour le riche qui veut monter au ciel, c'est la charité envers le pauvre (2).

Donc ce que sont les riches dans l'ordre de la nature, les pauvres le sont bien plus réellement dans l'ordre de la grâce. Le riche est pour le pauvre le ministre du Dieu de providence, le pauvre est pour le riche le ministre du Dieu sanctificateur. De même que le riche tient en ses mains la nourriture du pauvre, le pauvre tient aussi en ses mains la grâce spirituelle destinée au riche. Si le pauvre a besoin du riche pour subsister, combien plus le riche a-t-il besoin du pauvre pour se sauver !

Les riches ne peuvent entrer dans le ciel, s'ils n'y sont in-

(1) *Quidam sine elemosynis salvari non possunt; ita sunt suis cupiditatibus irretiti (S. Aug.).*

(2) *Via cœli est pauper per quam venit ad Patrem (Ib.).*

troducts et présentés par les pauvres, par ces gardiens des portes du palais céleste, par ces courtisans, ces amis de Dieu, dont Jésus-Christ, comme nous l'avons vu hier, nous recommande de nous faire des amis, en pratiquant envers eux la charité. Amis nobles et puissants, puisque si le riche a le beau privilège de faire des heureux pour le temps, les pauvres secourus par les riches ont le privilège encore plus précieux de faire des heureux pour l'éternité.

Donc ce qui perd les riches et les heureux du siècle, ce qui, selon Jésus-Christ, rend leur condition plus terrible devant Dieu qu'elle n'est enviée et heureuse aux yeux des hommes (1), et ce qui également, comme l'a encore dit Jésus-Christ, rend le salut éternel si difficile pour le riche, qu'un chameau pourra plus facilement passer par le trou d'une aiguille que le riche ne peut entrer dans le royaume des cieux (2); ce ne sont pas seulement les injustices auxquelles le plus souvent les richesses doivent leur origine; ce ne sont pas seulement et l'orgueil qu'elles fomentent, et le luxe qu'elles entretiennent, et la mollesse qu'elles autorisent, et les excès qu'elles facilitent, et les occasions qu'elles créent, et les crimes qu'elles payent, et la licence qu'elles inspirent, et l'impunité qu'elles promettent. Oui, il est vrai, ce sont là les désordres ordinaires, les scandales, les périls des richesses, qui excluent le riche de la possession des cieux et le précipitent avec le mauvais riche dans l'enfer (3). Toutefois il est vrai aussi que si le riche était charitable, tous ces désordres auraient un terme. Des grâces victorieuses défendraient le riche des périls, des pièges, des passions de la richesse, effa-

(1) *Vae vobis divitibus (Luc vi).*

(2) *Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem intrare in regnum cœlorum (Matth. xix).*

(3) *Mortuus est dives et sepultus est in inferno (Luc xvi).*

ceraient les fautes commises et empêcheraient d'en commettre de nouvelles ; l'arrêteraient dans la voie de la perdition, et par le sentier de la pénitence le conduiraient au chemin du salut éternel. Mais si le riche néglige l'aumône, qui seule peut lui attirer ces secours et ces grâces, il devient plus efféminé, plus mou, plus corrompu et partant plus faible, il demeure exposé à des assauts et à des tentations plus fortes que celles des autres hommes et il y succombe ; et il croupit dans une stupide tranquillité jusqu'à la mort et jusqu'à ce que sa perte soit consommée. Donc ce qui en définitive fait que les hommes riches vivent et meurent dans leurs péchés, c'est leur insensibilité, leur dureté pour le pauvre ; et c'est là leur péché le plus commun et la cause principale de leur réprobation éternelle. De là vous pouvez parfaitement comprendre pourquoi au jour du suprême jugement, au jour de ses vengeances, le Juge souverain, comme il l'a révélé lui-même, ne reprochera aucun autre crime aux riches, si ce n'est d'avoir négligé de secourir les pauvres ; puisque par cette seule omission ils se seront privés de tous les secours, de toutes les grâces auxquelles étaient attachés leur conversion et leur salut, et ils ont creusé l'abîme de leur éternelle perdition. Par là, je le répète, vous comprenez très-bien que la loi de l'aumône n'a pas été imposée au riche seulement dans l'intérêt du pauvre, mais bien plus dans l'intérêt du riche, qu'elle ne tend pas seulement à ce que le pauvre soit soulagé quant aux besoins du corps, mais aussi à ce que le riche soit assisté quant aux besoins de son âme ; et enfin que l'obligation de l'aumône est fondée non-seulement sur les desseins de la providence du Dieu créateur, mais aussi sur l'économie de la grâce du Dieu rédempteur.

Ajoutons en dernier lieu que cette obligation a encore sa sanction solennelle dans les menaces et la sentence du Dieu juge. Ces menaces, nous les voyons accomplies, cette sen-

tence, nous la voyons exécutée dans la personne du mauvais riche.

Hélas! dit saint Grégoire, combien sont justes et précis les arrêts de Dieu et combien sont équitablement récompensées ou punies les bonnes et les mauvaises œuvres (1)! Ce mauvais riche, qui refusait à Lazare pauvre, famélique, couvert d'ulcères, jusqu'aux miettes de sa table, le voici dans l'enfer réduit à solliciter par besoin les plus petits soulagements qu'il refusa aux autres par dureté de cœur (2). Il est réduit à mendier une goutte d'eau, lui qui refusa une miette de pain (3). Saint Augustin avait bien raison de dire : Le fastueux riche de ce monde est devenu l'ignoble mendiant de l'enfer (4).

Et voyez encore quel cruel serrement de cœur? Le mauvais riche désire que ce soit Lazare qui vienne lui apporter quelque rafraîchissement. Le voilà donc dans son supplice réduit à implorer l'assistance, la protection de ce Lazare même, pour lequel dans sa vie il n'eut aucune pitié (5). Insensé, qui attend de son père Abraham la pitié qu'il avait déniée à son frère Lazare (6)! Abraham sera sourd à sa prière et refusera au riche pitié et merci dans sa peine; parce que lui, dans sa vie, il n'eut pour personne pitié ni merci. Il priera sans être exaucé dans l'enfer, parce que sur la terre, il entendit, sans les exaucer, les prières de Lazare. Il aura beau fatiguer ses yeux éperdus, renouveler cent fois sa prière, multiplier sans

(1) *Quanta subtilitas judiciorum Dei! Quam distincte agitur bonorum maiorumque retributio!* (S. Greg.).

(2) *Qui vulnerato pauperi mensæ suæ vel minima dare noluit, in inferno positus usque ad minima quærenda pervenit* (Ib.).

(3) *Guttam quæsitit qui micam negavit* (Ib.).

(4) *Superbus temporis, mendicus inferni* (S. Aug.).

(5) *Cujus in hac vita miserere noluit, hunc in suo supplicio patronum quærit* (Ib.).

(6) *Stulte petit a patre misericordiam quam negaverat fratri* (Ib.).

fin ses instances, il n'obtiendra point la goutte d'eau rafraichissante; juste punition! puisque Lazare, ni par gémisséments, ni par prières, ne put obtenir une miette de pain pour se sustenter (1).

Ah! les âmes préservées de l'enfer par l'aumône, et tombées seulement dans les feux du purgatoire pour y être purifiées des restes de leurs péchés, demandent et obtiennent au centuple l'aumône qu'elles firent pendant leur vie; elles sont rafraichies, elles sont assistées, jusqu'au jour où enfin les âmes des pauvres soulagés autrefois par elles et devenus leurs amis viendront les accueillir pour les introduire dans le ciel. Mais les âmes dures et insensibles tombées dans l'enfer réclameront en vain la pitié et le rafraichissement que, durant leur vie, elles refusèrent au malheureux dans l'excès de sa peine (2).

Le mauvais riche n'était pourtant ni un Samaritain, ni un infidèle idolâtre. Ce n'était pas un de ces grands du monde qui ne voient dans la religion qu'une institution bonne pour le peuple et dont ils n'ont eux-mêmes nul souci; ce n'était pas un de ces hommes qui ne savent égayer leurs conversations et leurs festins que par des équivoques obscènes, de cruelles médisances et des lazzis sacrilèges contre la dévotion. C'était un adorateur du vrai Dieu, un sectateur de la vraie religion, un bon Israélite, un vrai fils d'Abraham, non-seulement par la descendance, mais aussi par la foi; nous l'entendons dans la même histoire invoquer avec confiance son père Abraham, et nous entendons Abra-

(1) *Negatur in pœnis misericordia diviti quia ipse dum viveret noluit misereri. Rogans non exauditur in tormentis quia rogantem pauperem non exaudivit in terris. Pauper non perveniebat ad micam, dives non perveniebat ad guttam (S. Aug.).*

(2) *Frustra misericordiam quærit qui misericordiam non fecit (Ib.).*

ham lui-même l'appeler avec une sorte de compassion son fils : *Pater Abraham!*... *Recordare, fili!* Ce n'était pas un de ces riches dont la fortune, trop opulente et trop rapide, donne lieu parfois à de raisonnables suspicions sur la légitimité de son origine; en sorte que l'on puisse craindre qu'elle ne soit le fruit de concussions dans les fonctions publiques, de vols dans les administrations privées, d'injustices dans les tribunaux, d'usures dans les contrats, de fraudes ou de monopoles dans le commerce. Ce n'était pas un de ces riches qui, mesurant leurs dépenses plus sur leur ambition et leur vanité que sur leurs revenus, font étalage de richesses au moyen de dettes non acquittées, de fraudes dans les transactions, de dépôts usurpés, de legs pieux non exécutés, et qui meurent débiteurs insolvables, après avoir vécu en grands seigneurs dissipateurs. Ce n'était pas enfin l'un de ces riches qui ne se servent des richesses que pour opprimer les inférieurs, éclipser les égaux, ourdir des intrigues, faciliter des vengeances, corrompre la fidélité, acheter des serments et triompher de la pudeur. La preuve de tout ce que nous avançons est que l'Évangile ne l'accuse d'autre chose que de la somptuosité de ses repas, de la mollesse de ses vêtements, de la vaine complaisance qu'il prenait dans l'étalage de son luxe (1). C'était donc un riche duquel on aurait dit, par le temps qui court, que c'était un seigneur de bon ton et de nobles sentiments, un homme qui savait faire usage de ses richesses, qui savait faire fleurir les arts et s'entourer d'amis. C'était un riche duquel on aurait dit, parmi nous, que c'était un heureux caractère, un bon vivant, un honnête homme qui, sans faire tort à personne, savait se donner des jouissances. Or ce même homme, qui aujourd'hui ne

(1) *Erat dives qui induebatur purpura et bysso et epulabatur quotidie (Evang.).*

serait pas mis beaucoup au-dessous d'un saint, Jésus-Christ nous dit qu'il n'a été qu'un réprouvé; cet homme, que le monde d'aujourd'hui serait tenté de placer dans le ciel, Jésus-Christ nous dit qu'à sa mort il fut enseveli dans l'enfer (1). Et pourquoi, s'il vous plaît?... C'est donc un crime que la possession de richesses qui ne doivent rien au crime, et qui ne sont nullement employées à l'encouragement et à la propagation du crime? Non, non, les richesses, innocentes dans leur origine et dans leur usage, ne sont point, il est vrai, un crime; mais l'Évangile nous dit que le mauvais riche pouvait voir, plusieurs fois par jour, le malheureux Lazare couché au seuil de son palais, et que toujours il détourna la vue, et qu'il ne daigna même pas le favoriser d'un regard, loin de lui prêter la moindre assistance, et qu'il lui refusa, soit le moindre adoucissement à l'irritation de ses plaies, soit même jusqu'aux miettes de sa table pour assouvir sa faim. Voilà justement son crime, voilà le vrai motif de sa condamnation.

Le mauvais riche, dit saint Jean Chrysostome, n'est pas damné parce qu'il fut riche, mais parce qu'il ne fut pas miséricordieux (2). Le mauvais riche, dit saint Grégoire, n'est pas damné pour avoir dérobé le bien d'autrui, mais pour n'avoir pas fait de son propre bien un légitime usage (3). Le mauvais riche, dit saint Ambroise, n'est pas damné pour avoir frappé le pauvre, mais pour avoir été réellement homicide envers lui, en le laissant mourir sans secours (4).

Jésus-Christ, dit saint Augustin, avait déjà, dans les termes les plus clairs et les plus précis, parlant en légis-

(1) *Mortuus est dives et sepultus est in inferno (Evang.).*

(2) *Non quia dives fuerit torquetur; sed quia misertus non fuerat (S. Jo. Chrys.).*

(3) *Non reprehenditur quia aliena rapuerit; sed quia sua male erogaverit (S. Greg.).*

(4) *Non pavisti, occidisti (S. Ambros.).*

lateur, en maître et en dieu, avait déjà promulgué la grande loi de l'aumône, lorsqu'il avait dit : Tout le superflu qui vous reste, ô riches de la terre, vous devez l'employer en aumônes; vous devez l'employer à sustenter les pauvres : *Quod superest date eleemosynam*. Mais afin que l'avarice, l'insensibilité, la dureté de cœur, ne vinssent pas sophistiquer sur l'esprit et sur la vérité d'une telle loi, et travestir en simple conseil de sa charité ce qui est un précepte positif de sa providence, voici qu'il nous met sous les yeux le mauvais riche damné, non pour s'être abandonné aux vices de l'opulence, mais pour avoir manqué à la vertu de charité; et, par l'exemple de cette terrible punition, il met à la loi de l'aumône la sanction la plus solennelle, il nous inculque de la manière la plus sensible, la plus forte et la plus formidable, l'obligation si grave, le devoir si étroit qui incombe à tous ceux qui ont, de soulager ceux qui n'ont pas. Qu'ils entendent l'arrêt prononcé contre les transgresseurs de la loi, ceux qui ne veulent pas comprendre qu'il y ait une loi de l'aumône (1).

Lorsque le Seigneur nous met sous les yeux le spectacle du mauvais riche enseveli dans le feu de l'enfer, non pour avoir usurpé le bien d'autrui, mais pour avoir négligé de pourvoir à ses propres intérêts par le bon usage de son bien, que nul ne se trompe lui-même, dit saint Grégoire, que nul ne se fasse illusion, que nul ne se croie assuré de son salut, parce qu'il aura dit : Pour moi, je ne prends rien à personne; je vis de mon avoir; je fais un usage licite du bien que Dieu m'a donné. Il faut savoir que si nous imitons le mauvais riche dans sa vie, nous partagerons son supplice après la mort (2).

(1) *Audiant irrogari supplicia fies qui nolunt erogari subsidia (S. Aug.).*

(2) *Ego aliena non rapio; sed concessis licite fruor. Dives iste non idcirco*

Comme l'Évangile ne prétend point que l'on assiste la famille d'autrui au détriment de la sienne propre, comme le pauvre n'a droit qu'au superflu du riche, et que celui-ci ne peut secourir l'autre qu'avec ce qu'il a de trop (1), plusieurs, dans cet auditoire, ne manqueront pas de dire : « Nous n'avons qu'un revenu très-médiocre, des ressources très-réduites ; nous n'avons pas de superflu à donner aux autres, puisque, hélas ! Dieu le sait, nos besoins personnels sont si grands ! » Mais cette excuse tendant à décliner toute obligation du précepte formel de l'aumône, si parfois elle est fondée, le plus souvent elle est fautive, injuste et sans aucun solide fondement.

Et en effet, qui sont, le plus souvent, ceux qui disent : Je n'ai point de superflu ? Ce sont des personnes que l'on voit se jeter, sans discrétion et sans mesure, dans d'énormes dépenses, en luxe au-dessus de leur condition et qui les rend ridicules quand il ne les rend pas odieuses, en habillements dont tout à la fois gémit l'économie et rougit la pudeur, en repas d'où est bannie la tempérance, en jeu obstiné, en scandaleuses amours, en vains passe-temps, en divertissements et en plaisirs où la plus petite perte est celle du temps, la plus certaine celle de l'âme. Or comment prétendre qu'une fortune qui doit alimenter tant de passions soit trop limitée, et qu'elle n'ait aucun superflu pour l'aumône ? On n'est donc pauvre que lorsqu'il s'agit de secourir les pauvres ; et l'on n'est riche que pour alimenter le vice ? On n'est pauvre que lorsqu'il s'agit d'assister et de sauver la beauté et la pudeur mises en péril ; et on est assez riche pour les acheter à prix d'or ? On est pauvre seulement quand

punitus quia aliena rapuit, sed quia acceptis rebus se ipsum male dereliquit (S. Greg.).

(1) *Ut vestra abundantia illorum inopiam suppléat (II Cor. VIII).*

il s'agit de secourir des malheureux dignes de tout intérêt; et l'on n'est plus pauvre s'il s'agit de nourrir des parasites, des flatteurs, des animaux et des courtisanes! On est pauvre quand il s'agit de s'acquitter envers Dieu qui nous a faits riches; mais on est riche pour satisfaire les caprices de passions qui nous appauvrissent! On est pauvre pour la vertu, riche pour le crime; pauvre pour se sauver, riche pour se damner! Ah! malheureux! avouez-le de vous-mêmes: vous n'avez pas de superflu, parce que vous avez beaucoup de passions et peu de religion; vous êtes doublement coupables, parce que vous employez en désordres que l'Évangile condamne, ce que vous devriez consacrer à l'aumône que l'Évangile recommande; et que vous joignez au crime de l'insensibilité envers la misère du pauvre celui de l'hypocrisie et de l'imposture, n'affectant, que par rapport à la loi de Dieu, une parcimonie et une pauvreté que vous n'avez plus dès qu'il s'agit de satisfaire vos plus criminelles fantaisies et les caprices les plus insensés du monde.

L'autre excuse, que l'on nous oppose pour s'exempter du devoir de l'aumône, est la nécessité où l'on est de soutenir le décorum et les convenances de sa naissance, de son nom, de sa condition, d'une charge, d'une dignité. Mais, hélas! sous ces beaux prétextes, combien ne cache-t-on pas souvent et d'orgueil effréné, et de vanité ridicule, et d'immense égoïsme! Pour combattre ces frivoles excuses, je pourrais dire d'abord que le premier décorum, la première convenance d'un disciple de Jésus-Christ, c'est d'être chrétien et de le paraître; je pourrais dire que les convenances du monde doivent faire place et se taire en face des obligations imposées par la loi de Dieu. Mais pour des hommes plus mondains que chrétiens, il sera mieux de les confondre par les jugements mêmes du monde.

Oui, même selon les idées et les maximes du monde, les

vraies convenances, le vrai décorum, ou plutôt le premier devoir des personnes nobles, riches et haut placées, des personnes en dignité et en charge, consiste à secourir le pauvre, à protéger le faible, à défendre l'opprimé. La grandeur, l'autorité, aux yeux mêmes du monde, et non pas seulement aux yeux de Dieu, ne brille jamais d'un éclat plus pur et plus lumineux, que lorsque, à l'hommage du respect, le peuple devra joindre encore celui de la reconnaissance et de l'amour. Cet hommage, le plus doux pour celui qui le rend, est aussi le plus honorable et le plus flatteur pour celui qui le reçoit. Les dépenses faites seulement en faveur de la vanité, du luxe et des caprices de la mode éveillent plus de dépit que de respect, plus de sarcasmes que d'éloges, plus de satires que d'applaudissements, plus de dégoût que d'envie; au lieu d'honorer la grandeur, elles la discréditent; au lieu de gagner le peuple, elles l'irritent; au lieu de captiver l'opinion, elles lui insultent. L'autorité orgueilleuse, l'opulence dure et insensible ne recueillent que haine et mépris.

Ainsi la religion, en vous prescrivant de diminuer un peu, en faveur du pauvre, le nombre de ces soirées où les passions seules trouvent leur compte, de ces banquets somptueux, de ces représentations d'un faste insultant, où en un seul jour on dépense ce qui suffirait à la subsistance d'une famille pour plusieurs années, la religion ne prétend nullement vous faire oublier le décorum de votre condition au profit de la charité; mais elle prétend au contraire vous rappeler d'autant plus efficacement à l'exercice de la charité que vous vous pénétrerez de l'esprit des vrais devoirs de votre condition.

C'est à bon droit que le monde blâme, méprise et tourne en dérision ces riches, ces grands qui restreignent le nombre des fêtes et des spectacles, qui se refusent à une honnête représentation, qui se condamnent à des privations sordides,

par des vues d'ignoble parcimonie, et pour amasser de l'or dans le seul intérêt d'une honteuse avarice. Mais donnez-moi un riche, un grand du monde qui consacre à l'aumône tout ce qu'il retire à la vanité ; qui ne donne pas continuellement de grands repas, mais qui sustente constamment les malheureux ; qui nourrit plus de pauvres que de chiens et de chevaux ; qui n'ouvre pas sa maison à des fêtes dissolues, mais va porter dans les réduits de la misère les saintes et pures joies de la charité ; qui destine à secourir la pudeur en péril ce que dévoreraient inutilement des bouches parasites ; et vous verrez non-seulement le monde pieux et chrétien, non-seulement le monde sage et prudent, mais encore le monde vain, léger, inconstant, capricieux, profane et dissolu, qui ne peut louer la vertu sans se condamner lui-même, vous verrez ce monde lui-même applaudir et rendre hommage au riche qui fait consister le premier décorum, les premières convenances, la véritable grandeur et sa représentation dans l'exercice de la charité.

Rappelez-vous en effet cette jeune princesse, naguère hélas ! si prématurément ravie à une noble famille dont elle était les délices, aux pauvres dont elle était la mère, à Rome dont elle était l'ornement, à la vraie religion, à la vraie piété dont elle était le modèle (1). Est-ce que peut-être parce que abandonnant à la fausse grandeur les fastueuses convenances du luxe, toujours simple dans sa mise, toujours humble dans son extérieur et sa démarche, au lieu de se présenter au public dans les pompeux atours d'une profane vanité, elle ne chercha d'autre ornement pour sa beauté que ceux de la pudeur, de la grâce, de la modestie, d'autre cortège que celui de la pauvreté ; est-ce que peut-être parce que

(1) Gondaline Talbot-Schrewsbury, princesse Borghèse.

au lieu de fréquenter les spectacles elle aima mieux visiter les pauvres malades, et de ses mains délicates leur rendre les services les plus abjects ; est-ce que peut-être parce que au lieu de passer les jours en profanes lectures, les nuits en jeux ruineux, toute dévouée aux pauvres, elle se *déliciait* à les assister dans leurs périls, à les rassasier dans la faim, à les couvrir de ses propres vêtements dans leur nudité, à les instruire dans leur ignorance, à les reprendre dans leurs égarements, à les consoler dans leur affliction ; est-ce que enfin parce qu'elle mit toute son ambition, toute sa gloire dans les œuvres de la charité, est-ce que peut-être pour tout cela elle obscurcit l'éclat de son nom, l'honneur de sa famille, la splendeur de sa race ? N'est-ce pas au contraire grâce à elle qu'une famille si grande par ses titres, par sa noblesse, par son opulence, mais plus grande par sa religion, devint plus populaire, et fut rehaussée au-dessus de sa propre grandeur ? Et elle-même, la noble dame, pour avoir été si chrétienne, en fut-elle peut-être moins grande et moins noble, peut-être moins aimée et moins respectée en sa vie, moins pleurée et moins honorée en sa mort ? Ses obsèques ne furent-elles pas le plus magnifique, le plus glorieux triomphe ? Son oraison funèbre ne fut-elle pas faite de la manière la plus éloquente et la plus honorable ? Ne fut-elle pas accompagnée à sa sépulture par les larmes, les regrets, la douleur, la désolation, l'amour de tout un peuple ?

Donc puisque le précepte de l'aumône est si clair, si précis, si rigoureux, si infaillible, et que d'autre part les excuses et les prétextes apportés pour s'en dispenser ne sont tous que futiles, frivoles, mensongers, insoutenables, sacrilèges, l'éternel juge aura donc bien raison, au dernier jour, de condamner les riches qui n'ont pas été charitables envers les pauvres, lorsqu'il leur dira, comme il l'a révélé lui-même : Hommes sans humanité, chrétiens sans christianisme, je

vous avais jadis prévenus que dans la personne des pauvres j'étais moi-même représenté, que tout ce que vous refuseriez aux pauvres vous me le refuseriez à moi-même (1). Vous m'avez donc vu dans la personne des pauvres, à vos pieds, nu, famélique, altéré, malade, hideux à voir, désolé, affligé, et vous ne voulûtes jamais ouvrir votre cœur à la compassion, votre main à l'assistance (2). Vous n'eûtes nul souci ni de mes commandements, ni de mes exhortations, ni de mes menaces, ni de mes châtements, ni de mes récompenses, ni de mes larmes, ni de mon sang, alors que tout cela vous parlait en faveur des pauvres. Avec les réponses banales d'une compassion hypocrite, d'une stérile pitié, « il ne faut pas se désespérer, il faut se confier en Dieu, » vous aviez coutume de renvoyer à ma Providence cet homme mon représentant, cet exacteur du superflu, que je m'étais réservé sur vos richesses en vous les accordant; et moi je sus par d'autres moyens aviser à le secourir dans sa misère et dans son délaissement; mais à présent il est temps que j'avise aussi à punir votre barbarie et votre dureté de cœur. Ainsi, puisque vous me repoussâtes loin de vous dans la personne de mes pauvres, allez aussi maintenant loin de moi, qui vous repousse à mon tour : *Discedite a me!* En place du luxe dont vous vous entouriez et qui vous inspirait tant d'orgueil, revêtus de la malédiction que vous vous êtes attirée vous-mêmes, et qui vous recouvre d'horreur et d'opprobre, allez brûler éternellement dans le feu de ma colère, puisque vous avez voulu vous rendre inaccessible le sein de ma charité et de mon amour ! *Discedite in ignem æternum!*

Ce feu n'avait pas été créé pour vous, mais pour Satan et pour les anges complices de son apostasie. Mais puisque c'est

(1) *Quamdiu non fecistis uni de minoribus his nec mihi fecistis (Math. xxv).*

(2) *Esurivi et non dedistis mihi manducare (Ib.).*

lui et non moi que vous avez voulu dans votre vie; puisque ses maximes formèrent votre esprit; puisque ses sentiments de haine contre l'homme animèrent votre cœur; puisque les exemples de ses sectateurs furent la règle de votre conduite; désormais le feu qui le brûle vous brûlera aussi, son tourment sera votre tourment; et puisque vous le voulûtes pour votre père et votre maître, ayez-le désormais pour votre tyran, pour votre bourreau dans l'éternité!

DEUXIÈME POINT. Nous avons vu avec quelles supplications, avec quels gémissements plaintifs, le mauvais riche du sein des tourments se tournait vers Abraham dans sa gloire. Nous avons vu avec quelle inflexible sévérité le patriarche repoussait sa prière. Or que signifie cela, dit saint Pierre Chrysologue? N'est-ce pas chose étrange qu'Abraham qui, jadis, lui aussi, fut riche, traite un autre riche avec tant de dureté et de dédain? et qu'il réproûve au jour où il le voit dans les tourments, un homme avec qui jadis lui fut commune la condition et l'existence (1)?

Mais n'en soyons pas surpris, continue le même saint docteur; Abraham n'eut de commun avec le mauvais riche que la possession et non l'usage de la richesse. En effet, tandis que le mauvais riche ne vit dans les richesses qu'un moyen de se complaire en lui-même, Abraham n'y voyait qu'un moyen d'assister autrui. Tandis que le mauvais riche n'eut des richesses que pour s'abandonner à la mollesse, à la sensualité, à l'orgueil, Abraham ne se crut riche que pour secourir les pauvres (2).

Voilà pourquoi ce saint patriarche, précisément parce qu'il

(1) Mirum quod Abraham, quondam dives, nunc divitem spernit; et eum quem habuit in rebus præsentibus parem nunc reprobatur esse pœnalem (S. Petr. Chrys.).

(2) Abraham opes non habere, sed prodigare gestivit, dives fuit non stultus, sed pauperi (Ib.).

fut le père des pauvres, non-seulement fut récompensé par l'honneur d'être le père de la sainte nation, le père de Jésus-Christ selon la chair, le père de tous les croyants, le père de tous les prédestinés, mais encore après avoir été si aimé de Dieu, si protégé, si comblé de bénédictions dans sa vie, il nous est représenté après sa mort par Jésus-Christ lui-même comme le père de tous les élus qui sont recueillis dans son sein (1); comme l'arbitre des cieus, où il a droit de commander (2); comme le dispensateur de toutes les grâces et de tous les biens en faveur de ceux qui sont dans le cas d'en recevoir (3). De même donc qu'à la vue du mauvais riche en proie aux flammes de l'enfer, il est impossible de ne pas s'écrier : O peine sévère ! ô supplice terrible, réservé aux riches insensibles et cruels ! Ainsi ne peut-on contempler Abraham assis sur un trône resplendissant, environné de tant de gloire dans le ciel, sans s'écrier : O abondante rémunération, ô riche récompense de la charité !

Tels sont donc les grands biens que peuvent espérer ceux qui, comme Abraham, font consister le plus beau privilège de leurs richesses, de leur naissance, de leur grandeur, dans l'exercice de la charité. Oh ! comme il est fécond, comme il est riche le champ de la charité ! comme il rend promptement et avec abondance ses fruits à ceux qui ont semé (4).

. ,
 (5).

(1) Et Lazarum in sinu ejus (*Évang.*).

(2) Mitte Lazarum (*Ib.*).

(3) Ut intingat digitum suum et refrigeret linguam meam (*Ib.*).

(4) Fœcundus est ager pauperum ; cito dat donantibus fructum (*S. Petr. Chrysol.*).

(5) Ici une lacune dans le manuscrit nous prive de la suite et de la conclusion du discours. (*Note de l'Éditeur.*)

TREIZIÈME HOMÉLIE

LE MAUVAIS RICHE ET LAZARE

OU CONDITION DU PÉCHEUR DANS L'OPULENCE ET DU JUSTE
DANS LA PAUVRETÉ

*Dicite justo quoniam bene..... Vae impio in malum! Retributio enim manuum
jus..... fiet ei (Is. III).*

Dites au juste que tout va bien pour lui..... Mais malheur à l'impie! il sera traité
selon le mérite de ses œuvres.

RIEN au monde, selon saint Jean Chrysostome, ne scandalise autant la plupart des hommes que de voir ici-bas le vice triomphant, la vertu opprimée; le sacrilège dans un palais, la piété dans les chaînes; le pécheur menant joyeuse vie au sein de tous les plaisirs et de tous les avantages de ce monde, et le juste livré à la tribulation, à l'affliction sous le poids de la misère et des opprobres, agonisant et gémissant parmi les déchirements et les angoisses de la mort (1).

Or pour prévenir ce scandale et de la raison de l'homme et de la foi du chrétien, Dieu dit un jour à Isaïe : Va, prophète, va dans la maison du juste et dans la maison de l'impie, et bien que tu trouves le juste au sein de l'indigence, de l'humiliation, de la douleur, ne manque pas de te congratuler avec lui, au lieu de le plaindre; et de ma part an-

(1) Nulla res perinde solet hominum vulgus offendere quam quod prave viventes multa prosperitate fruantur; justii autem ad extremam miseriam reducantur (S. Jo. Chrys.).

nonce-lui qu'il est heureux : *Dicite justo quoniam bene.* Au contraire bien que tu trouves l'impie environné de richesses, de plaisirs, de gloire, garde-toi bien de lui porter envie, de lui applaudir, de te réjouir avec lui ; au contraire attriste-toi, désole-toi amèrement sur lui ; et de ma part déclare-lui qu'il n'est pas de misère comparable à la sienne : *Væ impio in malum!* Ah ! c'est que le temps passe, le monde présent s'évanouit, et le jour arrive enfin, où je changerai la condition de l'un et de l'autre ; et je convertirai les souffrances et les ignominies du juste en délices et en gloire éternelles, tandis qu'à la prospérité fugitive de l'impie succédera une éternelle infamie, une éternelle douleur : *Retributio enim manuum ejus fiet ei.* Mais s'il en est ainsi, combien l'impie n'a-t-il pas à trembler pour son bonheur, combien le juste n'a-t-il pas à se réjouir dans sa peine ! Au juste donc les congratulations, l'envie ! au pécheur la compassion et les larmes ! *Dicite justo quoniam bene! Væ impio in malum!*

Or cette grande et importante doctrine formulée en termes si clairs dans le langage de son prophète, notre divin Maître a voulu la traduire en action, nous la représenter, comme dans un tableau vivant, dans la parabole du mauvais riche et de Lazare, que quelques-uns regardent comme une histoire réelle.

Fixons donc aujourd'hui le regard de la foi sur ce grand drame où se mêle le simple au sublime, le consolant au terrible ; et voyons quel en est le dénouement final. Approfondissons les motifs de sérieuses appréhensions, d'épouvantements, de désillusion quant au pécheur heureux ; et aussi le fondement des espérances, du confort, et des consolations du juste dans la peine, afin de réformer nos jugements, nos sentiments et nos discours sur la condition de l'un si souvent enviée, et sur le sort de l'autre qui semble si infortuné. *Dicite justo, etc.*

PREMIER POINT. Quel étrange et singulier contraste le Seigneur nous met sous les yeux dans l'Évangile de ce jour ! D'une part c'est un riche, au visage vermeil, plein d'embonpoint et de santé, vêtu de fin lin, se drapant dans la pourpre, ne respirant que les odeurs de suaves parfums ; de l'autre part c'est un mendiant, nommé Lazare, couvert de plaies et d'ulcères, n'ayant même pas de misérables haillons pour se couvrir, dont le corps ne suinte qu'une humeur purulente, et n'exhale que l'odeur fétide du sépulcre ; le riche couché sur des lits moelleux, dans un palais où l'éclat de l'or rivalise avec celui des marbres de grand prix, entouré de courtisans, d'adulateurs, de serviteurs, comme une divinité dans son sanctuaire ; Lazare, sans lit, sans asile, étendu sur la terre nue, le long de la voie publique, méprisé, délaissé, environné seulement de chiens qui viennent lécher ses plaies, comme s'il n'était lui-même qu'un animal immonde ; le riche enfin qui abonde de tout, qui *se gaudit* parmi les viandes exquisés et les vins précieux ; toujours en jeux et en fêtes ; toujours environné de toutes les délices et de tous les charmes de la vie ; Lazare au contraire manquant de tout, même d'une miette de pain dans ses spasmes faméliques ; continuellement en proie à toutes les horreurs de la misère et des infirmités ; ne prolongeant ses jours que pour voir ses tourments se multiplier ; ne vivant que d'une vie de douleur et d'angoisse, plus amère que la mort.

Qu'auriez-vous dit en présence de ces deux vies, ô vous chrétiens ? ce que vous dites communément, sinon de bouche, au moins dans le secret de votre cœur, alors que vous voyez le pécheur au comble de la prospérité, le juste dans l'abîme de toutes les misères : Grand Dieu ! auriez-vous dit alors, où est donc votre Providence ? Tout à ceux-ci, rien à ceux-là ! Hélas ! en ce monde les méchants ont toujours la chance. Les plus sots et les plus méchants sont toujours les

mieux partagés. Mais Dieu qui dispose tout pour le mieux en faveur du juste qu'il aime ; Dieu qui voit les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes ; s'il avait une autre fois envoyé Isaïe vers l'homme pécheur et l'homme juste, vers le mauvais riche et vers Lazare ; s'il l'envoyait encore à présent à ceux qui partagent le sort de l'un ou de l'autre, il ne lui mettrait pas dans la bouche d'autre langage que celui qu'il lui dictait autrefois : oui, les vrais Lazares, bien que dans un état misérable, abject, désolant sont vraiment heureux, s'ils sont justes, s'ils sont chrétiens ; et au contraire les riches en état de péché, les heureux du siècle, dont on envie la condition comme glorieuse et prospère, sont, eux, de vrais misérables, de vrais infortunés : *Dicite justo quoniam bene... Væ impio in malum.*

En effet le nom du mauvais riche conservé par la tradition, selon saint Cyrille et selon Euthyme, était *Nicentius*. Pourtant observez, dit saint Grégoire, que Jésus-Christ passe sous silence le nom du riche et prononce celui du pauvre (1). Lorsqu'il parle du riche, il se contente de dire : un certain homme, *homo quidam* (2). Mais quant au pauvre il indique et prononce son nom avec un accent particulier de bonté, et il nous dit qu'il se nommait Lazare : *Quidam mendicus, nomine Lazarus* (3).

Estimez-vous donc heureux, vous qui êtes justes, mais pauvres, mais dans la peine et l'oppression ! Vos noms inconnus aux hommes, sont connus de Dieu ; Jésus-Christ les prononce avec une particulière tendresse ; car Dieu connaît ceux qui lui appartiennent (4). Quel bonheur n'est pas le vôtre, que vos noms passent sur les lèvres bénies et affectueuses du

(1) *Dominus autem nomen pauperis dicit, divitis non dicit (S. Greg.).*

(2) *Luc xvi.*

(3) *Ibid.*

(4) *Cognovit Dominus qui sunt ejus (2 Tim. II.).*

fils de Dieu, de Jésus-Christ ! L'homme qu'il désigne par son nom est l'homme qu'il aime, qu'il sauve. Réjouissez-vous donc, vous dit ce Sauveur plein de bonté, réjouissez-vous, si vos noms ne figurent pas dans les histoires des grands, sur les monuments d'ici-bas, ils sont écrits en caractères d'or dans le catalogue des prédestinés, dans le livre des cieus (1). Malheur donc à vous, ô vous grands, riches du siècle, vos noms, qui remplissent la terre, sont tout à fait inconnus dans le ciel; là, nul ne les répète, nul n'en a souci. Épars dans tous les livres, rapportés dans toutes les histoires, sculptés sur tous les marbres, répétés par toutes les bouches, ils sont enregistrés seulement dans les œuvres des mortels et des morts et ils mourront avec eux. Un jour viendra, où non-obstant le grand bruit que vous aurez fait parmi les hommes, méconnus de Dieu et par conséquent étrangers à sa miséricorde, exclus de son amour, quand vous viendrez vous réclamer de lui, vous vous entendrez répéter par lui d'une voix formidable : Je ne vous connais pas, *nescio vos* (2). Malheur donc, opprobre au pécheur, à l'impie ! Gloire et honneur au chrétien, au juste : *Dicite justo, etc.*

Mais pourquoi Lazare est-il si cher au Seigneur, et le mauvais-riche si odieux ? Ah ! dit saint Grégoire, Lazare ayant sans cesse devant les yeux le riche qui abonde de tout et lui qui n'a rien ; le riche en santé et lui infirme ; le riche qui nage dans les délices et lui gémissant dans les douleurs ; le riche assis tous les jours à une table bien servie, et lui qui ne peut obtenir, pour apaiser les hurlements de la faim, même les miettes tombées de cette table ; Lazare dut éprouver de bien terribles tentations dans son âme, de bien cruels transpercements dans son cœur ! Quelle épreuve

(1) Gaudete quod nomina vestra scripta sunt in cœlis (*Luc x*).

(2) *Matth. xxv*.

pour sa foi ! quelle provocation pour sa patience (1) ! Pourtant le bon Lazare ne se trouble pas, il ne murmure pas, il ne se plaint pas de la providence et de la justice de Dieu, de la dureté et de la cruauté des hommes ; il n'éclate pas en invectives contre le riche, il ne vomit pas des imprécations contre tous et contre lui-même. Il gémit, il ne s'emporte pas ; il s'humilie et ne tombe pas dans l'abattement ; il souffre sans se désespérer ; rien n'altère le calme patient de son attitude, la mansuétude de son regard, l'humilité de son front, le silence de ses lèvres, la résignation de son cœur (2). Qu'il est heureux, Lazare ! s'écrie là-dessus saint Ambroise ; qu'il est heureux, Lazare, privé des biens de la fortune, comblé de mérites et de vertus ! pauvre entre les hommes, riche devant Dieu (3) ! Au contraire, l'homme de plaisir, tandis qu'il a soin de bien repaître son corps, laisse son âme dans la disette ; pendant que son corps est superbement vêtu, son âme est réduite à une affreuse nudité ; et ainsi, dit saint Pierre Chrysologue, avec la nourriture la plus recherchée, avec ses superbes vêtements de fin lin et de pourpre éclatante, il ne sait qu'entretenir dans son cœur de fer une dureté et une insensibilité que rien ne peut émouvoir ni attendrir (4). Plein de santé, avec une exubérance de vie matérielle, ajoute Tite de Bostre, il est étranger et mort à toute vie spirituelle ; son âme est comme ensevelie dans un sépulcre hideux, comme toute concentrée

(1) *Quantas tentationes creditis in sua cogitatione tolerasse? Quantos in corde tumultus? Cum ipse egeret pane et non haberet salutem; et ante se divitem cerneret salutem et delicias habere cum voluptate? (S. Greg.)*

(2) *Nec fastidio vinctus animo despondit, aut convitium dixit, nec stomachosè succensuit, aut murmur contra divitem edidit (Ib.).*

(3) *Pauper sæculo, sed in Deo dives! (S. Ambros.)*

(4) *Purpura, bysso, epulis, ferrea viscera crudelis anima nutriebat (S. Petr. Chrys.).*

dans l'abdomen (1). Et pourtant, objet d'envie aux yeux des hommes, il n'est devant Dieu qu'un objet de pitié et de mépris.

Ne nous arrêtons donc point à ce qui se voit; pénétrons par le regard au delà des apparences, jusqu'à ce qui est invisible; et contemplant les choses à la lumière de la foi, sachons voir dans les riches, dans les grands, dans les heureux du monde entourés de tant de faste, de luxe, de splendeur, de richesse et de prospérité, sachons y voir de vrais pauvres, de vrais misérables qui n'ont rien pour recouvrir et orner leur personne, en sorte que Dieu puisse en tolérer la vue; sachons voir en eux de véritables morts, de véritables cadavres spirituels, tandis que corporellement ils semblent pleins de vie et de santé (2).

Ainsi, pendant que les riches sont en butte à l'envie et les pauvres au mépris des hommes, les riches sont aux yeux de Dieu des objets de pitié et de mépris, les pauvres des objets de la plus attentive Providence et de l'amour le plus tendre.

Oui, ce pauvre artisan, cette humble sœur converse, ce jeune homme dévot, cette pieuse dame, ce zélé ecclésiastique sans titres, sans distinction; tant d'autres encore, pauvres, affligés, navrés, étrangers aux dignités de ce monde, toutes gens que le monde traite de fanatiques, de superstitieux, d'imbéciles, que nul ne considère, dont nul ne se soucie, que personne ne recherche, ni ne respecte; eh bien! tous ils fixent le regard et les complaisances de Dieu et de toute la cour céleste. Les anges les respectent, les saints leur applaudissent, Marie les contemple avec com-

(1) Anima illius in abdomine, quasi quodam monumento obruta et sepulta jacebat (*Tit. Bostrens.*).

(2) Dicis quia dives sum et nullius ego; et nescis quia pauper es et miserabilis; nomen habes quod vivas et mortuus es (*Apoc. III*).

plaisance, et Jésus-Christ avec amour; certes, si nous pouvions voir avec quelle sollicitude le Seigneur les défend, avec quelle bonté il les protège, les caresse, les guide, les surveille, accroit leurs mérites, les prépare à de magnifiques récompenses (bien que pauvres, humiliés, infirmes, objets d'indifférence et de mépris parmi les hommes); oh! comme nous les proclamerions heureux selon Dieu et avec Dieu! oh! comme nous prendrions en pitié le riche, précisément pour ces mêmes prospérités, ces mêmes avantages, pour lesquels il est envié des autres et dont il est lui-même si fier et si altier! *Dicite justo, etc.*

Mais quoi! Dieu aime Lazare et il le laisse dans une si grande misère, dans de si cruelles angoisses! Il déteste le riche et il le comble de biens! Ah! Dieu, pour exercer la vertu de Lazare, lui met continuellement sous les yeux le spectacle de la prospérité du riche; de même que pour toucher le riche de compassion et le sauver par l'exercice de la charité, il lui met continuellement sous les yeux le spectacle de la misère et de l'infirmité de Lazare (1). Mais au navrant spectacle de la misère, de la faim, des infirmités de Lazare, de sa patience, de sa résignation, de son courage, le riche n'oppose que la fierté de son regard, la dureté de son cœur. Hélas! dit saint Grégoire, la scène que nous présente le monde des esprits est bien différente de celle que peuvent contempler les hommes! Et voici que par un seul et même Dieu est exercé un grand et sévère jugement dans le ciel: pendant que, par la patience, il prépare et élève l'un à la récompense, il prépare et dévoue l'autre aux supplices en raison de la multitude de ses péchés (2).

(1) *Conspiciebat ille quotidie cui misereretur, videbat iste de quo probaretur (S. Greg.).*

(2) *Duo inferius corda; sed unus de super inspector Deus, qui et hunc tentando exercet ad gloriam, illum tolerando expectat ad pœnam (Ib.).*

Or si telle est la condition du juste et du pécheur dans la vie présente, pendant que l'un souffre et que l'autre se divertit, quelle sera-t-elle dans la vie à venir? Si tel est le temps de l'épreuve et du mérite, quel sera celui du jugement et de la récompense? On rendra à chacun selon ses œuvres : *Restitutio manuum ejus fiet ei*. Nous le verrons dans la suite du récit de la parabole.

En effet, le riche voluptueux arrive enfin à l'heure de sa mort, et cette mort coïncide précisément avec celle de Lazare. Donc pendant que le cadavre impur du riche, caché sous les parfums, inondé d'essences odoriférantes, enveloppé de linge fin, recouvert d'étoffes précieuses, placé dans un magnifique cercueil, avec toute la splendeur qui soit possible dans les pompes funèbres, avec tout l'apparat des plus somptueuses livrées, des cierges à profusion, et un nombreux cortège de peuple, de parents, d'amis, de serviteurs, d'équipages, de cavaliers en deuil, est porté dans son tombeau de famille; voici que le corps de Lazare, couvert de plaies purulentes et infectes, sans même quelques haillons pour l'envelopper, déposé sur un pauvre brancard, sans cortège de deuil, sans personne qui le pleure ou prononce son nom, délaissé durant sa vie, méprisé après sa mort, est porté par deux vils fossoyeurs, pour être jeté pêle-mêle, avec tous ses pareils, dans la fosse commune.

Mais pendant que cela se passe ainsi pour les cadavres de ces deux hommes dans le monde visible, le Fils de Dieu nous révèle le traitement, hélas! bien divers réservé à leurs âmes! Il nous dit, en effet, que tandis que le corps du mauvais riche est porté avec tant de magnificence pour aller reposer dans le marbre, son âme est escortée d'une légion de démons et ensevelie dans les flammes de l'enfer. Au contraire, pendant que le corps de Lazare est traité ici-bas avec tant d'ignominie et de mépris, les anges accueillent joyeusement son

âme bénie, la portent comme en triomphe dans les cieux et la placent, comme sur un trône de gloire, dans le sein d'Abraham (1). Juste compensation, dit saint Pierre Chrysologue, que ces hommages angéliques, ces honneurs divins rendus à cet homme de Dieu, puisque les hommes jusque-là lui avaient refusé les moindres offices, les plus indispensables secours que puisse réclamer l'humanité (2).

O différence! ô contraste entre la manière dont ces deux corps sont traités parmi les hommes et la manière dont ces deux âmes sont traitées auprès de Dieu! La mort a déchiré le voile qui cachait toute la dignité du pauvre éclipsée par les ombres de tant d'ignominie et de mépris, et l'abjection réelle du riche déguisée sous le masque de tant d'orgueil et de gloire. Aujourd'hui tout le monde peut bien voir qui fut le véritable pauvre, qui fut le véritable riche (3). Si la vie voluptueuse du riche aboutit à un terme bien funeste, la vie pauvre, humiliée et affligée du pauvre fut couronnée d'une bien belle mort.

La mort a donc changé les positions et mis chacun à la place qui lui appartient. Le mauvais riche habitait le haut d'un riche palais, Lazare était couché en bas sur la terre nue. Maintenant voici le mauvais riche précipité en bas au fond de l'enfer et Lazare élevé au plus haut des cieux. Or cette scène, ce spectacle tout à la fois magnifique et terrible se renouvelle chaque jour, à chaque instant. Ah! malheureux que nous sommes! s'écrie saint Augustin, pourquoi nous laisser ainsi fasciner par les vaines apparences, par les mensonges des pompes funèbres, par la richesse des sépul-

(1) Factum est ut moreretur et mendicus et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ (*Evang.*).

(2) Merito ei mox angelica officia, merito divina deputantur obsequia, cui tam crudeliter neglecta sunt ipsa humanitatis extrema (*S. Petr. Chrysol.*).

(3) Monstratur omnibus quis dives, quis pauper (*Ib.*).

res des riches (1)? Quand vient à mourir un puissant riche du monde, la cité entière se met en émoi, un peuple immense accourt pour contempler la magnificence de la pompe funèbre organisée non pas tant par affection pour le défunt qu'au gré de la vanité des vivants (2). Au contraire, le corps du pauvre mort dans la grâce de Dieu, précisément parce qu'il est pauvre, n'attire les regards de personne, n'est suivi de personne, n'intéresse personne; et comme si c'était non le cadavre d'un homme, mais la dépouille d'une bête brute; à peine trouve-t-on quelque haillon pour le couvrir, une pauvre bière pour le recevoir, deux misérables fossoyeurs pour le porter, lesquels, tout murmurants sous ce fardeau disgracieux, s'en vont impatients le jeter au hasard dans la fosse commune (3). Mais, hélas! que verrions-nous si en ce moment venait à être soulevé le voile qui couvre les vicissitudes et les mystères du monde spirituel? Ah! pendant que le corps des riches voluptueux, sensuels, ambitieux, avarés, inhumains, qui ont passé leur vie parmi les honneurs et les plaisirs du monde, est conduit au sépulcre par un long cortège de domestiques vêtus de deuil, et est enseveli avec tout ce fracas et toute cette pompe, leur âme tombe comme un poids inutile au fond de l'enfer; et au contraire, pendant que les pauvres Lazares qui virent s'écouler leur vie parmi les mépris du monde et de continuelles tribulations, parmi tous les genres de privations, de tentations et d'épreuves qui leur furent préparées par des démons incarnés et par des hommes diaboliques, pendant que ces pauvres Lazares sont

(1) *Quare sic sepultura decipit oculos? Quare sic exequiarum pompa mentitur? (S. Aug.)*

(2) *In obsequium divitis migrat hic tota civitas, cum funus effertur (Ib.).*

(3) *Pauper vadit solus, nec quatuor ut mortuo, sed duo sub uno vecte, quasi projiciendo oneri portitores adducuntur inviti (Ib.).*

portés sans honneur au sépulcre, une multitude d'anges.

. (1).

Oui, une longue file de serviteurs en deuil précède et accompagne le magnifique cercueil du riche sensuel, ambitieux et avare, mort dans l'état du péché; mais une multitude d'anges, qui, tout joyeux, vont chantant des hymnes de gloire, précède et accompagne l'humble cercueil du pauvre, du juste mort dans la grâce de Dieu (2). Et remarquez, dit saint Jean Chrysostome, que Jésus-Christ ne parle pas d'un seul ange, mais de plusieurs, *portaretur ab angelis*; parce qu'il ne suffit pas à la bonté divine d'envoyer un ange pour recueillir et honorer l'âme juste d'un pauvre; mais il envoie une légion d'anges, pour qu'ils forment un chœur autour d'elle, qu'ils l'entourent de démonstrations de joie et la portent au ciel comme en triomphe (3). Oh! comme ces anges rivalisent entre eux d'empressement et d'affectueux égards pour l'âme sainte de ce pauvre! oh! avec quels transports ils se chargent de ce précieux fardeau, se disputent les uns aux autres cette âme chérie, l'embrassent affectueusement comme une sœur, comme un nouveau monument de la grâce de Jésus-Christ, la traitent avec révérence comme épouse et reine de leur commun maître, et la comblent de bénédictions et de louanges, voyant briller sur son front la couronne de gloire, l'auréole et le signe de la prédestination éternelle! Non, il n'est pas de fonction plus chère aux anges que d'être chargés de présenter à Jésus-Christ dans le ciel les âmes des élus (4).

(1) Lacune dans le manuscrit.

(2) *Feretrum divitiarum antecedit lugubris turba servorum; feretrum pauperis antecedit angelorum multitudo psallentium (S. Jo. Chrys.).*

(3) Non sufficit ad portandum unum pauperem unus angelus; plures veniunt ut chororum lætitiarum agant (*Ib.*).

(4) *Gaudet unusquisque angelus tantum onus tangere; libenter talibus oneribus prægravantur angeli, ut ducant homines ad regna cælorum (Ib.).*

C'est à cette belle révélation, par laquelle Jésus-Christ nous montre les anges prenant entre leurs bras et présentant au ciel l'âme de Lazare, que l'Église a emprunté le rite si doux et si tendre de la recommandation de l'âme au moment de la mort. A peine le fidèle a-t-il rendu le dernier soupir, que l'Église prononce ces paroles : « Venez à son aide, saints du ciel ; anges du Seigneur, accourez à sa rencontre, recueillez son âme et offrez-la en présence du Seigneur (1). » Et à l'âme elle-même l'Église dit : « Partez joyeuse, et qu'un chœur d'anges vous accueille, comme si vous étiez l'un d'entre eux ; en sorte qu'avec Lazare, autrefois si misérable et maintenant si heureux, vous obteniez l'éternité du repos et le repos de l'éternité (2). »

Qu'il est redoutable et désolant, d'une part ; qu'il est, d'autre part, gracieux et consolant le tableau que le Seigneur nous met aujourd'hui sous les yeux ! Quel contraste entre le riche, peu auparavant établi dans un magnifique palais et maintenant plongé au plus profond de l'enfer ! et Lazare, peu auparavant étendu sur la terre nue, dévoré par la faim, livré à tous les paroxysmes de la douleur, et maintenant transporté tout d'un coup au séjour de toutes les délices, au sein de la gloire céleste ! Quel contraste expriment ces paroles : « Le riche mourut et fut enseveli dans l'enfer ! » puis ces autres paroles : « Le mendiant mourut et fut transporté par les anges dans le sein d'Abraham ! » *Le riche est mort* signifie que de tous les biens qu'il possédait, il ne lui reste que le tort irréparable d'en avoir abusé. La mort l'a dépouillé de tout ; pour lui sont finies toutes les jouissances,

(1) *Subvenite sancti Dei, occurrite angeli Domini, suscipientes animum ejus offerentes eam in conspectu altissimi (Rit. rom.).*

(2) *Chorus angelorum te suscipiat et cum Lazaro quondam paupere eternam habeas requiem (Ib.).*

toutes les illusions, tout l'orgueil de l'opulence mondaine : palais et villas, or et marbre, parents et amis, adulateurs et parasites, équipages et chevaux de prix, jeux et divertissements, fêtes et spectacles, luxe des vêtements et voluptueuse somptuosité des repas, suite nombreuse, secret plaisir de se voir envié, vaine complaisance à se voir montré du doigt, pour lui tout est fini, tout s'est évanoui; avec sa mort tout est mort en lui et pour lui : *Mortuus est dives!*

Ce n'est pas assez : de la jouissance de tous les biens il est passé en un instant à la souffrance de tous les maux dans l'enfer : *Et sepultus est in inferno*. O lugubre catastrophe! ô lamentable scène! ô changement funeste! ô riche infortuné! lui dit saint Pierre Chrysologue, d'où es-tu tombé? à quoi es-tu réduit? Tu seras donc couvert de fange, toi qui te revêtais superbement de pourpre! au lieu de l'éclat resplendissant de la pourpre, c'est maintenant l'éclat de la flamme dévorante. Au lieu du lit de la mollesse, c'est le chevalet des tortures. Au lieu des viandes exquisés, ce sera l'éternel banquet de la douleur, et à l'ivresse puisée dans la coupe écumante succède la rage d'une soif jamais étanchée. Subis le tourment d'une puanteur horrible, toi qui ne respirais que de délicates et suaves odeurs; expie maintenant par toutes les privations l'abondance de toutes choses. Entouré que tu étais de tous les attraits et de toutes les jouissances de la volupté comme d'un chœur de matrones choisies, sois désormais entouré de l'horrible ministère, de l'épouvantable cortège de tous les supplices (1).

(1) Fulgens quondam purpura, tegere limo; pro coccino, vestire flammis: pro molli discubitu, sustine dura tormentorum; pro lautis ferculis, epulare pœnas, copias inopia compensa, ebrietas siti digere; pro odoribus aspergere fetore; cui adstiterant voluptatis obœquia, adstent ministeria nunc pœnarum (*S. Petr. Chrys.*).

Au contraire, Lazare, jadis couché au seuil du palais d'un pécheur, maintenant au sein du Père de tous les croyants; jadis gémissant et foulé aux pieds, maintenant élevé et trônant au plus haut des cieux; jadis méprisé du riche, maintenant accueilli auprès de Dieu; jadis entouré de chiens, maintenant en compagnie des anges, Lazare est passé tout d'un coup de la fatigue au repos, de l'ignominie à la gloire, du mépris à la faveur, des mauvais traitements à la récompense, de la soif à la source du rafraîchissement, des tortures de la faim aux délices de la table céleste, d'une longue mort à l'immortalité; enfin celui à qui le riche refusa même un petit réduit dans le coin le plus obscur des dépendances de son palais, le voici possesseur de la gloire au sein des éternelles béatitudes et des splendeurs du palais des cieux (1).

Ce n'est pas encore assez; non, ce n'est pas assez. Du fond de l'abîme, du lieu des tourments, le mauvais riche, trop tard et pour la première fois, élève vers le ciel les yeux qu'il avait toujours, tant qu'il vécut, tenus fixés vers la terre; et que voit-il? Il voit Abraham sur un trône de gloire; et dans le sein d'Abraham, il voit Lazare que, durant sa vie, il rencontra tant de fois à la porte de son palais et dont il détournait les regards comme de dessus un animal immonde, et auquel il refusait, non pas seulement la consolation d'un secours, mais même un coup d'œil fugitif (2). Voyant donc Lazare, jadis si méprisé, aujourd'hui si glorieux, jadis si pauvre sur la terre et maintenant si riche de félicité et de joie dans les cieux, qu'il peut en donner même aux autres,

(1) *Ecce Lazarus pro doloribus requiem, pro opprobrio gloriam, pro contumeliis honorem, pro despectu gratiam, pro vulneribus præmium, pro siti fontem, pro fame cælestis mensæ delicias, pro pœnis immortalitatem tenet; et quem divitis angulus non recepit, sinus divinæ consolationis includit (S. Petr. Chrys.).*

(2) *Cum esset in tormentis vidit Abraham et Lazarum in sinu ejus (Evang.).*

sans en manquer jamais pour lui-même : « Père, dit-il à Abraham, prenez pitié d'un de vos fils ! Envoyez pour un instant vers moi ce Lazare que vous pressez contre votre sein ; dites-lui qu'il plonge l'extrémité de son doigt dans l'eau et qu'il en laisse tomber une goutte sur ma langue brûlée par la soif ; car je souffre dans ces horribles ardeurs un horrible tourment (1). » Et que fait alors Abraham ? Que répond-il à sa gémissante prière ? « Mon fils, lui répond-il, souviens-toi que dans la vie tu n'as reçu que des biens et Lazare n'a reçu que des maux. Maintenant il a, lui, les consolations, toi, les tourments (2). »

Quel récit, mes frères ? Quelle en doit être pour nous la portée ? Voici deux hommes, dont l'un a goûté tous les biens, l'autre épuisé tous les maux de la vie présente. Pourtant qu'est-il resté au riche de tant de biens, si ce n'est le remords et la punition de l'abus qu'il en fit ? Qu'est-il resté au pauvre de ses maux, si ce n'est de glorieux souvenirs et la récompense accordée à la résignation ? Qu'ont servi au riche ses jouissances ? Quel mal a fait au pauvre sa misère passée (3) ? Au contraire, voyez comme le mauvais riche gémit aujourd'hui et s'attriste d'avoir été heureux et riche ! Comme Lazare s'applaudit et triomphe d'avoir été pauvre, méprisé, souffreteux ! Que ne donnerait pas le mauvais riche pour avoir passé sa vie dans les peines et dans les humiliations de Lazare ! Comme Lazare, lui, remercie Dieu pour avoir ignoré les richesses, les commodités, les jouissances du mauvais riche ! Il y a déjà deux mille ans que l'un paye par des peines

(1) *Pater Abraham, miserere mei. Mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam et refrigeret linguam quia crucior in hac flamma (Evang.).*

(2) *Fili recordare quia recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur; tu vero cruciaris (Ib.).*

(3) *Ad divitem omnia bona, ad pauperem mala omnia legimus pervenisse; nec tamen pauperem fregerunt adversa, nec diviti omnia secunda profuerunt.*

atroces les joies fugitives de son bonheur passé, et que l'autre goûte la douce récompense de tout ce qu'il souffrit; pendant l'éternité entière Lazare sera dans la joie, le mauvais riche dans la douleur et dans les gémissements.

Pour en venir maintenant à nous-mêmes, à qui Jésus-Christ adresse le récit de cette histoire, que nous semble-t-il de ces deux vies et de ces deux morts? nous demande saint Augustin. Laquelle nous semble funeste? Laquelle éveille nos désirs, laquelle nous remplit d'horreur? Quand viendra pour chacun de nous la mort, qui donc voudra avoir été riche en cette vie et heureux avec le mauvais riche? Qui ne voudra au contraire avoir été comme Lazare humilié et affligé (1)?

Ah! réformons donc nos idées, nos jugements, nos désirs, nos soucis touchant le bonheur passager du pécheur et les peines passagères des justes. Le monde présent, dit saint Paul, est une scène théâtrale, une apparence fugitive, qui bientôt prend fin, bientôt s'évanouit, et n'a rien de réel, ni de vrai (2). Ainsi, remarque fort à propos là-dessus saint Jean Chrysostome, tout comme, lorsque la pièce est finie, que la toile est tombée, que la salle est vide de spectateurs, alors ceux qui avaient brillé sur la scène en récitant des rôles de rois, de gouverneurs, déposant leurs habits de théâtre et tous leurs oripeaux, reparaissent ce qu'ils sont en réalité, de misérables histrions, assez pauvrement vêtus et d'assez chétive apparence (3); de même quand arrive la mort qui vient mettre fin au spectacle de cette vie toute d'illusions et de déceptions, chacun dépose les vêtements et le masque de riche

(1) Ex his duobus quis est bene mortuus, quis male? (S. Aug.).

(2) Præterit enim figura hujus mundi (1 Cor. VII).

(3) Sicut in theatris, cum adstantes recedunt, ulceribus pleni videntur, qui visi fuerunt reges aut prætores (S. Jo. Chrys.).

ou de pauvre, de grand ou de petit, de noble ou de plébéien, toutes choses précaires et d'emprunt, et chacun n'apparaît ni plus ni moins que ce qu'il est réellement en lui-même. Dès lors le grand du siècle qui a figuré superbe sur la scène du monde, objet autrefois des hommages et de l'envie des hommes, bouffi d'orgueil parmi les honneurs, dur de cœur à proportion qu'il était plus amolli par l'opulence et la volupté, paraît maintenant à découvert avec toute la bassesse de ses sentiments, avec la turpitude et l'injustice de ses œuvres, et n'est plus devant Dieu qu'un être vil et méprisable; enfin du haut de sa puissance, de sa félicité, de sa gloire, le voilà précipité dans la misère, dans l'humiliation, dans la douleur.

Au contraire, le pauvre chrétien humilié, affligé, mais pieux, résigné dans la maladie, patient dans la pauvreté, humble dans le mépris, pardonnant à ses persécuteurs; ce pauvre qui n'était ce semble qu'un être assez insignifiant sur la terre, qui n'attira jamais sur lui un seul regard de la part des hommes, le voici qui par l'élévation de ses sentiments, par la pureté de ses intentions, par l'honnêteté de sa conduite, se révèle comme un être vraiment noble et grand, associé aux anges, compagnon des saints, héritier des cieux, ami de Dieu lui-même; le voici qui, comme Lazare, passe de la faim à la satiété, de la soif au rafraîchissement, du mépris à la gloire, de la misère à la royauté, de la mort à la vie (1).

Courage donc, honorables gentilshommes, honnêtes mères de famille, artisans laborieux, jeunes personnes pieuses! Courage, chrétiens religieux, probes et de bonnes mœurs, mais pauvres, humiliés, malades, persécutés, affligés, vous

(1) Sic adveniente morte et soluto spectaculo universi, larvis egestatis et divitiarum depositis, ex solis operibus dijudicantur quinam veri divites, quinam pauperes. qui gloriosi, qui ingloriosi (S. Jo. Chrys.).

qui semblez avoir été condamnés par une providence sévère à ne vous repaître que du pain des larmes et de la douleur, levez les yeux au ciel, ouvrez vos cœurs à l'espérance et aux consolations divines : *Surgite postquam sederitis qui manducatis panem doloris* (1). Attendez avec une foi vive, avec une ferme confiance, avec une volonté constante, avec un cœur généreux, le jour de la rémunération, le jour de la mort, où Dieu répare toutes les injustices, compense tous les torts, reconnaît tous les sacrifices, couronne tous les mérites ; le jour où il met toutes choses à leur place, où il rétablit l'ordre dans la plus exacte équité, et où, comme il punit toutes les iniquités de l'impie, il récompense aussi toutes les bonnes œuvres du juste et fait connaître que la condition du juste est toujours heureuse, celle de l'impie toujours misérable : *Dicite justo, etc.*

DEUXIÈME POINT. Pour toute réponse à la gémissante supplique du mauvais riche, « Souviens-toi, lui dit Abraham, que dans la vie tu n'as reçu pour ta part que des biens, tandis que Lazare n'a reçu pour sa part que des maux (2). » Oh ! la grande parole, dit saint Grégoire, oh ! la grande sentence ! digne d'être méditée avec tremblement, plutôt qu'expliquée par le discours (3). En effet, comme le remarque Tite de Bostre, Abraham ne dit pas que le riche *n'a eu*, mais qu'il *n'a reçu* dans la vie que des biens, comme Lazare *n'a reçu* que des maux. Or *recevoir* se dit des choses qui pour quelque juste raison nous sont dues (4). Donc, reprend saint

(1) *Psalm. CXXVI.*

(2) Recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem similiter mala (*Evang.*):

(3) *Ista sententia, fratres carissimi, pavore magis indiget quam expositione (S. Greg.).*

(4) Non dixit accepisti, sed recepisti; recipiuntur enim quæ justo aliquo titulo debentur (*Tit. Bostr.*).

Grégoire, par ce mot significatif *recepisti*, il nous donne à entendre que comme le riche dans cette affluence de biens durant sa vie reçut la récompense de quelques bonnes œuvres, ainsi Lazare reçut dans cet excès de maux la peine de quelques fautes (1). Les misères dont Lazare fut victime ne doivent donc être considérées que comme un feu purificateur et une expiation passagère de ses fautes, expiation à laquelle Dieu le soumit en cette vie, afin qu'il n'eût rien à expier en l'autre; au contraire, les biens dont le riche fut comblé ne furent que la récompense de quelque acte vertueux, récompense qu'il trouva dans les jouissances fugitives de ce monde, afin qu'il n'eût pas d'autre bonheur à prétendre dans l'autre (2). Ainsi Lazare fut en butte aux tribulations et à une horrible pauvreté en cette vie, et cette profonde misère, tout en l'affligeant le purifia et le prépara à la récompense. Au contraire, le riche reçut dans son opulence dès ici-bas la rémunération de quelques actes de vertu et perdit par là tout droit aux récompenses éternelles (3).

Fut-il jamais doctrine plus grave et d'une plus haute portée? Vous donc, qui en cette vie ne manquez de rien, vous qui abondez de tout, vous qui trouvez partout sous vos pas les moyens faciles et prompts, les voies ouvertes, les protecteurs nombreux et disposés à vous élever à des dignités pour lesquelles vous n'avez d'autre titre ni d'autre mérite que l'ambition de vos plans et la bassesse de vos intrigues; vous que les richesses et les honneurs ont pour ainsi dire cherchés, venant comme à la rencontre de vos désirs; vous à qui

(1) Dum dicitur, recepisti, indicatur aliquid boni habuisse ex quo in hac vita bona receperit, et Lazarus habuisse malum quod purgaretur (*S. Greg.*).

(2) Mala Lazari purgavit ignis inopiæ, bona divitiis remuneravit felicitas transeuntis vitæ (*S. Greg.*).

(3) Illum paupertas afflixit et deterxit; istum abundantia remuneravit et repulit (*Ibid.*).

votre élévation n'a guère coûté que de la demander ou même seulement de la désirer; vous qui vous trouvez, sans trop savoir comment, dans un état de prospérité auquel vous n'auriez jamais cru pouvoir arriver, vous devriez, au lieu de vous applaudir, de vous complaire en vous-mêmes, de vous enorgueillir, de faire parade et de triompher de tant de bonheur, vous devriez, continue saint Grégoire, vous humilier, trembler de crainte, dans la pensée que ce pourrait bien être là la récompense temporelle de quelques actes de vertu, et par suite l'exclusion des récompenses éternelles (1). Oui, vous devriez trembler, parce que Dieu n'est jamais plus irrité contre l'homme en ce monde, que lorsqu'il semble être plus pacifique envers lui; jamais plus terrible, que lorsqu'il semble le plus indulgent; jamais plus sévère à le châtier, que lorsqu'il le comble de prospérités en tout genre. Oui, je vous le répète encore, tremblez, parce que d'ordinaire Dieu n'accorde le bonheur de la vie présente, que pour nous enlever celui de la vie future; et plus grands sont les biens qu'il nous accorde présentement, plus grand est le châtiement qu'il nous prépare; tremblez, car, comme aux condamnés à mort on accorde tout ce qu'ils désirent; comme aux malades dont la guérison est désespérée, on donne à manger tout ce qu'ils veulent; comme on retire du travail et l'on met à l'engrais le bœuf destiné à la boucherie; comme on lave et on orne de fleurs la victime destinée au sacrifice, ainsi Dieu ne vous contente, ne vous favorise, ne vous récompense et ne vous satisfait dans le temps, que parce qu'il est déterminé à vous punir dans l'éternité; il ne vous comble de tant de biens visibles, que parce qu'il est bien décidé à vous ex-

(1) Si qui estis qui in hoc mundo boni aliquid accepistis, ipsum donum exterius pertimescite, ne vobis pro quorundam vestrorum actuum retributione sit datum (*S. Greg.*).

clure des biens invisibles et spirituels, et parce que vous n'avez à attendre que punition et châtement dans l'éternité (1). Vous au contraire hommes vraiment chrétiens et pieux, mais travaillés par la misère, tourmentés par la maladie, humiliés par les outrages, opprimés par l'injustice, discrédités par la calomnie; vous qui avec toute votre assiduité à un emploi, toute votre constance au travail, tout votre dévouement à une profession, toute votre diligence en fait d'industrie, toute votre probité dans le commerce, n'arrivez qu'à grand'peine à pourvoir votre famille, à gagner votre vie; vous qui trouvez tous les chemins barrés, toutes les portes closes, tous les hommes sourds à la justice de vos droits, à la vérité de vos besoins; vous qui voyez toujours l'étranger préféré, l'incapable élevé en charge, l'intrigant promu aux honneurs, et vous toujours négligés, toujours oubliés, toujours distancés; ah! ne dites plus que Jésus-Christ lui-même s'est fait sourd à vos cris, qu'il n'écoute plus vos prières, qu'il n'est pas sensible à votre douleur et que lui aussi vous abandonne et cesse de vous aimer! Non, non, il n'en est rien! Est-ce peut-être qu'il n'a pas aimé Marie, qu'il n'a pas aimé les apôtres, les patriarches, les prophètes, les martyrs, les saints de tous les états, les chrétiens de la primitive Église, les pénitents, les vierges, tous les saints des deux alliances? Et pourtant voyez comme il les a traités en cette vie! Y en a-t-il peut-être un seul qui ne soit passé par la porte étroite des tribulations, qui n'ait foulé le sentier épineux de la pauvreté, de l'ignominie, de l'humiliation, des souffrances et des douleurs? Le Dieu qui aime est le Dieu qui en cette vie mortifie, afflige, humilie; non pas le Dieu qui contente, qui caresse, qui exalte :

(1) *Pertimescite ne judex qui hic bona exteriora restituit, a boni intimi retributione repellat (S. Greg.).*

« Ceux que j'aime, a dit le Seigneur, je les reprends et je les châtie (1). »

Comment donc, Lazares fortunés, pouvez-vous dire que Jésus-Christ ne vous aime pas, s'il vous traite comme il a toujours traité sa mère, ses plus grands amis, ses serviteurs les plus fidèles, ses plus illustres champions, les plus signalés défenseurs de sa gloire, les plus chers objets de son tendre amour? Vous aussi, tout comme Lazare, nonobstant votre piété et votre honnêteté, vous avez des passions à corriger, des taches à effacer, des péchés à expier. Dieu donc, par cet état de tribulation où il vous laisse, en même temps qu'il épargne si peu votre corps, ne songe qu'à purifier, qu'à enrichir de grâces votre âme. Par la privation où il vous laisse des biens de la terre, il vous prépare à la possession des biens du ciel; par ce traitement si rigoureux dans le temps présent, il vous dispose à partager sa béatitude dans l'éternité. Ce Dieu qui maintenant paraît si sévère envers vous, vous verrez un jour combien il sera pour vous indulgent et bon. Il l'a révélé lui-même dans la sainte Écriture : il est ce forgeron qui frappe le métal avec son marteau pour le rendre plus compacte et plus brillant; il est ce généreux chef d'armée qui engage le soldat dans une action périlleuse, afin de pouvoir ensuite lui décerner la couronne; il est l'orfèvre qui met l'or dans le creuset rougi au feu pour le rendre plus pur (2). Il est l'agriculteur qui jette en terre la semence, la recouvre et la prépare à mourir pour fructifier (3). Il est le vigneron qui taille la vigne féconde, afin qu'elle devienne plus vigoureuse (4). Il est le père qui châtie

(1) *Ego quos amo, arguo et castigo (Apoc. III).*

(2) *Tanquam aurum in fornace probavit electos Dominus (Sap. III).*

(3) *Si granum mortuum fuerit, multum fructum afferat (Jo. XII).*

(4) *Ut fructum plus afferat (Jo. XV).*

son fils pour le rendre plus sage et plus digne de son héritage et de son amour (1).

Ah! de grâce, que jamais il ne vous vienne donc en l'esprit d'envier aux heureux du siècle leur bonheur si vanté! Quel bonheur est-ce donc que celui qu'il faudra détester, pleurer, maudire pendant tant de siècles? Ah! il n'est pas heureux celui qui ne jouit peu de jours que pour souffrir éternellement! Qu'il ne vous vienne pas en l'esprit de vous plaindre de vos afflictions, de vos peines. Sont-ce bien des peines et des afflictions celles qui vous attristent seulement pour quelques jours, pour quelques heures, et doivent à la mort pour le plus tard se changer en une éternelle jouissance? Nous aurons donc toujours présente à l'esprit et gravée dans le cœur cette magnifique histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare. Nous fixerons souvent le regard de l'âme sur ce tableau admirable dessiné de la main divine de notre Sauveur et Maître (2); et nous pourrons y puiser assez de force et de courage pour éviter également soit de nous enorgueillir dans la prospérité, soit de nous décourager et nous dégrader dans l'adversité et dans la condition la plus misérable. Oui, ce tableau sera comme un enseignement permanent, un livre toujours ouvert pour nous instruire dans la véritable sagesse et dans la véritable philosophie (3). Nous y apprendrons, en effet, une grande leçon, seule capable de réformer nos jugements, de modérer

(1) Quem enim diligit Deus, castigat; flagellat autem omnem filium quem recipit (*Heb. xii*).

(2) Quemadmodum conspicientes depictum in pariete divitem aut pauperem, nec illi invidemus, nec hunc despiciamus, eo quod videmus (*S. Jo. Chrys.*).

Hanc igitur parabolam inscribite pariter divites et pauperes in parietibus animi vestri et ante oculos mentis (*Ib.*).

(3) Nec hujus vitæ læta nos poterunt inflare, neque tristia dejicere, et erit vetus documentum et materia totius philosophiæ (*Ib.*).

nos passions et de régler toute notre conduite, oui, cette grande leçon, qu'autant est déplorable et funeste la condition du pécheur, autant est souhaitable et digne d'envie la condition du juste dans le temps et dans l'éternité. « Dites au juste que tout va bien pour lui. Mais malheur à l'impie ! il sera traité selon le mérite de ses œuvres. » *Dicite justo quoniam bene. Væ impio in malum ! Retributio enim manuum ejus fiet ei. AMEN.*

QUATORZIÈME HOMÉLIE

LE MAUVAIS RICHE EN ENFER

OU L'ENFER, PEINE DU SENS

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam (Matth. x).

Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme, craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne éternelle.

UN scandale encore plus grand que le scandale déploré par nous hier, et dont se rendent coupables des hommes pourtant chrétiens, c'est que lorsqu'il s'agit des rois de la terre, on observe leurs lois, on respecte leurs moindres signes, on redoute leurs jugements, on honore leurs ministres jusqu'à l'abjection, et peu s'en faut qu'on n'adore, outre leurs personnes, jusqu'à leurs images ; tandis qu'au contraire, lorsqu'il s'agit du grand roi des rois, du roi suprême, du tout-puissant monarque, du Dieu Très-Haut, premier maître et seigneur, maître essentiel et absolu de l'univers, ses commandements demeurent sans exécution, sa voix n'est pas écoutée, ses invitations sont repoussées, ses bienfaits ne sont nullement prisés, son culte, ses ministres, ses temples ne sont nullement respectés, on n'a nul souci de son indignation, nulle crainte de ses jugements.

Et pourtant le courroux des rois de la terre, si terrible qu'il soit, se borne à la vie présente, il est impuissant après la mort, il expire sur la tombe et finit avec le temps. Seul le courroux du Roi des cieux se prolonge encore dans le

monde à venir, il nous attend au sortir de la vie, il nous accompagne au delà du tombeau, pour nous punir dans l'éternité.

Les plus sévères et les plus puissants monarques de la terre, dans la plus excessive rigueur de leurs lois pénales, ne peuvent affliger, torturer, tourmenter que le corps par lui-même corruptible et mortel; seul le Roi des cieus étend ses vengeances et sa juridiction juqu'à l'âme immortelle, il lui fait sentir le poids de sa colère, il la réproûve, il la perd pour une éternité.

C'est pour cela que le Seigneur nous dit dans l'Évangile : Fous et insensés que vous êtes, ô vous qui craignez tant ceux qui ne peuvent plus vous faire aucun mal après qu'ils vous ont ôté la vie du corps, ah! craignez bien plus celui qui, après vous avoir fait subir la mort corporelle, peut encore faire mourir votre âme, et peut tout à la fois vous perdre, corps et âme, dans l'éternel enfer! ah! je vous le répète : Voilà, voilà le maître, le juge, le monarque, dont vous devez, plus que de tout autre, redouter de provoquer le courroux et de mériter la vindicte. « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne éternelle. »

O sentence! ô paroles! Qu'elles sont graves, qu'elles sont terribles! Et pourtant, ce n'est pas tout : pour établir dans nos cœurs la crainte salutaire de Dieu, qui caractérise les justes, tout comme le mépris des jugements de Dieu caractérise les pécheurs, le Seigneur ne s'est pas borné à cette menace de sa sévérité et de sa justice; mais il a voulu encore, dans l'histoire du mauvais riche, nous faire pour ainsi dire toucher et voir combien est tourmentée la condition des réproûvés dans l'enfer, combien les peines de l'enfer sont terribles et pour le corps et pour l'âme! Or cette condition et ces tour-

ments, nous devons les étudier aujourd'hui dans la description que nous en fait le mauvais riche d'après sa propre expérience. Voyons comment le mauvais riche est traité aux enfers; et pour cela, descendons dans l'enfer, pendant que nous vivons encore, afin de ne pas y descendre après la mort (1). Nous avons pu voir hier pour quel crime le mauvais riche fut condamné; voyons aujourd'hui quels tourments il endure, afin que nous apprenions à craindre, non les maux du monde présent qui, restreints au corps, finissent si tôt, mais les maux du monde à venir qui torturent à la fois et l'âme et le corps sans finir jamais. *Nolite timere*, etc.

PREMIER POINT. Hier nous avons vu que le mauvais riche, à peine tombé dans l'enfer, faisait retentir sous les sombres voûtes de l'horrible prison cette plainte lamentable : « Je souffre d'horribles tourments au milieu de ces flammes (2). » Voici donc la première particularité que ce malheureux nous révèle touchant les peines de l'enfer, c'est que dans l'enfer il y a des flammes.

Observez comme dans l'Évangile se correspondent les doctrines et les réalités, les paroles et les faits. Le Fils de Dieu nous avait révélé ce qu'il dira aux pécheurs lors du suprême jugement : « Allez loin de moi au feu éternel (3). » Et aujourd'hui un réprouvé du fond de l'enfer se plaint d'être parmi les flammes. Voilà donc la vérité du feu de l'enfer déjà si clairement exprimée dans la sentence de l'éternel Juge, confirmée aujourd'hui par l'aveu du condamné qui subit la sentence.

Ah! les passions ne veulent pas s'arranger de cette doctrine; elles s'en irritent et en frémissent; les prédicateurs

(1) *Descendamus in infernum viventes (S. Bern.).*

(2) *Crucior in hac flamma! (Luc xvi.)*

(3) *Discedite a me in ignem æternum (Matth. xxv)*

qui l'exposent sont de toute part taxés de sévérité. En attendant, la parole de Jésus-Christ est claire et précise. Or peut-on bien prétendre que nous, ses ministres, nous n'épouvantions pas là-dessus nos auditeurs, quand il n'a pas craint d'épouvanter ses apôtres? Et puis, croyez-vous qu'il ne soit pas aussi pénible pour nous de prêcher le feu de l'enfer que pour vous de l'entendre prêcher? Mais à quoi nous servirait-il d'avoir là-dessus des ménagements? Si nous nous taisions sur le feu de l'enfer, ferons-nous pour cela qu'il n'existe plus? Certes, en radoucir la peinture, ce n'est pas en mitiger les tourments. On aura beau en parler avec réserve, il ne perdra rien de son horreur. Les manières diverses de l'exposer n'altèrent en rien la nature que le Créateur lui a donnée. Répétons-le donc avec assurance : les réprouvés qui durant la vie brûlèrent du feu de la cupidité, ou du feu de la luxure, ou du feu de l'ambition, ou du feu de la haine et de la vengeance; en un mot, ceux qui par choix brûlèrent du feu de leurs coupables passions, brûleront par force du feu allumé pour le châtiment : *Crucior in hac flamma.*

Mais comment est-il possible qu'un feu matériel et composé puisse atteindre l'âme, être simple et spirituel? Eh! qu'importe le *comment* en présence de la *certitude* du fait? La puissance de Dieu ne se mesure point sur nos conceptions. De ce que nous ne comprenons pas une chose, il ne s'ensuit point qu'elle n'est pas telle que Dieu nous l'a révélée. Si Dieu ne pouvait faire que ce que nous pouvons comprendre, Dieu ne pourrait, à proprement parler, faire quoi que ce soit; car quelle est la chose que nous comprenons véritablement? Le souverain Maître de toutes les créatures les fait servir à l'usage qu'il lui plaît; et de même que souvent il a su empêcher le feu de brûler les corps innocents des martyrs, ainsi peut-il très-bien, par des moyens que nous

ignorons, employer le feu à faire souffrir les âmes criminelles des réprouvés. C'est à quoi l'Écriture sainte fait allusion, quand elle nous fait connaître, dans la personne de Job, que le damné est torturé d'une manière étrange et merveilleuse : « Vous me tourmentez miraculeusement (1), » s'écrie Job. Ils sont donc incompréhensibles, dit là-dessus saint Augustin, ils sont incompréhensibles et merveilleux, les moyens par lesquels l'âme est tourmentée dans le feu de l'enfer, mais ils n'en sont pas moins réels (2).

Pourtant ceux qui demandent comment un feu corporel peut tourmenter les âmes, sont de ces gens qui se piquent de philosophie. Mais la vraie philosophie n'enseigne-t-elle pas, ne démontre-t-elle pas que ce qui en nous éprouve la sensation déplaisante et douloureuse de la brûlure, ce n'est point le corps, masse par elle-même insensible et inerte, mais bien réellement l'âme présente à toutes les parties du corps, l'âme à laquelle, par l'intermédiaire du corps, se transmettent toutes les impressions de plaisir et de douleur? Or si l'âme, substance spirituelle, est affectée et souffre en cette vie par l'action des substances matérielles, pourquoi ne le pourrait-elle point dans l'autre vie? La manière dont cela se fait est également incompréhensible dans les deux états de l'âme humaine; mais comme, malgré cette incompréhensibilité, la chose est bien réelle pour l'âme unie au corps, pourquoi ne serait-elle pas aussi réelle pour l'âme séparée?

Ajoutez que, selon la profonde doctrine des livres saints, de même que l'âme élue est investie des divines bénédictions : « Venez, les bénis de mon Père (3); » ainsi l'âme

(1) *Mirabiliter me crucias (Job. x).*

(2) *Miris, sed veris modis (S. Aug.).*

(3) *Venite benedicti Patris mei (Matth. xxv).*

damnée est recouverte, est pénétrée de la malédiction divine : « Allez loin de moi, maudits (1). » La bénédiction divine n'est autre que la grâce, les mérites, la ressemblance de Jésus-Christ et les caractères de sa gloire, dont le bienheureux est recouvert comme d'un précieux vêtement (2). Au contraire, la malédiction n'est autre que la disgrâce de Dieu, la privation absolue de toute communication avec lui; et cette malédiction, selon l'expression de l'Écriture, est comme un vêtement funeste qui s'attache au réprouvé et devient son supplice (3). Parcillemeut, dit encore l'Écriture, comme l'eau s'infiltré, s'imprègne et pénètre dans toutes les parties d'une éponge; comme l'huile s'insinue et pénètre jusque dans les veines du marbre le plus dur, ainsi cette malédiction pénètre non-seulement toutes les parties du corps, mais elle envahit encore toutes les parties de l'âme; en sorte que l'âme, non-seulement est maudite, mais encore elle devient pour ainsi dire la malédiction elle-même, personnifiée, vivante (4). Or, de même que la bénédiction des élus est comme un corps spirituel qui, revêtant le corps matériel de l'élu, l'élève, le spiritualise, le met en communication avec les anges et avec Dieu, êtres purement spirituels; ainsi la malédiction des réprouvés, revêtant leurs âmes comme d'un corps matériel, les mettant par le moyen de cet horrible corps en communication avec les êtres matériels et avec les choses corporelles, les rend passibles, soumises à l'action du feu. Nous ne pouvons comprendre comment

(1) *Discedite a me maledicti (Matth. xxv).*

(2) *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ (Phil. iii). Induimini Dominum Jesum Christum (Rom. xiii).*

(3) *Induit maledictionem sicut vestimentum (Ps. cviii).*

(4) *Et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus (Ibid.).*

tout cela se fait; nous savons toutefois, certainement, que cela se fait ainsi : *Miris sed veris modis*.

Ne vous flattez donc pas d'un vain espoir, ô chrétiens amollis, efféminés, sensuels, corrompus; je vous le dis : Si la mort prévient l'heure de votre conversion et de votre sincère retour à Dieu par le repentir, vous-mêmes, de dessus vos lits moelleux, vous serez, ainsi que le mauvais riche, précipités dans un lit de feu et recouverts de la malédiction éternelle, comme d'un autre corps; et vous ferez retentir ces cavernes ténébreuses du cri désespéré : « Je suis outre mesure tourmenté dans ces éternelles flammes. » *Crucior in hac flamma*.

Faites attention que le réprouvé ne dit pas : Je suis tourmenté dans les flammes, mais dans ces flammes. *In hac flamma*. Expression bien remarquable; car il donne clairement à entendre par là qu'il n'est pas seulement plongé dans un feu semblable à celui que nous connaissons, mais dans un feu d'une nature toute nouvelle, dans un feu tout différent de celui de la terre et tout à fait particulier à la région de l'enfer où il se trouve : *In hac flamma*. Telle est bien la vérité, comme nous l'insinue ailleurs l'Écriture : Le feu de l'enfer est un feu véritable et réel; mais d'une nature si élevée et si exquise, qu'il est comme l'esprit et la quintessence du feu : *Spiritus ardoris, spiritus incendii* (1). Aussi, ajoute saint Bernard, le feu de l'enfer est aussi différent de notre feu que le feu en peinture diffère parmi nous du feu réel. La raison en est évidente. Le feu terrestre a été créé pour notre usage; le feu de l'enfer n'a été créé que comme instrument de supplice; le feu terrestre est ministre de la bonté divine, le feu éternel n'est ministre que de sa

(1) Is. iv.

justice; le feu terrestre a servi à prouver la foi des martyrs, à purifier la vertu des saints; le feu infernal est uniquement destiné à punir les vices et l'apostasie des réprouvés. Nous frémissons d'horreur à la seule pensée de la fournaise de Babylone, chauffée au rouge pendant trois jours entiers, et où furent jetés les trois jeunes hommes; or pourtant ce feu terrible, au lieu d'être pour eux une flamme dévorante, ne fut que comme une rosée céleste qui vint les rafraîchir : Vous m'avez préservé, dit un prophète, de la violence des flammes; et plongé dans le feu, je n'en ai nullement senti les ardeurs (1). Nous frémissons rien qu'à entendre parler des inventions cruelles imaginées par la rage des persécuteurs à Rome, en Afrique, au Japon, pour torturer les corps des martyrs, par exemple, en les enduisant de poix et de goudron pour en faire des torches vivantes, des flambeaux animés; et pourtant ce feu si terrible ne fut auprès du feu de l'enfer qu'un supplice bien léger, une tribulation bien insignifiante, *in paucis vexati* (2); la preuve en est que les martyrs souffrirent volontiers et avec joie ce feu de la terre pour éviter celui de l'enfer. Nous frémissons à la pensée de cette pluie de feu que Dieu, dans sa colère, fit tomber sur les impurs habitants de cinq villes si diffamées par leurs vices et devenues bien plus fameuses encore par leur châtement. Nous ne pouvons tenir à la description de tant de victimes environnées de flammes de toute part, hurlant, frémissant, se désespérant, se tordant, se livrant à tous les excès de la fureur, faisant d'inutiles efforts pour sortir d'une mer de feu qui de toute part les environne, les investit et les dévore. Or sachez, dit Jésus-Christ dans l'Évangile,

(1) *Liberasti corpus meum a pressura flamma; et in medio ignis non sum aestuatus (Eccl. LI).*

(2) *Sap. III.*

que les réprouvés seront traités plus durement encore : « Le sort des habitants de Sodome sera plus tolérable (1). » Ce feu si terrible, si mystérieux, ajoute l'apôtre saint Jude, fut à peine la figure, le crayon, l'ébauche du feu inextinguible de l'enfer (2).

Mais du mauvais riche il est écrit qu'il a été enseveli dans le feu, recouvert de feu, abîmé dans le feu (3). Lui-même nous dit qu'il est dans la flamme (4); il y est plongé comme le poisson dans l'eau. Et ceci est conforme au langage de l'Écriture, qui ailleurs appelle l'enfer un étang, un lac, une mer de feu (5). Le mauvais riche ajoute encore qu'il n'est pas seulement extérieurement environné de flammes, mais qu'il est intérieurement tourmenté par ces flammes (6). Et ceci démontre la vérité de cette révélation de Jésus-Christ : « Ils seront tous salés par le feu, comme toute victime est salée par le sel (7). » C'est-à-dire que comme le sel répandu sur les viandes peu à peu s'insinue de toute part, pénètre par tous les pores et s'infiltré dans toutes les fibres, de même le feu de l'enfer se prend à toutes les parties du corps des damnés, il pénètre dans leurs entrailles, il court dans leurs veines, il transperce la moelle de leurs os, il parvient au plus intime de l'âme, il en attaque toutes les puissances, et il ne forme du corps et de l'âme que comme un seul être liquéfié par le feu : *Omnis igne salietur*.

Or oublions les causes surnaturelles du feu créé pour punir, oublions ses propriétés merveilleuses, ses surprenants

(1) Tolerabilius erit terræ Sodomorum (*Matth. x*).

(2) Factæ sunt in exemplum ignis æterni (*Jud. vi*).

(3) Sepultus est in inferno (*Evang.*).

(4) In hac flamma (*Ib.*).

(5) In stagnum ignis (*Apoc.*).

(6) Crucior (*Evang.*).

(7) Omnis enim igne salietur et omnis victima sale salietur (*Marc. ix*).

effets. Imaginons pour un instant qu'il ne soit qu'un feu semblable au nôtre. « Qui de vous, disait le prophète, voudrait habiter au sein d'une fournaise ardente, parmi des flammes qui ne s'éteindraient jamais (1)? » Nous le voyons ce feu d'ici-bas, élément terrible, réduire en poudre les corps les plus durs, calciner les marbres, liquéfier les métaux. Le plus mâle courage, la plus robuste complexion ne résiste pas longtemps à la brûlure d'une seule étincelle. Nul attrait de curiosité ne saurait nous retenir un seul instant près d'une fournaise; l'impression qu'on en reçoit, la chaleur qu'on en ressent, la suffocation qu'on éprouve, obligent à reculer bien vite. Eh! comment donc, ô vous, âmes si délicates et amollies, vous à qui est si incômodé, insupportable et désespérante la chaleur de la saison, comment si vous vous damnez, supporterez-vous, non pas seulement d'avoir le visage tourné vers le feu, non pas d'y plonger la main, le pied, le bout du doigt, mais d'y être plongé tout entier comme dans un étang de feu? Comment supporterez-vous, non pas seulement d'être environné extérieurement de feu, mais encore de sentir intérieurement le feu qui vous pénétrera comme le sel pénètre les chairs; d'avoir tous les viscères, toutes les fibres, tous les os, tous les nerfs, toutes les veines, envahis, dévorés par le feu, jusqu'à ne respirer et n'expirer, n'absorber et ne transsuder, par les yeux, par les oreilles, par les narines, par la bouche, par tout le corps, rien que du feu; enfin d'être et dessus et dessous et au dedans et au dehors au milieu des flammes; de manière à n'être qu'un tison enflammé, une masse de feu? Comment tiendriez-vous dans une si horrible situation, dans un état aussi désespéré?

(1) *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis? (Is. xxxiii).*

Aussi le mauvais riche pour exprimer sa peine et sa désolation, dit-il qu'il est dans le lieu des tourments (1). Et cela est conforme à ce qui est dit ailleurs dans l'Écriture, que dans l'enfer sont réunis tous les maux, les tourments de toute sorte, comme dans le ciel aussi sont réunis toutes les délices, toutes les joies et tous les biens. « J'assemblerai sur eux tous les maux, » a dit le Seigneur (2).

Demain j'essaierai d'exposer comment dans l'enfer toutes les peines peuvent et doivent même, de toute nécessité, être éprouvées en même temps. Pour le moment il doit nous suffire d'apprendre du mauvais riche qui les éprouve, que réellement toutes les peines y sont réunies ; et que, comme le dit saint Jérôme, telle est la terrible propriété de ce terrible feu, que tout organe du corps, toute puissance de l'âme y trouvera son tourment particulier ; et que cet élément étant le seul instrument de supplice, saura se transformer et produire toute espèce de tourment (3).

Réunis donc, ô âme, dans ta pensée tous les maux que peuvent faire souffrir sur la terre, la barbarie des tyrans, la justice des hommes, les fureurs de la démence, la violence des maladies ; réunis dans ton imagination toutes les douleurs les plus aiguës, tous les spasmes les plus atroces, toutes les tortures les plus cruelles, et puis dis en toi-même : tout cela je le souffrirai simultanément, si je me damne ; mais tout cela n'est qu'une petite partie de ce que j'aurai à souffrir ; tout cela se trouve dans l'enfer, mais tout cela n'est pas encore l'enfer. Ces maux, ces peines, ces tourments, Dieu les a envoyés à ses saints, à ses amis ; quels seront donc ceux qu'il prépare à ses ennemis ? Ces maux sur la terre sont la

(1) In hunc locum tormentorum (*Evang.*).

(2) Congregabo super eos mala (*Deuter. xxxii*).

(3) In uno igne omnia tormenta sentient (*S. Hieron.*).

plupart du temps des motifs de patience, des sources de mérite, des témoignages de fidélité, des moyens de sanctification, des récompenses pour la vertu. Quels seront donc les maux de l'enfer destinés à devenir des motifs d'impatience, des sources de douleur, des preuves de la justice divine, d'éclatantes punitions du péché ? Les maux d'ici-bas ne sont, d'après le langage des livres saints, que comme les gouttes de la malédiction divine (1) ; ceux de l'enfer sont les torrents débordés de la justice et de la colère de Dieu (2). Grand Dieu ! s'écrie épouvanté saint Jérôme, si les gouttes seulement de votre colère sont cependant si terribles, si douloureuses, si amères, si formidables, que sera-ce donc que toute la tempête, tout le débordement de votre fureur (3) ? Ah ! dit saint Jean Chrysostome, les tribulations de tous les affligés, les souffrances de tous les condamnés, les douleurs de tous les agonisants, les tortures de tous les martyrs, tous les maux d'ici-bas, réunis ensemble, ne sont que bagatelle et risée, épouvantails d'enfants, ne sont que des maux qui n'en méritent même pas le nom en comparaison de ceux de l'enfer (4).

Hélas ! tout ce qui peut se dire des tourments de l'enfer, est et sera toujours en deçà du vrai ! Là-dessus, loin de pouvoir jamais exagérer, on n'en aura jamais dit assez. Donc lorsque Jésus-Christ nous a dit que dans l'enfer sont réunis tous les tourments, et que c'est par excellence le lieu de tous les supplices : *Locus tormentorum* ! il n'a pas fait des amplifications de rhéteur, mais il a parlé avec la précision d'un

(1) *Stillavit super nos maledictio (Dan. ix).*

(2) *Super eos effundam quasi aquam iram meam (Os. v).*

(3) *Si tanta est stilla, quid erit torrens, quid erit de totis imbribus? (S. Hieron.).*

(4) *Risus sunt hæc omnia mala nostra; in comparatione illorum non parva, sed nulla sunt (S. Jo. Chrys.).*

juge. Combien donc sont insensés et aveugles les hommes qui ne songent même pas jusqu'à quel point ils sont en contradiction avec eux-mêmes, lorsqu'ils craignent tant les puissances créées qui ne peuvent ici-bas maltraiter et tourmenter que le corps, et lorsqu'ils ne tiennent aucun compte de la puissance infinie de Dieu qui peut si sévèrement punir et l'âme et le corps dans l'enfer !

Mais le mauvais riche, lorsqu'il se plaint d'être en proie aux flammes et à toute espèce de tourments, se plaint en particulier du tourment que sa langue endure par les terribles effets de la soif. N'en soyons pas surpris. Jésus-Christ a dit que le mauvais riche pécha en particulier par le sens du goût, n'interrompant aucun jour ses joyeux et splendides festins (1). Quoi donc de plus juste que d'être puni par où il avait particulièrement péché ?

Voici donc qu'un mystère de la damnation éternelle nous est clairement révélé : c'est que le feu de l'enfer est un feu doué de raison, selon Tertullien, un feu inquisiteur des mérites, selon Cassien ; un feu intelligent, selon saint Augustin ; c'est-à-dire que tourmentant le damné dans toute sa personne, ce feu sait diriger les ardeurs de ses flammes de manière à lui créer un supplice spécial dans l'organe par où il a plus particulièrement péché.

Entendez donc bien, ô pécheurs, cette terrible circonstance de la peine que vous aurez à subir dans l'enfer, si vous avez le malheur d'y tomber : votre corps tout entier, votre âme aussi tout entière, seront, à l'intérieur et à l'extérieur, revêtus, dévorés, torturés par le feu. Mais vous serez d'une façon toute spéciale tourmentés, ou dans les yeux, que vous faites particulièrement servir à la séduction et à des regards

(1) *Epulabatur quotidie splendide (Evang.)*.

impudiques ; ou dans la langue, que vous faites particulièrement servir aux discours obscènes, à l'enseignement de l'erreur, au blasphème, à la calomnie, à la médisance ; ou dans la bouche, que vous avez particulièrement vouée à l'intempérance et à la débauche ; ou dans votre chair que vous avez toujours nourrie avec tant de délicatesse, caressée avec tant de complaisance, revêtue avec tant d'immodestie, ornée avec tant de luxe, souillée par tant d'impudicités ; ou dans votre cœur tantôt embrasé de flammes impures, tantôt endurci par l'effet de la cupidité ; ou dans votre esprit, réceptacle de tant de plans et de projets ambitieux, dégradé par l'erreur volontaire, le doute et l'incrédulité ; et alors tourmentés, d'une manière spéciale, dans chacune de ces parties de votre être, vous chercherez un rafraîchissement spécial, et vous ne l'obtiendrez pas. O justice de Dieu, que vous êtes sévère ! Que vous êtes redoutable !

A ce mauvais riche qui se plaint de cruels élancements dans la tête, d'insupportables ardeurs de la langue, il est répondu que ses plaisirs passés sont la mesure de ses tortures présentes, et qu'il est tourmenté à proportion de ce qu'il eut de jouissances dans sa vie ; de même que Lazare est heureux dans le ciel à proportion de ce qu'il fut affligé sur la terre (1). Maintenant tout est changé. Tu as goûté sur la terre tous les plaisirs de la mollesse, maintenant il est juste que tu épouses la coupe des amertumes jusqu'à la lie. Telle est dans l'exemple d'un seul, la raison manifeste du supplice de tous.

La voilà donc traduite par les faits la terrible leçon que l'Esprit-Saint avait ailleurs donnée seulement par le dis-

(1) *Recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris (Evang.).*

cours : cette leçon, c'est que le damné, plus il aura été superbe, plus il sera humilié; plus il aura voulu se rehausser, plus il sera déprimé; plus il aura été amolli par les plaisirs, plus il sera tourmenté; plus il aura eu de jouissances, plus il aura de peines; plus il aura été dans la joie et la gaieté, plus il sera dans le deuil et dans la douleur (1); à la dette contractée envers Dieu dans la vie correspondra dans l'enfer l'acquit de cette dette, et selon le nombre et selon le poids, dans une mesure exacte et une sévère précision (2). Combien donc sont insensés et aveuglés ceux qui disent si facilement : Puisque je dois être damné, je ne le serai pas plus pour cent fautes que pour une seule ! Non, non, malheureux, il n'en est pas ainsi. Le mauvais riche ne souffrirait pas ces indicibles ardeurs dans l'organe du goût, s'il n'en avait pas abusé tous les jours de sa vie par ses somptueux repas : *Epulabatur quotidie splendide*. Ce n'est donc pas la même chose que d'être damné pour avoir péché quelques jours, ou pour s'être obstiné à croupir toute sa vie dans le péché; pour avoir abusé d'un seul sens, ou pour les avoir tous prostitués au crime; pour avoir cédé à une seule passion, ou pour avoir été l'esclave de toutes les passions; pour avoir violé en tremblant un seul commandement de Dieu, ou pour les avoir tous foulés aux pieds avec une licence infernale; pour avoir erré volontairement, ou pour avoir fait profession d'enseigner l'erreur aux autres; pour avoir péché seul, ou pour avoir aussi, avec un zèle diabolique, entraîné les autres au mal. Non, il n'est pas le même, l'enfer de l'infidèle et celui du chrétien; celui de l'hérétique et celui du catholique; celui du séculier et celui de l'homme con-

(1) *Quantum in deliciis fuit tantum date illi tormentum et luctum (Apoc. xviii).*

(2) *Pro mensura delicti erit et plagarum modus (Deut. xxv).*

sacré à Dieu. Mais plus sera grand le nombre des péchés commis, le nombre des degrés de malice, le nombre des bienfaits divins dont on abusa, des moyens de salut négligés, des divines invitations non accueillies, des lumières divines dont on ne fit point cas, des obligations personnelles que l'on foula aux pieds, des âmes que l'on perdit par ses scandales, plus sera grand le nombre et l'intensité des supplices.

Il est tenu compte de toutes et chacune des mauvaises pensées, de toutes et chacune des affections criminelles, de toutes et chacune des œuvres d'iniquité : aucune ne demeure sans punition, chacune a son châtement particulier. Ainsi, plus l'esprit fut pervers, plus le cœur fut corrompu, plus la volonté fut obstinée, plus la rébellion envers Dieu fut constante, plus la vie dans le crime fut licencieuse, plus aussi dans l'enfer seront dévorantes les flammes, plus seront intenses les élancements de la douleur, plus seront aigus les tourments, plus seront amères les larmes, plus seront désespérées les désolations : *Quantum fuit in deliciis, tantum date illi tormentum et luctum.*

Écoutez donc le mauvais riche suppliant Abraham de lui envoyer Lazare, afin qu'il trempe le doigt dans l'eau et qu'il lui rafraîchisse la langue desséchée par les ardeurs du feu, comme s'il eût dit : Malheureux que je suis ! je ne vois, je ne sens, je ne respire que le feu. Quel n'est pas mon tourment dans ces flammes ! Vous au moins, père commun des croyants, prenez pitié de ma misère, de ma douleur. Je ne vous demande pas de mettre fin à mon supplice ; je sais que la sentence prononcée est irrévocable. Je demande seulement un instant d'interruption, d'adoucissement, de trêve, de répit. Non, je ne demande pas que la flamme intérieure qui me dévore s'éteigne ; je ne demande pas de passer dans un bain rafraîchissant ; non, je ne demande pas cela : ce

serait trop. Je ne demande pas un verre d'eau, une gorgée, ni même quelques gouttes pour étancher ma soif ardente; je demande seulement que Lazare, du bout de son doigt humecté, effleure ma langue et la rafraîchisse ainsi tant soit peu.

Ah! malheureux réprouvé! une goutte d'eau pour un abîme de feu, pour une mer de flammes! Pourtant il s'en contente; et cet allègement si faible, si misérable lui est refusé! Abraham lui répond: Tout ce que tu pouvais obtenir, tu l'as reçu dans la vie; il ne te reste plus que torture et supplice (1). Ah! qu'elles sont fortes, qu'elles sont énergiques dans leur simplicité les expressions de l'Évangile! Serait-il possible avec les plus longs discours de dire rien de plus fort, de plus terrible, pour démontrer que dans l'enfer les peines sont sans interruption, sans soulagement; que rien ne saurait tempérer l'ardeur des flammes auxquelles le damné est livré en proie; que le plus petit soulagement est banni de là, et ne saurait y pénétrer.

Mais quelque grands que soient les tourments que souffre le damné, en tant qu'être sensitif, bien plus grands sont ceux qu'il souffre comme être intelligent, car à l'action physique du feu se joignent encore les causes morales pour le tourmenter. Le prophète royal avait réduit à trois ces causes morales qui, au milieu des flammes de l'enfer, viennent encore former pour l'âme réprouvée un nouvel et insupportable enfer: Le pécheur verra et il en sera hors de lui-même; il grincera les dents et il desséchera; le désir des pécheurs périra (2). Or contemplez ce terrible enseignement du prophète mis en action dans le supplice du mauvais

(1) *Recepisti bona in vita tua; nunc vero cruciaris (Evang.).*

(2) *Peccator videbit et irascetur; dentibus suis fremet et tabescet; desiderium peccatorum peribit (Psalm. cx1).*

riche. Le réprouvé a donc tout d'abord et continuellement devant les yeux un spectacle qui lui fend le cœur : *Peccator videbit et irascetur*. A peine tombé dans le fond de l'abîme, quel est le premier effet qui frappe ses regards? que voit-il dans le lointain? *Vidit a longe*. Il voit Abraham, le chef de sa race, dont il hérita le sang et la foi, sans en avoir hérité les œuvres, Abraham, semblable à lui par sa condition de riche, mais bien différent par la conduite; et dans le sein de cet Abraham, il voit ce Lazare, qui naguère était couché près du seuil de son palais, hideux de misère, de malpropreté, de plaies, et maintenant élevé bien au-dessus de sa tête, au sein de la félicité et de la gloire : *Vidit Abraham et Lazarum in sinu ejus*.

Il ne voit donc, selon Eusèbe d'Émèse, qu'Abraham et Lazare : l'un qui lui donna vainement l'exemple de la charité, l'autre qui vainement lui offrit l'occasion de la pratiquer. Il voit uniquement les deux objets pour lesquels il est condamné : l'un qu'il n'a pas su imiter, l'autre qu'il n'a pas voulu secourir (1). En effet, continue Eusèbe, il ne serait pas assez puni, s'il ne voyait parmi la joie et la félicité cet Abraham dont il n'imita point les exemples, et ce Lazare, à la douleur duquel il insulta (2). Il n'est pas permis aux réprouvés comme aux bienheureux de voir tout ce qu'ils veulent (3). Mais il est évident, d'après ce récit, dit saint Jean Chrysostome, que si nous sommes du nombre des réprouvés, nous aurons continuellement sous nos yeux pour notre tourment, nous verrons au centre de la gloire et du bonheur,

(1) Non alium ei videre conceditur, nisi eundem ipsum pro quo cruciatur (*Eus. Emiss.*).

(2) Perfecta ei ultio non esset de paupere, si hunc in retributione non recognosceret (*Ib.*).

(3) Non licet malis, quamquam liceat bonis, videre et audire quod volunt (*Ibid.*).

ceux que nous aurons persécutés, opprimés, vilipendés et tournés en dérision (1).

Mais l'enfer est désigné dans l'Évangile comme un lieu d'épaisses ténèbres et de nuit profonde, *in tenebras exteriores*, tandis que le prophète a dit que ces horribles ténèbres sont éclairées de quelques sombres rayons de funeste lumière qui en accroissent l'horreur, *videbit et irascetur*. Or comment concilier cette contradiction, que dans l'enfer il y ait d'épaisses ténèbres et que cependant on puisse y voir? Ah! dit saint Isidore, c'est là un autre mystère bien terrible de la damnation : Le damné est dans les ténèbres pour ne rien voir de ce qui pourrait le consoler; et il est tout œil pour apercevoir tout ce qui pourrait l'affliger. Il a assez de lumière pour voir la félicité des saints dont il est privé, l'horreur de la prison qui l'enserme, la profondeur de l'abîme où il est enseveli, le cruel regard des bourreaux qui le tourmentent, la rage empreinte dans les traits des complices de ses déportements qui le maudissent aujourd'hui. Mais la lumière lui manque pour voir l'azur de la voûte des cieux qui le réjouirait, pour voir le spectacle de la nature qui pourrait le distraire; il lui manque le regard compatissant d'un parent, d'un ami, qui pourrait adoucir sa peine; il est sans yeux pour tout ce qui peut réjouir, il est clairvoyant pour tout ce qui peut attrister et navrer (2).

Qui pourra donc exprimer les sentiments du mauvais riche, en présence de la félicité de Lazare? Les pures jouissances de Lazare sont pour lui un poison; les rayons de lumière qui brillent autour de Lazare sont autant de traits qui per-

(1) Hinc liquet quia omnes qui a nobis offenduntur, objicientur nostro conspectui (*S. Jo. Chrys.*).

(2) Lumen habent ad damnationem, ut videant unde doleant; sed non habent ad considerationem, ut videant unde gaudeant (*S. Isid.*).

cent son cœur ; la couronne immortelle qui orne le front de Lazare est pour lui un instrument de supplice ; l'heureuse liberté dont jouit Lazare est comme un poids de plus qui alourdit ses chaînes et aggrave l'ignominie de sa servitude. Avant de sentir les maux qui l'oppressent, il compte les biens qui lui manquent ; la vue du ciel plus que celle de l'enfer le tourmente et lui brise le cœur (1). Oh ! quelle n'est pas alors la rage qui s'empare de lui ! *Videbit et irascetur !* Et alors quels yeux hagards ! Quels cris forcenés ! Quelles prières incohérentes ! Quels vœux confus ! Quels cris déchirants ! Tantôt il lui semblera qu'Abraham ait pitié de lui et le prenne avec lui dans le ciel, tantôt que Lazare soit envoyé pour partager avec lui les peines de l'enfer : *Mitte Lazarum !*

Oui, voilà une véritable source de dépit et de rage pour les réprouvés : la vue du bonheur. Il est dit du mauvais riche, qu'il vit Abraham et Lazare dans le ciel, mais de loin : *Vidit a longe* ; et cela signifie, dit saint Grégoire, que les damnés voient le ciel comme un bien qui attire tous leurs désirs, mais dont ils sont loin, bien loin par l'absence de mérites pour l'obtenir et auquel ils ne sauraient prétendre (2). Ils voient les Lazares jadis rebut du monde et d'eux-mêmes, les artisans, les femmelettes, les petites filles, les servantes, les pauvres jadis misérables, faméliques, humiliés, opprimés, affligés, qu'eux ne daignèrent pas honorer d'un regard, dont ils méprisèrent la misérable condition, dont ils tournèrent en ridicule la foi simple, la fervente piété, la vie pure, la résignation dans les peines, et la ferme espérance jusque dans la mort ; ils les voient dans le sein d'Abraham, dans le sein

(1) Plus torquetur cælo quam inferno (S. Isid.).

(2) Longe est quod adspiciunt, quia in hoc per meritum non attingunt (S. Greg.).

de Dieu même, en compagnie du vrai Lazare, qui est Jésus-Christ lui-même glorifié, parmi les délices et dans la gloire; et ils se voient eux-mêmes au contraire relégués parmi les démons, leurs bourreaux, et parmi les scélérats, compagnons de leur supplice, gémissant dans l'humiliation et la douleur. Ils font le parallèle du lieu où ils se trouvent et de celui dont ils se voient exclus; ils comparent les maux de l'enfer excessifs en intensité, infinis en nombre, éternels en durée, avec les biens du ciel si faciles à conquérir, immenses dans leur étendue, interminables quant à la possession; biens promis de Dieu, espérés par eux et peut-être mérités jadis pendant quelque temps, mais à cette heure perdus sans retour. Le ciel, s'écrient-ils, était fait pour moi et moi pour le ciel; et voici que je n'ai plus d'autre résidence que l'enfer (1). Les voilà dans le ciel ceux que je vois si glorieux, si contents: ils furent mes subordonnés, mes ouvriers, mes serviteurs, mes parents, mes condisciples, mes collègues, mes amis; ils furent plus faibles que moi, plus exposés que moi, ils eurent moins de lumières, moins de secours, moins de moyens de salut et ils sont sauvés! Et moi? moi, je suis damné! Je pourrais être au sein de la joie avec eux; et séparé d'eux, je suis dans les tourments. Je pourrais, moi aussi, être compté au nombre des saints, et je suis au nombre des réprouvés; je pourrais, moi aussi, habiter dans les cieus et je me trouve pour jamais relégué dans les enfers: *Infernus domus mea est!* Oh! qui m'enseigne donc à calculer si mal! calcul funeste! maudite politique!... Et ici les yeux fixés vers le ciel exprimant la plus vive anxiété, dévoré de la soif de ce bonheur envié, quels ne sont pas et ses emportements, et ses contorsions, et ses gémissements, et ses prières, pour

(1) Oh! ubi sum ego? ubi non sum? *Infernus domus mea est!* (S. Greg.)

obtenir une seule de ces couronnes, pour atteindre une seule goutte distillée de cet océan de joie, pour obtenir une seule miette de cet immense festin, pour jouir d'un seul instant de cette interminable paix ! Et puis quand tous ces transports demeurent inutiles, quels ne sont pas ses accès de rage, ses agitations inquiètes, ses lamentables gémisséments ! *Peccator videbit et irascetur.*

Mais souviens-toi, dit Abraham au mauvais riche, souviens-toi de tous les biens qui te sont échus dans ta vie et de tout le mal que tu as fait ; et reconnais si c'est à juste titre que tu es à cette heure dans les tourments (1). Abraham parle ici au nom de Dieu ; c'est Dieu même, dont les paroles sont des ordres, c'est Dieu même qui intime au mauvais riche cette équitable loi. Or cette terrible parole, « souviens-toi du passé, » qui retentit aux oreilles du mauvais riche, retentira éternellement aux oreilles de tout réprouvé, non-seulement comme un reproche, mais encore comme une sentence et un éternel châtiment ; c'est-à-dire que pour le supplice du réprouvé, au spectacle présent qui lui fend le cœur, se joint le funeste souvenir aussi inévitable qu'indélébile d'un passé qui fait sa torture. *Videbit et irascetur.* De même que le corps des réprouvés acquiert en certaine façon l'incorruptibilité de l'esprit, en sorte qu'il peut brûler sans se consumer ; ainsi l'esprit, par l'effet de cette terrible sentence, souviens-toi, *Recordare*, acquiert l'immobilité, l'inertie du corps, pour demeurer toujours stable et comme cloué dans le cachot de ses ténèbres intérieures, de ses noires pensées, de ses réflexions angoisseuses ; aussi ne peut-il un seul instant détourner de son passé funeste sa mémoire consternée, son imagination oppressée (2).

(1) *Recordare quia recepisti bona in vita tua, nunc vero cruciaris (Evang.).*

(2) *Vineulis tenebrarum compeditur (S. Greg.).*

A peine tombé dans l'enfer, voici que se déroule à ses yeux comme sur une toile le tableau de sa vie entière, non plus sous des couleurs flatteuses et séduisantes, mais sous l'aspect le plus noir et le plus sinistre : voici qu'il voit figurer devant lui tout le bien qu'il reçut, tout le mal qu'il fit ; toutes les grâces dont il abusa, toutes les fautes qu'il commit ; les miséricordes divines qui le prévinrent et l'ingratitude qu'il y opposa ; les saintes instructions qu'il reçut et les maximes perverses qu'il leur préféra ; les bons exemples qu'il avait vus et les exemples pernicieux qu'il suivit ; le temps qui lui fut accordé pour se convertir et la prodigalité avec laquelle il en abusa pour s'endurcir de plus en plus ; les nombreuses occasions, les moyens faciles qui lui furent offerts pour se sauver, et les occasions, les moyens périlleux après lesquels il courut pour se perdre. A cette vue funeste, quels efforts multipliés ne fait-il pas pour échapper à la contemplation de ce funeste spectacle et porter ailleurs ses regards effarés, sa pensée comme anéantie, son imagination épouvantée ! Cruels ressouvenirs ! se dira-t-il alors, pourquoi venez-vous maintenant me transpercer le cœur ? Puisque la chose est faite et que mon mal est sans remède, à quoi bon y penser ? Mais non, « souviens-toi ! » *Recordare !* lui répétera d'un ton impérieux et souverain, une voix, éternel écho de la sentence divine. Tu ne voulus penser à rien de tout cela pour ton bien ; penses-y maintenant pour ton supplice ; et que cette pensée soit tout à la fois et ton occupation et ton tourment : *Recordare !*

Le voilà donc pour toujours morne, pour toujours gémissant, pour toujours condamné à penser en lui-même et à se redire : je pouvais me sauver, et je me suis perdu, parce que je le voulus bien. Dieu me refusa-t-il quelque chose ? Est-il un secours, une grâce qu'il ne m'ait accordée ? Pénétration d'esprit, douceur de caractère, sensibilité de cœur ;

aisance et commodité de la vie, avantages de la condition, privilèges de la fortune, connaissances étendues, lumières sans nuages, grâces triomphantes, fréquence de la prédication, efficacité des sacrements, société des bons chrétiens, exemples vertueux, salutaires conseils, avertissements opportuns, fréquentes invitations ! Que de fois je fus exhorté par les confesseurs ! menacé du haut de la chaire sacrée ! accusé par la conscience, aiguillonné par le remords ! Hélas ! pourquoi n'y pensai-je pas, pourquoi n'y fis-je pas attention alors, pourquoi ne pas prendre ma résolution ? Parce que je ne voulus pas. Rien ne me manqua, ni le temps, ni le lieu, ni la grâce, ni les secours pour me convertir. Dieu avait songé à tout, Dieu m'avait pourvu de tout pour me sauver. Je me suis perdu, parce que j'ai voulu me perdre. Je ne puis accuser de ma damnation que moi-même, ma perversité, mon ingratitude, mon obstination. Je suis l'auteur de mon supplice, l'artisan funeste de mes tourments (1). Ce sont mes péchés qui fournissent l'aliment de ce feu, mon ingratitude qui en allume la flamme, mon obstination qui en rend l'ardeur plus intense : et pourquoi ? pour posséder une fortune dont je fus sitôt dépouillé, une dignité qui me valut plus d'humiliation pour y parvenir, qu'elle ne me procura de jouissances dans sa possession ; pour goûter de courtes joies, de fugitives délices ; pour satisfaire une honteuse passion ; pour mener une vie dans laquelle les moments des affronts, des jalousies, des dépités, des amertumes, des remords, furent bien plus fréquents que les moments de plaisir. L'ivresse et les séductions de la volupté sont évanouies ; et maintenant l'enfer est mon séjour, les brasiers ardents sont mon lieu de repos ; je n'ai d'autre volupté que la douleur, d'autre épan-

(1) In malignitate nostra consumpti sumus (*Sap. v*).

chement que les frémissements de la rage, d'autre héritage que les larmes, d'autre consolation que le désespoir, d'autre vie que la mort ; mieux que Jonathas, je puis dire : « Mes lèvres ont effleuré le rayon de miel ; et voici que je meurs pour jamais (1). »

Ces réflexions, ces pensées sont ce ver immortel, qui, comme l'a dit le Seigneur, rongera éternellement le cœur du réprouvé. « Ah ! j'avais commencé si bien ! s'écrie-t-il, pourquoi finir si mal ? Je n'avais qu'à lever la main pour prendre la couronne suspendue sur ma tête. J'aurais pu me consacrer à Dieu dans le sacerdoce ou la vie religieuse. D'autres plus courageux que moi prirent le poste qui m'était destiné, et se sont enrichis de mes pertes.

« Que m'aurait-il coûté de revenir sur mes pas ? un peu de pénitence, un peu de courage pour briser cette chaîne qui faisait et mon déshonneur et mon tourment ; pour sortir de la servitude de cette passion dans laquelle je ne pus jamais vivre en paix, et dans laquelle pourtant je m'obstinaï à mourir. Une confession sincère aurait remédié à tout : j'en conçus le projet, mais j'en différâi l'exécution jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'au temps où il ne me resta plus de temps. Je me confessai à la mort, mais sans savoir ce que je faisais, mécaniquement et de bouche, sans sentiment intérieur ; quand le confesseur me donna l'absolution, j'avais déjà perdu connaissance, l'âme s'était envolée avant qu'il eût terminé, et le juge avait prononcé la sentence qui m'a précipité en cet abîme. Le désir de me sauver, je l'avais en moi aussi dans mes premières années ; je l'eus sincère, je l'eus efficace, et je me mis dès lors au service de Dieu, à la pratique du bien. O jours heureux ! belles années, dans

(1) *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior ! (I Reg. xiv.)*

lesquelles la pudeur était peinte sur mon visage, la piété, la grâce résidait dans mon cœur! Je demeurai pieux tant que ce compagnon ne m'entraîna point; je demeurai chaste tant que cette passion ne vint pas m'enflammer; je fus précautionné tant qu'une présomption insensée ne me fit pas perdre le sens. Or pourquoi, après avoir si bien mis la main à la charrue, m'en aller ensuite regarder en arrière? Encore peu d'années, encore peu de jours de cette vie de vertu et d'innocence, et j'aurais été sauvé : je ne sus pas persévérer jusqu'à la fin et je suis damné, uniquement parce que je l'ai voulu.

« Ce fut ce compagnon auquel je m'associai, malgré la défense de mes parents, qui me ravit l'innocence; ce fut cette domestique, avec laquelle je me familiarisai, malgré les avis de ma mère, qui m'enseigna les voies du mal; ce fut ce livre dont je me permis la lecture, contre la défense de l'Église et de mon directeur, qui commença à me faire douter des vérités de la foi; ce furent ces spectacles que je fréquentai, malgré les exhortations des prédicateurs, qui attisèrent et firent peu à peu éclater en moi le feu de passions bientôt devenues inextinguibles. Ah! maudits soient les lieux où je péchai! maudits les adulateurs qui me trompèrent! maudits les livres qui affaiblirent ma foi! maudits les divertissements qui me dissipèrent, et les maîtres d'incrédulité qui me pervertirent l'esprit et les passions qui corrompirent mon cœur! maudit le respect humain qui me rendit esclave! maudit moi-même qui préférerais toujours le langage de la passion à celui de la raison, mes goûts à mes devoirs, l'estime du monde aux lois de l'Évangile, les délires de l'incrédulité aux enseignements de la foi, les séductions des hommes à la voix de Dieu! » Et ici le réprouvé tombe dans une mélancolie horriblement calme, dans un silence effrayant, dans une sombre fureur, qui lui ôte la

consolation de raconter ses propres peines et à nous la possibilité de les décrire : *Dentibus suis fremet et tabescet.*

Enfin le mauvais riche s'écrie : « Oh ! si quelqu'un pouvait d'ici retourner sur la terre (1) ! » Or tel est le désir de tous les damnés. Oh ! si quelqu'un de nous pouvait retourner dans le monde ! oh ! si je pouvais être ce quelqu'un ! Hélas ! le sang divin, qui devait me laver de toutes mes souillures, ne servit qu'à rendre mes fautes plus horribles et mon châtement plus sévère ; le baptême que je reçus, le sacerdoce dont je fus honoré et dont je conserve indélébile le caractère sacré, qui faisait ma beauté et ma gloire devant Dieu, ne sert maintenant qu'à accroître l'ignominie et la laideur de mon âme. Le sang divin, qui devait être mon salut et la source de mon bonheur, met le socle à ma ruine, devient mon désespoir et mon tourment. Oh ! si je pouvais retourner sur la terre ! si une heure de temps seulement m'était donnée, comme je saurais en profiter ! Tous les artifices de l'amour-propre, toutes les séductions des sens, toutes les illusions du monde, toutes les forces réunies ensemble des hommes et des démons ne pourraient plus me tromper, ni me séduire.

Mais, hélas ! le temps de la miséricorde est passé ! le Dieu qui, pour ces mêmes âmes, voulut donner tout son sang, leur refuse la moindre parcelle de grâce ; la douceur de l'Agneau divin s'est changée en la fureur du lion ; le tendre Père n'est plus qu'un juge plein de sévérité ; c'est parce que le damné ne voulut pas ce qu'il pouvait, que maintenant il ne peut plus ce qu'il veut. Sa disgrâce est sans ressource, sa perte est sans remède, sa sentence est sans appel, sa peine est sans consolation ; il crie et nul ne l'écoute ; il pleure et personne n'a compassion de lui ; il souffre et nul ne le console ; il prie,

(1) Si quis ex mortuis erit (*Evang.*).

il soupire, et ses soupirs embrasés, et ses convoitises fiévreuses, et l'accent de sa prière, et le nom du Rédempteur sont emportés par les vents et vont se perdre dans les sombres profondeurs de la malheureuse éternité. *Desiderium peccatorum peribit!* Et sous l'impression de cette vue qui le consterne, de ces souvenirs qui le déchirent, de ces désirs qui le désespèrent, que de larmes arrachées par la douleur, que de sanglots interrompus par le désespoir, que d'accès de rage comprimés par le dépit! Et alors, le voilà qui dévore ses chairs, qui se déchire les bras, qui grince les dents : quels emportements! quelles convulsions! quel désespoir! *Desiderium peccatorum peribit!*

Enfin l'enfer, selon la définition que nous en a donnée Job, est le lieu d'où l'ordre est pour toujours banni; le lieu où sont naturels, nécessaires, permanents le désordre, le péle-mêle, l'éternelle horreur : *Ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat* (1). Ajoutez, en outre, que ce désordre n'est pas seulement extérieur et circonscrit dans le lieu qui renferme les damnés; mais il est encore intérieur dans l'âme même du damné qui y est détenu. En effet, privé de tout ordre dans ses idées, de tout principe dans ses jugements, de toute règle dans ses affections, il est semblable à un navire qui, au milieu de la tempête, est sans timon et sans nocher; il est constamment ballotté par un affreux tumulte d'idées, de jugements, de désirs toujours contraires, souvent turbulents et toujours pleins d'angoisses. Il est bien juste, dit saint Augustin, que celui qui ne voulut pas, quand il le pouvait, ne puisse plus, maintenant qu'il le voudrait, donner un frein à son propre esprit, à son propre cœur, et que celui qui, par sa faute, ne fut que trop indulgent pour

(1) *Job. x.*

ses pensées et ses désirs, les trouve aujourd'hui, pour son châtement, rebelles et implacables, sans pouvoir les apaiser jamais.

Quel n'est donc pas le malheur d'une âme raisonnable, créée selon sa première condition pour dominer et maîtriser ses actes, et maintenant réduite par punition à en devenir le misérable jouet! L'âme damnée reconnaît, en effet, la divine bonté, et ne l'aime point; elle avoue la divine justice, et ne peut la souffrir; elle voit la difformité de son péché, et ne le déteste point; elle confesse la profondeur de sa malice, et s'y obstine. Elle sait qu'il n'y a plus de temps pour elle, et elle le cherche; qu'il n'y a plus pour elle de rafraîchissement possible, et elle en attend; qu'elle ne mérite plus la pitié, et elle l'implore. Elle s'accuse et se disculpe; elle se condamne et s'absout; elle se méprise, se maudit elle-même, et elle se prend en pitié; elle forme mille desseins sans objet; elle souffre, mais sans mérite; elle pleure et gémit, mais sans pouvoir décharger son cœur; elle se tourmente et sans fruit. Toutes ses pensées sont funestes, tous ses désirs sont inquiets, tous ses actes sont violents, tous ses soupirs sont arrachés par la douleur, tous les accents de sa voix sont ceux du désespoir. Tout est pour elle dégoût, amertume, serrement de cœur, haine, tristesse, peine, angoisse, déchirement; tout est en elle désordre, confusion, désespoir, trouble, horreur : *Ubi nullus ordo*.

O damnation! ô enfer! ô désespoir qui seul mérite un tel nom! ô châtement épouvantable, horrible! ô mal seul grand et unique, parce qu'il comprend tous les maux! ô Dieu terrible dans vos justices, combien n'est pas stupide et insensé l'homme qui ne vous craint point! Eh! qui donc pourra ne pas vous craindre, ô Roi des nations (1)?

(1) Quis non timebit te, o rex gentium? (*Jerem. x.*)

DEUXIÈME POINT. Le mauvais riche désespérant de pouvoir obtenir jamais grâce pour lui-même, se met à l'implorer pour autrui : « Ah ! de grâce, je vous en prie, dit-il à Abraham, envoyez ce Lazare dans ma famille, à mes cinq frères, pour leur dire où je suis, et ce que je souffre ; afin qu'eux au moins, plus sages que moi, pendant qu'il en est temps encore, changent de vie, se ravissent, et n'aient pas le malheur de me rejoindre en ce lieu de tourments et de douleurs (1). »

Or Abraham est le père de tous les croyants et partant notre père selon la foi. Nous sommes les frères du mauvais riche ; ce triste message, c'est à nous qu'il l'envoie, afin que, tandis qu'il en est temps encore, nous nous donnions de garde d'imiter sa vie, afin de n'avoir pas le malheur de partager son supplice (2). Ce message, nous prédicateurs nous sommes chargés de le porter continuellement aux chrétiens. Mais, hélas ! lorsque, par le commandement de Dieu, Lot vint annoncer à ses gendres que le lendemain le feu du ciel devait réduire en cendres la ville de Sodome avec tous ses habitants, ces jeunes impies crurent d'abord que Lot ne parlait que par plaisanterie, et bientôt ils firent un objet de dérision et de la prédiction, et de celui qui l'avait faite (3).

Or voici ce qui nous arrive à nous aussi, ministres de la parole évangélique, quand au nom et par l'ordre de Dieu, nous prédisons au pécheur le feu de l'enfer, dont celui de Sodome ne fut que la figure. Qui donc alors nous écoute ? Qui nous craint et prend l'épouvante ? Qui se rend et se convertit ? Qui se réforme et profite de nos avertissements ? Combien n'est-il pas rare, après cette terrible prédication, de voir

(1) Mitte Lazarum in domo patris mei (*Evang.*).

(2) Ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum (*Ib.*).

(3) Visus est eis quasi ludens loqui (*Gen. xix.*).

une dette payée, le bien mal acquis restitué, une liaison rompue, une calomnie rétractée, une injure pardonnée, un scandale réparé, les excès de toute sorte modérés, jeu, débauche, dissipation, mollesse, vanité, luxe, tous excès qui entraînèrent le mauvais riche en enfer? Vainement nous exposons en tremblant cette terrible vérité : quelques-uns seulement éprouvent une agitation passagère, une certaine crainte qui se dissipe bien vite. Celui-ci reste froid et indifférent; celui-là nous accuse d'exagération et de fanatisme; cet autre nous critique ou nous méprise, et en réalité chacun demeure ce qu'il était auparavant, comme si nous racontions un de ces petits contes avec lesquels on se plait à épouvanter les enfants, comme si nous parlions pour plaisanter et non sur le ton sérieux.

Mais hélas! les jugements de Dieu ne dépendent pas des nôtres, les châtimens préparés par la justice de Dieu ne se modifient pas d'après nos idées. Pour n'avoir pas pensé à l'enfer, on n'en sera pas quitte pour cela; n'y point croire n'est pas le moyen d'y échapper plus facilement; nos préjugés, nos erreurs, notre présomption, notre aveuglement, notre sécurité la plus profonde n'ôtent pas à l'enfer ses horribles réalités. D'où il arrivera que les imitateurs de la stupidité et de l'incrédulité des Sodomites, les pécheurs obstinés seront associés à leur châtiment. La pluie épouvantable du feu infernal tombera sur eux à l'improviste; c'est en un clin d'œil que, du sein des divertissemens et des plaisirs de ce monde, ils seront précipités dans les tourmens de l'enfer (1).

Ah! tandis que nous parlons, comme l'enfer dilate plus que jamais ses gouffres dévorants! Combien n'engloutit-il

(1) Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt (Job. xxi).

pas, non-seulement d'infidèles, mais encore de chrétiens; non-seulement d'hérétiques, mais encore de catholiques; non-seulement de séculiers, mais encore d'hommes consacrés à Dieu!

Aussi, pour être du nombre des damnés, n'est-il nullement nécessaire d'être incrédule, ou infidèle, ou hérétique. Le mauvais riche était vrai fils d'Abraham, il croyait et professait la vraie religion. Il n'est pas nécessaire d'être un Caïn homicide, un Balthasar sacrilège, un Aman ambitieux, un Antiochus persécuteur, un Achab injuste, une Jézabel impudique, un Hérode incestueux; le mauvais riche n'était rien de tout cela. Ce n'était qu'un homme adonné au luxe, aux divertissements, aux plaisirs, et qui n'avait nul souci de son âme et du salut éternel. Pourtant mourir et être damné ce fut tout un pour lui : « Le riche mourut et fut enseveli dans l'enfer (1). » Or combien de chrétiens de nos jours mènent la même vie, suivent sans s'en douter le chemin de l'enfer, pour y être un jour engloutis et ensevelis avec lui! Hélas! ils sont déjà au terme de leur funeste voyage; déjà ils sont sur le bord de cet abîme; déjà se prépare la place qu'ils doivent occuper, déjà s'allume la flamme qui doit les dévorer! Déjà ils sont tout entiers penchés sur l'enfer; un pas encore, et ils sont dedans; déjà la cognée est à la racine de ce tronc inutile; encore un coup et cet arbre parasite tombera pour brûler dans le feu éternel! Oui, celui qui se plaît à marcher sur ce chemin arrive infailliblement au terme funeste; celui qui joue sur le bord de ce gouffre y tombe; celui qui se tient en face de cette fournaise est englouti dans ses tourbillons. Ne vous flattez pas de pouvoir jouer avec Dieu et avec le démon. L'enfer est plein de pécheurs qui espéraient l'éviter et

(1) Mortuus est dives et sepultus est in inferno (*Evang.*).

qui n'y sont pas moins tombés. Imitateurs de leurs vaines illusions, vous serez victimes de la même surprise.

Donc, pécheurs mes frères, puisque vous êtes encore à temps, puisque aujourd'hui vous entendez la voix amie d'un autre Lot, qui au nom de Dieu vous avertit du péril imminent où vous êtes, hâtez-vous de mettre à profit le céleste message. Retournez sur vos pas, âmes téméraires ; changez la direction de votre route ; fuyez, hâtez-vous de fuir ; fuyez loin de la voie funeste où vous vous êtes engagés si inconsiderément. Fuyez ! mais où, mais comment ? Fuyez par l'humilité, par le repentir ; courez vous cacher dans les plaies de Jésus-Christ, courez vous jeter dans ses bras ; voilà le seul lieu de refuge à l'abri du danger ; voilà le seul asile d'où aucune force ne pourra vous arracher (1). Oui, fixez-vous dans ce lieu de sûreté et de paix par l'amendement de la conduite, par la persévérance dans les bonnes œuvres, par l'exercice de la prière, et principalement par la crainte salutaire des jugements de Dieu et de ses vengeances. Sachez vous défaire de cette crainte avilissante, qui s'agite et tombe en convulsions à la seule idée de maux purement corporels et passagers, tels qu'il peuvent vous venir de la part des hommes ; changez-la en une crainte sainte et salutaire, en apprenant à ne craindre que Dieu, puisque lui seul est à même de punir non-seulement dans le corps, mais encore l'âme, non-seulement dans le temps, mais encore dans l'éternité : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, etc., etc.*

(1) Cum sit nemo qui de manu tua possit eruere. (Job. x.)

QUINZIÈME HOMÉLIE

LE MAUVAIS RICHE EN ENFER

OU L'ENFER, PEINE DU DAM.

Abscondam faciem meam ab eis (Deuter. xxxii).

Je leur déroberai la vue de ma face.

DÉSERTER honteusement la cause de Dieu, abandonner au moins de cœur le drapeau glorieux de sa doctrine, de sa loi, de son culte, de ses sacrements; dédaigner ses invitations, ses commandements, ses promesses, ses menaces, ses châtimens, ses récompenses; ne vouloir plus en un mot entendre parler de Dieu, et éviter soigneusement tout ce qui en réveille l'idée, tout ce qui en ramène le souvenir, tout ce qui en rappelle le nom : voilà, dit le Seigneur lui-même par son prophète, voilà l'horrible excès auquel se portent les hommes, quand ils commettent le péché. Au lieu de venir à moi, ils m'ont tourné le dos (1); ils m'ont dit : éloigne-toi de nous ! (*Job, xxi.*)

Eh ! bien ! dit à son tour le Seigneur, les malheureux, ils n'ont pas voulu que je les visse ! non, je ne les verrai pas ; et ils ne me verront pas non plus. Je placerai entre eux et moi un voile impénétrable, un mur d'éternelle division ; en sorte qu'ils ne

(1) *Verterunt ad me tergum et non faciem (Jer. ii).*

(2) *Dixerunt recede a nobis (Job. xxi).*

pourront même pas de loin, même pas à la dérobée fixer leurs regards sur mon visage : *Abscondam faciem meam ab eis.*

Qu'il soit donc bien compris que les réprouvés de l'enfer sont appelés et sont par excellence le peuple qui n'appartient plus à Dieu, et à qui Dieu n'appartient plus (1).

Tel est dans le vrai l'horrible mystère de la damnation des réprouvés, non moins profond que celui de la béatitude des élus. Car comme la béatitude du ciel consiste principalement dans la possession et la jouissance de Dieu ; ainsi le supplice de l'enfer consiste principalement dans la perte de Dieu, dans la séparation d'avec Dieu.

Oh! privation de Dieu! oh! séparation d'avec Dieu! oh! perte de Dieu après la mort, peine la plus équitable, la plus juste, la plus raisonnable, la plus naturelle pour l'homme pécheur qui ne voulut pas vivre avec Dieu durant la vie! Mais peine horrible, peine formidable, peine infinie! à elle seule elle est un grand et puissant enfer! Tâchons de la comprendre autant que possible, apprenons à la redouter, afin que nous n'ayons pas le malheur de la subir : « O Dieu, ne nous rejetez pas de devant votre face (2). »

PREMIER POINT. Ce n'est pas sans mystère que le Sauveur du monde parlant de ce qui advint au riche après la mort, ne dit pas qu'il tomba, ou qu'il fut traîné en enfer, mais bien qu'il fut *enseveli* dans l'enfer (3). Par cette métaphore tirée de la sépulture des corps morts, le Seigneur a voulu, selon la Glose, nous rendre sensible la profondeur de la peine des âmes réprouvées (4). Il a voulu nous faire entendre que

(1) *Voca nomen ejus non populus meus; quia vos non populus meus; et ego non ero vester (Osée 1).*

(2) *Ne projicias me a facie tua (Ps. 1).*

(3) *Mortuus est dives et sepultus est in infernum (Luc xvi).*

(4) *Sepultura inferni profunditas pœnæ est (Gloss.).*

comme un corps enseveli est un corps pour toujours dérobé aux regards, toujours étranger à la conversation, pour toujours mort au souvenir, aux sollicitudes, à l'affection des hommes; ainsi, d'après saint Paul, une âme damnée est une âme pour toujours séparée, pour toujours oubliée, pour toujours délaissée de Dieu, étrangère pour toujours à la vision de sa face divine, à la possession de sa gloire et de sa félicité : *Abcondam faciem meam ab eis* (1).

Contemplez le mauvais riche. Du fond de son affreuse prison, levant les yeux vers le ciel, il voit Abraham dans la gloire; il voit Lazare au sein de toutes les félicités. Mort pour toujours à la grâce, il est enseveli dans l'enfer, il ne communique plus avec Dieu. Un mur s'est élevé, un voile s'est abaissé qui lui dérobe à jamais la vue de Dieu. Il a perdu Dieu pour toujours, et pour toujours il est séparé de la vision et de la gloire de Dieu : *A facie Domini, a gloria virtutis ejus*.

Aussi remarquez bien, dit saint Irénée, que cette horrible peine du damné n'est point tant une peine que Dieu lui inflige dans sa colère, qu'une peine que lui-même s'est fabriquée, qu'il s'est choisie lui-même dans sa malice (2). Absolument de même qu'un homme qui se crève lui-même les yeux demeure pour toujours frappé de cécité, non pas que la lumière l'aveugle, mais parce que par un acte de sa volonté libre, il s'est mis dans l'impossibilité de plus jouir du bienfait de la lumière; ainsi le damné ne voit plus Dieu, non pas que la lumière infinie l'aveugle, mais parce qu'il s'est lui-même privé de la vue, et s'est réduit lui-même à un

(1) *Pœnas dabunt... a facie Domini, a gloria virtutis* (II Thess. 1).

(2) *Deus non a semetipso eos principaliter, sed persequitur eos pœna* (S. Irén.).

état de cécité, dans lequel il n'est plus possible de jouir de cette lumière divine (1).

Ah! comprenons bien cette profonde doctrine : De même que l'homme qui croit sincèrement en Dieu et observe fidèlement sa loi, est, par la grâce sanctifiante, même dès cette vie, en union, en société intime avec Dieu, de même aussi l'homme incrédule, rebelle aux commandements de Dieu, est par l'erreur et le péché, même dès cette vie, constitué en état de schisme, de séparation d'avec Dieu. Or, de même que l'homme qui meurt en état de grâce devant Dieu, ne change pas de condition ni d'état, mais demeure pour toujours dans la gloire, uni avec ce Dieu auquel il se trouvait déjà uni pendant la vie au moyen de la grâce ; ainsi l'homme qui meurt en état de péché, ne change point d'état ou de condition, mais il demeure dans l'enfer pour toujours séparé de Dieu, dont il se trouvait pendant la vie séparé par le péché. La peine de la privation de Dieu, qu'il a encourue, est la conséquence nécessaire de sa faute, de la mort volontaire qu'il s'est donnée, de la séparation à laquelle il s'était lui-même réduit. *Qui non noverunt Deum, pœnas dabunt in interitu æternas a facie Domini, a gloria ejus* (2).

Que dirons-nous encore ? Le Juge éternel lui-même nous a révélé qu'au jour suprême du jugement les justes seront appelés les bénis de son Père : *Venite benedicti Patris mei* ; tandis que les pécheurs ne seront pas appelés les maudits du Père, mais simplement les maudits : *Discedite maledicti* ! Par là il nous montre que si la bénédiction ouvre aux justes les portes du ciel, si elle est comme le souffle ineffable de la bonté et de l'amour de Dieu ; d'autre part, il ne faut pas

(1) Quemadmodum qui in immenso lumine seipsos excæcaverunt semper privati sunt jucunditate luminis : non quod lumen pœnam inferat cæcitatibus, sed quod ipsa cæcitas superinducat eis calamitatem (S. Iren.).

(2) II Thess.

considérer comme l'œuvre de l'indignation et de la justice divine, mais bien comme l'œuvre de la folie, de la malice et du choix volontaire de l'homme, cette malédiction qui ouvre au pécheur l'enfer et pour toujours le sépare et le prive de Dieu. Qui donc pourra, je ne dis pas exprimer, mais comprendre combien est douloureuse pour l'âme cette séparation d'avec Dieu ? Seuls, les damnés qui la souffrent et les élus qui en sont préservés pourraient en parler dignement. Pourtant, afin de nous en former une idée quelconque, recueillons ici nos pensées, et considérons que cette séparation est infinie en étendue, douloureuse dans son intensité, désespérante dans sa durée; et cela à cause des biens dont elle prive, des maux qu'elle cause, du désespoir qu'elle produit.

Les hommes peuvent perdre Dieu en trois manières, savoir : par l'excellence des mérites, par la gravité de la faute, par un suprême châtiment. Les justes eux-mêmes, quelquefois, perdent Dieu par un effet même de leurs mérites ; les pécheurs le perdent par leur faute dans le temps ; les réprouvés par un suprême châtiment dans l'éternité.

Lorsque Dieu trouve des âmes sublimes et héroïques, capables de soutenir de grandes épreuves, comme de faire de grands sacrifices, alors, pour accroître leurs mérites, purifier leur vertu, les élever à un état plus parfait et plus noble, il se cache à leur esprit, il se rend insensible à leur cœur. Le ciel, devenu pour elles de bronze, ne laisse plus tomber la moindre goutte de rosée céleste. Elles ne peuvent plus ni élever leur esprit à Dieu par la prière, ni réchauffer leur cœur glacé par aucune tendre affection. Elles cherchent, comme l'époux des cantiques, cet époux chéri de leur cœur, et elles ne le trouvent point. Les douceurs de la contemplation se changent en méditations pénibles ; elles désirent Dieu et ne le voient point ; elles l'appellent et il ne leur répond plus. Tout leur parle de lui ; et elles gémissent et pleurent

sans lui; il n'a plus pour elles que sévérité; ce n'est plus l'époux affectueux, mais cruel (1); il semble ne plus vouloir entendre parler d'elles, et n'avoir que dédain pour leur amour et leur désolation. Voilà ce que c'est que perdre Dieu par mérite.

En second lieu, on perd encore Dieu par la gravité du péché. Tout homme qui pèche grièvement, par cela seul, dans toute la rigueur du terme, perd Dieu; parce que, en effet, Dieu n'est possédé par nous en ce monde qu'en vertu de la grâce sanctifiante, qui nous rend enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, qui fait demeurer Dieu en nous et nous en Dieu, qui nous unit à Dieu et nous fait devenir une même chose avec lui. Donc, en perdant cette grâce par le péché, on perd la filiation de Dieu, l'union avec Dieu; on perd toute participation à ses tendresses, à son amour. L'âme est séparée de la société de Dieu, elle lui devient comme étrangère, comme odieuse; elle cesse de lui appartenir : *Nescio vos!* Elle ne peut plus lui dire : Mon Dieu ! Dieu n'est plus à elle; et elle n'est plus à lui. Dieu s'éloigne d'elle; il lui est contraire; il est son ennemi. Le pécheur est l'homme qui a perdu Dieu; c'est l'homme sans Dieu : « Vos iniquités, dit le prophète, ont opéré une séparation entre vous et votre Dieu (2). »

Enfin, l'on perd Dieu par un suprême châtiment. L'homme en état de péché est séparé de Dieu. Or, s'il vient à mourir dans cet état de séparation d'avec Dieu, il y reste. La perte de Dieu, que de son vivant il a encourue par sa faute, il continuera de la subir pour son châtiment. Le damné est l'être dont Dieu ne veut plus entendre parler pendant l'éternité, parce que lui-même, dans le temps, il ne voulut pas entendre parler de Dieu. Sur la porte de la prison de l'enfer, selon le

(1) *Mutatus es mihi in crudelem (Job. xxx).*

(2) *Iniquitates vestras dividerunt inter vos et Deum vestrum (Is. LIX).*

prophète, se lit cette terrible inscription : « Ci-gît le peuple qui ne m'appartient plus, et auquel je n'appartiens plus moi-même. C'est là le peuple perdu pour moi, comme je suis le Dieu perdu pour lui ; il est par excellence le peuple qui ne m'appartient pas (1). »

Telles sont les diverses manières dont on peut perdre Dieu. Mais quelle est la différence entre ces diverses manières ?

Lorsque les saints eux-mêmes perdent Dieu par l'excellence de leurs mérites, ce n'est pas, du reste, une perte réelle de Dieu ; ce n'est que l'interruption et la suspension des communications ineffables de la part de Dieu, qui, pour élever plus haut dans la sainteté l'âme aimante et enflammer toujours plus son amour, lui procure continuellement le mérite de le chercher et lui diffère la consolation de le trouver. Aussi l'âme juste, dans cet état, ne perd-elle que les lumières de Dieu, mais non ses secours ; les délices de Dieu, mais non sa protection ; les caresses de Dieu, mais non son amour ; la présence de Dieu, mais non sa grâce ; la vision énigmatique de Dieu, mais non sa possession. Elle ne sent, ni ne voit, ni n'entend ce Dieu bien-aimé ; et pourtant elle le possède. Il lui semble éloigné ; et pourtant il est dans son cœur. Dieu est à elle, et elle est à Dieu.

Ainsi encore, le pécheur qui perd Dieu le plus réellement par le péché, en perdant tous les biens spirituels, ne perd pas néanmoins tous les biens sensibles ; en perdant l'amitié de Dieu, il ne perd pas toujours pour cela celle des hommes. En perdant le droit à l'héritage des cieux, s'il conserve la vie, il peut encore se donner des jouissances sur la terre. S'il a perdu la vie de l'âme, il lui demeure la vie du corps.

(1) *Voca nomen ejus : non populus meus ; et ego non ero vester (Os.).*

S'il ne peut pas prétendre aux délices de l'esprit, il peut encore goûter les délices de la chair.

De même donc que les justes éprouvés, affligés, tourmentés, qui perdent Dieu par mérite, tout en perdant la jouissance de tout bien sensible, tout en perdant les biens de la nature, conservent cependant et accroissent les biens de la grâce; ainsi le pécheur, qui perd Dieu par culpabilité, tout en perdant tous les biens de la grâce, ne perd pas en même temps tous les biens de la nature.

Seul le damné qui perd Dieu par châtement, perd en Dieu et avec Dieu non-seulement tous les biens de la nature, mais encore tous les biens de la grâce et tous les biens de la gloire. La perte de Dieu est la perte universelle de tout bien, des biens de toute espèce, de toute nature; et partant la perte de Dieu est une perte infinie, immense dans son extension.

L'âme, en sortant du corps, en entrant dans la région des esprits, où il n'y a plus rien des biens du monde, ne trouve autre chose que Dieu, et par conséquent d'autre bien que Dieu seul. Donc, dit saint Irénée, quiconque se trouve en état de grâce avec Dieu, lié par les liens de la sainte charité avec Dieu, est reçu dans la société de Dieu (1). Or, continue ce saint docteur, être en communion avec Dieu, c'est participer à tous les biens qui se trouvent en Dieu (2). Au contraire, ceux qui en l'autre monde se trouvent séparés de Dieu, en perdant Dieu ont perdu tous les biens qui ne se trouvent qu'en Dieu et avec Dieu (3).

Pour comprendre encore mieux cette doctrine, observez

(1) Quicumque custodiant dilectionem suam, præstat eis communionem (S. Irén.).

(2) Communio autem Dei est fructio bonorum quæ sunt apud Deum (Ib.).

(3) Separatio Dei est amissio bonorum omnium quæ sunt apud Deum (Ib.).

que même les biens naturels, dont on jouit dans la vie présente, ne sont que comme des gouttes des divines douceurs, ne sont que les émanations ineffables de la divine bonté (1). C'est Dieu uniquement qui en ce monde nous nourrit, nous revêt, nous désaltère, nous délecte par les odeurs, nous charme par les chants, nous réchauffe contre le froid, nous rafraîchit parmi les chaleurs, nous réjouit par le spectacle de la nature.

Dans l'autre monde, cette divine bonté est tout entière renfermée en elle-même; elle ne se répand point au dehors pour les âmes séparées des corps; elle ne s'épanche pas en fleuves ou en ruisseaux de biens sensibles; elle est tout entière concentrée en elle-même, comme source de tous les biens et de délices infinies. Par conséquent, comme dans la possession de ce Dieu de bonté infinie se trouvent la possession et la jouissance de tout bien; de même aussi, en perdant ce même Dieu, on perd l'universalité des biens qui n'existe qu'en lui.

C'est justement ce que voulut exprimer Abraham dans cette terrible parole adressée au mauvais riche : « Mon fils, souviens-toi que dans l'autre vie tu as reçu toute la part de bien qui te revenait (2). » Ce fut comme s'il lui avait dit : Dans l'autre monde, séparé de Dieu comme auteur de la grâce, tu pouvais jouir de Dieu dans ses dons appartenant à l'ordre de la nature. Mais ici, où tous les biens et de nature et de grâce sont concentrés en Dieu et avec Dieu, séparé que tu es de Dieu par un chaos immense, tu as pour toujours perdu les uns et les autres biens : désormais il n'y a plus de bien pour toi.

(1) *Omnia implebuntur bonitate (Ps. ciii).*

(2) *Fili, recordare quia receperisti bona in vita tua (Evang.).*

Ainsi le damné est un fils sans père, une femme sans époux, un élève sans maître, un citoyen sans patrie, un pauvre sans secours, un malade sans médecin, un opprimé sans défense, un affligé sans consolation, un malheureux qui a perdu tous ses biens.

Dans le monde, il se trouve souvent des âmes désolées qui, comme Job, dépouillées de toute leur fortune, perdant toute leur famille, abandonnées de tous, et privées de toute consolation, de tout encouragement, de toute aide de la part des hommes, se prennent à s'écrier : « Pour moi, il n'y a plus que Dieu. » Ainsi, et avec bien plus de raison, dira l'âme à peine dégagée des liens du corps : Tout est fini pour moi ! La mort a été pour moi un terrible naufrage, qui m'a dépouillée de tout. Le monde sensible s'est évanoui comme l'ombre ; plus de maison, plus de parents, plus d'amis, plus de famille, plus de richesses, plus d'honneurs, plus de divertissements, plus de terre, plus de monde ; je suis seule, privée de tout, dépouillée de tout. Il ne me reste plus que Dieu, auquel je puisse demander, duquel je puisse obtenir quelque bien ; allons donc, mon âme, allons à Dieu ! — A Dieu ? — Non, cela n'est plus possible. Un chaos immense me sépare de lui. Cet unique bien, ce bien infini, dont la possession pouvait seule compenser abondamment la perte de tous les biens finis, tu l'as perdu pour jamais. Tu n'en as pas voulu dans le temps, tu ne peux l'avoir dans l'éternité. Tu n'en voulais pas pour règle de ta vie, tu ne peux l'avoir pour consolation de ton cœur. La saison du bien-être est passée pour toi ; il n'en est plus pour toi désormais, à aucun degré possible ; tu as reçu dans la vie tout ce que tu pouvais recevoir. » *Recepisti bona in vita tua.*

Oh ! comme en ce point l'Évangile est expressif et précis ! Et, en effet, qu'a enfin demandé le mauvais riche pour avoir mérité un refus si dur, si absolu, si sévère ? Un verre d'eau

dans les tortures de sa soif ? Non, il n'ose pas porter si haut ses désirs. Demandra-t-il au moins une goutte d'eau ? Il demandera seulement que Lazare de son doigt humecté effleure légèrement sa langue brûlante. Il ne demande que cela, cela suffira pour le contenter. Mais, ô ciel, un aussi misérable rafraîchissement, un soulagement aussi insignifiant, c'est cela même qui lui est inexorablement refusé. Il a beau solliciter cette grâce avec des soupirs étouffés, avec l'accent le plus capable d'inspirer la pitié, avec les cris du plus déchirant désespoir, il ne reçoit d'autre réponse que celle-ci : Insensé, tu demandes déjà du rafraîchissement, tu n'as pas à en recevoir de toute l'éternité. Tu as reçu dans ta vie tout ce que tu pouvais recevoir : *Recepisti bona in vita tua.*

Il est évident par ce passage de l'Évangile, que le damné en perdant Dieu perd toute espèce de biens, je ne dis pas seulement de biens solides et réels, mais encore de biens les plus insignifiants ; il perd toute espèce de rafraîchissements, non pas seulement de ceux qui sont vrais, durables, mais encore des plus fugitifs et des plus illusoire ; et ce qu'il perd, il le perd pour toujours ; parce que, selon saint Irénée, si la jouissance des biens que l'on goûte dans la société de Dieu est éternelle, de même aussi sera éternelle la perte de ces mêmes biens pour ceux qui se seront séparés de Dieu (1).

Or quand bien même la perte de Dieu devrait se réduire uniquement à n'avoir jamais une image riante, jamais une pensée agréable, jamais une affection tranquille, jamais une jouissance fugitive, jamais une satisfaction innocente, jamais un soulagement pour l'esprit, jamais un épanchement pour le cœur, jamais un plaisir pour les sens, jamais

(1) *Æterna autem et sine fine sunt a Deo bona; et propter hoc amissionum æterna et sine fine est (S. Irén.).*

un sourire de joie, une heure de commodité, un instant de paix, un moment de répit; jamais ne pouvoir dire : Je suis à l'aise; toujours se voir refuser le moindre bien-être pour une éternité; ne serait-ce pas une triste, une lamentable, une horrible perte que la séparation d'avec Dieu? D'une part, l'âme ne peut exister sevrée de toute espèce de bien; d'autre part, il n'y a de bien qu'en Dieu, il n'y a hors de Dieu ni plaisir, ni calme, ni sécurité possible. Mais ce n'est pas encore tout. Dans cette perte, non-seulement il se fait un naufrage de tout bien, mais encore on subit la nécessité de tous les maux ensemble.

C'est encore le mauvais riche qui nous en donne la certitude; car dans cette viduité, cette solitude, cette séparation d'avec Dieu, non-seulement il demande sans l'obtenir une goutte d'eau, mais encore il se plaint d'être livré en proie à une flamme dévorante : *Crucior in hac flamma*. Non-seulement il se voit privé du plus misérable rafraîchissement, mais il sent qu'il est devenu la victime de tous les tourments à la fois; il habite le séjour même de tous les supplices (1). C'est-à-dire, ajoute saint Irénée, que le damné, précisément parce qu'en perdant Dieu il a perdu tous les biens, encourt et subit par cela même l'universalité de tous les maux (2).

Pour entrer dans la pensée de ce grand docteur, faites attention qu'à bien prendre les choses, le mal n'est proprement que la privation du bien (3). La faim n'est que la

(1) *In hunc locum tormentorum (Zvang.)*.

(2) *Desolati ab omnibus bonis in omni pœna versantur (S. Iren.)*.

(3) Il manque à cette proposition quelque chose pour qu'elle soit d'une rigoureuse exactitude en bonne métaphysique. Il faudrait dire, avec saint Thomas, que le mal est la privation d'un bien que réclame la nature de l'être : *boni debiti inesse*, telle est la bonne définition du mal proprement dit. Dieu ne fait aucun mal en produisant des créatures même très-limitées en perfection, et qui

privation d'aliment, la soif la privation de breuvage, l'inflammation la privation de rafraîchissement, la maladie la privation de la santé, et la mort enfin la privation de la vie. Or comme, en dehors de ce monde, ce n'est qu'en Dieu et avec Dieu que se trouvent tous les biens, et comme le damné a perdu en Dieu et avec Dieu tous les biens, ainsi par là même le damné a encouru tous les maux que produit l'absence du bien : *Desolati ab omnibus bonis in omni poena versantur.*

Par conséquent, comme il manquera aux damnés le bien de la nourriture, ils souffriront toutes les rages de la faim (1). Il manquera aux damnés le bien du breuvage; donc ils éprouveront une soif dévorante (2). Il leur manquera le bien de la santé; donc ils seront éternellement exposés aux nausées, aux douleurs, aux angoisses de toutes les infirmités, de toutes les maladies (3). Il leur manquera le bien de la lumière; donc ils seront dans une obscurité et des ténèbres profondes (4). Il leur manquera le bien de la joie; donc il n'y aura pour eux que tristesse, mélancolie, larmes et sanglots (5). Il leur manquera le bien d'une température modérée; donc ils éprouveront en même temps et le froid le plus aigu qui produira les grincements de dents, et le tourment d'une ardeur dévorante (6). Il leur manquera le bien

par conséquent manquent de beaucoup de biens qui ne leur sont pas dus. Au reste, l'omission du complément de sa pensée ne nuit nullement à la justesse du raisonnement de l'orateur, parce que le damné, séparé de Dieu, manque d'un bien que réclamait sa nature; puisque de tous les biens, selon saint Irénée, le réprouvé n'a conservé que l'existence. (*Note du Traducteur.*)

(1) *Famem patientur ut canes (Ps. LVIII).*

(2) *Exardescet contra eum sitis (Job XVIII).*

(3) *Ibi dolores ut parturientis in spiritu vehementi (Ps. XLVII).*

(4) *In tenebras exteriores (Matth. VIII).*

(5) *Ibi erit fletus (Ibid.).*

(6) *Et stridor dentium (Ib.) Crucior in hac flamma (S. Luc.....).*

du repos de la conscience ; donc ils seront en proie au ver immortel d'un remords toujours présent (1). Il leur manquera le bien de l'espérance ; donc leur désespoir sera extrême, jusqu'à les porter à se dévorer les bras dans l'excès de leur rage (2). Il leur manquera enfin le bien de la vie ; donc leur partage sera la douleur, le tourment, l'angoisse d'une mort immortelle, éternelle (3). Et tout cela parce qu'ils sont exclus de la vision de Dieu, parce qu'ils sont étrangers à toute communication de la grâce et de la puissance de Dieu (4).

Alors ils sentiront tout le poids de ce terrible anathème prononcé par le Seigneur dans les saintes Écritures : Malheurs, malheurs effroyables, immenses, infinis sur eux tous, quand je me serai pour jamais éloigné d'eux ! *Væ cum recessero ab-eis* (5) !

Alors seulement ils comprendront bien ce qu'ils ont perdu en perdant Dieu.

Un petit enfant de noble condition, qui perd son père, ne connaît pas l'étendue de la perte qu'il fait. « Papa dort, » dit-il ; et pendant que rien ne peut consoler la mère dans sa douleur, rien ne peut distraire l'enfant de ses jeux enfantins. L'enfant, sans verser une seule larme, entend dire que son père est mort ; il en voit porter à la tombe le cadavre sans pousser un seul soupir. Mais à mesure que l'enfant grandira, la mère s'en viendra lui dire à l'oreille : « Mon fils, tu avais un père ; tu ne te souviens pas de lui, parce que tu étais trop jeune. Oh ! comme nous étions heureux quand

(1) *Et vermis eorum non morietur (Is. lvi).*

(2) *Unusquisque carnem brachii sui vorabit (Is. viii).*

(3) *Pœnas dabunt in interitu æternas (II Thess. i).*

(4) *A facie Domini, a gloria virtutis ejus (Ib.).*

(5) *Os. ix.*

vivait ton père ! Sa mort a été la ruine de notre famille. Lui mort, tout ce que nous avons est mort ; en lui et avec lui tout est fini, tout est perdu pour nous. » Alors la physionomie du jeune homme perdra cet air de joyeuse et tranquille sécurité propre à l'enfance ; alors son visage contractera cette pâleur et cette teinte d'intéressante mélancolie qui généralement se peint sur la figure des orphelins. Aussi lorsqu'il sentira au fond de ses entrailles le cri impérieux de la faim : Ah ! dira-t-il, si mon père était en vie, j'aurais bien de quoi me rassasier ! Lorsqu'il se verra couvert de quelques haillons, que la mère aura obtenus par charité : Ah ! dira-t-il, si mon père vivait, je ne sortirais pas ainsi vêtu ! Lorsque, en compagnie de sa mère, dans les rues les plus solitaires, aux heures où le jour baisse, il ira mendier son pain avec des supplications toujours humiliantes, alors même qu'elles sont exaucées : Ah ! dira-t-il, si j'avais mon père, je n'aurais pas besoin de mener une vie aussi humiliante et si dure ! je ferais la charité aux autres, moi qui suis contraint de mendier pour moi-même ! Lorsque quelqu'un l'insultera, il pourra dire : Ah ! parce que je suis orphelin, je suis le jouet et le rebut de tous !...

Or telle est exactement l'histoire de l'homme pécheur. Tant qu'il est en ce monde, il est, selon saint Paul, comme en état d'enfance ; il ne pense, il ne juge, il ne parle des choses de Dieu qu'avec les idées mesquines, stupides d'un enfant qui ne raisonne pas encore : Lorsque j'étais enfant, disait saint Paul, je pensais en enfant (1). Le pécheur a perdu les privilèges de la filiation divine, la grâce, l'amitié de Dieu par son péché ; il n'en ressent aucune amertume, et il coule des jours tranquilles, des nuits calmes au sein d'une

(1) Cum essem parvulus, sapiebam ut parvulus, loquebar ut parvulus (1 Cor. XIII).

joie infernale. Mais alors que, précipité par la mort dans le monde des réalités, il acquiert la vraie connaissance, le jugement exact des choses; alors qu'il commence à voir, à raisonner en homme (1); alors qu'instruit par une fatale expérience, il constate qu'il n'est en proie à tous les maux que parce qu'il a perdu le souverain bien qui est Dieu; alors seulement cet infortuné fils connaîtra toute l'étendue, toute l'horreur de la perte qu'il a faite en perdant son père céleste, en perdant son Dieu. Alors il ira s'écriant : O stupide, ô insensé que je fus! Ah! pourquoi ne voulus-je pas reconnaître, pourquoi ne voulus-je pas croire ce que j'expérimente aujourd'hui? Ah! je ne souffre tous ces maux que parce qu'il n'est plus de Dieu pour moi! Toutes ces peines si variées et si diverses, mais si aiguës et si intenses, que je souffre en même temps; toutes ces douleurs qui me tourmentent, tous ces bourreaux qui me torturent, tout ce feu qui me dévore, toute cette tristesse qui m'accable, tous ces remords qui me déchirent, tous ces funestes pensers qui me désolent, toutes ces horreurs qui m'épouvantent, toutes ces furies qui me flagellent, tout cela ne s'est précipité sur moi que parce que Dieu n'est pas avec moi, ni moi avec Dieu. Oh! Dieu! Dieu! mon Dieu! venez avec moi, ou attirez-moi là où vous êtes!... Vaines prières, larmes inutiles! Je l'ai perdu, ce Dieu, sans remède! Il n'est plus à moi! et pour cela je suis et serai profondément malheureux dans l'éternité : *Vere quia non est Deus mecum, invenerunt me hæc mala* (2)!

C'est par l'effet d'un penchant indestructible, d'une violente impulsion, que l'homme créé de Dieu et pour Dieu

(1) Quando autem factus sum vir (I Cor. XIII).

(2) Vere quia Deus meus non est mecum, invenerunt me hæc mala Deuter. XXXI).

tend invinciblement à Dieu. Aussi moins rapide est la flèche qui, décochée de l'arc, vole vers le but où elle est adressée; moins rapide est le ressort qui, dégagé de la force qui le comprime, reprend son premier état; moins rapide est la balle qui, lancée par le canon, se précipite contre la muraille battue en brèche; moins rapide est tout cela que l'âme qui, sortie du corps, court, se précipite, se lance, vole vers son Dieu, impatiente de se jeter dans son sein et de s'unir intimement à lui. Aussi la voilà qui cherche Dieu, et avec des hurlements horribles s'en va s'écriant : Dieu, le Dieu de mon cœur, où est-il? Qu'il se montre à moi! Je veux le voir. J'ai besoin de lui. Je le veux et ne veux que lui. Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et qu'ai-je voulu, si ce n'est lui sur la terre? Dieu, le Dieu de mon cœur (1)! Ouvrez-vous, mes yeux, pour le découvrir; anges, venez me le montrer; saints, obtenez-le-moi; Marie, daignez me le présenter. Mais si c'est une âme pécheresse, partie du monde avec le signe horrible du péché, dans l'instant même où elle s'élanche, comme pour parveuir à Dieu, pour saisir et posséder Dieu, une force invisible l'arrête. Une voix terrible, une voix inexorable retentit comme le tonnerre à son oreille : Où vas-tu, insensée? Que cherches-tu? que prétends-tu? Dieu, le souverain bien? Il n'existe plus pour toi; il ne sert à rien de le chercher; tu l'as perdu pour toujours : *Recepisti bona in vita tua.*

Oh! sentence! oh! condamnation! Qui pourra jamais se figurer l'angoisse profonde, l'impression douloureuse qui en résulte pour le damné? Allez dire à ce marchand : Savez-vous? le navire qui contenait toute votre fortune a fait naufrage. Allez dire à ce plaideur : Ce procès, d'où dépendait

(1) *Quid mihi est in celo et a te quid volui super terram? (Ps. LXXI.)*

votre existence, celle de votre famille, est irrémédiablement perdu. A cette mère : Votre fils unique, qui faisait toutes vos délices, est mort. Grand Dieu, quelles nouvelles ! quels coups terribles et funestes ! Ne voit-on pas tous les jours des malheureux qui, à la réception de pareilles nouvelles, sous le poids de la douleur, perdent ou la raison ou la vie ? Or que sont ces pertes temporelles de choses créées, en comparaison de la perte éternelle du Créateur ? Certes la douleur de ces pertes temporelles s'adoucit avec le temps, jusqu'à ce qu'elle se dissipe tout à fait ; mais la douleur de la perte de Dieu est toujours également sensible, toujours immortelle. Mais cette première impression pleine d'angoisse qu'éprouve l'âme, lorsque tout à coup, se trouvant sans Dieu, elle sent se creuser dans son sein un vide immense impossible à combler, lorsqu'elle se sent comme scinder, déchirer en deux, parce qu'elle se sent privée de quelque chose d'essentiel, cette première impression de douleur non-seulement ne s'adoucit, ne se calme jamais, mais elle s'accroît, se renouvelle avec le temps, et devient plus intense et plus aiguë ; et cela parce que, malgré le laps de temps, elle ne peut s'empêcher de penser et de repenser sans cesse à Dieu ; elle ne peut s'empêcher de connaître Dieu clairement ; elle ne peut s'empêcher de le désirer avec ardeur ; elle ne peut s'empêcher d'y penser continuellement, et son intelligence, selon l'évêque d'Avila (1), est comme clouée dans la considération de Dieu (2). Certes un bien, si petit qu'il puisse être, devient un grand bien, le souverain bien, dès qu'il est unique et nécessaire. Quoi de plus chétif qu'une bouchée de pain ! Et pourtant pour un famélique, est-il un plus grand bien ? Quoi de plus chétif qu'un verre d'eau ? Et toutefois, pour quiconque est

(1) Le célèbre Tostat.

(2) *Detinebitur intellectus ad considerandum (Abulens.)*.

dévoré de soif, est-il un plus grand bien ? Qu'est-ce qu'un peu de feu ? Un grand bien pour quiconque se meurt de froid. Or venez dire au famélique qu'il ne pense pas à la nourriture ; à celui qui est altéré, qu'il ne pense pas à boire ; à celui qui est transi de froid, qu'il ne pense pas au feu ; à celui qui est fatigué, qu'il ne pense pas au repos ; au malade, qu'il ne pense pas aux moyens de guérison ; au prisonnier, qu'il ne pense pas à la liberté ; au condamné traîné au supplice, qu'il ne pense pas à la vie. Impossible ! La continuité incessante du besoin rend toujours présente à l'âme, ravive sans cesse l'idée de ce qui peut satisfaire son désir. En vain cherchera-t-elle à porter ailleurs son regard, à détourner ailleurs sa pensée. L'œil sera toujours en observation pour découvrir qui lui portera secours, la pensée toujours attentive au moyen d'être secourue.

Il ne s'agit pas de dire ici quel grand bien c'est que Dieu. Eh ! qui pourrait l'exprimer en paroles ? Qui pourrait même essayer de le concevoir obscurément ? Dieu n'est compris que de lui-même. Mais quand bien même Dieu ne serait pas ce bien infini, ce souverain bien, ce bien immense et éternel qu'il est, il le deviendrait dans l'autre monde pour l'âme damnée, parce que là particulièrement, Dieu est le bien véritable à raison de son excellence, le bien unique à raison de sa puissance attractive, le bien nécessaire comme source de toute consolation. Or comment serait-il possible au damné de ne pas y penser toujours ? Est-il possible au mauvais riche, dont la langue est desséchée par un feu dévorant, de ne pas penser à l'eau rafraîchissante qu'il voit à la disposition de Lazare ? Hélas ! l'âme damnée voit qu'aux mains de Dieu seul est la coupe du vrai rafraîchissement. Elle ne cesse donc d'y fixer son regard, de l'y tenir comme cloué par la pensée et le désir. Elle ne cesse de le solliciter par l'oppression de son cœur, par la tristesse de son regard, par le cri échappé

de sa poitrine. Quelle angoisse donc pour qui entend cette éternelle réponse : A cette heure tu cherches du rafraichissement? Tu ne peux en recevoir. Un chaos immense nous sépare (1). Elle voudrait bien, il est vrai, ne plus penser à Dieu, vu la peine qu'elle ressent de l'avoir perdu; mais elle ne peut point ne pas y penser, par l'effet du grand besoin qu'elle en éprouve, Dieu l'a pour toujours oubliée (2); elle voudrait l'oublier, elle aussi; mais elle ne le peut. Dieu est Dieu parce qu'il n'a pas besoin de nos hommages, ni de notre amour (3). Mais la créature, par cela même qu'elle est la créature, a un besoin continuel, indestructible du créateur. Dieu peut donc oublier le damné; le damné ne peut à son tour oublier Dieu; et parce que son crime sur la terre fut d'avoir par malice refusé de penser à Dieu; il est par la compensation la plus juste, obligé dans l'enfer à y penser sans cesse pour son tourment.

Le damné ne peut faire autrement que de penser continuellement à Dieu; il ne peut même ne pas le connaître distinctement, et c'est pour cela encore qu'il lui est dur, insupportable d'en être éloigné. Les malheurs ne se sentent qu'à moitié, lorsqu'une partie des pertes éprouvées échappe à la réflexion de l'esprit, et partant aussi à la sensibilité du cœur. C'est précisément pour cela que la perte qui se fait de Dieu par le péché en cette vie, est peu sentie du pécheur; parce que, dit saint Jean, le péché même est un obstacle qui empêche de voir et de connaître Dieu (4). D'ailleurs l'âme renfermée dans le corps comme dans une prison d'argile, ne peut voir Dieu que dans le miroir des créatures, dans

(1) Insuper nos et vos magnum chaos firmatum est (*Zvang.*).

(2) Nescio vos (*Matth.* XXV).

(3) Deus meus es tu; quoniam bonorum meorum non eges (*Ps.* xv).

(4) Omnis qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum (*I. Jo.* III).

l'énigme de ses œuvres, par les fenêtres des sens ; elle ne comprend donc pas ce que c'est que de perdre Dieu ; elle n'expérimente que confusément la peine qu'inflige cette perte, parce qu'elle ne connaît Dieu que confusément.

Mais lorsque la figure de ce monde aura disparu, lorsque le prestige et l'illusion des objets sensibles se seront évanouis, lorsque l'âme sera sortie du corps, alors, de même, dit l'Écriture, que celui qui s'est endormi dans les ténèbres, voit clairement le matin, à son réveil, tous les objets qui l'environnent ; ainsi l'âme, au sortir du corps, voyant les choses à la lumière et au jour de l'éternité, les voit avec une parfaite netteté de conception, avec une parfaite distinction d'idées, telles qu'elles sont réellement en elles-mêmes (1). Elle voit que ce ne furent pas les créatures aimées par elle si excessivement, mais bien le Créateur oublié d'elle et outragé si insolemment, qui était le principe de son être, l'âme de ses mouvements, et qui devait être le centre de son repos, le terme de ses désirs, la fin de son existence, l'unique objet de sa félicité. Elle acquiert l'idée pure, simple, claire, distincte de la majesté infinie, de l'infinie beauté de Dieu ; beauté qui n'a qu'à se montrer un seul instant pour ravir et attirer tous les cœurs pendant l'éternité entière (2).

Mais, dit saint Isidore, ô connaissance, ô lumière de Dieu, plus douloureuse et funeste au damné que l'ignorance, que les ténèbres mêmes ! Ce n'est pas la connaissance accordée au mérite, c'est la connaissance infligée comme un châtiement. Ce n'est pas la lumière de la gloire, c'est la lumière de la réprobation. Ce n'est pas la vision de l'amour céleste qui unit les âmes à Dieu et les fait devenir une même chose avec

(1) *Evigilabunt alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper (Dan. xii).*

(2) *Peccator videbit (Ps. cxl).*

lui, par l'effet même de cette vision (1). Mais c'est la vision de la haine infernale, qui éloigne de lui les âmes; en sorte que ces âmes voisines de lui pour le connaître, en sont éloignées quant à la jouissance et à la possession. Ce n'est pas cette vision de Dieu face à face qui rend heureux les élus; mais la vision de Dieu dans sa terrible obscurité qui épouvante les réprouvés; ce n'est pas la vision de Dieu béatifiante, mais la vision qui désespère (2). Et voilà pourquoi le Prophète a dit que le pécheur verra, mais que cette vision sera pour lui un nouveau motif de colère, d'indignation, de dépit, de frémissement et de rage; ainsi il voit éternellement Dieu qui l'écrase, et il désespère de jamais voir Dieu qui le béatifierait : *Videbit et irascetur!* Les réprouvés ne peuvent s'empêcher de toujours penser à lui, de le connaître clairement; ajoutons : ils ne peuvent s'empêcher de le désirer.

Cette connaissance pure, distincte, qu'ont les damnés des grandeurs et des perfections de Dieu, éveille en eux une inclination violente qui les pousse vers Dieu. L'idée claire fait naître un sentiment vif; l'esprit entraîne après lui le cœur. Connaissant le souverain bien, le bien infini qui est Dieu, ils sont nécessités à le désirer. Dieu n'est pas un bien adventice, accidentel, indifférent pour l'âme humaine, mais un bien final, essentiel, nécessaire. L'inclination, l'attrait vers Dieu, le désir de Dieu est l'unique passion, l'unique affection qui survit dans l'âme séparée du corps et qui l'accompagne au delà du tombeau. Or cette inclination n'est pas un miracle de la grâce, mais un élan de la nature; ce n'est pas

(1) Cum apparuerit, similes ei erimus. quia videbimus eum sicuti est (1 Jo. III).

(2) Lumen habent ad desperationem ut videant, unde doleant; sed non habent ad consolationem ut videant, unde gaudeant (S. Isid.).

pour l'âme pécheresse la charité théologique, cette charité divine qui donne droit à la possession de Dieu et en opère l'investiture; mais c'est la tendance et la propension que, par sa nature propre, toute créature raisonnable manifeste envers Dieu en tant qu'il est sa dernière fin, propension qui n'est pas anéantie dans l'âme pécheresse par le péché qui l'éloigne de Dieu. Ainsi avec un désir très-ardent d'aller à Dieu, elle conserve en elle la culpabilité du péché qui doit l'en tenir très-éloignée; avec un penchant violent qui l'attire à Dieu, elle conserve en elle-même le crime qui doit éternellement la repousser, parce qu'elle a perdu le droit de le posséder comme son rémunérateur, mais non l'instinct d'aspirer à lui comme à sa dernière fin. Tel un fils déshérité par son père perd le droit à l'hérédité, mais non le désir ardent et le besoin de la posséder.

Maintenant réunissez ensemble toutes ces circonstances: penser toujours à Dieu, toujours clairement le connaître, toujours le désirer ardemment, et ne le posséder jamais. Hélas! il ne saurait y avoir d'esprit assez perspicace pour concevoir, de langue assez éloquente pour exprimer une peine semblable, une semblable douleur! Saint Jean Chrysostome dit que c'est là proprement la peine des peines, le tourment des tourments, qui surpasse tous les autres, qui les absorbe tous, et qui constitue le mystère des peines de l'enfer.

En ce monde quand les âmes saintes perdent Dieu par mérite, ce n'est point là, nous l'avons dit, une perte réelle de Dieu; c'est le Dieu qu'elles aiment, qui se cache d'elles pour les engager à l'aimer davantage. Elles ne le voient plus; elles ne l'entendent plus; il semble qu'il les ait abandonnées; mais dans cette état d'obscurité et d'abandon apparent, une voix secrète s'élève du fond de leur cœur, la voix de l'Esprit-Saint lui-même qui est en elles, qui les avertit, qui les assure qu'elles sont toujours filles de Dieu,

que Dieu est à elles et qu'elles sont à lui (1). Elles pleurent et sont dans la joie ; elles semblent délaissées ; et elles sont tranquilles et pacifiques dans l'amertume de leur peine, dans le deuil de leur délaissement. Elles sont tourmentées par la sévérité de Dieu ; et elles aiment le Dieu, cause de leur tourment. Elles sont affligées et gémissantes ; et elles ne désirent autre chose que de s'élever à un amour plus véhément, pour voir s'accroître encore leur affliction et leur douleur. Pourtant ce regret de ne pouvoir trouver ce Dieu, qu'ici-bas elles ne connaissent qu'en énigme, est quelque chose de si excessif qu'il dépasse toute idée, échappe à toute expression. Tellement qu'une de ces âmes me disait : je consentirais plutôt à faire le tour du monde marchant les pieds nus sur le sol embrasé, que de souffrir un seul quart d'heure la peine que j'endure. Or si telle est la peine que produit dans l'âme juste la séparation d'avec Dieu, la perte de Dieu seulement temporelle, seulement apparente ; que sera-ce de la peine que produira dans l'âme réprouvée la séparation véritable et réelle, la perte éternelle, absolue de son Dieu ?

Plus réelle est la perte que fait de Dieu le pécheur par le péché ; mais cette perte n'est pas sentie, n'est pas comprise telle qu'elle est en elle-même ; et cela premièrement parce qu'ici-bas le pécheur ne connaît pas Dieu assez clairement ; et par conséquent il ne peut ressentir en son entier la perte qu'il fait. En second lieu, comme nous l'avons vu, cette perte de Dieu n'entraîne pas par elle-même la perte de tous les autres biens, futiles, il est vrai, stériles, vains, ne méritant pas même le nom de biens ; mais qui étant des biens sensibles, suffisent ici-bas pour offrir une triste compensation de la perte de la grâce, qui est une chose invisible ; suffisent pour

(1) *Ipse spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei (Rom. VIII).*

enivrer, pour assoupir l'esprit, divertir, occuper et distraire le cœur, de manière à ce qu'il ne voie pas le vide qu'y a laissé le Dieu qui en est sorti ; de manière à ce qu'il ne sente pas les remords de la conscience qui cherche son Dieu. Hélas ! dit saint Augustin, de même qu'un pauvre mari, en s'éloignant de son domicile se délivre et se distrait des emportements d'une femme querelleuse (1), ainsi les pécheurs en se livrant aux divertissements, aux plaisirs, aux passe-temps, aux spectacles, y cherchent et y trouvent une diversion, une distraction propre à assoupir la douleur de la perte qu'ils ont faite de Dieu, dans la séparation où ils vivent de Dieu par le péché. En troisième lieu la perte de Dieu par culpabilité, est, il est vrai, une perte véritable et réelle, mais elle n'est pas absolue, irréparable, éternelle. Quand on perd Dieu par le péché, il demeure toujours l'espérance de le retrouver par le moyen du repentir. Dans le cœur des plus grands pécheurs se conserve toujours cette secrète espérance, qui leur fait dire en eux-mêmes : oh ! un jour je me réconcilierai avec Dieu ! Lorsque je serai délivré de cette occasion, lorsque cette passion se sera calmée, quand j'aurai passé le temps de ma jeunesse, je quitterai le péché pour chercher la grâce, je ferai une bonne confession, je me convertirai et je ferai ma paix avec Dieu. Souvent, il est vrai, le pécheur est la dupe de cette espérance ; mais en attendant elle suffit pour diminuer le sentiment, la peine de la perte qu'ils ont faite par le péché ; et la possibilité de retrouver Dieu dans l'avenir les empêche de ressentir d'une manière aussi vive le malheur d'en être séparés dans le présent. Toutefois, combien encore est pénible pour l'âme pécheresse, même dès ce monde, cette perte de Dieu par culpabilité ! Elle suffit pour

(1) *Mulier rixosa conscientia mala (S. Aug.)*.

empoisonner tous les plaisirs, dégoûter de toutes les délices, bannir du cœur tout véritable contentement, toute tranquillité, toute paix ; pour ouvrir dans le cœur de navrantes blessures, éveiller de cuisants remords, créer de terribles alarmes, des appréhensions funestes, procurer de tristes journées et des nuits pires encore, rendre la vie pesante, insupportable, odieuse, jusqu'à pousser souvent au suicide. Hélas ! un cœur séparé de Dieu par le péché, c'est un cœur inquiet, un cœur travaillé, un cœur torturé, un cœur bourreau de lui-même. Vous nous avez formés pour vous, ô mon Dieu ! et notre cœur est toujours inquiet, jusqu'à ce qu'il se repose en vous (1). Or si cette perte de Dieu en ce monde, bien qu'elle soit peu comprise, parce que Dieu est peu connu ; bien qu'elle ne soit pas une perte sans compensation aucune, parce qu'il y a ici-bas de quoi se distraire et s'étourdir ; bien que ce ne soit pas une perte sans espérance, parce qu'il est loisible au pécheur de la faire cesser en détestant le péché, si pourtant c'est une perte qui met à une torture aussi affreuse l'esprit et le cœur ; que sera-ce de la perte de Dieu par le châtement dans l'autre monde, là où Dieu sera connu clairement pour le souverain bien qu'il est ; là où il n'y aura pas d'autre bien capable de compenser la perte du Dieu créateur ; là où ne peut plus se conserver l'espérance de pouvoir jamais retrouver un jour ce qu'on a perdu ?

Puisque ce bannissement de devant la divine présence une fois prononcé sera irrévocable, vainement les malheureux s'écrieront-ils du fond de l'abîme : O Dieu, laissez-nous, de grâce, au moins une seule fois, apercevoir ce visage qui sauve (2) ! Ils ne recevront pas d'autre réponse que celle-ci :

(1) *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te (S. Aug.).*

(2) *Ostende faciem tuam et salvi erimus (Ps. LXXIX).*

Vous n'êtes pas mon peuple, et je ne suis pas votre Dieu : *Vos non populus meus !* Hommes à l'œil profane, aux regards lascifs, qui ne fûtes sensibles qu'à la beauté charnelle, coupables adorateurs de terrestres idoles, allez retrouver dans le fond de l'enfer cette créature malheureuse à laquelle vous enlevâtes le trésor de sa pudeur, cette créature complice de vos désordres, maintenant compagne de votre deuil et de votre éternel châtement. Allez jouir de cette présence qui vous fit goûter quelques instants de délices homicides. Contemplez à votre aise ces traits qui allumèrent en vous le feu de l'amour profane, et qui maintenant allument sur vous le feu de la colère éternelle. Vous disiez dans l'excès de votre passion que vous ne connaissiez pas d'autre bonheur que d'être auprès d'elle et de lui prodiguer vos caresses. Or, la voilà pour toujours près de vous, pour toujours devant vous; fixez bien ici vos regards; vous pouvez à plaisir jouir de ce visage, autrefois si séduisant, aujourd'hui si repoussant et difforme, qui jadis faisait votre bonheur et maintenant vous désolé!

Mais pour ce qui est de la face divine, que les anges admirent, dans laquelle se complaisent les saints, sans pouvoir s'en rassasier jamais, dont la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ne perd jamais sa grâce, son éclat, dont les purs attraités, les charmes infinis ravissent tous les cœurs sans les corrompre, qui seule peut être caressée sans remords, aimée sans péril, vous ne la verrez jamais. Dieu la dérobe, la dérobera toujours à vos regards. Hélas ! dit l'Écriture, par suite de cette perte, de cette privation, l'âme des réprouvés sera continuellement en proie à un tourment épouvantable, horrible (1).

(1) *Cruciaturs spiritus eorum in ipsis (Job. x).*

La loi d'aimer Dieu par-dessus toute chose ne saurait au fond être un poids pour la créature ; mais elle est, au contraire, un privilège, un bénéfice. Or, ce privilège et ce bénéfice sont retirés au damné. Non-seulement il est dispensé de l'obligation, mais il est dépouillé de l'honneur, de l'avantage de pouvoir aimer Dieu. Parce qu'il ne voulut pas dans la vie l'aimer en vertu du précepte, il est dans l'enfer nécessité à le haïr par le désordre de la volonté. Il ne voulut pas l'aimer par élection de mérite ; il le hait par nécessité de châtement. Les doux noms sous lesquels Dieu nous permet de l'invoquer parmi les peines de la vie présente, par exemple les noms de Père, en vertu de notre adoption ; de Rédempteur, pour ses bienfaits ; d'Ami, pour la confiance qu'il inspire ; d'Époux, pour la tendresse dont il fait preuve, sont interdits au réprouvé ; il ne peut en faire usage ; pour lui, ils sont changés en ces titres terribles de juge sévère, de souverain vengeur, d'implacable ennemi. Il ne lui est accordé de voir et de considérer Dieu que sous ces derniers aspects ; et ainsi il est mis dans la dure nécessité de le haïr. Dieu haï du pécheur, telle est la triste situation du damné dans l'enfer ; et pour cela la damnation est appelée dans l'Écriture le temps de la haine (1), et l'enfer le puits de l'abtme, le séjour de l'inimitié irrévocable, éternelle (2).

Mais la haine passionnée du damné contre Dieu ne lui ôte pas, nous l'avons déjà dit, le désir naturel de posséder Dieu. L'inclination vers Dieu, qui fut mise dans son cœur pour sa consolation, lui demeure pour son châtement. Dieu ne cesse de l'attirer à lui par le charme de ses attraits, tandis qu'il le repousse par la rigueur de ses vengeances. Cette inclination, si vive par instinct, devient encore plus vio-

(1) Tempus odii (*Eccli.* III).

(2) Appellavitque eum Inimicitias (*Gen.* XXVI).

lente sous les étreintes de l'extrême misère. L'impulsion de la nature est fortifiée par l'horreur de la condition. Dans l'excès des maux qui le torturent, l'union avec Dieu serait le seul moyen de les éviter. Il court donc, il fait effort, il s'élançe vers Dieu, non-seulement pour trouver en lui le souverain bien, mais encore pour se soustraire au souverain mal.

Le voilà donc placé dans un état contradictoire, dans un état où l'extrême besoin qu'il a d'aimer Dieu, pour être secouru de lui, le réduit à l'horrible nécessité de le haïr, d'après le refus que Dieu lui fait de se laisser aimer de lui ; dans un état où, continuellement attiré vers Dieu par la loi de sa nature, il en est constamment repoussé par le désordre de sa faute ; dans un état où il ne peut s'unir à Dieu comme ami à cause de son péché, ni ne peut se résigner à en demeurer séparé à cause de son inclination instinctive ; dans un état où il ne trouve jamais le Dieu qu'il cherche, et où il rencontre toujours le Dieu qu'il évite ; dans un état où, cherchant le Dieu compatissant, il n'aperçoit que le Dieu irrité ; désirant le Dieu père, il ne trouve que le Dieu juge ; soupissant après le Dieu époux, il ne se trouve en face que du Dieu ennemi ; et pendant qu'il brûle d'ardeur pour lui comme centre de toute félicité, il le déteste comme auteur de son supplice. De là, quel tourment ! quel déchirement de cœur ! quelles tortures (1) !

S'il pouvait au moins dissimuler, assoupir les élans de son cœur vers Dieu, puisqu'il ne peut les satisfaire ! Mais, hélas ! sa chaîne est si forte qu'il ne peut plus la rompre, tout en ne sachant pas la supporter. Son inclination est telle qu'il ne peut ni en supprimer la cause, ni en empêcher les effets.

(1) *Cruciaturs spiritus eorum in ipsis (Job, x).*

L'ardeur de ses désirs est telle qu'il ne peut ni les étouffer dans leur principe, ni en atteindre l'objet. Sa passion est telle qu'elle conserve toujours la même violence, bien qu'il n'y ait aucun espoir de pouvoir jamais la satisfaire. De même qu'un oiseau, fixé à terre par les lacets de l'oiseleur, se soulève et s'élance à tout instant avec impétuosité vers le ciel, et ne se lasse point de renouveler des tentatives et des efforts toujours inutiles et toujours frustrés, en sorte que l'opposition continuelle qu'il rencontre ne sert qu'à l'irriter sans le décourager; ainsi, selon Job, le damné a beau éprouver l'inutilité des efforts qu'il fait pour aller à Dieu, il les redouble avec d'autant plus d'impétuosité qu'il sent de plus en plus ardente la soif de voir Dieu (1). De même qu'un torrent furieux, si dans l'impétuosité de sa course il rencontre une digue qui l'arrête, se replie et se rejette en frémissant avec plus de furie sur lui-même; ainsi, lorsque les courants impétueux des désirs passionnés qui précipitent une âme vers son Dieu viennent à être refoulés et repoussés de Dieu même, ils se replient sur elle avec plus de violence et ne font que l'oppresser et la tourmenter de plus en plus (2).

Mais, en ce monde même, il arrive, selon la remarque de S. Augustin, que l'amour déçu se convertit en fureur (3). Aussi, lorsque vous aimez une créature qui ne veut pas entendre parler de vous, vous finissez par la prendre en haine, par vous irriter et par devenir furieux contre elle. Mais comme cette fureur est tournée contre un objet qui, tout en vous irritant par son dédain, ne cesse de vous captiver par ses charmes, votre fureur alors est encore de l'amour, en même temps que votre amour s'allie à la fureur; vous la

(1) Tenebitur planta ejus laqueo et exardescet contra eum sitis (*Job. xviii*).

(2) Cruciatu spiritus eorum in ipsais (*Job x*).

(3) Frustrata cupiditas vertitur in furorem (*S. Aug.*).

haïssez sans lui vouloir du mal, et vous l'aimez, mais en lui enviant son bonheur. Ainsi l'âme rebutée de Dieu devient furieuse; elle se retourne avec un regard diabolique contre le Dieu qu'elle désire; mais parce que ce Dieu qu'elle désire n'est pas seulement le Dieu aimable, mais le Dieu souverain, elle ne cesse de le désirer, tout en le haïssant. Ainsi elle désire toujours celui qu'elle hait, et toujours elle hait celui qu'elle désire. Elle le hait et elle se repent de sa haine, parce que son Dieu est un bien infini. Elle le désire ardemment et elle se repent de son ardent désir, parce qu'il est un juge sévère, un implacable ennemi. Aussi voudrait-elle tantôt extirper de son cœur l'instinct qui la pousse vers lui, et tantôt rompre ses chaînes et franchir d'un seul élan le chaos qui la sépare de lui. Tantôt elle voudrait être absorbée par lui dans le ciel; tantôt elle voudrait le voir avec elle tourmenté dans l'enfer. Tantôt elle court vers lui avec impétuosité; tantôt elle lui tourne le dos avec horreur. Tantôt elle essaye de voler et de se jeter dans son sein; tantôt elle s'élançe pour le transpercer. Tantôt elle voudrait l'embrasser et tantôt le tuer; elle le cherche et le fuit; elle le désire et l'évite; elle soupire après lui et le déteste; elle l'admire et le blasphème; et de là un tourment atroce, une insupportable fureur : *Cruciaturs spiritus eorum in ipsis.*

Mais comme elle le désire sans pouvoir le contempler, ainsi elle le hait sans pouvoir se venger. Comme elle l'aime sans obtenir de le posséder, ainsi elle le déteste sans pouvoir lui nuire; comme son amour est sans douceur, ainsi sa haine est sans satisfaction. L'amour la tourmente, parce qu'elle n'en possède pas l'objet; la haine la tourmente aussi, parce qu'elle est impuissante; elle aime, sans le plaisir d'aimer; elle hait, mais sans l'assouvissement de la haine; son amour n'unit point les deux objets; sa haine ne les sépare jamais complètement; c'est un amour qui fait d'inutiles

efforts pour saisir l'objet aimé, une haine qui fait de vaines tentatives pour détruire son ennemi ; un amour qui ne peut parvenir jusqu'à celui qu'il aime, une haine qui ne peut se soustraire à l'objet détesté. Donc, comme un navire battu par deux vents contraires, dont l'un le pousse vers le rivage et l'autre l'en éloigne, ne pouvant résister à ces deux impulsions contraires, finit par sombrer au fond des eaux et se perdre ; ainsi l'âme damnée, combattue, torturée et déchirée par ces deux affections contraires, l'amour et la haine, dont l'une continuellement l'attire vers Dieu, et l'autre continuellement aussi la sépare de ce Dieu en qui elle trouverait sa félicité, l'âme, excédée par la violence de la tempête, finit par s'abandonner elle-même, par faire naufrage, et par se perdre dans le gouffre du désespoir (1). Et cette tempête, ce tumulte, ce désordre, cette désorganisation, cette lutte, cette monstruosité intestine, ce déchirement affreux ; tout cela devra être supporté dans le même degré de force, d'intensité, de furie pendant toute une éternité. Oh ! cruel sort ! oh ! horrible catastrophe ! oh ! perte épouvantable, indicible, que fait l'âme au jour où elle perd son Dieu !

DEUXIÈME POINT. Lorsque saint Paul prit congé des bons fidèles d'Éphèse : « O vous, fils de mon zèle, leur dit-il, c'en est fait, il faut que je me sépare de vous et pour toujours. Je sais que nul d'entre vous à qui j'ai annoncé l'Évangile de Jésus-Christ n'entendra plus ma voix, ni ne verra plus mon visage (2). » A ces paroles de l'apôtre, dit le Texte sacré, on vit la pâleur, la tristesse se peindre sur tous les visages, la douleur et l'angoisse brisèrent tous les cœurs, les larmes roulèrent dans tous les yeux, les soupirs, les gémissements,

(1) Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me (Ps. lxxviii).

(2) Ego scio quoniam amplius non videbitis faciem meam vos omnes per quos transivi prædicans verbum Dei (Act. xx).

les sanglots s'échappèrent de toutes les poitrines; et tous, fondant en larmes, se jetaient au cou de Paul, le serraient dans leurs bras, et couvraient de baisers ce visage qu'ils ne devaient plus voir (4).

Or si la perte du grand apôtre, perte de peu d'instants, puisque s'ils ne le revoyaient plus sur la terre, ils le reverraient sous peu dans le ciel, fut si douloureuse et amère aux premiers chrétiens, que sera-ce, M. C. F., si notre âme, au sortir du corps, vient à s'entendre dire : « Arrière, arrière, âme infidèle et ingrate ! tu ne verras plus jamais, pour une éternité, la face de ton Dieu !

Oh ! sentence ! oh ! condamnation ! Qui pourra jamais en mesurer l'étendue ? Ah ! s'il était possible d'en donner la moindre idée, le malheureux riche de l'Évangile n'aurait pas manqué d'en esquisser au moins une ébauche ! Mais non ; le réprouvé, frappé au sortir du corps de cette horrible parole comme d'un coup de foudre, éperdu, désolé, accablé, se contente de porter en haut son regard, comme pour y rencontrer Dieu, et se convaincre s'il est bien vrai, comme il vient de l'entendre, qu'il doit être séparé de Dieu pour l'éternité ; et ne voyant point Dieu, après un coup d'œil qui exprime le plus ardent désir, le plus violent transport, bien convaincu qu'effectivement Dieu est à jamais perdu pour lui, il abaisse de nouveau son regard sur lui-même ; il cherche en lui-même le Dieu qu'il lui est interdit de trouver au dehors, et ne le trouvant pas non plus en lui-même, et contemplant le gouffre profond, le vide immense que cette absence de Dieu a creusé dans son pauvre cœur, il tombe en une profonde tristesse ; il se plonge dans son deuil, il de-

(3) *Magnus fletus factus est omnium et procumbentes super collum Pauli. osculabantur eum dolentes maxime in verbo quod dixerat, quoniam amplius faciem ejus non essent visuri (Act. xx.).*

meure immobile dans le sombre silence du désespoir et de la douleur, convaincu que ses efforts sont vains, et que cette perte est également impossible à décrire et à réparer.

Hélas ! qu'êtes-vous, perte d'un père, d'une mère, d'un fils, d'une épouse ? Perte de fortune, de santé, d'honneurs, qu'êtes-vous en comparaison de la perte de Dieu ? Pourtant chacune de ces pertes éprouvée séparément épuise en un instant la patience de l'âme la plus forte qui doit la subir, et désespère l'éloquence de la douleur qui doit la déplorer.

Observez ce qui se passe dans une personne vivement affectée de l'une de ces pertes. Elle est là abattue, taciturne, le front plissé, le regard terne, le visage livide, les lèvres comprimées par un sombre silence. Elle n'ose faire le récit d'un malheur qu'elle se croit impuissante à exprimer. Que si sa tristesse, lassée de souffrir en silence, vient à essayer de se produire au dehors et d'épancher dans une oreille amie le secret de sa douleur, elle ne dit autre chose, si ce n'est : Je ne puis exprimer ce que je souffre. Ceux mêmes qui viennent pour consoler cette personne inconsolable, au lieu de parler, imitant les amis de Job, se contentent de demeurer là muets auprès d'elle, pleurant avec elle. Or, que serait-ce si toutes ces pertes se réunissaient ensemble pour désoler un cœur mortel ? Comment et où trouver des expressions pour exprimer une pareille douleur ? Que dirons-nous ensuite de la perte qui surpasse et excède à l'infini toutes les autres pertes réunies ensemble, la perte de ce grand Dieu, si aimant, si digne de tout amour ; de ce grand Dieu pour la possession duquel fut créée toute âme humaine ?

Grand Dieu ! et il sera possible que parmi les fidèles réunis en ce temple de Dieu, sur la terre, il s'en trouve quelqu'un qui sera pour toujours exclu du temple de Dieu dans le ciel ? Que parmi ces fidèles qui honorent les saints, quelques-uns soient pour jamais exclus de leur bienheureuse

compagnie? Que parmi ces fidèles qui adorent Jésus-Christ sous le voile du sacrement, quelques-uns ne le voient jamais dévoilé à leurs regards dans la gloire céleste? Que parmi ces fidèles qui maintenant louent Dieu et le désirent, un jour quelques-uns ne fassent que le maudire, le blasphémer et le haïr? Que parmi ces créatures intelligentes, créées de Dieu pour jouir à jamais de Dieu, il y en ait quelqu'une, une seule, qui ne verra jamais, dans l'éternité, la face adorable de Dieu?

Oui, oui, ils s'en trouve ici de ceux à qui un pareil châtiement n'est que trop réservé! Or voulez-vous savoir qui ils sont? Voulez-vous les discerner? Voulez-vous reconnaître si vous-mêmes vous n'êtes pas de ce nombre? Sachez que c'est vous, ô hommes profanes, esclaves vendus au monde et aux passions, vous qui renoncerez facilement et pour toujours à Dieu et à son paradis, si vous étiez laissés à vos plaisirs et à vos passetemps sur cette terre; vous qui si facilement vous passez de Dieu; vous qui de sang-froid et avec une complète indifférence vous privez de la grâce et de l'amitié de Dieu; vous qui, comme parle saint Paul, isolés de la société du véritable Israël, et de l'esprit de la vraie Église, étrangers à toute communication de la grâce, à toute promesse de la gloire, vivez dans le monde, par rapport à Dieu, comme si Dieu n'existait pas, ou du moins comme s'il n'y avait pas de Dieu pour vous (1). Hélas! cœurs infortunés, les plus misérables qui puissent être, vous me faites tout à la fois horreur et compassion! Il est certain, il est de toute certitude, que Dieu un jour fera de votre faute même votre éternel supplice. Votre faute présente est de n'avoir nul souci de l'union avec Dieu

(1) Alienati a conversatione Israël, hospites testamentorum et sine Deo in hoc mundo (*Eph. II*).

par la grâce. Votre supplice sera d'être pour toujours exclus du bonheur de contempler sa face dans la gloire. Ah ! tremblez, malheureux ! Dieu saura bien se passer de vous, comme vous savez aujourd'hui vous passer de Dieu. Vous repoussez Dieu continuellement et de votre esprit et de votre cœur ; il saura bien vous repousser de devant sa face. Pour le présent, vous ne redoutez point la perte de Dieu. Donc vous ne l'aimez point. Ne l'aimant point, vous méritez de le perdre ; et méritant de le perdre, vous le perdrez. Dès à présent séparés, excommuniés de Dieu par votre culpabilité, vous serez séparés, excommuniés de lui pour votre châtement ; l'apôtre l'a dit : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème (1) ! » Si je vous disais le contraire, je vous tromperais ; à une âme qui ne redoute pas la perte de Dieu, je ne saurais dire que j'espère son salut éternel. Mais non, je vois que la seule menace de cet épouvantable châtement d'être pour toujours privés de contempler l'ineffable beauté de Dieu, pour toujours exilés de sa présence, vous fait pâlir, vous serre le cœur, vous navre, vous consterne et vous abat. Je commence à espérer quelque chose de vous et pour vous. Vos désordres n'ont pas encore étouffé en vous tout sentiment d'amour de Dieu. Victimes de tant de passions, vous appartenez encore à Dieu par un fil, par une étincelle d'amour initial. Ah ! ravivons cette étincelle déjà prête à s'éteindre ! faites revivre en vous l'amour, le désir de Dieu, en renonçant à tout amour profane ; hâtez-vous de faire votre paix avec Dieu par la pénitence. Jurez aujourd'hui de renoncer à chercher d'autre bien que Dieu sur la terre et de mériter ainsi de lui être à jamais unis dans le ciel ; jurez

(1) Si quis non amat Dominum Nostrum Jesum Christum sit anathema (I Cor. xvi).

de ne plus vivre que pour Dieu et avec Dieu dans le temps, et vous mériterez de régner avec Dieu, de jouir de la vue de Dieu dans l'éternité : *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (1). Ainsi soit-il !

(1) *Ps.* LXXII.

SEIZIÈME HOMÉLIE

LE MAUVAIS RICHE EN ENFER

OU L'ÉTERNITÉ DES PEINES

..... *Qui non noverunt Deum, et qui non obediunt Evangelio Domini Nostri Jesu Christi, qui pœnas dabunt in interitu æternas* (II Thess. 1).

Ils ne connaissent pas Dieu; ils n'obéissent pas à l'Évangile de Notre-Seigneur Jesus-Christ; ils subiront la peine d'une mort éternelle.

PAR ces terribles paroles de son Apôtre, le Seigneur nous a clairement révélé que le supplice des pécheurs sera éternel. Or dans l'expression même de son indignation, le Seigneur, dit saint Basile, use de miséricorde envers eux; la menace même de les perdre que leur fait sa justice, n'est qu'une industrie de son amour qui voudrait les sauver (1). De même, ajoute saint Jérôme, que celui qui vous crie : « gare à vous ! » ne veut pas vous faire de mal, de même lorsque par anticipation Dieu proclame les peines éternelles du péché, il est évident qu'il veut y soustraire le pécheur (2).

Mais hélas ! reprend saint Basile, pendant que le Seigneur se montre sévère dans ses paroles, afin de nous épargner la réalité, et nous menace en juge, afin de pouvoir un jour nous récompenser en père, le démon au contraire nous parle en ami, afin de pouvoir un jour nous tourmenter en tyran.

(1) *Indignans miseretur, salvare desiderat* (S. Basil.).

(2) *Qui prædicat pœnas non vult punire peccantes* (S. Hieron.).

Aussi pendant que Dieu nous inspire la crainte des peines éternelles pour nous sauver, notre ennemi s'évertue à détruire en nous cette crainte salutaire pour nous perdre (1). Par l'organe d'hommes aussi présomptueux et impies qu'ils sont stupides et ignorants, il fait ce qu'il peut pour persuader qu'il est impossible de concilier avec l'infinie bonté de Dieu, la condamnation des créatures coupables à des peines éternelles, et que l'enfer n'est lui-même qu'un supplice passager, qui vieillit avec le temps et doit certainement prendre fin (2).

Or, pour nous prémunir contre les doctrines que les satellites de l'enfer, même dans nos contrées catholiques, vont semant çà et là pour dissiper toute crainte de l'enfer, consultons encore aujourd'hui la condition désespérée du mauvais riche, et étudions attentivement dans ses principes, dans ses raisons, dans ses convenances le dogme si important de l'éternité des peines; voyons comment cette éternité des peines est nécessairement exclue par la véracité de Dieu, par sa justice; et comment elle est le plus raisonnable, le plus juste châtiment du péché. En ravivant en nous cette foi aussi salutaire que terrible, nous apprendrons à trembler toujours, à la pensée que Dieu se doit lui-même de punir éternellement dans la vie à venir ceux qui dans la vie présente refusent de le connaître, ou ne le connaissent que pour lui désobéir, le mépriser, et l'outrager : *Qui non noverunt Deum, etc.*

PREMIER POINT. Il y eut dès le temps de David, et il y a encore dans le monde des hommes téméraires, de faux sages, qui n'ayant d'autres principes que ceux de l'erreur, d'autre logique que celle des passions, cherchent, jusque dans les attributs divins, des arguments pour révoquer en doute les

(1) Deus timorem ingerit, diabolus adimit (S. Basil.).

(2) Æstimabit (ou, selon les interprètes, æstimare facit) abyssum quasi senescentem (Job XLV).

divines menaces. Comment est-il possible, disent-ils, que le Dieu d'infinie bonté soit susceptible d'une colère éternelle, et inflige aux pécheurs d'éternels châtimens (1) ?

Mais le mauvais riche dans l'enfer a réfuté ce raisonnement. Abraham, dont il implore un léger rafraîchissement, un bien faible allègement à sa peine, lui déclare dans les termes les plus clairs, que toute communication, tout passage est éternellement impossible de l'enfer au ciel, et que, sans adoucissement aucun, il devra souffrir à jamais la même peine et la même douleur. Or que fait le mauvais riche, que répond-il à cette terrible déclaration ? Il reporte sur lui-même un regard confus et désespéré, mais il ne s'en prend pas à Dieu. Il déplore sa cécité, sa stupidité ; il voudrait que d'autres ne devinssent pas ses imitateurs. Mais il n'a garde de s'emporter, ni de se plaindre de la bonté divine. Il semble étrange que le mauvais riche sollicite un adoucissement de sa peine, et qu'il n'insiste pas pour en voir abrégier la durée. Il demande que ses parents soient informés des maux qu'il souffre, afin qu'ils n'aient pas à les souffrir eux-mêmes ; mais il ne sollicite nullement sa propre délivrance. Ah ! il ne faut pas, nous dit saint Grégoire, que les apparences de cette résignation désespérée, nous induisent en erreur et nous persuadent que le damné a quelque espérance. Il faut savoir que les premiers à reconnaître ce qu'il y a de raisonnable dans l'éternité des peines, ce sont précisément les réprouvés eux-mêmes qui en sont victimes. Il faut savoir aussi que Dieu non-seulement dans le ciel, où il récompense éternellement, mais encore dans l'enfer, où il punit éternellement, est reconnu pour infiniment miséricordieux et bon ; et que l'éternité des peines, même pour le damné qui en est vic-

(1) Numquid in æternum irasceris nobis, Domine (Ps. LXXXIV).

time, est reconnue compatible et en harmonie avec la bonté divine : O Dieu, vous êtes miséricordieux partout et jusque dans les enfers (1)!

En effet, l'Incarnation, la Passion, la mort du Fils de Dieu pour l'amour de l'homme, c'est la preuve d'une infinie miséricorde ; c'est un remède infini qui suppose dans l'homme une infinie misère, un mal infini, le péché, c'est-à-dire qui suppose l'éternité des peines. Si dans la Rédemption il n'eût été question que de délivrer l'homme de maux purement transitoires et bornés, si les peines encourues par l'homme pécheur ne devaient pas être éternelles, on ne comprendrait pas assez, on ne serait pas assez contraint d'admettre qu'un Dieu dût nécessairement mourir pour libérer cet homme pécheur. Donc, si vous ôtez le dogme de l'éternité des peines, vous verrez vaciller encore le dogme de l'Incarnation et de la mort du Fils de Dieu ; le dogme de la manifestation d'une infinie bonté ; vous verrez vaciller toute l'économie de la Rédemption, vaciller tout le christianisme.

Mais comme le mal infini de l'éternité des peines explique seul et rend croyable le remède infini de la Rédemption ; ainsi, réciproquement, selon saint Paul, le remède infini de la Rédemption, cette manifestation de l'infinie bonté de Dieu, explique et rend croyable, je dirais même nécessaire, le mal infini de l'éternité des peines. En effet, quoi de plus raisonnable que cette loi : L'abus que l'homme aura fait d'une infinie miséricorde sera puni de Dieu par une peine infinie, sinon en intensité, au moins en durée ? Donc, loin de répugner à la bonté infinie de Dieu, l'éternité des peines en est bien plutôt la conséquence naturelle, légitime. Du moment que Dieu s'est montré infiniment bon envers l'homme,

(1) O Deus, usque ad inferos misericors ! (S. Greg.)

dès lors l'ingratitude de l'homme qui ne veut pas reconnaître son Dieu, qui ne veut pas obéir à l'Évangile de son Fils, ni ne veut profiter de l'amour infini de Jésus-Christ, cette ingratitude, dis-je, revêt une malice infinie, et partant mérite un châtement infini, éternel ; certes puisqu'il n'a pas voulu profiter d'une vie qui lui a été assurée en échange d'un prix infini, il mérite une peine qui ne finira point, une peine éternelle. *Qui non noverunt Deum*, etc.

Or l'éternité des peines n'est pas seulement exigée par la bonté divine ; elle l'est encore par la véracité divine.

La foi à l'éternité des peines n'est pas seulement la croyance des chrétiens, mais encore celle des Gentils ; elle est la croyance universelle et constante de tous les hommes. Les fausses religions ne s'accordent pas avec la véritable dans la détermination des peines de l'enfer ; mais elles sont toutes d'accord avec nous pour ce qui est d'en admettre la durée infinie et sans terme. La superstition parle à cet égard comme la raison, la tradition comme la philosophie, Virgile et Ovide comme saint Paul, la Mythologie comme l'Évangile. Les peuples les plus superstitieux, les plus barbares, qui ont les idées de religion les plus basses, les plus matérielles, les plus absurdes, retiennent pourtant tous le dogme profond, sublime de l'éternité des peines en l'autre vie. Les fables qui ont chez eux obscurci tant de traditions, les erreurs qui ont chez eux diminué tant de vérités, les passions qui auraient voulu ne laisser sur pied aucun des dogmes qui les condamnent, loin de détruire cette croyance universelle et constante de toute l'humanité, n'ont pas même pu l'obscurcir.

Or, une peine éternelle et sous ce rapport infinie, la raison de l'homme ne peut la comprendre ; elle n'a donc pas pu l'inventer. La raison n'invente pas ce qu'elle ne comprend pas ; la raison finie n'invente pas des conceptions infinies.

De plus, une peine éternelle est une peine horrible, qui

désolé l'esprit, déchire, torture, épouvante le cœur. Or l'humanité est trop corrompue pour avoir pu d'elle-même inventer ou pour avoir pu accepter et retenir, sans répugnance et avec un accord si uniforme et si constant, une croyance qui menace tous ses vices, qui mêle l'amertume à tous ses coupables plaisirs, qui consterne toutes ses passions.

Donc si, nonobstant cela, cette croyance existe, — et elle existe depuis six mille ans dans le monde entier, — ce n'est et ne peut être que parce qu'elle est née avec le monde. L'homme ne l'a pas inventée, mais l'a reçue d'une raison supérieure, parce que ce n'est ni n'a pu être une pensée humaine, mais une révélation divine qui, faite au premier homme, s'est propagée par la tradition dans tout le genre humain, et, par une force toute divine, s'y est maintenue indépendamment, et je dirai même, en dépit de la petitesse d'esprit, de la corruption du cœur.

.
 (1).

Mais, dans l'autre vie, les deux sociétés, les deux peuples, les deux familles sont entre elles séparées par une distance infinie, un grand chaos; en sorte que nul bienheureux ne peut descendre en enfer, et que nul réprouvé ne peut monter aux cieux (2). Or comme dans ce monde se trouvent ensemble, dans un continuel voisinage, en perpétuelle communication, Jérusalem et Babylone, la cité de Dieu et la cité

(1) Il y a évidemment ici une lacune dans le manuscrit. L'auteur, après avoir prouvé l'éternité des peines par la bonté et la vérité divine, devait ici avertir qu'il ne fallait pas appliquer au monde à venir les idées que nous donne de la bonté divine l'économie du monde présent. Au surplus les mots *en second lieu*, par lesquels commence l'alinéa suivant, font assez supposer la lacune que nous indiquons. (Note du Trad.)

(2) *Magnum chaos statutum est inter vos et nos, ut ii qui volunt hinc transire ad vos non possint, neque inde huc transmeare (Luc XVI).*

du démon, la société des justes et celle des pécheurs, il s'ensuit que le passage de l'une à l'autre est très-possible et très-facile; parce que, comme les principes d'erreur, de malignité, de corruption dont est dépositaire la cité du démon, peuvent agir même sur les justes et les changer en pécheurs; ainsi les principes de vérité, de sainteté et de grâce, dont est dépositaire la cité de Dieu, peuvent, par le moyen de la prédication, par les sacrements, agir même sur les pécheurs et les convertir en justes. Aussi, durant la vie présente, comme il n'y a pas de juste, si saint qu'il soit, qui ne puisse devenir pécheur; de même n'y a-t-il aucun pécheur, si pervers qu'il soit, qui ne puisse devenir juste. Bien que toute âme en état de péché soit, dans toute la rigueur du terme, séparée de Dieu, pourtant elle appartient encore à Dieu dans la vie présente, par le moyen de la cité des saints, de la cité de Dieu; elle conserve encore une parenté, une affinité secrète avec Dieu; elle peut, par le moyen de l'Église partout présente, partout visible, expier les désordres passés et en recevoir le pardon; elle peut connaître Dieu et être illuminée de Dieu; elle peut confesser et aimer Dieu, et se voir comblée de ses grâces. Or aimée de Dieu, elle peut se soumettre à l'ordre établi de Dieu et rentrer dans les vrais rapports avec Dieu, être reçue dans la société de Dieu. Mais dans l'autre vie, où n'existe aucun passage, aucune communication possible entre la cité du démon et la cité de Dieu, à cause de l'abîme, de la distance infinie qui les sépare, de même qu'aucun souffle impur de l'enfer ne peut s'élever et troubler l'atmosphère sereine des cieux; de même aussi nul rafraîchissement céleste, symbolisé dans la goutte d'eau refusée au mauvais riche, ne peut descendre du ciel et apporter aucune modification ni consolation aux douleurs de l'enfer. Du sang de Jésus-Christ, source précieuse, ineffable, où, par le moyen de l'Église qui en est

dépositaire, peuvent à plaisir se désaltérer tous les pécheurs qui existent sur la terre (1), de ce sang divin il ne coule même pas une goutte sur les pécheurs qui sont dans l'enfer pour les sauver; et voilà pourquoi l'Église ne cesse de proclamer que la rédemption de Jésus-Christ, si riche, si abondante, si efficace sur la terre (2), n'opère plus dans l'enfer (3); et voilà pourquoi une fois placées dans l'une ou dans l'autre de ces deux sociétés, les âmes ne peuvent plus changer de condition ni de demeure; nul bienheureux ne peut devenir réprouvé, nul réprouvé ne peut devenir bienheureux. Une fois sa séparation d'avec Dieu consommée par la mort, l'intelligence créée ne peut s'en relever; parce que placée dans un état de mort où l'on ne participe plus à aucun acte de vie, et se trouvant comme morte à tout rayon de la gloire, à toute action de la vertu de Dieu, l'âme réprouvée doit demeurer à jamais dans son tourment; et la peine des réprouvés doit être éternelle comme la félicité des saints (4). De même absolument, dit l'Écriture, que l'arbre, quand il est coupé, tombe de lui-même et demeure sur l'endroit du sol vers lequel il penchait quand il était sur pied; ainsi l'âme, selon que dans le présent elle incline à droite vers le ciel par la vie de la grâce, ou à gauche vers l'enfer, par le poids du péché, quand la mort vient trancher sa vie, ou elle s'envole d'elle-même vers le ciel, ou elle tombe de son poids dans l'enfer et y demeure pour toujours (5).

En second lieu, dans la même parabole du mauvais riche,

(1) *Bibent omnes peccatores terræ (Ps. LXXIV).*

(2) *Copiosa apud eum redemptio (Ps. CXXXIX).*

(3) *In inferno nulla est redemptio.*

(4) *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam (Matth. xxv).*

(5) *Ubi ceciderit lignum sive ad austrum, sive ad aquilonem, ibi erit (Eccli. xi).*

non-seulement nous connaissons l'économie, mais encore nous trouvons la véritable image, la notion la plus fidèle de l'éternité.

On demande souvent : Qu'est-ce que l'éternité? et l'on répond que nul ne peut la comprendre, loin de pouvoir l'expliquer; et que seul le juge éternel peut nous la faire concevoir, lui qui nous l'inflige et nous en a révélé la vérité. Eh bien! ce concept, cette image, cette idée de l'éternité des peines, le Seigneur nous l'a réellement présentée quand il nous a dit que l'éternel supplice est un grand chaos fixe, immobile entre le paradis et l'enfer, que Dieu lui-même a irrévocablement affermi sur la durée infinie de son être, sur la force toute-puissante de sa parole (1).

Chaos! ô parole pleine de sens et de la plus profonde philosophie! Chaos, selon les interprètes, signifie un tourbillon, un gouffre immense, ténébreux, obscur, qui n'a ni commencement dans sa hauteur, ni limites dans sa circonférence, ni terme dans sa profondeur. Ce mot signifie un océan sans lit, une distance sans fin, une ligne sans extrémité, un amas, un pêle-mêle informe, où tout est confusion, tout est horreur (2).

Oh! comme Notre-Seigneur a douc eu raison de se servir de la similitude d'un espace sans limite, pour nous donner l'idée d'années sans nombre, de durée sans fin, de temps sans mesure, où tout commence sans cesse pour ne jamais finir, ou tout finit sans cesse pour recommencer de nouveau!

Vainement donc, à l'aide du calcul, grouperait-on tous les nombres possibles, vainement parcourrait-on en esprit

(1) Chaos magnum firmatum est inter nos et vos (*Evang.*).

(2) Chaos idem est ac confusio, miscela, et inconditorum congeries, vorago, hiatus (*Corn. à Lap.*).

toutes les distances, vainement par l'imagination creuserait-on d'immenses espaces, après avoir accumulé ensemble chiffres sur chiffres, mesure sur mesure, l'éternité serait toujours là tout entière devant vous. Ainsi le voyageur qui s'avance par la voie Pia, au travers des marais Pontins, lorsqu'il regarde en avant, se figure qu'il entrevoit de loin l'extrémité de cette route monotone; mais comme l'ennui s'emparera du malheureux voyageur, lorsque, après avoir cheminé pendant de longues heures, il verra qu'à mesure qu'il avance, le terme du voyage paraît toujours s'éloigner de plus en plus, et il lui semble toujours en être à la même distance. Oh! pâle image de l'éternité! Si longtemps que l'on parcourt ce stade immense, on ne lui ôte pas une palme de sa longueur, un instant de sa durée; à mesure que le point de départ s'éloigne, s'engouffre et se perd dans le passé, le terme ne se rapproche nullement, mais apparaît toujours à la même distance, et comme un fantôme horrible surgit toujours devant vous, dans son infini lointain. Le chaos n'a pas de fond, l'éternité n'a pas de fin.

Imaginez que le damné verse de ses yeux chaque mille ans une larme, que ces larmes soient conservées par la toute-puissance de Dieu, et que lorsque le damné aura versé assez de ces larmes millénaires pour pouvoir inonder l'univers entier, alors seulement devra finir sa peine. Dans cette hypothèse Judas n'aurait pas encore versé deux de ces larmes; Ésaü n'en aurait pas encore versé trois; Caïn n'en aurait pas versé six. Grand Dieu! Quels énormes chiffres! Combien de millions de siècles devraient s'écouler encore, avant que Caïn, Ésaü, Judas et ceux qui sont leurs compagnons de supplice, comme ils furent les imitateurs de leurs crimes, soient parvenus à inonder de leurs larmes si lentes le vaisseau de cette église? Combien d'autres encore devraient s'écouler avant de parvenir à inonder cette cité, cet État,

l'Europe entière, la terre entière; combien enfin avant de pouvoir remplir l'immense étendue qui sépare la terre d'avec le ciel? Cette supposition consterne, désole, fait trembler; l'esprit accablé s'y confond et s'y perd. Et pourtant le croiriez-vous? Si une telle proposition était portée aux damnés, oh! comme ils tressailliraient de joie! oh! comme on verrait les malheureux battre des mains! Et pourquoi? Parce que, tout incompréhensible que puisse être un nombre de siècles aussi excessif, cependant comme ce serait un nombre, il aurait une fin. Aussi, bien que convaincus qu'ils auraient encore à souffrir pendant une série d'années presque infinie, ils apercevraient dans le lointain obscur, imperceptible de cette durée presque sans terme, un pâle rayon, une faible étincelle d'espérance de voir un jour leur souffrance arrivée à son terme. Mais non : même après avoir parcouru cette immense carrière, après avoir, non pas une seule, mais mainte et mainte fois, répété la longue et horrible tâche d'inonder si lentement de leurs larmes l'univers entier, l'éternité alors recommencera justement pour chacun d'eux tout entière. Combien donc durera la peine des damnés? Toujours! Quand finira-t-elle? Jamais! Qu'ont fait depuis six mille ans les damnés dans l'enfer? Ils ont pâti. Que font-ils présentement? Ils pâtissent. Que feront-ils dans l'avenir? Le passé ne leur sert de rien; le présent ne plaide pas pour eux; l'avenir ne leur promet rien. Oh! passé infructueux! oh! présent amer! oh! avenir désespéré! Hélas! les souffrances de cette vie sont des coups de flèches transitoires et fugitifs; mais l'éternelle condamnation est un tonnerre épouvantable qui à tout instant se reproduit en continuel écho, comme dans une roue sans commencement ni fin (1). Et toutefois

(1) *Sagittæ tuæ transeunt, vox tonitruï tui in rota (Ps. LXXVI).*

après avoir ainsi souffert pendant de longues périodes d'années, ils seront encore au commencement de leurs douleurs. On peut inonder de larmes l'univers; on ne saurait combler le chaos de l'éternité.

Remarquez encore le mot : *Firmatum est*. Le chaos est fixé, est établi, est affermi. Oh! parole profonde elle aussi! et d'une portée infinie, immense! Elle signifie que tandis qu'ici-bas les révolutions des astres nous donnent alternativement le jour et la nuit, la succession des saisons diverses et la mesure de toute durée (1); dans l'éternité au contraire les sphères demeurent immobiles et fixes; les cieux demeurent stables sur leurs pôles; les planètes demeurent comme scellées dans leurs orbites; tout mouvement cesse; il n'y a plus de révolutions de siècles ni d'années; les jours se perpétuent sans déclin; toutes les mesures, toutes les variations du temps disparaissent : *Firmatum est*. En sorte qu'au lieu que nos jours ici-bas sont des jours nouveaux, nos années des années qui expirent; dans l'éternité, au contraire, ce sont des jours toujours anciens, des années immortelles; les jours anciens et les années éternelles dont parle le Prophète-roi (2); et selon l'expression terrible d'un autre prophète, il n'y a plus que le soleil de la divine justice, qui ne connaît pas de déclin, un jour perpétuel et immobile qui ne fait jamais place à la nuit, un jour qui est embrasé comme une fournaise : *Dies succensa quasi caminus* (3).

Mais cette même parole, « le chaos est devenu fixe et immobile, » en même temps qu'elle nous donne la véritable idée de l'éternité, elle nous en révèle en même temps le supplice et l'horreur.

(1) Dividant diem ac noctem et sint in signa et tempora et dies et annos (*Gen. 1*).

(2) Dies antiquos et annos æternos in mente habui (*Ps. LXXXII*).

(3) *Malach. IV*.

Celui qui est condamné à la prison pour dix ou vingt ans, ne manque pas de noter avec soin le temps qu'il y a demeuré; aussi chaque année, chaque mois, chaque jour, chaque heure qui passe lui apporte-t-elle un soulagement et une consolation, parce qu'il dit en lui-même : autant de retranché à la durée de ma peine ! Mais celui qui est condamné à la prison à vie et pour toujours, ne tient nullement compte du passé; parce que le passé ne diminue en rien son avenir. D'autre part, cet avenir désespérant, invincible, lui pèse continuellement sur le cœur, comme un poids qui l'écrase et l'opprime.

O éternité, ô jour horrible, ô soleil cruel, toujours immobile, toujours resplendissant d'une lumière funeste, tu es donc toujours présent au regard, à la pensée du damné pour le désespérer !

Quel ne fut pas le désespoir des malheureux Chananéens, alors qu'au commandement de Josué le soleil s'arrêtant au milieu du ciel, y prolongea pendant de longues heures le jour spectateur immobile d'un impitoyable carnage (1).

Or telle est la détresse des damnés en face du soleil toujours fixe, du jour toujours embrasé de l'immobile éternité. O soleil funeste, odieux, disent-ils, d'où vient que tu n'avances jamais d'un pas, d'un instant, pour nous rapporter avec la nuit ou une variation ou un terme à notre supplice ? Et ce jour et ce soleil insensible à leurs frénétiques douleurs, sourd à leurs cris déchirants, ne cesse de darder sur eux les flèches brûlantes de ses rayons et de perpétuer leur tourment : *Dies succensa quasi caminus !*

Le chaos affermi, *chaos firmatum*, signifie encore que, non-seulement dans l'éternité il n'y a pas de succession,

(1) Stetit sol in medio caeli et non festinavit occumbere (*Jos. x*).

mais il n'y a même pas de changement, et que non-seulement la durée des temps, mais encore la personne du damné demeure fixe et immobile. Aussi l'Écriture dit-elle ailleurs, que les damnés seront immobiles comme de lourdes pierres : *Fiant immobiles quasi lapis* (1). Ah! le feu d'ici-bas dissout les corps, le feu de l'éternité les pétrifie, les durcit, et avec le corps il endure et pétrifie, pour ainsi dire, l'âme elle-même. Quel ne dut pas être le supplice d'Ézéchiël à qui il fut imposé de Dieu de se tenir pendant une année entière le corps entouré de chaînes, couché sur le même côté (2)! Que sera-ce donc du damné, qui, accablé du poids des horribles chaînes de ses fautes, est obligé de se tenir immobile, l'esprit toujours fixé sur les pensées les plus funestes, l'imagination toujours obsédée des plus horribles fantômes, le cœur toujours cloué dans les mêmes tyranniques passions, le corps toujours immobile au sein d'invariables tourments, comme une pierre qui jamais ne change de place : *Fiant immobiles quasi lapis!*

Or qui pourra jamais mesurer l'horreur d'un pareil supplice? En effet, observez la table la plus exquise, la musique la plus suave, le spectacle le plus délicieux, le jeu le plus agréable, la conversation la plus attachante, le plaisir le mieux senti : que tout cela dure toujours et ne varie jamais; bientôt tout cela dégénère en ennui et dégoût, et la prolongation change tout cela en supplice. Hélas! donc, l'immobilité, le toujours, le jamais, séparés du souverain bien qui est Dieu, changent en supplice les divertissements eux-mêmes et les plaisirs! Que sera-ce donc de l'immobilité, du toujours, du jamais unis aux purs tourments du corps, aux horribles tortures de l'âme, à un état de peine entière et par-

(1) *Exod.* xv.

(2) Et non te converteris a latere tuo in latus aliud (*Ezech.* iv .

faite? Que sera-ce d'être toujours tourmenté par la faim, et jamais n'avoir la moindre nourriture? Toujours altéré, et jamais rien pour apaiser la soif? Toujours triste, et jamais de consolation! Toujours dans le trouble, et jamais de repos! Toujours d'indicibles ardeurs, jamais de rafraichissements! Jamais, jamais d'allégement, mais toujours souffrir de la même manière, dans la même situation, avec la même intensité

Aussi, dit l'Apocalypse, les damnés invoqueront-ils éternellement la mort pour qu'elle vienne mettre fin à leur supplice. Quel feu, iront-ils s'écriant, quel feu que celui qui m'embrase sans me détruire, qui me dévore sans me consumer, où je ne puis vivre et ne puis trouver la mort! Ô mort, viens donc enfin! Cruelle, tu vins lorsque je ne faisais des vœux que pour vivre; pourquoi tardes-tu, maintenant que j'ai un frénétique désir de voir arriver ma dernière heure? Tu vins brusquement mettre fin à mes plaisirs; pourquoi maintenant ne viens tu-pas mettre fin à mon supplice? Et la mort provoquée, la mort appelée par tant de cris désespérés, fuit toujours loin d'eux et toujours s'éloigne de plus en plus (1).

Mais la mort est une peine elle aussi; elle ne peut donc manquer dans le lieu où sont réunies toutes les peines. Vous voulez donc la mort, âmes désespérées? La voilà qui vient! Vous l'avez présente; vous l'avez en vous et avec vous. Mais hélas! quelle mort! Comme elle est différente de celle qui autrefois terminait la vie! Hélas! c'est la seconde mort dont nous menaça autrefois l'Écriture, et qui devait être mille fois plus odieuse et plus funeste que la première!

Présentement nous sortons mortels du sein de nos mères; mais du sépulcre nous renaîtrons immortels. Notre corps

(1) Et in diebus illis quærent homines mortem, et non invenient eam; et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis (*Apoc. IX*).

porte en naissant une disposition à la decadence, à la mort. Le sein maternel nous enfante pour la mort, le sépulcre pour l'éternité. La première mort exila de notre corps notre âme, malgré elle. La seconde mort horrible, tyrannique, impitoyable, retient malgré elle l'âme indignée dans la prison de son corps, pour prolonger ainsi une vie pire que la mort la plus cruelle (1).

Mais bien que cette terrible mort ne termine pas cette odieuse vie, elle ne laisse pas pour cela d'être une mort vériditable. Saint Augustin l'avait dit : On ne saurait regarder comme réellement vivant un corps dont l'âme soutient l'organisation, non pour la vie, mais pour la douleur (2). Bien que dans l'état de damnation l'homme ne perde pas la faculté de sentir, toutefois puisque cette faculté ne lui est laissée ni pour goûter le plaisir, ni pour entretenir la santé, mais pour rendre l'homme susceptible de douleur et de châtement; ce n'est pas sans raison que l'Écriture appelle cette existence une mort plutôt qu'une vie (3). Ainsi continuellement immolés à la justice éternelle, et toujours renaissants pour leur supplice, toujours brûlés et jamais détruits, toujours dévorés et jamais consommés, les damnés, dit encore saint Augustin, ne font jamais défaut à la vie, pour ne jamais faire défaut à la douleur; et ils sont voués à une douleur incessante, parce qu'ils sont voués à une mort sans fin. Ils

(1) *Prima mors animam nolentem pellit a corpore; secunda animam nolentem tenet in corpore (S. Aug.).*

(2) *Vita qualiscumque aliquod bonum est, dolor autem malum; ideo nec vivere corpus dicendum est, in quo anima non vivendi causa est, sed dolendi (Ibid.).*

(3) *In damnatione quamvis homo sentire non desinat, tamen quia sensus ipse nec voluptate suavis est, nec quiete salubris, sed dolore poenalis est, non immerito mors est potius appellata quam vita (Id. de Civ. Dei, l. XIII, c. 2).*

vivent toujours, parce qu'ils n'éprouvent rien de ce que la mort a de consolant pour des êtres malheureux ; ils meurent toujours, parce qu'ils ne goûtent aucune des douceurs de la vie ; ils meurent d'une mort qui conserve toute la sensibilité de la vie. Morts à la consolation, ils vivent toujours pour le châtement (1).

Remarquez aussi là-dessus la mystérieuse profondeur des paroles du Prophète : Ils seront la pâture de la mort (2). Pendant que la mort va lentement dévorant le damné, il se nourrit comme d'un aliment immortel de la mort même qui le dévore ; pendant que le damné vit des horreurs de la mort, sa mort même se nourrit de sa triste vie. En sorte qu'il meurt toujours, pour toujours vivre ; et il vit toujours pour toujours mourir ; il meurt toujours, mais sans jamais voir la mort ; il vit toujours, mais sans jamais jouir de la vie. Il est éternellement la pâture de la mort : *Mors depascet eos*.

Elle sera donc éternelle, ajoute saint Grégoire, cette mort qui ne meurt jamais ; éternelle, cette vie qui jamais ne vit ; éternelle, cette fin qui n'a pas de fin ; éternelle, cette défaillance qui jamais ne défaut ; éternel, ce toujours qui toujours dure ; éternel, ce jamais qui jamais ne varie ! O mort toujours vivante, ô vie toujours mortelle ! ô mort, ô vie, sans espérance (3) ! ô épouvantable, ô terrible vérité !

DEUXIÈME POINT. Ne t'en avais-je pas menacé ? Ne te l'avais-je pas prédit ? disait jadis Salomon à l'ingrat Séméï. Ne t'avais-je pas signifié qu'en punition de tant de blasphèmes et de tant d'outrages contre le roi David, mon père, au jour où, violant mes royales défenses, tu serais sorti de Jérusalem

(1) *Ut mors adsit ad pœnam, desit ad gaudium; adsit ad supplicium, desit ad vitam (S. Aug.).*

(2) *Mors depascet eos (Ps. XLVIII).*

(3) *Finis sine fine, defectus sine defectu, vita sine vita, mors sine morte (S. Greg.).*

et tu aurais traversé le torrent de Cédron, tu serais inévitablement mis à mort (1)? Eh bien! te voilà pris au piège; tu ne saurais m'échapper : meurs donc, et ne t'en prends qu'à toi-même du malheur de ta mort; elle est ton œuvre à toi seul, stupide et insensé, qui, pour aller trouver tes serviteurs, n'as pas eu souci de perdre la vie; ton sang retombera sur ta tête (2).

Or, c'est là une figure prophétique du langage que tiendra à chacun de nous le véritable Salomon, le juge éternel, si nous avons le malheur de comparaître comme criminels à son redoutable tribunal. Ne t'avais-je pas signifié, dans les termes les plus clairs, ô âme criminelle, qu'au jour où tu serais sortie du monde, et où tu aurais traversé le torrent de la vie en état de rébellion à mes commandements, en état de péché, tu serais condamnée à une mort éternelle dans l'enfer? Et ces menaces terribles, n'eus-je pas soin de te les faire connaître par le moyen de la foi, de les confirmer par les lumières de la raison, de les attester par la croyance universelle de tous les peuples, de les proclamer par mes ministres, de les renouveler par mes inspirations, de les intimor sans cesse par la voix même de ta propre conscience? Or voilà que de toi-même tu es venu donner dans le piège. Va-t'en donc dans cette éternité malheureuse, et sache que tu ne peux d'un si grand malheur accuser que toi-même, ta stupidité insensée, ton aveuglement volontaire, ton infernale obstination; et ainsi pour obéir à tes esclaves, pour contenter pendant peu de jours tes ignobles passions, tu t'es attiré à toi-même une éternité de tourments : *Sanguis tuus est super caput tuum!*

(1) Nonne testificatus sum et prædixi tibi : quacumque die egressus fueris et transferis torrentem Cedron, scito te interficiendum (III Reg. 11).

(2) Sanguis tuus erit super te (*Ib.*).

Or, que répondrons-nous, si jamais nous avons le malheur de nous entendre adresser un si terrible reproche, de nous entendre infliger un si terrible châtement? Pourquoi donc, tandis qu'il en est temps encore, ne pas prévenir une si terrible catastrophe, ne pas éviter une si impitoyable tempête qui, à tout instant, menace de tomber sur nous et de nous envelopper dans ses éternels tourbillons? Sans doute l'éternité des peines est un incompréhensible mystère; mais n'est-ce pas un plus incompréhensible mystère que de croire aux peines de l'éternité et de s'exposer si stupidement à les encourir; que de ne pas pouvoir soutenir la seule pensée de l'enfer, et d'en braver les flammes éternelles; que de n'avoir pas la force de fixer en face cet abîme, et puis aveuglément, de gaieté de cœur, sans être poussé ni entraîné par qui que ce soit, courir se précipiter dans le gouffre éternel! Vous craignez que la seule idée d'un enfer éternel vous fasse perdre le sens, et la seule réflexion que vous pourriez bien y tomber ne suffit pas pour vous rendre un peu plus sage? Et vous vous jetez follement parmi tous les tumultes du monde, dans toutes les assemblées de plaisirs, dans toutes les fêtes profanes, ayant en même temps soin de fuir les lieux, les livres, les personnes, toutes les occasions qui pourraient seulement réveiller en vous un souvenir de l'enfer?

On raconte que la reine Élisabeth, cette femme coupable de tant de crimes, cette persécutrice impitoyable de la foi catholique en Angleterre, aurait dit un jour : « Pour mon compte, si Dieu veut m'accorder seulement quarante années de règne, volontiers je renoncerais à son paradis. » Dieu la prit au mot; ce ne furent pas seulement quarante années de règne qu'il lui accorda, mais bien quarante-quatre années du règne le plus heureux selon le monde. Mais enfin arriva pour elle l'heure de la mort; et son âme étant descendue tout droit en enfer, pendant longtemps les profondes voûtes de

Westminster, où était ensevelie cette odieuse femme, retentirent de ces paroles lamentables : Hélas ! malheureuse que je suis ! Que sont maintenant, que furent et seront jamais quarante années de règne, en regard de l'éternité à laquelle je suis condamnée (1) ?

Quelle est donc la stupidité qui nous aveugle ? Quelle est la folie qui nous trouble la raison ? Quelle est l'horrible fascination qui nous pousse ainsi à la perte éternelle de notre âme, et cela non pas même pour quarante années de règne, mais pour quelques années d'une vie honorée, voluptueuse ou commode, pour des honneurs futiles, pour des intérêts périssables, pour des plaisirs fugitifs, pour des passions honteuses ! Hélas ! pouvons-nous savoir combien de ceux qui à présent même écoutent la terrible menace d'un si grand châtement, iront un jour en expérimenter toute l'horreur ? Pouvons-nous savoir combien de ceux qui aujourd'hui ont médité cette éternité des peines, en seront un jour les victimes ! O pensée pleine d'angoisses ! Moi-même, au lieu de vous parler ici, j'aime mieux me retirer et aller trembler pour moi-même, en même temps que je pleurerai sur vous. Ah ! ce n'est pas impunément que l'on oserait se moquer des divines menaces (2) ! Ah ! faisons en sorte de ne pas nous rappeler inutilement les vengeances d'un Dieu ! Celui qui ne craint pas peut être sûr de les encourir ; celui qui ne vit pas en chrétien peut être sûr qu'il n'y échappera point. Justice de mon Dieu, justice équitable, justice aussi sainte qu'équitable et sévère, éloignez par vos terreurs mêmes un si épouvantable malheur. Pendant que nous sommes encore en cette vie, exercez sur nous toutes les repréailles et toutes les satisfactions qui vous sont dues.

(1) *Quid sunt quadraginta anni respectu æternitatis* !

(2) *Deus non irridetur Gal. vi .*

Ne nous épargnez en rien, obligez-nous à payer en ce monde, jusqu'à la dernière obole, la dette immense que nous avons contractée envers vous par nos fautes. Nous sommes superbes, humiliez-nous; attachés aux biens terrestres, appauvrissez-nous; avides de plaisirs, frappez-nous par les maladies, par la mort même; puisque nous avons été tous ingrats, insensibles à vos coups, nous accepterons volontiers toute épreuve, toute tribulation, tout châtement en ce monde; mais, de grâce, épargnez-nous dans l'autre vie la peine éternelle. Punissez-nous, flagellez-nous, immolez-nous à vos justes rigueurs dans le temps; mais pardonnez-nous, nous vous le demandons au nom de votre précieux sang; pardonnez-nous, sauvez-nous pour l'éternité (1)! Ainsi soit-il!

(1) *Hic ure; hic seca; hic nihil parcas, ut in æternum parcas (S. Aug.).*

DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE

LE MAUVAIS RICHE EN ENFER

OU PEINE DE L'ÉTERNITÉ

Et ibunt hi in supplicium æternum (Matth. xxv).

Et ceux-là iront au supplice éternel.

C'ÉTAIT précisément la terrible pensée de ces années sans commencement et sans fin, la pensée de cet éternel supplice réservé aux damnés dans l'enfer qui troublait l'esprit, consternait l'imagination et désolait le cœur du saint pénitent David. Aussi les nuits entières étaient-elles pour lui sans sommeil, et durant le jour le voyait-on blême, consterné, taciturne, se prosterner fréquemment le front dans la poussière, arroser la terre de ses larmes, gémir, se troubler, trembler de tout son corps, et faire retentir dans les vastes salles de son palais ses lamentations, ses sanglots, et l'expression déchirante de ses terreurs, de ses regrets et de ses inconsolables détresses (1).

O éternité! si tu fais ainsi trembler un David, pourtant assuré de son pardon, et qui passe sa vie dans le deuil et

(1) *Anticipaverunt vigilias oculi mei. Turbatus sum et non sum locutus. Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui. Et meditatus sum nocte cum corde meo; et reverebar et scopebam spiritum meum. Numquid in æternum projiciet Deus? (Ps. LXXVI.)*

les larmes de la pénitence, comment ne feras-tu pas frissonner et sécher de frayeur les Cains homicides, les impudiques Jézabels, les injustes Achabs, les Amans superbes, les Balthazars sacrilèges, les Hérodes incestueux, qui vivent dans le désordre et les jouissances du crime, et peuvent se dire qu'ils ne sont certains que d'une chose, de leur culpabilité avérée!

O éternité, ô pensée horriblement mystérieuse et profonde, qui absorbe toute idée, qui étouffe tout intérêt, qui épouvante toute intelligence, qui consterne toute imagination, qui désole tout cœur ayant conscience de son indignité devant Dieu!

O éternité, qui as donné aux martyrs la palme dans les tourments, aux vierges la victoire dans les tentations, aux pénitents les larmes pour laver leurs péchés, c'est toi qui as peuplé le monde de chrétiens, le désert d'anachorètes, le ciel d'élus! Nous le méditerons aujourd'hui attentivement, ce dogme fondamental de notre foi qui nous est si clairement révélé par Jésus-Christ; et d'après l'idée que nous en donne l'histoire du mauvais riche, nous étudierons la profonde économie de l'éternité des peines. Il en résultera que saintement intimidés par un si épouvantable supplice, nous devons, tandis qu'il en est temps encore, prendre la résolution de changer de vie; et nous nous hâterons de profiter de la grâce de la rédemption pour nous sauver, puisque dans l'enfer la chose sera impossible. *In inferno nulla est redemptio.*

PREMIER POINT. C'est un dogme de foi révélé à saint Paul par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, que toute âme à peine sortie du corps sera présentée au tribunal de Jésus-Christ, son juge, et qu'après un jugement privé et particulier, elle recevra la sentence de rémunération ou de châtement qu'elle aura méritée par sa bonne ou mauvaise

conduite, durant qu'elle était unie à son corps (1). Pour-quoi donc le même Jésus-Christ nous dit-il, non pas que le mauvais riche à sa mort fut jugé et condamné, mais simplement qu'il mourut et fut enseveli dans l'enfer (2)? Ah! par ce silence sur le jugement du mauvais riche, le Seigneur a voulu nous rendre sensible l'économie des peines de l'éternité, et nous faire entendre que, comme un corps mort n'est pas tant destiné au sépulcre par la volonté d'autrui qu'il ne lui est voué par sa propre condition de cadavre; ainsi, dit saint Grégoire, l'âme surprise en état de péché et de mort à la grâce, au sortir du corps, n'est pas tant vouée à l'enfer par la sentence divine qu'elle n'y est traînée par sa propre perversité (3). Il a voulu nous rendre sensible en action ce qu'il avait révélé par la parole, savoir que les réprouvés condamnés à son tribunal s'achemineront d'eux-mêmes, la tête basse, les lèvres muettes, la confusion sur le front et la consternation dans le cœur, vers l'éternel supplice : *Ibunt hi in supplicium æternum.*

Hélas! à la sombre lueur de l'enfer, le réprouvé voit suffisamment combien le péché est difforme; combien il altère, défigure et dégrade l'âme qui le porte dans son sein; il voit comment la peine éternelle de l'enfer est la seule peine juste et proportionnée à la grandeur de l'offense. A cette vue, il considère l'enfer comme le lieu qui lui convient, comme le lieu, dit sainte Catherine de Sienne, où il est moins transpercé par les rayons brûlants de la lumière divine; car cette lumière, par ses splendeurs invincibles, le

(1) *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi ut referat unusquisque propria corporis prout gessit sive bonum, sive malum (II Cor. v).*

(2) *Mortuus est dives et sepultus est in inferno (Luc xvi).*

(3) *Iniqui omnes æterno supplicio deputati, sua quidem iniquitate puniuntur (Dial. I. iv, c. 44).*

chasse de tout autre lieu, et ne lui laisse pour asile et domicile propre que le lieu de l'éternel supplice. Or si même dès ce monde, telle est la force de la justice sur le cœur humain, que, tourmentés de remords, subjugués par l'horreur de leurs propres crimes, on voit quelquefois les accusés se rendre d'eux-mêmes en prison, solliciter leur jugement, accepter et accueillir comme une grâce la sentence et le châtiment qu'ils ont mérité, et demeurer comme satisfaits de leur propre condamnation et de leur châtiment; ainsi et bien plus encore, le réprouvé, à la lueur formidable qui l'environne dans le monde des réalités, découvrant en son entier l'horrible désordre de son propre cœur, n'apercevant en lui-même aucun vestige de bien, y découvrant au contraire clairement toute sorte de mal, entraîné par un sentiment de haine et de mépris pour lui-même, il va spontanément au-devant de la peine éternelle de l'enfer; il s'y accommode, il s'y résigne, comme à une peine qui, étant la seule méritée par lui, le met en harmonie et dans l'ordre par rapport à lui-même; car l'ordre est si nécessaire, il est si inséparable de la nature intelligente, que l'âme est moins malheureuse dans l'ordre qui la tourmente que dans le désordre qui ne lui fait aucun mal.

Oui, de même que le corps humain, devenu cadavre, s'il avait à choisir sa demeure, choisirait précisément le sépulcre, comme le lieu le plus convenable où un corps mort puisse se trouver dans son ordre naturel; ainsi l'âme réprouvée, morte à Dieu par le péché, revêtue de l'horrible malédiction, marquée des terribles stigmates du péché, si elle avait à se juger elle-même et à choisir d'elle-même le lieu de son séjour éternel, choisirait l'enfer comme le lieu le plus convenable pour elle, et où se trouve dans son ordre véritable une âme en péché.

De même qu'une énorme pierre, dit encore l'Écriture, n'a pas besoin d'être poussée, d'être dirigée en bas, parce qu'elle

y est entraînée par son propre poids ; ainsi l'âme réprouvée n'a pas besoin d'être entraînée par une force étrangère vers les enfers ; mais elle y tombe, elle y sombre d'elle-même par la force de l'horrible poids de son péché. Ils sont descendus comme la pierre au fond de l'abîme (1), disait Moïse en présence des superbes Égyptiens engloutis dans les flots. Or, comme la pierre tombée au fond y demeure immobile et, sans autre pression que son propre poids, ne change point de place ni de centre de gravité ; ainsi quand bien même Dieu, par impossible, oubliant ce qu'il doit à sa sainteté, ouvrirait aux damnés les portes de l'enfer, leur conscience criminelle les retiendrait sur le seuil. Nonobstant l'immense désir de s'unir à Dieu, qui les dévore, dans l'état horrible de culpabilité où ils se trouvent, ils préféreraient demeurer éternellement séparés de Dieu après qui ils soupirent, ils refuseraient le paradis pour lequel ils furent créés, ils retiendraient pour eux l'enfer comme leur centre le plus naturel, comme la demeure qui leur convient le mieux, comme la condition qui leur est la plus conforme, comme l'état qui seul les satisfait et les contente ; et pendant qu'ils s'irritent contre Dieu qui ne peut plus les aimer, ils n'accusent nullement de trop de rigueur sa sentence, et avec le silence et la résignation du mauvais riche, ils acceptent, ils embrassent la sentence qui éternellement les frappe, en allant d'eux-mêmes au-devant du supplice : *Ibunt hi in supplicium æternum*.

Mais l'histoire du mauvais riche nous dit que l'éternité des peines non-seulement est le supplice le plus conforme à l'état moral des damnés, mais encore qu'elle est une conséquence nécessaire et immuable de leur situation matérielle.

A la gémissante supplique du mauvais riche qui demande

(1) Descenderunt in infernum quasi lapis (*Exode xi*).

que Lazare soit envoyé vers lui pour rafraîchir un peu l'excessive ardeur de sa langue avec son doigt trempé dans l'eau, Abraham répond : Nicentius, ce que tu demandes n'est pas possible ; un chaos sans borne, immense, est établi entre le ciel et l'enfer et les divise de manière que tout passage de l'un à l'autre est pour jamais intercepté ; que toute communication entre les prédestinés et les réprouvés est pour jamais interdite ; ils peuvent bien, à cette énorme distance, se voir, mais non avoir communication ensemble, mais non s'entre-secourir (1).

Oh ! que ces paroles sont pleines de mystères ! Oh ! que cette réponse est profonde ! Là est contenue toute la doctrine de l'enfer, toute la théologie de l'éternité des peines ! Nous devons comprendre d'après ces paroles que dans la vie à venir, comme dans la vie présente, les justes et les pécheurs forment deux familles, deux peuples, deux sociétés. Avec la différence pourtant que dans cette vie, la zizanie des méchants est mêlée avec le grain des élus ; les boucs lascifs et indociles avec les simples et pures *brebiettes*, et la société des justes est toujours en présence, en contact, en communion perpétuelle avec celle des pécheurs.

Jésus-Christ donc, en nous parlant dans l'Évangile de la manière la plus claire et la plus précise sur l'éternité des peines, en nous disant, sans énigme et sans figure, que le supplice des réprouvés sera éternel, comme aussi éternelle sera la récompense des justes (2) ; en ajoutant que le feu de l'enfer qui constitue la principale peine du sens est éternel (3) ; et que le ver rongeur de la conscience qui forme une

(1) Et in his omnibus magnum chaos firmatum est inter nos et vos, ut ii qui volunt hinc transire ad vos non possint, neque inde huc transire (Luc xx1).

(2) Ibunt hi in supplicium æternum, justii autem in vitam æternam (Matth.).

(3) Discedite in ignem æternum (Matth. xxv).

partie de la peine du dam ne mourra jamais (1); Jésus-Christ ne nous a pas fait une nouvelle révélation, mais nous a seulement répété et mieux expliqué une révélation antique. L'éternité des peines est donc un dogme nécessairement et uniquement révélé de Dieu, il est une vérité divine. Or, si nonobstant une révélation si clairement manifestée dans la croyance universelle des hommes, dans le dépôt des divins oracles, dans les saintes Écritures, les peines de l'enfer se trouvaient en réalité n'être pas éternelles, si la croyance perpétuelle de tout le genre humain sur l'éternité des peines n'était qu'une erreur, Dieu en personne nous aurait trompés dès le commencement du monde par la révélation primitive, et plus tard par son Évangile il aurait confirmé les hommes dans la même erreur. Dieu se serait plu par cet horrible dogme à faire peur aux hommes, à se jouer abusivement et à se moquer de leur crédulité. O vous donc! dit saint Grégoire, qui sentez naître en votre esprit des doutes sur l'éternité des peines, parce qu'elle vous paraît incompatible avec la bonté divine, comment ne voyez-vous pas que sous prétexte d'honorer la bonté de Dieu, vous niez sa véracité, et pour le faire bon à votre manière, vous en faites un menteur (2)?

Mais si l'on comprend facilement que puisque Dieu a révélé un tel dogme, il doit être vrai, on ne comprend pas par cela même pourquoi il l'a ainsi établi. Eh! bien! Dieu l'a ainsi établi, il a dû l'établir ainsi, parce qu'il est le Dieu de sainteté et parce que l'intérêt de la société humaine réclamait impérieusement ce dogme. En effet, dit Tertullien, Dieu n'est saint qu'en tant qu'il déteste le péché; et il ne déteste le péché que parce qu'il lui

(1) Et vermis eorum non moritur (*Marc. ix*).

(2) Deum satagunt perhibere misericordem, non verentur prædicare fallacem (*S. Greg.*).

fait la guerre et le poursuit à outrance pour le prévenir et le détruire; et qu'il a adopté un plan de providence, d'après lequel, sans blesser la liberté humaine, il épouvante et détourne les hommes de commettre le péché. Or il ne pouvait y avoir et il n'y a en effet rien de plus efficace pour cela que le décret et la sentence par lesquels il menace les hommes de punir dans la vie à venir par les peines éternelles le péché qu'ils auront commis dans la vie présente.

Et en vérité, qu'y a-t-il qui puisse contenir la masse des hommes dans certaines limites plus ou moins restreintes, plus ou moins larges de justice naturelle? Seraient-ce peut-être les peines édictées en cette vie par les lois humaines et infligées par les tribunaux humains? Non, non; mais bien les peines proclamées et infligées de Dieu dans la vie future, mais bien le dogme de l'éternité des peines à subir dans l'autre monde pour expier les crimes commis dans le monde présent. Oui, c'est ce dogme mystérieux qui, révélé de Dieu aux hommes par une admirable providence de Dieu, c'est ce dogme terrible qui retient le genre humain dans le devoir, qui le force de respecter la loi divine naturelle, même là où n'est pas connue la loi divine évangélique; oui, qui le force de respecter cette loi divine naturelle plus ou moins altérée dans ses applications, mais partout clairement connue dans ses premiers principes, parce qu'elle est gravée dans la conscience de tous les hommes, et qu'elle est le lien et le fondement de la société humaine.

Or supposons qu'il n'y eût pas après la mort l'éternité des peines pour les fautes commises en cette vie, et que par conséquent cette croyance n'existât point parmi les hommes (car si elle n'était vraie, cette croyance n'existerait pas), qui pourra jamais redire à quels excès s'abandonneraient les hommes dans le monde présent, assurés qu'ils seraient de n'avoir à craindre pour l'autre vie que des peines transi-

toires? Quel obstacle pourrait empêcher les hommes de s'abandonner aux plus grands crimes? Peut-être les lois pénales d'ici-bas? Mais où trouver assez de tribunaux pour juger une masse si énorme de scélérats, assez de bourreaux pour les exécuter? Et puis qui maintiendrait dans le devoir les magistrats eux-mêmes, les législateurs, les souverains, qui étant seuls à menacer, seuls à infliger les peines aux autres, n'auraient pour eux-mêmes aucune peine à craindre? Peut-être les peines divines, mais temporaires de l'autre vie? Hélas! les passions ne tremblent, ne reculent que devant les peines de l'éternité. Consultons là-dessus l'expérience : Dieu ne nous menace-t-il pas effectivement de ces peines horribles, mais passagères, du purgatoire? Les peines du purgatoire ne sont-elles pas les mêmes, sauf la durée, que celles de l'enfer? Les Pères ne nous disent-ils pas que ce feu est à lui seul un plus grand tourment que tous les tourments possibles de la vie présente réunis ensemble (1)? Le purgatoire n'est-il pas l'enfer, moins l'éternité? En attendant, qu'arrive-t-il? Précisément parce que les peines du purgatoire ne sont pas éternelles, qui donc les redoute beaucoup? Qui donc n'y pense qu'avec épouvante? En est-il beaucoup qui, par cette seule crainte, se privent d'une satisfaction coupable, qui fassent le sacrifice de quelque passion favorite? Donc, une fois abolie la croyance aux peines éternelles de l'enfer, qui pourrait jamais redire à quelles abominations, à quels excès, à quels désordres s'abandonneraient les hommes assurés que dans l'avenir les attendent seulement des peines temporaires? Si, nonobstant la croyance à un enfer éternel, croyance toujours vivante au fond des cœurs dans le monde entier, on voit le monde en-

(1) *Gravior est ignis ille quam quicquid homo pati in hac vita possit.*

tier débordant de toute part et inondé d'iniquités de tout genre, une fois cette croyance abolie, demeurerait-il dans le monde ombre ou vestige aucun de religion, d'ordre, de justice, de probité? L'homme aurait-il encore parmi les hommes un seul frère, la vertu un seul adepte, Dieu un seul adorateur? Hélas! bientôt les peuples convertis en masses de rebelles, les gouvernements en systèmes d'oppression, les souverains en tyrans, l'homme en rival, en ennemi du bonheur temporel de tout autre homme, la société entière serait bientôt elle-même changée en un troupeau de bêtes fauves, le monde entier deviendrait une vaste arène de féroces gladiateurs qui, à l'aide de la violence et du fer, se disputeraient les uns aux autres les jouissances de la vie et l'empire du monde. Par quel moyen mettre la pudeur à l'abri des tentatives du libertin voluptueux, la sûreté publique à l'abri des projets de l'ambition, la propriété à l'abri des convoitises de l'avare et du voleur? Infailliblement le genre humain en proie à tous les crimes, à toutes les horreurs, ne pourrait plus subsister, et au bout de quelques lustres il aurait péri par le suicide, et il ne se parlerait plus de l'humanité.

Je vous comprends, disait Tertullien aux blasphémateurs qui osaient prétendre l'éternité des peines inconciliable avec la bonté de Dieu, je vous comprends : en niant que Dieu punisse éternellement le péché, vous voudriez faire de Dieu un fauteur et un complice du péché, vous voudriez un Dieu sous lequel le péché puisse enfin se trouver à l'aise (1). Ainsi tandis que vous vous montrez si zélés pour proclamer la bonté de Dieu, vous voudriez anéantir sa sainteté. Quelle sainteté, en effet, que celle qui, par la certitude de l'impunité, ou au moins de la remise de la peine en l'autre vie, ferait de

(1) *Deum malis sub quo delicta aliquando gauderent (Tertull.).*

tous les hommes en celle-ci autant d'impies, autant d'horribles scélérats (1) !

Mais c'est la justice divine qui, plus rigoureusement encore que la vérité et la sainteté, demande l'éternité des supplices; et nous en trouvons encore la démonstration dans l'histoire du mauvais riche. Lorsque Abraham refuse à ce malheureux le misérable rafraîchissement d'une seule goutte d'eau qu'il implore avec tant de larmes, il lui dit ces désolantes paroles : « Souviens-toi, mon fils, que dans la vie tu as eu en partage tous les biens, Lazare de son côté tous les maux; maintenant à lui les consolations, à toi les tourments(2)! » Oh! réponse, ôh! parole! Toute espérance est par là ôtée au mauvais riche de recevoir jamais le plus mince soulagement dans l'enfer, et cela en punition de la vie sensuelle et voluptueuse qu'il avait menée dans le monde. Lui, en attendant, il ne réplique pas une syllabe, il n'oppose aucune difficulté à une notification aussi désespérante, à une sentence aussi rigoureuse; il se met seulement à prier pour ses proches; et quant à lui, il accepte la terrible annonce d'une souffrance sans fin et sans allègement, comme la plus juste punition de ses péchés; et il ne voit dans l'éternelle et pure joie de Lazare que la plus juste récompense de ses vertus. Ah! dit saint Grégoire, il est donc de toute évidence et de toute certitude que par la même raison que le bonheur des justes est éternel dans les cieux, éternel aussi est et doit être le supplice des réprouvés dans l'enfer (3).

(1) Et illum bonum judicares, qui hominem faceret malum securitatem delicti (*Tertull.*).

(2) Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala, nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris (*Luc xvi*).

(3) Constat nimis et incunctanter verum est, quia sicut finis non est gaudio bonorum, ita finis non erit tormento malorum (*S. Greg.*).

Imaginez donc que le supplice des réprouvés comme la béatitude des élus eût jamais à prendre fin, et que Dieu ne décernât au vice et à la vertu que des peines et des récompenses temporaires; qu'il n'infligeât, par exemple, que cent mille ans d'enfer à ceux qui l'offensent, comme aussi il n'accorderait que cent mille ans de paradis à ceux qui l'aiment, après quoi peines et récompenses devraient cesser. Dans cette hypothèse, quel avantage laisseraient au juste les cent mille années de bonheur, ou au pécheur quel désavantage cent mille années passées dans les tourments? Que servirent en effet au mauvais riche les cinquante ou soixante années passées dans l'opulence et les plaisirs? Quel mal firent à Lazare le même nombre d'années passées dans la misère et la douleur? Hélas! dit saint Augustin, toute chose qui a une fin est de courte ou de nulle durée; tout ce qui passe est comme s'il n'était pas advenu; tout ce qui n'est pas éternel est comme néant, est comme s'il n'avait jamais existé(1). Donc, cela posé, comme les cent mille ans de paradis ne seraient qu'une récompense vaine, une récompense nulle pour la vertu, de même aussi les cent mille années d'enfer ne seraient pour le vice qu'une peine illusoire et sans résultat. Par conséquent, si Dieu ne donnait à la vertu que des récompenses temporaires et transitoires, je ne sais s'il se trouverait une seule personne qui pour une récompense de ce genre voudrait faire à la vertu le moindre sacrifice. Tout ce que je sais bien, c'est que les années, les siècles d'horribles tourments dont Dieu nous menace quant au purgatoire, précisément parce que ces tourments ne seront que temporaires et doivent tôt ou tard avoir une fin, sont trop généralement

(1) *Omnis res quæ finem habet aut brevis aut nulla est. Quod æternum non est, nihil est (S. Aug.).*

considérés avec indifférence par les chrétiens : hélas ! pourtant il y a dans le purgatoire la séparation de Dieu, il y a le feu de l'enfer, sauf la durée. Le purgatoire, dit saint Augustin, et après lui saint Thomas, n'est que l'enfer moins l'éternité. Et toutefois on n'en tient aucun compte ; pour l'éviter, on ne fait pas le moindre sacrifice, on ne renonce pas à l'habitude du moindre défaut. Ces peines temporaires, bien qu'horribles par leur intensité, bien que longues en durée, sont considérées comme si elles n'existaient pas, tant il est vrai qu'une peine qui aura un terme n'est presque plus une peine : *Quod æternum non est, nihil est.*

Seule donc une peine éternelle sera une peine véritable, une peine proportionnée à la faute ; comme aussi la seule récompense véritable et proportionnée à la vertu est la récompense éternelle.

Or Dieu n'existe qu'en tant qu'il est également infini dans tous ses attributs. Si étant infini en miséricorde, il ne l'était pas dans sa justice, il serait un Dieu imparfait sous ce rapport, et un Dieu imparfait, même sous un seul rapport, ne serait plus Dieu. Dieu est donc infiniment juste comme il est infiniment bon. Mais sous un Dieu infiniment juste, le péché ne saurait demeurer impuni, et la vertu non plus demeurer privée de sa récompense. Or puisque, même au jugement des hommes, les peines temporaires et transitoires ne sont point réputées de véritables peines, et que seule la peine éternelle est une peine véritable, une peine réelle du péché ; ainsi, du moment que Dieu est juste, et il l'est infiniment, il doit punir le péché par des peines éternelles, comme aussi il doit assurer à la vertu une éternelle récompense. Elle est donc hautement conforme à la vérité, à la raison, à la justice, la pensée de saint Paul, que « les ennemis de Dieu, ceux qui se révoltent contre lui dans le temps, souffriront après leur mort des supplices

éternels (1). » Elle est donc conforme à la vérité, à la raison, à la justice, la grande parole du Sauveur : « Et les pécheurs s'en iront au supplice éternel, et les justes à l'éternelle vie (2). »

Mais même de nos jours il se trouve de faux sages qui, voulant faire étalage de subtilité et d'esprit aux dépens de la religion et de la vérité, renouvellent le sophisme des hérétiques du siècle de saint Jean Chrysostome, pour affaiblir auprès des sots et des imbéciles le dogme si capital de l'éternité des peines. Puisque c'est le propre, disent-ils, de l'exacte justice de proportionner la peine au crime, de telle sorte que ni le crime ne reste par sa gravité au-dessous de la peine, ni la peine ne soit supérieure au crime par sa sévérité; puisque l'adultère, par exemple, l'homicide et beaucoup d'autres crimes, sont commis en peu d'instant, où sera donc la proportion exigée par la justice entre le péché d'un instant et une éternité de supplices (3)?

On pourrait tout d'abord, avec les principes de la foi, répondre à ces philosophes de collège que sans doute cette justice de Dieu est incompréhensible, comme aussi sa bonté; mais comme ce serait sottise de nier les excès de la bonté infinie, par le motif qu'on ne les comprend pas, ce serait une sottise toute pareille de nier, parce qu'on ne les comprendrait pas, les châtimens infligés par la justice infinie. De même qu'une bonté infinie explique suffisamment et rend croyables l'incarnation et la mort du Fils de Dieu pour le

(1) Qui non noverunt Deum, qui pœnas dabunt in interitu œternas (II *Thess.* 1).

(2) Et ibunt hi in supplicium œternum, justi autem in vitam œternam (*Matth.* xxv).

(3) Sunt qui dicunt: brevi spatio hominem interfeci, adulterium admisi, et ob admissum brevi tempore peccatum perpetuas pœnas daturus sum S *Jo. Chrys.*)

salut des hommes ; ainsi une justice infinie explique et rend suffisamment croyable la peine éternelle infligée à l'homme qui a osé provoquer cette même justice. Enfin il doit nous suffire, à nous chrétiens, que Dieu ait prononcé cette peine pour la rendre juste à nos yeux ; un Dieu infiniment juste ne peut vouloir, ne peut rien faire d'injuste (1).

Mais indépendamment de tout cela, il est facile de ruiner les raisonnements des prétendus sages, même par des considérations humaines, et de leur dire avec saint Jean Chrysostome : O insensés, où avez-vous jamais appris cette belle doctrine : que la durée du crime doive régler la durée du châtement ? Hélas ! tandis que par ce langage vous croyez faire preuve de subtilité dans le raisonnement, vous ne faites que débiter de stupides blasphèmes ! Car au jugement de Dieu qui voit le fond des cœurs, ce n'est pas le temps passé à commettre le crime, ou bien à en jouir, qui mesure la culpabilité, mais plutôt l'intention désordonnée et perverse avec laquelle on l'a commis (2). Mais qu'ai-je dit : au jugement de Dieu ? N'est-ce pas aussi ce qui se pratique dans les tribunaux humains ? La justice ne condamne-t-elle pas, elle aussi, à la prison perpétuelle, à l'exil perpétuel, aux travaux forcés à perpétuité ? et ces peines perpétuelles, ne les inflige-t-elle pas pour une fraude, pour un larcin, pour un adultère commis en un instant ? Oui, la justice humaine, pour un homicide commis en un instant, ne condamne-t-elle pas justement le coupable à mort ? Or la peine de mort, dit saint Augustin, est une peine irrévocable, une peine sans remède, une peine dans laquelle l'homme est pour toujours banni de la société humaine sans espérance d'y plus rentrer ; c'est une peine perpétuelle, éternelle autant qu'elle peut l'être.

(1) *Nihil injustum quod placet justo (S. Aug.)*.

(2) *Non enim tempora peccandi, sed animus judicatur (S. Jo. Chrys.)*.

La justice de Dieu n'aurait donc pas peut-être des droits plus sacrés, plus réels, plus incontestables sur l'homme que ne le sont les droits de la justice humaine? Or si la justice des hommes ne mesure pas la durée de la peine sur la durée de l'acte criminel, sur le temps qu'employa le coupable à le commettre, ou sur le temps qu'il en a joui, mais bien sur la malice et la gravité du crime, pourquoi nous semblera-t-il étrange que la justice de Dieu en fasse autant? Mais il n'est pas exact de dire que le péché, pour lequel l'homme se damne, ne soit qu'une faute d'un instant; ne soit que momentané dans l'action; le péché est éternel dans l'intention.

Les termes dans lesquels est exposé le crime du mauvais riche dans la parabole, lorsqu'il est dit qu'il était tous les jours vêtu de pourpre et de fin lin, que tous les jours il donnait de somptueux repas, et qu'ensuite il arriva qu'il mourut (1), ces termes, dis-je, dans leur simplicité, nous révèlent le grand mystère de la perversité humaine; car en nous disant que le mauvais riche péchait tous les jours tant qu'il vécut, et qu'il ne cessa de pécher qu'en cessant de vivre, ces paroles nous disent assez que le péché momentané dans l'action est éternel dans l'intention; que tout avare, s'il pouvait s'éterniser sur la terre, ne cesserait plus jamais de pratiquer ses fraudes, ses usures, ses injustices de toute sorte; que l'homme ambitieux et superbe, s'il pouvait pour toujours planter ici-bas sa tente, ne cesserait plus jamais d'étendre ses conquêtes, ses tyrannies, ses moyens d'opprimer pour dominer; que le voluptueux, s'il lui était donné de prolonger indéfiniment sa vie, ne se laisserait plus jamais de sacrifier l'innocence et la pudeur à ses passions sensuelles, à ses impures convoitises, et vivrait éternel-

(1) *Induebatur purpura et bysso; epulabatur quotidie splendide: factum est ut moreretur (Evang.).*

lement dans ses coupables unions, ou ne romprait une chaîne que pour en former une autre. Il faut bien du reste qu'il en soit ainsi, puisque les hommes de cette trempe n'ont pas honte de parler en ce sens à l'idole qui les enchante. Hélas! s'il n'y avait ni mort, ni jugement, ni enfer, le pécheur demeurerait éternellement dans son péché. Il n'y a pas de pécheur, dit saint Grégoire, qui ne voulût toujours vivre pour pouvoir pécher toujours. Si parfois ils quittent le péché, c'est que le péché les quitte eux-mêmes. S'ils ne pêchent pas toujours, ce n'est pas la volonté qui leur manque, mais les moyens, mais les occasions, mais les forces, mais la santé; et encore, lors même qu'ils ne pêchent plus par les œuvres, ils continuent toujours à pécher et ils voudraient toujours pécher par les dispositions du cœur (1). Or cette coupable disposition, cet horrible désordre d'une âme qui s'abandonne au crime, cachés à l'œil matériel de l'homme qui n'aperçoit que les apparences, sont à découvert et manifestes pour l'œil si pur de Dieu qui pénètre au fond des cœurs. Donc si la justice de la loi pénale est l'équation entre la faute et la peine, c'est un grand et magnifique acte de la justice éternelle que dans l'autre vie ceux-là ne soient jamais sans supplice, qui dans la vie présente n'ont jamais voulu être sans péché (2). Donc, conclut saint Grégoire, il ne faut pas chercher d'autre raison de ce que les damnés souffriront sans fin, si ce n'est qu'ils voulurent pouvoir pécher aussi sans fin (3).

(1) *Iniqui vellunt sine fine vivere, ut possent sine fine peccare; ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui nunquam desinunt peccare dum vivunt (S. Greg.).*

(2) *Ad magnam justitiam pertinet judicantis, ut in hac vita nunquam careant supplicio, qui in hac vita nunquam voluerunt carere peccato (S. Gr.).*

(3) *Ideo sine fine penas luent, quia voluntatem habuerunt sine fine peccandi (Ib.).*

Mais que parlé-je de volonté passée, lorsque dans l'enfer la volonté de pécher est toujours fixe, invariable et présente? Voyez le mauvais riche, il gémit dans les ardeurs de la flamme, mais il n'exprime aucun repentir de sa vie voluptueuse; il demande un rafraîchissement dans ses peines, mais il n'implore pas le pardon de ses fautes; il abhorre, il maudit les funestes conséquences de son crime, mais il n'en déteste point la malice. Ah! pénétrons dans ce mystère du cœur humain!

Il y a une immense différence entre haïr le péché comme source de peines, et le détester pour la monstruosité de la faute; entre avoir horreur du péché et en concevoir un sincère repentir pour en obtenir de Dieu le pardon. Hélas! la punition du péché ne rend pas l'innocence, pas plus que la mort ne rend la santé! Voit-on peut-être en ce monde beaucoup de gens qui se corrigent de leurs défauts, alors même qu'ils en sont punis? La prison et le bagne, tout en punissant l'homme, le rendent-ils meilleur? Les âmes serviles se repentent souvent de la faute commise, mais non pas tant pour le tort qu'ils eurent que pour le mal qui peut leur en advenir. Quant à la faute elle-même, tout en la maudissant, ils s'y complaisent; ils la détestent comme une action qui a eu une issue malheureuse, non comme une action émanée d'un principe injuste.

Or voilà justement ce qui arrive aussi parmi ceux qui ont reçu leur suprême condamnation de la divine justice. Semblables, dit l'Écriture, à une enclume qui ne fait que devenir dure de plus en plus sous le pesant marteau du forgeron, les âmes damnées, sous le poids d'horribles tourments, d'atroces fléaux que leur attira le péché, ne font que s'obstiner de plus en plus dans le crime (1).

(1) *Mittes contra eos fulmina. Cor autem eorum indurabitur quasi malleatoris incus (Job XL),*

Aussi, même sous la dure expérience des suites de leur péché, n'en détestent-ils point encore sincèrement la criminalité. Même dans le malheur actuel de leur condition, leur volonté ne laisse pas d'être toujours obstinée dans le mal, toujours perverse, toujours rebelle, toujours coupable. La raison en est, dit saint Thomas, que, d'une part, la volonté de l'homme pécheur ne peut changer, ni se tourner du mal au bien, sans le secours et l'action de la grâce divine (1). D'autre part, cette grâce ne pénètre point sous les sombres cavernes de l'enfer; car, comme les bienheureux sont admis à la participation intérieure de la divine bonté, par contre les damnés sont totalement exclus de toute participation à la grâce (2). La grâce est comparée à l'eau par Jésus-Christ lui-même dans l'Évangile. Donc le mauvais riche qui demande inutilement une goutte d'eau pour se rafraîchir, c'est le damné qui attend en vain un mouvement de la grâce qui vienne changer en mieux sa volonté, le convertir et le sauver (3).

Se repentir de son péché de manière à se sauver, c'est s'en repentir comme offense de Dieu souverainement bon et souverainement juste; mais pour s'en repentir en cette sorte, il faut au moins l'amour initial, un principe d'amour de Dieu; et cet amour de Dieu est impossible dans l'autre monde aux âmes qu'un chaos immense sépare de la société de Dieu et qui sont pour cela étrangères à toute communication de la grâce et de l'amour de Dieu.

Rappelez-vous ce terrible, *firmatum est chaos*, que nous

(1) *Voluntatem a peccato mutari in bonum non contingit nisi per gratiam (S. Thom.).*

(2) *Sicut autem honorum animæ admittuntur ad perfectam participationem divinæ bonitatis, ita animæ damnatorum a gratia totaliter excluduntur (Ib.).*

(3) *Non igitur poterunt animæ damnatorum in melius mutare voluntatem (Ibid.)*

avons expliqué hier, et d'où il résulte que dans l'enfer tout est fixe, immobile. L'enfer n'est pas le lieu de la voie ni de l'épreuve, mais d'un état permanent, où il n'y a ni changements, ni vicissitudes. Là jamais ne se corrigent les mauvaises inclinations; jamais ne prennent fin les habitudes criminelles. Là les passions demeurent immortifiées, la volonté devient immuable; là point d'amour pour la vertu, point de haine pour le vice; là point d'amendement, point de conversion; en un mot, l'homme reste ce qu'il était quand il y tomba : *Firmatum est*. Delà dans la prison de l'enfer se perpétue cet horrible mystère qui a trop souvent son analogue dans les prisons d'ici-bas : c'est que le réprouvé, selon l'Écriture, fait pénitence de son péché, non point pourtant cette pénitence qui effaçant le péché console et sauve le pécheur, mais cette pénitence qui, laissant subsister le péché dans son horrible intégrité, oppresse le coupable et le désole sans le rendre meilleur (1). Il est vrai que leur volonté est fixée et comme clouée dans la détestation de leurs fautes (2). Il est vrai qu'ils passent les années et les siècles à les pleurer; mais cette détestation du péché n'est pas la vraie douleur du péché, et ces larmes sont sans effet. Dévorés de dépit à la vue de leur horrible perversité, ils n'en aiment pas moins le péché, parce que ce sont des esclaves qui frémissent sous la verge terrible dont ils se sentent frappés, mais non des fils qui gémissent de leurs tristes égarements; s'ils haïssent leur péché, cette haine est horreur du supplice, non douleur de la faute. Ils haïssent le péché et ne s'en repentent nullement; ils cherchent le repentir et le détestent; ils détestent le repentir et pourtant ils voudraient toujours le sentir en eux-mêmes; ils détestent le péché, et ils voudraient pécher

(1) Pœnitentiam agentes et præ angustia spiritus gementes (*Sap. v*).

(2) Detinebitur voluntas ad detestandum.

toujours; en sorte que leur volonté est immuablement clouée au péché, identifiée avec le péché, toujours en état de péché; c'est donc justice qu'ils soient toujours détenus en état de punition; qu'ils ne puissent jamais adoucir leur supplice par leurs larmes, puisque ces larmes ne les lavent pas de leurs fautes; et que pour leur culpabilité toujours subsistante, toujours vivante, toujours immuable, ils se voient soumis à un supplice toujours subsistant, toujours vivant, toujours immuable et éternel.

O éternité des peines, supplice mystérieux, incompréhensible, mais raisonnable, nécessaire et juste, et qui par tant nous montre dans le Dieu d'infinie miséricorde un Dieu d'infinie justice, c'est-à-dire un Dieu infini et parfait dans tous ses attributs; un Dieu vraiment Dieu, digne de notre culte, de notre soumission, de notre amour. Le Seigneur est miséricordieux; il est plein de compassion et de justice (1)! Ah! séparez cette justice si terrible de sa miséricorde, et il ne serait plus qu'un Dieu mou, indulgent, imbécile, tolérant et dissimulant le péché; car ce serait dissimuler le péché que de différer éternellement de le punir. Dans cette hypothèse il serait le Dieu des vices, non pas le Dieu des vertus; le Dieu des épicuriens, non pas le Dieu des chrétiens; le Dieu de la fable, non pas le Dieu de l'Évangile; le Dieu tel que l'homme se le figure quelquefois dans l'aveuglement de sa raison et la corruption de son cœur; mais non le Dieu tel qu'il est dans la sainteté, dans la justice infinie de sa nature, dans la manifestation infaillible de sa vérité. Gardez pour vous, ô sophistes insensés, un Dieu pareil! Qu'il soit votre Dieu, ce Dieu de théâtre, ce Dieu de mensonge, dont les menaces impuissantes et les châtiments tran-

(1) *Misericors et miserator et justus (Ps. 111).*

sitoires sont quelque chose d'aussi chimérique et d'aussi vain que ses récompenses ! Quant à nous, nous nous en tiendrons à un Dieu qui soit tel qu'il s'est révélé par sa religion, par son Évangile, par son Église ; à un Dieu également sévère et bon ; à un Dieu dont la justice infinie marche de pair avec une infinie miséricorde ; et dont par conséquent les châtimens, comme les récompenses soient également éternels : *Misericors, miserator et justus* !

DEUXIÈME POINT. A la prière du mauvais riche qui veut qu'Abraham envoie Lazare à ses frères pour leur donner connaissance de son horrible condamnation, afin qu'ils ne s'y exposent pas eux-mêmes, Abraham répond : Il n'est pas nécessaire pour cela de leur envoyer Lazare. Vos frères ont entre les mains les livres de Moïse et des prophètes, par lesquels Dieu a révélé clairement à tous l'existence des peines éternelles, réservées à ceux qui refusent de le reconnaître et de lui obéir. Ces oracles sont plus que suffisants ; c'en est assez pour les sauver, s'ils veulent croire et obéir (1). Le mauvais riche répliqua : Tout cela est vrai, ô père Abraham ; mais il est vrai aussi que, s'ils entendaient un mort ressuscité leur parler de l'état où l'on est dans l'autre vie, oh ! comme ils en éprouveraient une plus forte impression ! Oh ! comme ils auraient aussitôt recours au repentir (2) ! Abraham lui répliqua par ces profondes et sentencieuses paroles : Tu te trompes, ô Nicentius. Si tes frères ne croient pas à Moïse et aux prophètes, ils ne croiront pas même au témoignage d'un mort ressuscité (3).

(1) Habent Moysen et prophetas ; audiant illos (*Luc xvi*).

(2) Non, pater Abraham ; sed si quis ex mortuis ferit ad eos, pœnitentiam agent (*Ib.*).

(3) Si Moysen et prophetas non audierint, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent (*Luc xvi*).

Oui, disait saint Pierre Chrysologue, il en est beaucoup, même de notre temps, qui répètent le vœu du mauvais riche : Oh ! si Dieu voulait bien ressusciter quelqu'un des morts pour venir nous raconter ce qui se passe en enfer ! oh ! comme à la voix d'un réprouvé sorti de l'enfer, et qui viendrait environné de flammes, défiguré par les stigmates du feu vengeur, nous parler de l'enfer, oh ! comme tous sur un pareil témoignage, nous croirions aussitôt à l'éternité, à la rigueur de l'enfer ! Mais certes ! on peut avec plus de raison leur répondre que ce témoignage est inutile et superflu. Les chrétiens qui croient à l'Évangile ont non-seulement le témoignage de Moïse et des prophètes ; mais encore un témoignage bien plus irrécusable : celui de Jésus-Christ et des apôtres, qui leur notifient dans les termes les plus clairs l'éternité et la nature des peines de l'enfer. Dans le seul évangile du mauvais riche ils ont deux témoignages dignes de foi, Jésus-Christ et le mauvais riche, le juge et le criminel, le juge qui menace du feu éternel de l'enfer, et le criminel qui déclare qu'il en fait lui-même l'expérience, qu'il en est tourmenté et dévoré. Ah ! quel besoin avons-nous, dit saint Jean Chrysostome, de demander que l'une des victimes malheureuses de l'enfer vienne nous instruire ? Quel besoin avons-nous d'apprendre de la bouche des morts ce que chaque jour nous annoncent bien plus clairement les saintes Écritures (1) ?

Hélas ! le témoignage d'un damné ressuscité ne serait ni plus divin, ni plus sûr, ni plus admissible que celui de l'Évangile, gardé fidèlement et infailliblement expliqué par l'Église. Donc qui ne croit pas à l'éternité des peines sur le témoignage de l'Évangile et de l'Église, n'y croirait pas non

(1) Non quæramus audire a mortuis quæ multo clarius quotidie docent sacre litteræ (S. Jo. Chrys.).

plus sur le témoignage d'un mort ressuscité : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.*

Oh! la grande parole que cette réponse! Écoutez-en la raison. La foi théologique, la foi surnaturelle qui sanctifie et sauve, n'est pas l'effet des raisonnements humains, mais de la grâce divine; et cette grâce ne s'accorde qu'à l'humble intelligence qui se plie à recevoir la vérité divine présentée par le témoignage de Dieu qui est vivant dans son Église. Une intelligence orgueilleuse qui refuse ce témoignage, ne reçoit point la grâce de la foi; et même le miracle plus bruyant de la résurrection d'un mort la laisse froide, aveugle et indifférente. De fait Lazare, frère de Marthe et de Madeleine, ressuscita d'entre les morts pour attester le pouvoir de Jésus-Christ; et les Juifs virent de leurs propres yeux Lazare ressuscité; et ils demeurèrent aveugles, obstinés et incrédules.

En matière de salut la foi doit marcher devant l'intelligence. Quiconque ne commence pas par croire humblement, ne saurait se flatter de comprendre les choses de Dieu : *Si non credideritis, non intelligetis* (1). Lorsque la raison humaine cesse de présumer, alors seulement la vérité divine commence à illuminer. La foi brille, quand cesse l'orgueil. Si le témoignage de l'Église ne touche pas le cœur, les plus grands miracles ne le subjuguèrent pas.

Non, non, il n'est pas vrai que ces incrédules aient besoin de nouveaux témoignages pour croire à l'éternité des peines (2); car le mort est vraiment ressuscité; Jésus-Christ est revenu de l'enfer; il nous a, par des exemples aussi bien que par le discours, fait connaître qu'il y a dans l'enfer

(1) *Is. vii.*

(2) *Scimus et vitam bonis et malis tormenta parari (S. Jo. Chrys.).*

un feu éternel (1). D'ailleurs le dogme de l'éternité des peines est un dogme non-seulement révélé de Dieu par une révélation extérieure, mais encore profondément empreint dans le cœur de l'homme : c'est une de ces vérités de sens commun, que tous les hommes trouvent gravée au fond de leur cœur.

Mais subjugués par nos vices, nous feignons de ne pas savoir ce que nous savons très-bien (2). Nous ne voulons pas juger droitement, de peur d'être obligés d'agir avec droiture (3). S'il suffit pour tout obtenir de nous que l'on nous menace d'un mal temporel, passager et fugitif, que ne devrait pas obtenir Dieu, quand il nous menace d'un mal immortel et éternel? Croire d'une foi vive, penser à l'éternité, nous obligerait à détacher nos lèvres de la coupe du plaisir, à renoncer à tant de sales voluptés, à fuir tant d'assemblées de plaisirs, à nous dégager de toutes ces entraves de liaisons illégitimes, de biens mal acquis, de vaines pompes, d'ambitions effrénées, de misérables susceptibilités d'honneur mondain.. . . . :

 (Lacune dans le manuscrit.)

(1) Cum Christus ab inferis rediens quid malos in inferno expectat et sermone docuerit et exemplo firmaverit (S. Jo. Chrys.).

(2) Sed vitis capti, fingimus nescire quod scimus (Id.).

(3) Noluerunt intelligere ut bene agerent (Ps. xxxv).

TABLE DES HOMÉLIES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

	Pages,
AVERTISSEMENT.....	
1. Le Trésor enfoui, ou le Prix et l'importance du service de Dieu et de notre salut.....	v 1
2. L'Invitation au banquet dédaignée, ou les Causes de l'incrédulité.....	49
3. Le Méchant serviteur, ou le Pardon des offenses.....	49
4. La Distribution des talents, ou la Fin de l'homme.....	75
5. Les Préparatifs du Jugement dernier.....	99
6. Le Roi sur son tribunal, ou le Jugement der- nier.....	113
7. Le Publicain et le Pharisien, ou l'Humilité et l'orgueil.....	149
8. Les Dix vierges, ou les Difficultés de la con- version à l'heure de la mort.....	175
9. Les Ouvriers de la vigne, ou les œuvres du salut.....	200
10. Le Riche voluptueux, ou la certitude de la mort.....	227

	Pages.
11. L'Économe infidèle, ou les Avantages de l'aumône.....	245
12. Le Mauvais riche, ou l'Obligation de l'aumône.....	265
13. Le Mauvais riche et Lazare, ou Condition du pécheur dans l'opulence et du juste dans la pauvreté.....	291
14. Le Mauvais riche en enfer, ou l'Enfer peine du sens.....	317
15. Le Mauvais riche en enfer, ou l'Enfer peine du dam.....	351
16. Le Mauvais riche en enfer, ou l'Éternité des peines.....	389
17. Le Mauvais riche en enfer, ou Peine de l'Éternité.....	411

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

